

Georg GRODDECK [1886-1934]

(1923)

# le livre du ça

Traduit de l'Allemand par L. Jumel

Titre original :  
**DAS BUCH VOM ES**

Le livre du ça (1923)

## Quatrième de couverture

---

« En 1917, Freud écrivit à Groddeck : “Vous me priez instamment de vous confirmer de façon officielle que vous n’êtes pas un psychanalyste, que vous n’appartenez pas au groupe de mes disciples, mais que vous pouvez prétendre avoir une position originale, indépendante [...]. Je suis obligé d’affirmer que vous êtes un superbe analyste qui a saisi l’essence de la chose sans plus pouvoir la perdre.” »

Cet ouvrage, publié en 1923, est constitué d’une série de lettres fictives adressées à une amie, lettres pleines d’esprit, de poésie et de malice où l’auteur développe sa propre thématique du ça, fort différente de celle de Freud.

Georg Groddeck, né en 1866 à Bad Kösen, est mort en 1934, près de Zurich. D’abord assistant du docteur Schweningen, le médecin de Bismarck, il fonda en 1900 sa célèbre clinique de Baden-Baden qu’il appelait plaisamment son « sanatorium ».

Le livre du ça (1923)

## Avertissement de l'éditeur

---

La première édition française de ce livre est parue en 1963 dans la « Bibliothèque des Idées », sous le titre *Au fond de l'homme, cela*. À l'occasion de son passage dans « Connaissance de l'inconscient », où a déjà été publié un choix d'articles de Georg Groddeck (*la Maladie, l'art et le symbole*), il a paru opportun de lui rendre son titre original. L'ensemble des écrits de Groddeck rejoindra progressivement ces deux volumes dans la même collection.

La traduction n'a pas été modifiée mais le livre s'enrichit d'une introduction de Roger Lewinter qui situe *le Livre du Ça* dans l'œuvre de Groddeck et dans sa divergence de celle de Freud.

J.-B. P.

Le livre du ça (1923)

# INTRODUCTION

L'ART DE L'ENFANCE

---

Par Roger Lewinter

1

PUNAISES

La voix de Groddeck avait éclaté dans la communauté analytique avec une sonorité intempestive : *le Chercheur d'âme*, publié en 1921, à l'image du Christ était scandaleux. Le héros, August Müller, transfiguré par la révélation en Thomas Weltlein, parcourait le monde, adulte, avec les yeux d'un enfant, mais tel que Freud l'avait redéfini : pervers polymorphe, pansexuel, voyant partout la petite bête, fatale aux convenances.

L'âme, noble indéchiffrable, s'était en effet manifestée sous forme de la punaise, ignoble « inchiffré » qui sitôt refoulé, reparaissait ailleurs, par déplacement indéfini... Pour trouver cette âme-là, il fallait sonder les reins plutôt que les cœurs ; sa recherche était incongrue.

Freud avait beaucoup aimé ce livre, moins sans doute pour son côté rabelaisien, superficiel, que pour son autre référence littéraire, profonde : Don Quichotte — en qui il reconnaissait volontiers son em-

blème —, chevalier des croisades vaines, apparemment, contre les préjugés, indestructibles parce qu'ils sont moulins à vent.

Nombreux, cependant, étaient ceux qui considéraient l'ouvrage comme une intempérance d'esprit, peu indiquée par les temps rigoureux que connaissent alors la psychanalyse. Aussi Groddeck, pour trouver grâce, après avoir été un enfant terrible, voulut-il se montrer un petit garçon modèle : faire quelque chose pour le père. Et que faire alors de mieux que d'en devenir le propagandiste : exposer ses idées à un grand public.

C'est là le projet initial des « lettres psychanalytiques à une amie », devenues *le Livre du Ça* par la proposition de Rank, qui avait déjà baptisé *le Chercheur d'âme*, au titre plus simple et cru : « *le Tueur de punaises* ». La forme adoptée de la correspondance n'est pas aussi fictive qu'on pourrait le croire : tenant Freud au courant de la composition, Groddeck lui envoya en effet les lettres par paquets, tout au long de l'année 1921, et ses réactions se trouvent souvent textuellement incorporées, comme réticences de l'amie...

Ce cadeau cependant, comme tout, et par-dessus tout, était ambivalent, beaucoup plus que *le Chercheur d'âme*, écrit, en fait, indépendamment de Freud ; et cela explique la réserve croissante de celui-ci vis-à-vis du livre, néanmoins publié en 1923 dans *l'Internationaler Psychoanalytischer Verlag*. Son sentiment se découvre dans le choix des références : si, pour *le Chercheur d'âme*, il évoquait Cervantès, les « lettres » — celles, en particulier, qui interprètent la Genèse — le font songer à Stekel ; et l'auteur n'ignorait pas que cela voulait dire. La rétorsion de Freud ne se fit pas non plus attendre : comme Groddeck avait abusé de « son » *ics* dans *le Livre du Ça*, il abuse maintenant de « son » *Ça* dans *le Moi et le Ça*, où il détourne complètement le terme de son sens, l'introduisant dans ce qui lui était essentiellement étranger : un savoir, organisé et non plus organique.

Dans, la correspondance entre Freud et Groddeck, l'ironie des allusions à cet échange de bon procédés entre le « moi » et le « ça » est aussi constante, allant s'accroissant. Mais Groddeck n'eut de cesse que Freud ne lui ait explicitement signifié son rejet, idéologique et non pas littéraire, comme l'indiquait déjà le changement de référence critique. Et dans sa lettre du 7 septembre 1927, Freud avoue donc et fonde son « antipathie » pour Patrick Trol : la « mythologie du Ça » efface toutes les « différences » — où s'articule précisément la science — et conduit à « une insatisfaisante monotonie ». C'étaient là, déjà, les termes de la première réponse de Freud à Groddeck ; personne n'a convaincu personne.

## 2 la fugue du ça

*Le Livre du Ça*, gage d'allégeance qui devait sceller l'insertion de Groddeck dans le mouvement analytique, signala ainsi les débuts de son éloignement. La rencontre entre Groddeck et Freud avait été une fausse rencontre, et comme telle, elle n'amena pas vraiment de rupture. Mais les malentendus, délibérément entretenus par Groddeck dès sa première contribution « scientifique » — *Détermination psychique et traitement psychanalytique des affections organiques* —, ne se sont alors pas non plus dissipés ; et *le Livre du Ça*, fin de l'équivoque, en marque aussi l'extrême.

Groddeck, en effet, fut, et reste, principalement connu par ce livre qui prétend vulgariser la psychanalyse — posant la relation avec Freud — et dégager les fondements par une psychosomatique, ce qui propose le rapport à une recherche médicale spécifique. Le malentendu recouvre ainsi l'attitude de Groddeck vis-à-vis de la psychanalyse

comme son lien avec la psychosomatique telle qu'elle devait se développer dans le « savoir médical ».

Dans le *Livre du Ça*, Groddeck poursuit en fait, une fausse fugue à trois voix. Le *sujet* est la psychanalyse, et la première voix expose donne la *réponse*, modification du sujet présenté : articule les idées de Groddeck à ce sujet dans sa forme initiale, développe la représentation seconde, dont elle accentue la déviation : trace l'auto-analyse de Groddeck sans quitter, en apparence, le sujet ; les digressions ou *divertissements*, insérés entre les diverses *expositions*, concourant au déplacement, au point que l'on ne sait bientôt plus quoi, du sujet ou du contre-sujet, est l'*imitation* de l'autre. Jusqu'à la *strette* — les trois dernières lettres —, qui abandonne résolument le sujet prétendu, Freud, pour démontrer que c'est le contre-sujet, Groddeck, qui était l'unique thème de l'exposition, intimant ainsi une tout autre accentuation de la lecture.

Groddeck, et c'est ce qui dut tant agacer à Vienne, se sert des idées de Freud pour développer les siennes propres, or les deux ne sont pas compatibles : elles ne se contredisent sur rien d'essentiel, mais divergent fondamentalement, par la pratique qu'elles s'assignent. Tout se passe comme si Groddeck voulait prendre Freud au piège de ses théories : l'entraîner à soi comme il va vers lui. Délibérément, didactiquement, il entretient l'équivoque tout au long du livre, laissant ses thèses informulées, mais reconstituables par le choix significatif qu'il opère dans l'édifice freudien, ordonné en sorte de projeter et d'éclairer une intuition autre.

Tout s'articule, en fait, dans l'auto-analyse — histoire de maladie plutôt qu'histoire de vie —, composée en pointillé tout au long des lettres, qui complètent la confession publique commencée en 1917 dès la premier texte « freudien » de Groddeck ; démontrant, s'il en était besoin, que c'est exclusivement d'expérience personnelle que celui-ci parle, avec une franchise dont l'enfantine impudeur tranche avec la circonspection de mise, adulte, de la littérature auto-analytique

contemporaine. Renonçant à la satire sociale de Thomas Weltlein, qui, par le désaveu qu'elle implique, peut facilement être pharisienne, Patrick Troll s'astreint ici à l'aveu du publicain, pour s'approcher de l'idéal, évangélique ou psychanalytique : Tu ne jugeras point...

La différence et la relation entre le ça groddeckien des « lettres à une amie » et le ça freudien de la seconde topique, Freud les a pertinemment définies dans sa lettre du 18 juin 1925 à Groddeck, qui ne résume pas seulement leur différend personnel, mais aussi toute la différence de leur être au monde : « Dans votre ça, je ne reconnais naturellement pas mon ça civilisé, bourgeois, dépossédé de la mystique. Cependant, vous le savez, le mien se déduit du vôtre. » Une domestication, effectivement, devant laquelle se rebelle Groddeck, car c'est là que le bât blesse ; ainsi écrit-il, le 15 mai 1923 à sa femme : « Le Moi et le Ça est joli, mais pour moi, sans la moindre portée. Au fond, un écrit pour pouvoir s'emparer secrètement des emprunts faits chez Stekel et moi. Et son ça n'a qu'une valeur relative pour les névroses. Il ne franchit le pas dans l'organisme que secrètement, à l'aide d'une pulsion de mort ou de destruction prise à Stekel et à Spielrein. Le constructif de mon ça, il le laisse de côté, sans doute pour le faire entrer en fraude la prochaine fois... » La « civilisation » du ça, son embourgeoisement, entraîne effectivement le « malaise » : la transformation de la création, mystique sauvage, en maladie, contraction sociale.

Comme le note Reich dans *la Fonction de l'orgasme*, dont Groddeck anticipe maintes intuitions — ainsi, sur l'inscription corporelle des refoulements (la « cuirasse musculaire ») ; la pathologie de la morale ; la fonction politique de la répression sexuelle, qui entraîne le transfert de l'enfant sur les parents et ainsi, par la suite, la dépendance idéologique de l'individu ; l'état social qui rend actuellement impossible un plein orgasme —, il s'agit, dans *le Livre du Ça*, de métaphysique, mais d'une métaphysique autrement incarnée que ne le croit Reich. Car ce n'est pas seulement dans la cuirasse musculaire que s'inscrivent, pour Groddeck, les refoulements : c'est le corps entier, par tous ses organes et dans toutes ses fonctions, qui parle ; et les ma-



ladies signalent les blessures d'Éros, défiguré, jusqu'à ce que mort s'ensuive, par refus culturel de ses éléments premiers.

### 3

## L'APPARENTE CONVERSION

La formation de Groddeck, on le sait, était celle d'un généraliste, non d'un psychiatre. Elève de Schweninger, médecin « père » par excellence, qui était devenu célèbre en guérissant autoritairement Bismarck, il en conserva les méthodes, qu'il expose ici : massage, diète, prise au mot des symptômes, poussés à leur extrême pour en détourner, ou dégoûter, le malade ; non pas interprétation de la maladie mais, en quelque sorte, sa déduction par l'absurde démontré.

Cette technique pourrait se définir comme une lutte avec le corps (du) malade, pris de l'extérieur par le massage, de l'intérieur par la diète ; et Freud ne vient là pas tant changer l'objet du combat que son mode : d'actif, il devient passif, plus exactement : provocatif. Le corps, par l'intermédiaire du malade-médecin, est aussi, désormais, incité à « associer » : jouer élémentairement. Groddeck, après Freud, prend en considération la psyché du malade — ce qu'il ne faisait pas, en apparence du moins, auparavant —, mais telle qu'elle s'exprime ou, plus précisément, s'excrète dans le corps ; étant proche, en ce sens de Pavlov autant que de Freud.

Pour comprendre la position de Groddeck vis-à-vis de la psychologie et de son exacerbation, la « tentation analytique », il faut se rappeler la définition ou illustration qu'il donne constamment du ça-Dieu/Nature, laquelle paraît, à première vue, une lapalissade : le ça, comme il crée le nez ou les mains, crée aussi le cerveau et la pensée qui s'y joue ; il existe donc avant celle-ci, qu'il crée comme un de ses

modes d'expression, non le seul. Schématiquement, on pourrait dire que le cerveau est le lieu de la pensée rationnelle, consciente, dans ses organes et leurs altérations, incarne la pensée, autrement profonde ou vitale, « biologique », du ça.

Groddeck distingue avec insistance entre la pensée du moi, dont la psychologie explore et systématise les mécanismes, ses distorsions constituant les névroses auxquelles s'intéresse la psychanalyse mais qui, en tant que telles, ne l'intéressent pas ; et la pensée du ça, qui s'exprime en particulier dans les maladies organiques, instance élémentaires présentées au moi, et par là, à la société ; propositions diaboliques auxquelles s'attache Groddeck, car elles permettent, à partir du moi, l'approche du ça. Dans cette connaissance du ça, la psyché constitue effectivement un contre-sens, un écran — comme un — « souvenir-écran » —, et la maladie, comme relation nouvelle, est véritablement relais vers les profondeurs.

Groddeck ne fait donc pas de « psychologie » dans *le Livre du Ça*, il n'en étend pas le domaine en esquissant une psychosomatique ; mais, tout au contraire, s'efforce de la réduire. La psychosomatique — si c'est là le terme dont il faut la désigner —, paradoxalement, lui permet de mettre encore plus entre parenthèse la psyché, d'ignorer le moi, compromis social(isé) tardif — comme il ne cesse de le rappeler —, et de rester constamment au niveau élémentaire, organique, à l'aide du concept clé de conversion, apport fondamental de la psychanalyse, le seul qu'il retienne et utilise en fait, comme nécessaire et suffisant, car il étudie les symptômes dans leur totalité, ou unité, psychophysique.

Mais on comprend aussi, maintenant, la raison et la portée de l'attaque, formulée en 1913 dans *Nasamacu* — sur laquelle il revient ici, pour la renier et, par là même, la rappeler —, contre Freud et la psychanalyse, alors qu'il était précisément en train de s'en approprier la pratique. La psychanalyse, comme attention exclusivement prêtée au psychique abstrait, ainsi privilégié par rapport à l'organique élé-

mentaire, excréant ; comme volonté de résolution du symptôme apparemment corporel — l’hystérie — dans et par le langage interprétatif, rationalisant ; comme ré-inclusion dans le champ socialisé du moi, ainsi étendu, d’un corps rebelle — civilisation du ça où s’en accomplit la perversion —, allait effectivement à l’opposé de la direction empruntée par lui, essayer de toujours rester dans l’organique : ramener le mot à son corps, pour retrouver le verbe créateur du ça, qui est de chair.

## 4 le foyer de maladie

Si *le Livre du Ça* fournit à Freud le terme de sa seconde topique, Groddeck semble s’en tenir à la première, se référant à l’ics, assimilé à une certaine forme ou un certain mode du ça ; l’ics étant pour lui le refoulé — ce qui a été conscient et ne l’est plus ; et, dans une certaine mesure, l’ics est effectivement connaissable par analyse. Quant au moi il se confond pratiquement au surmoi, porte-parole de l’idéologie sociale.

Dans la mesure où l’on peut parler d’une topique groddeckienne, elle serait donc bipolaire, consistant en deux termes : le tout vivant, le grand ça, unique, dont fait partie le ça individuel, circonscrit par dialectique avec le moi — somme du précs, du cs et du surmoi —, qui résume l’*impression* de la société, abstraction anonyme, sur le corps, collectivité concrète.

Au ça, qui comprend l’ics — lequel, comme refoulé, est de l’idéologie redevenu organique, élémentarisé ou incorporé —, s’oppose, antagoniste, le moi doté des caractères du surmoi, au sens de la représentation de l’arbitraire moral, répressif par définition. Groddeck parle constamment de l’être abusif et abusé du moi : celui-

ci, effectivement, est un leurre, se circonscrivant comme point focal, impuissant, car également et entièrement déterminé par ce qui n'est pas lui mais qu'il réfléchit comme ses deux totalités référentielles, l'idéologie de la société et la biologie du corps. A une présence naturelle, le ça, s'oppose une représentation artificielle, le surmoi ; et leur point de rencontre, le moi est ainsi, inéluctablement, un foyer de crise : de maladie.

Le lieu du moi est la convergence critique du ça et du surmoi : ligne de collision particulière, de conflit individuel. Le moi est la convergence critique du ça et du surmoi : ligne de collision particulière, de conflit individuel. Le moi, par définition, est un état éruptif permanent, une « maladie de la matière » ou son compromis. La maladie, rencontre de sens, est un complexe psychophysique : la manifestation de la biologie, vit du ça, comme elle s'individualise par dialectique avec l'idéologie, système régulateur du surmoi.

Information de la matière, corps chargé de sens, la maladie est intrinsèquement symbole : création duelle opérée par la confusion de deux domaines d'être distincts, respectivement abstrait et concret. Comme symbole, elle se laisse ainsi, effectivement, interpréter : plus, comme équation ou moment de la personne, elle demande à être comprise. C'est pourquoi Groddeck insiste tant sur la nécessité, vitale, d'interpréter la maladie, qui est le seul phénomène cosmique que l'être humain peut véritablement comprendre, car il est sa dimension spécifique ; et c'est pourquoi, s'il fait de la psychologie, abstraite, c'est toujours à propos de maladie, concrète.

Cette compréhension ou interprétation de la maladie est ainsi tout autre chose qu'un simple exercice analytique, ou même psychosomatique. Elle est appréhension, circonscription, du mode humain d'être au monde ; réflexion philosophique conduisant à la seule liberté possible, non illusoire, qui consiste dans l'intuition du sens poursuivi par le ça — « ce par quoi l'on est vécu » —, ou pénétration du sens représenté par la création individuelle — inhérent à la vie de la personne —

, qui constitue effectivement tout ce que l'être humain peut comprendre : soi. Par là seulement devient aussi possible une *information* thérapeutique, ou dialectique existentielle : progrès dans le sens de la vie, et non dans le contre-sens de la mort.

## 5 organisations sexuelles

L'être dialectique de la maladie — dont le répertoire, ou lexique, est à chaque fois découpé par la société, idéologie particulière —, sa topique effectivement duelle, dont le fond, le ça, est naturellement groddeckien et le sommet, le surmoi, nécessairement freudien, ordonne le choix qu'opère Groddeck dans Freud.

Ce qui est « pertinent » dans l'idéologie du surmoi, c'est ce qui, déterminant des réactions dans la biologie du ça, est dialectiquement créateur des maladies, formes et modes actuels d'être humain. Ce sont ainsi les concepts les plus exemplaires de l'arbitraire moral, les points les plus « critiques » du système freudien — relatifs à l'état social à un moment donné de sa culture, en l'occurrence patriarcale — que Groddeck analyse ici, puisque provoquant par leur artifice même la plus vive réponse « naturelle ».

Le rôle principal échoit, évidemment, au complexe d'Œdipe et à ce qui en dérive comme angoisse de castration et conscience de culpabilité ; et cela conduit à ce qui détermine tout : la sexualité enfantine comme perversion polymorphe ; Groddeck, s'attachant significativement aux deux premiers stades, oral, anal, ignorant ou négligeant la phase dernière, génitale, qui, en tant que régulation adulte, ou adultération monomorphe du polymorphisme infantin, est artifice, pathogène, dont il prétend justement démontrer l'inanité élémentaire, ultime. En conséquence, Groddeck s'en tient résolument, didactiquement, aux

deux modes de satisfaction sexuelle relevant de l'enfantin : l'auto-érotisme tel qu'il s'exerce dans l'onanisme, et le narcissisme dans son acmé objective, l'homosexualité, adoration de la représentation de soi ; le choix d'objet hétérosexuel étant implicitement posé non seulement comme secondaire mais aussi comme accessoire : leurre substitutif.

Dans la mesure où il analyse et décrit la société, le monde où se meut et se forme le surmoi, Groddeck suit fidèlement Freud ; et cela explique la place accordée ici au complexe d'Œdipe, qui ne joue pas ce rôle fondamental dans ses autres écrits. Mais, en fait, par sa mise en scène du complexe d'Œdipe, référé à l'amour pour la mère plutôt qu'à l'hostilité au père, la situation apparaît duelle et non pas vraiment triangulaire. Et la relation avec la mère conduit à la dynamique fusionnelle qui anime toute sexualité, essentiellement étrangère, opposée même, à la fantastique paternelle, différenciatrice par son origine même, idéologique et non pas biologique.

L'accent mis sur l'enfant en soi ou masqué en adulte — représentation imposée, d'autrui — conduit à la répartition ou distribution sexuelle selon Groddeck : l'enfant, être permanent, actuellement polymorphe ; l'homme et la femme, paraître temporaire, sexes monomorphes ou pervers. Et la sexualité infantile dégagée par Freud permet à Groddeck de circonscrire la dialectique sexuelle, qui s'organise à partir de la matrice et non pas du phallus, par rapport au dessein de féminité et non pas de masculinité, et où tout tend à l'enfant se résorbant en la mère ; le terme originel et ultime étant la dualité une : mère-enfant.

La femme, pour Groddeck, se situe effectivement non par rapport à l'homme — elle n'est pas un homme « manqué » — mais par rapport à la mère — la femme névrotique, « aliénée » par l'idéologie sociale étant la femme stérile, un des leitmotivs du livre —, et l'enfant n'est par conséquent, pas le représentant substitut du phallus — qui devient véritablement le signe de la frustration idéologique, d'une biologie

pervertie : il est l'objectivation de la matrice, accomplissement essentiellement créateur. Inversant les termes, c'est l'homme qui se définirait comme femme « manquée » : donné par le souhait de grossesse et l'angoisse de stérilité plutôt que par l'angoisse de castration. Le phallocentrisme cède ici la place au matricentrisme.

L'homme, ainsi que le développe Groddeck dans son interprétation du complexe « Wolf », est la velléité de son érection, qui, comme le découvre son accomplissement — l'éjaculation et la détumescence, réduction de l'homme adulte en enfant : débarrassé de son sexe excédant —, est désir manifesté d'être autre : d'accéder au mode humain créateur, la femme, dans son terme maternel. La sexualité, tant masculine que féminine, s'interprète dans l'aspiration de l'être enfant, homme ou femme, à l'être mère.

Groddeck définit ainsi, explicitement, un désir de castration, parallèle à l'angoisse de castration et, en fait, plus profond — d'ordre biologique et non pas idéologique —, sans rien de négatif, masochiste ou expiatoire, mais absolument positif ; le père se découvrant comme la représentation incorporée de la castration négative, répressive, que l'homme tente de nier par éjaculation, expulsion de l'intolérable frustration, abolie instantanément par retour « confusionnel » à la mère-enfant, être d'omnipotente volupté.

L'abandon de la virilité agressive, comme l'affichaient les lansquenets du Moyen Age, emblèmes de l'infantilisme adulte, l'impuissance revendiquée, reconnue, de l'être-flasque, ce vœu sans cesse exprimé comme idéal : redevenir un petit enfant ; tout va dans le sens d'un détachement du paraître différent — la différence étant idéologique — et d'un rattachement à l'être indifférent ou religion — lien restitué — de soi. Ce qui éclaire pleinement la parole évangélique sans cesse invoquée : et si l'on ne devient pas comme un petit enfant, on n'entrera point dans le royaume des cieux...

Groddeck ignore ainsi délibérément l'élément dynamique, évolutif, de la théorie freudienne de la sexualité : la succession des organisations, ou la dernière, intégration des caractères antérieurs, est assumption, accomplissement idéal. Pour Groddeck, la régulation est manifestement une réglementation, un arbitraire idéologique. Dans la génitalité, ordre donné au polymorphisme élémentaire, s'articule effectivement, s'institue, le phallogentrisme, pour l'homme mais aussi pour la femme. Et c'est pourquoi la phase génitale constitue aussi un obstacle à la compréhension de la sexualité féminine, référée non pas à elle-même mais à l'homme — à son « manque », le phallus, non pas à son « avoir », la matrice —, et par là à la compréhension de la dialectique sexuelle même.

L'homme, aliéné par sa représentation adulte — son érection, ou statut idéologique —, reste un manque, et son signe spécifique est l'œuvre d'artifice, substitutive : la morale. La femme, au contraire, par sa présence élémentaire, où se démasque le travestissement adulte, reste libre jeu de la perversité polymorphe ; et sa sexualité est autrement profonde, enfantine, que celle de l'homme, coïncidant avec l'être créateur, le ça, le temps de sa grossesse.

Élaborer une théorie de la sexualité à partir de l'homme, errance biologique, est une erreur méthodologique conduisant nécessairement à une abstraction de la dialectique sexuelle ; ce qui l'articule étant alors le fantasme, ou projection de la biologie en idéologie, signe de l'écart : l'inadéquation entre présence et représentation. La dialectique sexuelle ne saurait se retracer dans l'évolution masculine, qui actualise l'aliénation adulte ; elle s'organise dans l'évolution cyclique : retour à l'élémentarité de l'enfance.

Comme il apparaît à travers *le Livre du Ça*, seuls les deux premiers stades de l'organisation sexuelle sont pertinents pour Groddeck ; le dernier, qui préfigure la structuration adulte, étant précisément le compromis de la biologie par son assujettissement à la représentation, ou suggestion, sociale. La référence de la dialectique sexuelle à la



femme permet, au contraire, de résorber le dernier stade dans les deux premiers, dont il devient à son tour un élément, où il se désintègre idéologiquement. Ainsi se reconstitue l'ordre de la vie, non pas progressive mais régressivement cyclique ; l'instant de sa perfection, ou plénitude, étant antérieur, passé et non pas à venir, donné à l'origine et non pas au terme : l'accomplissement est un état auquel il faut non pas accéder, mais revenir.

Cela découvre toute la portée de l'affirmation constante de Groddeck : l'être humain a le choix, uniquement, entre devenir enfantin ou infantile. Il rejette ainsi la finalité de l'éducation — démontrée ou démontée, comme processus de perversion —, et par là même, toute thérapeutique analytique qui s'assignerait comme fin la réintégration ou adaptation de l'individu à son rôle socialement prescrit d'homme ou de femme, répétition monomorphe.

La névrose constitue certes une stase, un demeurer de l'être à l'infantilisme, qui est représentation idéologique, aliénée, de l'enfance, et dans cette mesure, inadéquation pathogène, blocage négatif, comme toute maladie. Mais la thérapie devrait débloquer cette stase non par accomplissement, perfection de l'aliénation idéologique, mais par retour à la biologie : reconstitution d'un être enfantin, extatique et non plus statique.

La psychosomatique devrait restituer à l'être la liberté qui consiste dans la pleine mise en jeu de ses potentialités : réconcilier l'adulte avec l'être enfant qui se signale par la maladie-névrose et, en dépit de tous les travestissements, dans la sexualité ; elle devrait circonscrire le corps d'amour perdu, pleinement érogène, que serait l'adulte s'il renonçait à son statut, paraître figé, inhibant, répétitif comme toute « perversion », biologie fantasmatique : socialisée ; pour revenir à la présence d'Éros comme enfant, libre jeu, création constante, mouvante, de soi.

Les voies de cette actualité sont toujours là : données dans la survivance du mode enfantin, initial, de la sexualité, l'onanisme ; et c'est pourquoi Groddeck insiste tant sur ce point. Toutes les lettres du *Livre du Ça* le répètent, implicitement ou explicitement : l'onanisme est non pas une préparation puis un substitut mais la permanence de la sexualité, se déviant pour un temps dans la forme socialement prescrite de l'hétérosexualité génitale, qui n'est jamais qu'une masturbation à deux, comme sa perversion idéologique.

C'est la première révolution « copernicienne » opérée par Groddeck à partir du système freudien. La seconde en résulte logiquement, également liée au primat permanent de l'enfance : l'affirmation du caractère naturel, fondamental, de l'homosexualité, qui ne devient hétérosexualité que sous la pression même contrainte sociale, qui la disjoint de son complément biologique, l'élémentaire maternel-féminin, et la fige ainsi en caricature de ce qu'elle nie, à quoi elle s'oppose : l'idéologie phallique. Et pour l'homosexualité, significativement, il se produit précisément la même chose que pour les éléments premiers de l'être — le sang, l'urine et l'excrément —, qui sont réglés, refoulés, étouffés : défigurés par le processus éducatif.

Comme Groddeck le relève ailleurs, tout le processus social repose sur la transformation de ces éléments initialement écoutés, compris et naturellement considérés dans l'enfance, en éléments comme l'onanisme et l'homosexualité, qui leur sont liés et sont également taboués, deviennent ainsi la source et le principe de toutes les maladies-névroses, actualisations perverses, aliénées de l'être. Car il n'est pas possible de refouler les excréments du ça : elles ne se déplacent qu'en expression.

## 6

## LES ÉLÉMENTS DE LA TRINITÉ

Les trois éléments autour desquels s'organise *le Livre du Ça* — articulants aussi la confession de Groddeck — sont le sang, l'urine et l'excrément, qui se découvrent, originels et ultimes, dans toutes les interprétations ou associations, compagnon de l'être humain « du berceau à la tombe ».

Le sang est l'attribut de la femme, signe de son organicisme créateur ; et la socialisation de la femme se manifeste par le refoulement de cet élément de son être : dans le tabou de la menstruation. Le sang est « immonde » dans la mesure où il se soustrait à l'idéologie qui l'occulte, et la femme est « impure » quand elle est biologiquement elle-même : lors de « ses » règles.

L'urine est l'attribut de l'homme. Expression de son organe spécifique, elle est inhérente au narcissisme masculin phalliquement affirmé dans l'homosexualité, comme à toute stase à l'enfance, qui est jeu avec les éléments naturellement érotisés : retour à l'expression, à la sensibilité excrémentielle.

L'enfant, comme créature — l'accouchement étant un « soulagement » —, se confond à l'excrétion indifférente aux sexes : l'excrément, glaise pétrie dont le souffle de vie est le pet, selon le récit interprété de la Genèse ; et les théories enfantines sur la naissance anale le confirment : il s'assimile lui-même à l'étron, qu'il aime comme soi-même.

Termes de la trinité existentielle, ces éléments sont ainsi, nécessairement, ceux de toute sexualité ; et le rapport de l'individu à ces trois

éléments détermine son « caractère », leur mise en ordre constituant ce qu'on pourrait appeler l'équation existentielle de l'être.

Ces trois éléments permettent de comprendre la sexualité dans sa dialectique homosexuelle-hétérosexuelle : la transformation idéologique de la biologie. L'enfant ainsi, dans la mesure où il est encore un corps élémentaire, non socialisé, s'intéresse également dans son jeu, sexuel, aux trois éléments, à l'excrément, au sang et à l'urine : à soi et à ses masques, l'homme et la femme.

La femme, dans la mesure où son identité n'est pas liée à l'excrétion d'un organe mais à l'élément même de son corps, conserve une sexualité enfantine : mouvante. Mais l'homme, étant objet idéologique avant d'être sujet biologique — l'idéologie sociale étant principalement phallique —, ne peut actualiser sa présence biologique que dans la mesure où elle se conforme aux représentations idéologiques dominantes ; et la problématique homosexuelle, « élémentaire », est ainsi plus spécifiquement masculine.

Les différentes formes d'homosexualité se caractérisent par un exclusivisme élémentaire d'une part, et une abstraction — représentation idéologique — de ce même élémentaire d'autre part ; découvrant ainsi, par exacerbation, la logique qui ordonne « normalement » la sexualité. Les homosexualités adultes sont la répétition négative des classifications arbitraires de la société : incorporations de l'homme et de la femme, artifices précisément démasqués par la contrefaçon de leurs signes distinctifs — idéologiques — et non pas communs — biologiques ; circonscrivant ainsi la perversion actuelle de la sexualité adulte. Représentation monomorphe imposée à la présence polymorphe, elle est contrainte idéologique et non plus libre mode naturel : dialectique élémentaire non pas duelle mais plurielle, se résumant dans la création de soi.

La sexualité s'ordonne à partir du sang, dans l'urine et l'excrément : elle se joue dans la présence de la mère — non pas dans

son « image », socialement déviée —, biologie qui donne lieu à l'indéfinie conversion de l'être-enfant, et se réfère à la représentation du père, idéologie qui détermine les fixations de l'être-adulte, se dramatisant dans les jeux de l'homosexualité tant féminine que masculine, arrêt imprimé à l'expression des besoins élémentaires.

Le processus d'éducation, transformation de l'enfant en adulte — ou son projet —, consiste effectivement, comme Groddeck le déclare dans son texte sur la constipation en particulier, dans la régulation sociale des « besoins » élémentaires et le refoulement des perceptions, principalement olfactives, par lesquelles se signalent ces mêmes « besoins ». La civilisation, comme « civilité », est artifice : suppose la neutralisation des éléments constitutifs du monde — uniquement tolérés en représentations où s'inverse leur « inconvenante » matérialité —, la scotomisation du nez, organe de la perception des relations biologiques intimes, impératives.

Mais ces éléments, masqués tant bien que mal dans la sexualité, qui, même déviée, comme biologie les suppose néanmoins, resurgissent dans la maladie, retour de la biologie septique dans l'idéologie aseptique ; irruption de l'organique élémentaire dans l'espace social idéalisé — sans odeur.

La maladie est, dans et pour tous les sens, un retour à l'enfance ; un retour « sauvage », incontrôlé, à son primat corporel où le sang, l'urine et l'excrément retrouvent brusquement leur prépondérance perdue, leur signe brut, redevenant « symptomatiques » : expressifs des problèmes occultés par l'ordre social, l'état adulte suspendu, désintégré, momentanément dans le désordre élémentaire, où réside la fin de la maladie. Car l'adulte y recourt précisément parce qu'il n'en peut plus de cette négation ou socialisation des éléments : de cette distance artificiellement maintenue par rapport à son corps, qui est éternel enfant.

## 7

## LA DERNIÈRE INSTANCE

Toute maladie s'ordonne en fonction des rapports de chaque individu aux éléments attribués des trois formes humaines ; mère-femme-sang, père-homme-urine, enfant-crétation-excrément ; symboliques des termes du triangle œdipien, et qui en permettent une interprétation nouvelle, « somatique » et non plus psychologique.

Et c'est aussi pourquoi la maladie est, pour Groddeck, la « voie royale » dans l'appréhension de l'humain. Celle-ci, plus que la sexualité, est actuellement perversion polymorphe du corps : mise en jeu de toutes ses possibilités d'être ; et, contrairement à la sexualité, qui est naturellement enfantine mais s'est trouvée compromise, socialement aliénée, elle est restée domaine — le seul — laissé à la liberté de l'individu, où peut s'exercer « sauvagement » sa créativité. C'est, incidemment, pourquoi chaque individu est si fier de ses maladies : s'en vante comme d'exploits accomplis envers et contre tous, par-devers soi.

La maladie, Groddeck le dit explicitement, est une création, comme une œuvre d'art, bien souvent la seule dont soit capable l'individu dans son aliénation ; d'où son caractère pathétique de dernière instance, lieu et cri, constitué à corps perdu, romantiquement : au prix de la vie. On retrouve là Thomas Mann, pour qui art et maladie, art et renoncement à la vie, se confondent également, comme fuite hors de la communauté humaine aliénante et aliénée, refuge de l'individualité retrouvée, inaltérée mais aussi inexorable.

La maladie est effectivement la « montagne magique » de l'individu, mais où celui-ci trop souvent meurt, sans même avoir compris comment et pourquoi. Et le propos de la psychosomatique telle que l'entend Groddeck est que l'individu puisse non pas seulement y mourir « en paix » mais aussi y vivre, par la lucidité acquise qui ferait qu'il renoncerait à la maladie sitôt qu'elle deviendrait « inadéquate » : excessive ou « irrémédiable » ; pour s'actualiser en d'autres jeux, non plus de mort mais d'amour, car la lucidité, comme sagesse, est réconciliation avec le corps merveilleux — sexuel — de l'enfance.

Cette réconciliation avec le corps sexuel consiste dans le retour à l'attitude infantile vis-à-vis des excréments, éléments de son être. Le salut, santé du corps et de l'âme, est « rédemption » : réaccession à l'innocence originelle, perdue, de l'organisme que la maladie actualise dans sa meurtrissure idéologique, par folle présomption d'érection adulte, vanité sociale. En réalité : et si l'on ne redevient comme un petit enfant, on n'entrera point dans le royaume des cieux...

La lucidité psychosomatique cependant comme toute connaissance, recèle un danger. Le drame de la maladie, qui en constitue la stérilité destructrice, se joue dans son « asocialisé » ; mais celle-ci, qui fait que la maladie est à ce point incomprise, constitue aussi sa positivité de lieu dernier de la liberté individuelle. Cette asocialité, raison de son insistance, est aussi raison de sa persistance : sa raison d'être. Le malentendu l'entourant, résultat d'un bien entendu, est peut-être condition nécessaire. Si la maladie était comprise, elle risquerait de se trouver prise à son tour : aliénée, comme la sexualité. C'est le « pari » de la psychosomatique groddeckienne ; volonté de libération, par sa compréhension même, elle peut aussi s'inverser en aliénation ultime.

Mais l'exigence thérapeutique est impérative : l'incompréhension qui protège la maladie la transforme en passion où l'individu se perd. Pour que sa liberté créatrice ne se fige pas en contrainte répétitive, elle doit être comprise ; comme elle le demande. Car la maladie est instan-

ce organique de « conversion ». Et c'est pourquoi l'exercice thérapeutique tel que l'entend Groddeck est essentiellement restauration d'une dialectique biologique déviée ou bloquée par idéologie : « verbalisation » de la chair ; le surmoi retrouvant ainsi la raison du ça.

Aider la personne à comprendre sa maladie, pour Groddeck, c'est l'aider à accepter — sans tout aussitôt s'en punir — son être particulier au monde, son équation élémentaire, et lui redonner ainsi toute latitude dans le champ circonscrit par cette équation, combinée positivement et non plus seulement négativement.

Dans *le Livre du Ça*, Groddeck n'aborde pas encore ses développements sur le « Stirb und Werde », sur la mort comme condition du devenir ; mais sa conception de la maladie comme forme de vie urgente, et de la mort comme acte délibéré, l'implique déjà. Poursuivant et achevant la révolution freudienne, qui nie de fait — démontrant leur arbitraire — les distinctions entre sain et pathologique psychiques, Groddeck nie toute distinction entre sain et pathologique organiques. Il supprime la dichotomie, précisément pathogène — idéologique — entre santé et maladie ; et s'il prend la maladie toujours au mot, c'est pour lui répliquer : poursuivre l'entretien de la vie dont la maladie signale une stase, momentanée mais qui, incomprise, peut devenir définitive : mortelle.

Groddeck se propose moins de changer la maladie que l'attitude de l'être humain vis-à-vis de la maladie. Son dessein est de lui en montrer, à chaque fois, le caractère sensé, pour qu'il puisse l'intégrer et non pas, comme trop souvent, s'y désintégrer ; et par cette compréhension reconstituée, lui restituer sa pleine liberté : faire que la maladie — son être même — ne soit plus une perversion classique, adulte, mais à nouveau enfantine, véritablement, invention continue et non pas arrêtée.

L'enfance ignore la délimitation artificielle entre la « montagne » et la « plaine », car elle sait transformer la platitude uniforme de l'une



comme la tourmente disparate de l'autre par la grâce de son jeu, acte nietzschéen où s'abolissent, confondus, déserts et abîmes. Le surhomme dont parlait Nietzsche, Groddeck l'aperçoit dans l'enfant pythique que serait l'être humain s'il renonçait à sa pose adulte. Et la maladie est instance de retour à cette enfance, où l'être humain a le courage de vivre son corps, non pas seulement, comme maintenant, adulte, la force de mourir, par son absence, de raison.

Roger Lewinter.

Le livre du ça (1923)

## PRÉFACE

---

De Lawrence Durrell.

Ce livre extraordinaire a, aujourd'hui, un double titre à notre attention, car ce n'est pas seulement une œuvre triomphante de l'art littéraire : c'est aussi un compte rendu de première main, par le père de la médecine psycho-somatique, du développement de ses idées concernant la santé et la maladie. Non, en dépit de la matière de son sujet, ce n'est pas une thèse ! Groddeck déploie ses idées au cours d'une série de lettres familières adressées à une de ses patientes — lettres pleines d'esprit, de poésie et de malice. Comme tous les poètes, il n'est pas plus systématiquement que dogmatique ou didactique — ce qui explique peut-être la négligence où on le tient dans les milieux médicaux. Il procède par « intuitions » choisies et avec l'habileté d'un écrivain-né. Cependant... « c'est en vain », écrivait Freud, « que Georg Groddeck proteste qu'il n'a rien à faire avec la science » Oui, en vain ! Mais Groddeck était plus un guérisseur et un sage qu'un médecin ; il ne pouvait pas rester dans les limites d'un déterminisme psychologique aussi rigide que Freud. Il aimait et révérait Freud comme son maître, et il doit en effet tout à ce grand homme, mais... son angle de vision est complètement nouveau et original. Il a été le premier à donner toute leur valeur aux hypothèses de Freud dans le domaine des maladies organiques ; dans sa célèbre clinique de Baden-Baden, il lutta contre le cancer et la phtisie, et non contre les névroses. Ses armes

principales étaient le régime, les massages et l'investigation psychologique dans la ligne freudienne. Sa façon de procéder partait du principe que les maladies de l'homme étaient une sorte de représentation symbolique de ses prédispositions psychologiques et que, maintes fois, leur siège, leur modèle typologique pouvait aussi bien être élucidé avec succès par les méthodes freudiennes jointes aux massages et au régime que n'importe quelle névrose d'obsession. Il se refusait à accepter la division de l'esprit et du corps en deux compartiments ; pour lui, c'étaient des modalités d'être différentes. Nous fabriquons nos maladies mentales et physiques de la même manière. De nos jours, cela semble un tel lieu commun que le lecteur trouvera difficile de concevoir combien cette attitude était originale quand elle fut exposée pour la première fois par Groddeck. Mais qu'il jette un regard sur la date de première publication inscrite à la page de titre de ce livre <sup>1</sup> !

Comment se fait-il, dès lors, que l'œuvre de Groddeck ait souffert d'une éclipse si peu méritée ? En partie parce qu'il ne voulait pas écrire de thèses laborieuses, mais surtout parce que sa modestie le fit s'opposer à une requête de ses élèves et de ses admirateurs, qui désiraient fonder une Société Groddeck dans le genre des sociétés qui nous ont familiarisés avec les œuvres de Freud, Jung, Adler, etc. Il avait l'horreur du poète pour les disciples, les essais, les articles et les exégèses... horreur de toute cette poussière stérile qui s'élève autour d'un homme original et d'une idée nouvelle. Il ne voulait pas être transformé en archimandrite ou en bonze. Sa vie était une vie de guérison. L'ensemble de sa position philosophique pourrait en fait se résumer en quelques centaines de mots : mais ce qui nous attache à Groddeck ne réside pas uniquement dans ses idées (c'est aussi l'impact d'une transmission poétique). Il a été le premier à réorienter la médecine moderne découvertes peuvent paraître fantastiques encore aujourd'hui, mais je suis sûr que leur exactitude sera prouvée. Ses li-

---

<sup>1</sup> Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1923.

vres ont la certitude magique de leur poésie..., qui est, somme toute, la faculté de voir...

C'est à la fois un honneur et un plaisir pour un écrivain anglais (qui doit beaucoup à ce grand génie allemand) d'avoir été choisi pour préfacier une réédition de ce livre injustement négligé. Je songe avec joie aux jeunes lecteurs germaniques qui redécouvriront cet énigmatique (et souvent malicieux) poète allemand de la santé spirituelle... j'aurais dû écrire de la santé physico-spirituelle, car Groddeck aurait dédaigné une phrase ainsi tronquée. Le fait qu'ils soient d'accord ou non avec certaines de ses idées est tout à fait secondaire : avec Groddeck, on est emporté par son enthousiasme vivifiant, par les tours et les détours de cette intelligence tendre et ironique. Comme j'aurais aimé le connaître, quand ce n'aurait été que pour lui serrer la main !

Norman Douglas avait coutume de diviser les écrivains en deux catégories selon leur attitude envers la vie ; dans son échelle de valeurs, les uns disaient oui à la vie et les autres disaient non. Groddeck était de ceux qui disent oui, et jusqu'à la moelle de ses os. Sa force et sa tendresse devraient nous émouvoir encore aujourd'hui, car nous avons toujours besoin de lui. Le voici !

Lawrence Durrell.

Le Livre du Ça (1923)

1

---

Chère amie, vous souhaitez que je vous écrive, rien de personnel, pas de potins, pas de phrases, mais des choses sérieuses, instructives, voire scientifiques. C'est grave.

Qu'ai-je à voir, pauvre que je suis, avec la science ? Je ne peux pourtant pas étaler devant vous ce petit peu de savoir qu'exige la pratique de la médecine, sans quoi vous verriez tous les trous de la chemise que nous autres médecins portons sous l'approbation dont nous a revêtus l'État. Mais peut-être répondrais-je à vos désirs en vous racontant pourquoi je suis devenu médecin et comment j'en suis arrivé à éprouver de l'aversion pour la science.

Je ne me souviens pas d'avoir ressenti dans mon enfance un attrait particulier pour le métier de médecin. En revanche, je sais avec certitude que, ni à cette époque ni plus tard, je n'ai rattaché cette profession à des sentiments de philanthropie ; et si parfois — ce qui a sûrement été le cas — je me suis paré de ce noble prétexte, qu'un tribunal indulgent me pardonne ces mensonges. Je suis devenu médecin parce que mon père l'était. Il avait interdit à tous mes frères de s'engager dans cette voie, probablement parce qu'il aurait bien voulu se persuader lui-même et convaincre les autres que ses difficultés financières

dépendaient de la mauvaise rétribution du médecin, ce qui n'était nullement vrai, attendu qu'il jouissait auprès des jeunes et des vieux de la réputation d'être un bon praticien et qu'il était honoré en conséquence. Mais, tout comme son fils et sans doute chacun d'entre nous, il aimait à tourner ses regards vers l'extérieur quand il savait que quelque chose clochait en lui-même. Un jour, il me demanda — pourquoi je n'en sais rien — si je voulais devenir médecin ; et comme cette question me distinguait de mes frères, je dis oui. C'est ainsi que se décida mon destin, tant pour ce qui concernait le choix de ma carrière que pour la manière dont je devais l'exercer. Car dès cet instant, j'ai sciemment imité mon père, au point que quelques années après, et lorsqu'elle fit ma connaissance, une de ses vieilles amies s'écria : « Tout à fait son père, moins le génie. »

A cette occasion, mon père me raconta un incident qui, plus tard — quand s'élevèrent mes doutes au sujet de mes capacités médicales — me maintint à mon poste. Il est possible que l'histoire me fût déjà connue ; néanmoins, il est incontestable qu'elle fit sur moi une impression profonde. Il m'avait, me rapporta-t-il, observé lors de ma troisième année, en train de jouer à la poupée avec ma sœur — de très peu mon aînée et compagne habituelle de mes ébats. Lina insistait pour que l'on passât à la poupée une robe supplémentaire et je ne cédaï qu'après une longue lutte, en disant pour finir : « Soit, mais tu veras, elle étouffera ! » Il aurait déduit de cet épisode que j'étais doué pour la médecine. Et j'en tirai la même conclusion, si peu fondée qu'elle fût.

Je mentionne ce petit fait parce qu'il m'offre le prétexte de parler d'un trait de mon caractère : la curieuse angoisse qui m'envahit tout à coup et apparemment sans motif devant certaines circonstances de peu d'importance. L'angoisse — ou la peur —, vous le savez, est la conséquence d'un désir refoulé ; au moment où j'exprimais l'opinion que la poupée étoufferait a dû se faire jour en moi l'envie de tuer un être quelconque, personnifié par la poupée. Qui était cet être, je l'ignore ; je suppose seulement que ce devrait être précisément cette

sœur. A cause de sa santé délicate ma mère la gratifiait souvent de gâteries, qu'en ma qualité de « petit dernier » je considérais comme devant me revenir. Et voilà : vous avez là l'essentiel du médecin ; une propension à la cruauté refoulée jusqu'à devenir utile et dont le censeur est la peur de faire souffrir. Cela vaudrait presque la peine de suivre jusqu'au bout chez les êtres humains cette opposition, finement ajustée, de la cruauté et de l'angoisse, car c'est pour la vie d'une extrême importance. Mais pour ce qui concerne cette lettre, il suffira, je pense, d'établir que mon comportement envers ma sœur a exercé une grande influence sur l'évolution et l'assujettissement de mon désir de faire souffrir. Notre amusement favori consistait à jouer à la mère et à l'enfant. Il arrivait que l'enfant se montrât méchant et reçût la fessée. Tout cela sous une forme bénigne, à cause de l'état maladif de ma sœur ; on en trouve le reflet dans la manière dont j'ai pratiqué mon métier. Outre mon horreur pour la sanglante dextérité du chirurgien, j'éprouve une réelle répugnance pour les mélanges toxiques de la pharmacie et en suis venu ainsi au massage et au traitement psychique ; tous ceux ne sont pas moins cruels, mais ils s'adaptent mieux aux besoins individuels de souffrance des humains. Des exigences quotidiennement changeantes que la maladie de cœur de Lina proposait à mon sens du tact naquit alors ma tendance à m'intéresser de préférence aux patients chroniques, alors que les affections aiguës m'impatientent.

Voilà donc à peu près ce que je peux provisoirement vous apprendre au sujet du choix de ma profession. Si vous remuez un peu tout cela dans votre cœur, il vous viendra toutes sortes d'idées à propos de ma position vis-à-vis de la science. Car lorsque, dès l'enfance, on s'est constamment penché sur un malade isolé, on apprend difficilement le classement systématiquement. Cependant, là aussi, le mimétisme a dû intervenir. En médecine, mon autorité, suivait sa voie ou s'égarait, à son gré. Pour ce qui est du respect de la science, on n'en trouvait guère de traces dans ses paroles ou dans ses actes. Je me souviens encore comme il riait des espérances qui s'étaient attachées à la découverte des bacilles de la tuberculose et du choléra dogmes de la physiologie

il avait, un an durant, nourri de bouillon un bébé au maillot. Le premier livre de médecine qu'il mit entre mes mains — j'étais encore au lycée — fut l'ouvrage de Radmacher sur l'enseignement de la médecine expérimentale ; comme les passages soulignés et largement agrémentés de remarques marginales, il n'y a rien d'étonnant à ce que, dès le début de mes études, je me fusse senti enclin au scepticisme.

Cette propension au doute avait encore d'autres origines. A l'âge de six ans, je perdis pour un temps l'affection exclusive de ma sœur. Elle détourna ses sentiments sur une camarade d'école, qui portait le nom d'Alma et, ce qui fut particulièrement douloureux, transmit nos petits jeux sadiques à sa nouvelle amie en m'en éliminant. Je réussis une fois à surprendre les deux fillettes pendant qu'elles se racontaient des histoires — ce qu'elles aimaient tout particulièrement. Alma discourait à propos d'une méchante mère qui, par punition, mettait son enfant pas sage dans une fosse d'aisance — que l'on se représente, en l'occurrence, une primitive fosse d'aisance de campagne. Encore aujourd'hui, je regrette de n'avoir pas entendu la fin de cette histoire. L'amitié des deux fillettes cessa et ma sœur me revint. Mais cette période de solitude a suffi à m'inculquer une profonde antipathie pour le nom d'Alma.

Pourrais-je me permettre de vous rappeler maintenant que l'on nomme l'Université Alma mater ? Cela m'a fortement prévenu contre la science, d'autant plus que l'expression Alma mater s'appliquait également au collège où j'ai reçu ma formation classique, beaucoup souffert et duquel j'aurais fort à dire s'il me fallait vous faire comprendre mon développement sur le plan humain. Toutefois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien du fait que j'ai transféré à la science toute la haine et les chagrins de mes années d'école parce qu'il est plus commode d'attribuer l'origine des troubles de l'âme à des réalités extérieures que d'aller la chercher au tréfonds de l'inconscient.

Plus tard, infiniment plus tard, il m'est apparu que l'expression Alma mater — « mère nourricière » — rappelle pour moi les premiers



et les plus terribles conflits de ma vie. Ma mère n'a allaité que l'aîné de ses enfants ; elle avait été atteinte à cette époque d'une grave inflammation des seins, à la suite de laquelle ses glandes mammaires se tarirent. Ma naissance a probablement dû se produire quelques jours avant la date prévue. Quoi qu'il en soit, la nourrice qui m'était destinée n'était pas sur place et, pendant trois jours, je fus nourri tant bien que mal par une femme qui venait me donner le sein deux fois par jour. Ma santé n'en fut pas altérée, m'a-t-on dit. Mais qui peut juger des sentiments d'un nourrisson ? Souffrir de la faim n'est pas une agréable bienvenue pour un nouveau-né. J'ai rencontré çà et là des gens qui ont passé par la même épreuve et, bien que je ne puisse démontrer que leur âme en ait souffert quelque dommage, cela me paraît cependant probable. Et par comparaison avec eux, j'ai l'impression de m'en être exceptionnellement bien tiré.

Il y a, par exemple, une femme — je la connais depuis de longues années — dont la mère s'était détournée lors de sa naissance ; elle ne l'allaita point, bien qu'elle l'eût fait pour ses autres enfants, l'abandonna à la bonne d'enfants et au biberon. Mais la petite fille préféra rester sur sa faim plutôt que de sucer la tétine de caoutchouc ; elle dépérit, allant au-devant de la mort, jusqu'à ce qu'un médecin réveillât la mère de son indifférence coupable. Du coup, la mère sans cœur se transforma en maman inquiète. On fit venir une nourrice et la mère ne laissa pas s'écouler une heure sans s'occuper du bébé. L'enfant prospéra, grandit, devint une femme pleine de santé. Elle a été le bourreau de sa mère, laquelle, jusqu'à sa mort, l'accabla de ses attentions. Mais la haine de la fille demeura vivace. Sa vie est une chaîne d'hostilités d'une dureté d'acier ; chacun de ses anneaux a été forgé par la vengeance. Elle a torturé sa mère tant qu'elle a vécu, l'a abandonnée sur son lit de mort pour partir en voyage ; elle persécute sans s'en rendre compte tous ceux qui lui rappellent sa mère, et jusqu'à la fin de sa vie que lui inculqua sa faim. Elle est sans enfant. Les gens qui détestent leur mère n'ont pas d'enfants ; c'est si vrai que, dans les ménages stériles, on peut sans se tromper parier qu'un des deux époux est l'ennemi de sa mère. Quand on hait sa mère ; on re-

doute son propre enfant ; car l'être humain vit selon le précepte : « A beau jeu beau retour... » Et pourtant, cette femme est dévorée du désir d'avoir un enfant. Sa démarche est celle d'une femme enceinte. Quand elle voit un nourrisson, ses seins gonflent et quand ses amies sont grosses, son ventre enfle. Pendant des années, cette femme, que la vie a par ailleurs comblée, s'est rendue chaque jour dans une maternité, et y a rempli les fonctions de garde-malade, nettoyant les enfants, lavant les couches, soignant les parturientes et, à la dérobée, avec des gestes de criminelle, elle collait à son sein sans lait la bouche des nouveaux-nés. Mais elle s'est mariée par deux fois avec des hommes qu'elle savait à l'avance incapables de procréer. Elle vit de haine, d'angoisse, de jalousie et de la torture incessante née d'une soif de l'inaccessible.

Il y en a une autre ; elle aussi, elle a souffert de la faim dans les premiers jours qui suivent immédiatement sa naissance. Elle n'a jamais pu se décider à s'avouer à elle-même la haine qu'elle éprouvait pour sa mère ; mais le sentiment d'avoir tué cette mère la poursuit sans cesse, si insensée que lui apparaisse cette idée. Car cette mère mourut d'une opération qui avait lieu à l'insu de sa fille. Depuis de nombreuses années, elle vit seule, malade, enfermée dans sa chambre, nourrit une haine générale contre l'humanité, ne voit personne, jalouse tout le monde et hait.

En ce qui concerne personnellement, la nourrice a fini par venir et elle est restée trois ans à la maison. Avez-vous déjà songé aux tribulations d'un petit enfant allaité par une nourrice ? C'est une situation un peu compliquée, du moins quand l'enfant est aimé de sa mère. Voilà une mère, dans le ventre de laquelle on a vécu pendant neuf mois, sans souci, bien au chaud, et nageant dans le bonheur. Comment ne pas la chérir ? Et puis, voici un deuxième être, au sein duquel on se nourrit chaque jour, dont on boit le lait, sent la peau fraîche et respire l'odeur. Comment ne pas l'affectionner ? Dès lors, à qui s'attacher ? Le bébé, allaité par la nourrice, est placé dans un état d'incertitude et n'en sortira jamais. Ses capacités de croyance sont ébranlées dans

leurs fondements et le choix dans cette alternative devient plus difficile pour lui que pour d'autres. Et que peut évoquer l'expression Alma mater pour un être humain dont on a ainsi à la naissance, scindé en deux la vie sentimentale, que l'on a trompé sur la puissance absolue de la passion, sinon l'hypocrisie et le mensonge ? La science lui paraîtra stérile dès l'abord. Il sait : celle-là, là-bas, qui ne te nourrit pas, est ta mère et elle te réclame comme son bien ; mais l'autre te nourrit, et pourtant, tu n'es pas son enfant. On se trouve devant un problème que la science n'arrive pas à résoudre, qu'il faut éviter ; devant cette question importune, il vaut mieux chercher refuge au royaume de la fantaisie, autant dire une spécialité, dotée de tous les avantages et de tous les dangers d'une spécialité.

Il existe aussi des êtres qui ne se sentent pas à l'aise au royaume de la fantaisie et c'est d'un de ceux-là que je veux brièvement vous entretenir. Il n'aurait jamais dû naître, vint pourtant au monde ; en dépit du père et de la mère. Le lait de la mère tarit : survint une nourrice. Le petit garçon grandit en même temps que ses joyeux frères et sœurs, qui, eux, avaient été allaités par la mère ; il demeura parmi eux un étranger, comme il resta pour ses père et mère un inconnu. Et sans le vouloir ou même s'en rendre compte, il a peu à peu dénoué les liens qui unissaient ses parents. Sous la pression d'une culpabilité à demi consciente que des yeux neufs finirent par déceler dans leur attitude insolite vis-à-vis de ce fils, ils en arrivèrent à se fuir mutuellement et ne savent plus rien l'un de l'autre. Le fils, lui, est devenu un incrédule. Sa vie se dissocia. Et parce qu'il n'ose pas se laisser aller à son imagination — car il se doit d'être un homme honorable et ses rêves sont ceux d'un aventurier sans foi ni loi — il s'est mis à boire, un destin souvent réservé à ceux qui ont été obligés de se passer d'affection dans les premières semaines de leur existence. Mais comme tout le reste, chez lui, l'éthylisme est dissocié. Par époques, pendant quelques semaines ou quelques mois, il est pris du besoin de boire. Je me suis donné la peine de remonter un peu à la source de son aberration et je sais que cette histoire enfantine de nourrice reparait toujours avant qu'il n'ait à nouveau recours à la dive bouteille. Cela me donne

l'assurance de sa guérison. Et maintenant, un détail curieux : cet homme a choisi pour épouse une fille, nourrissant, elle aussi, une haine profonde pour ses parents, et qui, comme lui, adore les enfants, tout en redoutant comme la mort d'en mettre au monde. Et comme cela ne suffisait pas à l'âme déchirée de l'homme, pour être certain qu'il ne lui naîtrait pas quand même un enfant qui le punirait, il a attrapé une affection vénérienne qu'il a transmise à sa femme. Il se passe dans la vie des gens bien des tragédies cachées.

Ma lettre est terminée. Mais puis-je finir l'histoire physique, je ne sais plus que son nom : Bertha, la resplendissante. Mais j'ai gardé de très claires réminiscences du jour de son départ. Elle me fit don, comme cadeau d'adieu, d'une pièce de bronze de trois groschen, dite « Dreier », et je me souviens fort bien qu'au lieu, comme elle le voulait, de la dépenser en sucreries, je me suis assis sur les marches de pierre de l'escalier de la cuisine pour la faire briller. Depuis, je suis poursuivi par le chiffre trois. Des mots comme trinité, triplice, triangle ont pour moi une résonance suspecte ; et pas seulement les mots, mais les notions qui s'y rattachent, jusqu'à des complexes d'idées, édifiés à ce propos et sur ce sujet par le cerveau têtue d'un enfant. C'est ainsi que j'ai, dès ma petite enfance, écarté le saint-Esprit, parce qu'il était le troisième, qu'à l'école, la construction des triangles devint pour moi un cauchemar et que la politique, si vantée à une certaine époque, de la Triple-Alliance, a d'emblée recueilli ma désapprobation. Je vais plus loin : ce trois est devenu pour moi une sorte de chiffre fatidique. Quand je médite sur ce qu'a été ma vie sentimentale, je m'aperçois que si souvent que parlât mon cœur, je suis toujours arrivé en troisième entre deux êtres unis par un certain penchant, que j'ai chaque fois séparé de son partenaire la personne qui excitait ma passion et que mes propres sentiments refroidissaient sitôt que j'y étais parvenu. Je me souviens même que, pour rendre un peu de vie à mon inclination défaillante, j'attirai à nouveau un troisième larron, pour l'évincer ensuite. C'est ainsi qu'ont été renouvelés par moi sans que je m'en fusse rendu compte, et dans un sens qui n'a certes pas été sans importance, les affects des doubles relations avec la mère et la nourrice et la lutte à

propos de la séparation ; un fait qui donne à réfléchir et démontrant pour le moins qu'il se passe dans l'âme d'un enfant de trois ans des choses étrangement confuses et pourtant orientées dans un sens unique.

Je n'ai revu ma nourrice que plus tard — je devais avoir huit ans — pendant quelques minutes seulement. Je ne la reconnus pas et j'éprouvai en sa présence un pénible sentiment d'oppression.

Il faut encore que je vous raconte deux historiettes ayant une certaine signification au sujet du mot « Dreier ». Quand mon frère aîné commença à apprendre le latin, mon père lui demanda un jour à déjeuner comment se disait « larmes ». Il l'ignorait ; je ne sais pour quelle raison, j'avais, la veille au soir, pendant que Wolf récitait sa leçon, retenu le mot « lacrima » et je répondis à sa place. On me donna en récompense une pièce de cinq groschen. Après le repas, mes deux frères m'offrirent d'échanger ces cinq groschen contre une pièce luisante de trois groschen, ce que je fis avec plaisir. Outre le désir de mettre dans leur tort ces garçons qui m'étaient supérieurs, des souvenirs et des sentiments confus ont dû m'y engager.

Le deuxième incident m'amuse chaque fois que j'y songe. Une génération plus tard, j'ai écrit pour mes enfants une petite comédie où apparaissait une vieille fille desséchée, racornie, une pédagogue qui donnait des leçons de grec et prêtait à rire. J'ai donné à cette enfant de mon imagination, à la poitrine plate et au cheveu maigre, le nom de « Dreier ». C'est ainsi que la fuite devant la première douleur sans réminiscence précise de l'adieu a fait de la fille pleine de vie et d'amour qui m'a nourrie et à laquelle j'étais attaché la représentation de ce qu'est pour moi la science.

Ce que je vous ai écrit est sans doute suffisamment sérieux ; sérieux pour moi... Mais seuls, les dieux savent si c'est là ce que vous désirez dans notre échange de lettres. Quoi qu'il en soit, je suis, comme toujours,

Votre fidèle

Patrick Troll.

## Le Livre du Ça (1923)

---

**2**

---

Chère amis, vous n'êtes pas satisfaite ; il y a dans ma lettre trop d'éléments personnels et vous me voulez objectif. Je croyais l'avoir été.

Voyons, récapitulons : je vous ai entretenue du choix d'une profession, de répulsions, de dissociations intimes existant depuis l'enfance. Certes, j'ai parlé de moi-même ; mais mes expériences sont typiques. Transférez-les à d'autres, et vous verrez que c'est vrai. Avant tout, vous vous apercevrez que notre vie est gouvernée par des forces qui ne s'évalent point au grand jour, qu'il faut rechercher avec soin. Je voulais vous démontrer par un exemple, par *mon* exemple, qu'il se passe en nous beaucoup de choses en dehors de notre pensée consciente. Mais sans doute ferais-je mieux de vous dire tout de suite ce que je me propose de faire dans ces lettres. Vous déciderez alors si l'objet vous en paraît assez sérieux. S'il m'arrive de m'égarer dans des bavardages oiseux ou dans des discours inutiles, vous m'en ferez l'observation. Cela nous rendra service à tous deux.

Je pense que l'homme est vécu par quelque chose d'inconnu. Il existe en lui un « Ça », une sorte de phénomène qui préside à tout ce qu'il fait à tout ce qui lui arrive. La phrase « Je vis... » n'est vraie que

conditionnellement ; elle n'exprime qu'une petite partie de cette vérité fondamentale : l'être humain est vécu par le Ça. C'est de ce Ça que traitent mes lettres. Êtes-vous d'accord ?

Encore un mot. Nous ne connaissons de ce Ça que ce qui s'en trouve dans notre conscient. La plus grande partie — et de loin ! — est un domaine en principe inaccessible. Mais il nous est possible d'élargir les limites de notre conscient par la science et le travail et de pénétrer profondément dans l'inconscient quand nous nous résolvons non plus à « savoir », mais à « imaginer ». Hardi, mon beau docteur Faust ! Le manteau est prêt pour l'envol ! En route pour l'inconscient...

N'est-il pas étonnant que nous ne nous remémorions plus rien de nos trois premières années de vie ? L'un ou l'autre d'entre nous glane çà et là le faible souvenir d'un visage, d'une porte, d'un papier de tenture qu'il croit avoir vu dans sa petite enfance. Mais je n'ai encore rencontré personne qui se rappelât ses premiers pas, la manière dont il a appris à parler, à manger, à voir, à entendre. Et pourtant, ce sont là de véritables événements. Je croirais volontiers que l'enfant qui s'élançe pour la première fois à travers sa chambre éprouve des impressions plus profondes qu'un adulte pendant un voyage en Italie. Je me figure sans peine que l'enfant reconnaissant soudain sa mère dans cet être qui lui sourit tendrement en est plus profondément ému que l'homme qui voit sa bien-aimée franchir pour la première fois le seuil de sa porte. Pourquoi oublions-nous tout cela ?

A cela, il y aurait beaucoup à dire. Mais avant de répondre, commençons par éliminer une première objection : la question est mal posée. Nous n'oublions pas ces trois premières années ; leur souvenir ne fait que quitter notre conscient, il continue à vivre dans l'inconscient, y reste si vivace que tout ce que nous faisons découle de ce trésor de réminiscences inconscientes : nous marchons comme nous avons appris à la faire à cette époque, nous mangeons, nous parlons, nous ressentons de la même manière qu'alors. Il existe donc des souvenirs qui sont repoussés par le conscient, bien qu'ils soient d'une importance



vitale et qui, parce qu'ils sont indispensables, sont conservés dans des régions de notre être que l'on a baptisées du nom d'inconscient. Mais pourquoi le conscient oublie-t-il des expériences sans lesquelles l'être humain ne pourrait pas subsister ?

Puis-je laisser cette question sans réponse ? Je serai encore souvent obligé d'y revenir. Mais pour l'instant et puisque vous êtes une femme, je tiens davantage à ce que vous m'appreniez pourquoi les mères sont si peu renseignées sur leurs propres enfants, pourquoi elles oublient, elles aussi, l'essentiel de ces trois années ? Peut-être les mères font-elles seulement semblant. A moins que, chez elles également, l'essentiel ne parvienne pas jusqu'à leur conscient.

Vous allez vous fâcher parce que je me moque une fois de plus des mères. Mais comment m'en tirer autrement ? Cette nostalgie vit en moi. Quand je suis d'humeur triste, mon cœur appelle la mère et ne la rencontre pas. Dois-je en vouloir à Dieu et à l'Univers ? Il vaut mieux rire de soi-même, de cet état d'infantilisme duquel on ne sort jamais. Car on est rarement l'adulte comme l'enfant joue à être une grande personne. Pour le Ça, il n'y a pas d'âge et le Ça est notre vie même. Examinez l'être humain au moment de ses douleurs les plus profondes, ses joies les plus intenses : le visage devient enfantin, les mouvements aussi ; la voix retrouve sa souplesse, le cœur bat comme dans l'enfance, les yeux brillent ou se troublent. Certes nous cherchons à dissimuler tout cela, mais ce n'en est pas moins visible et nous le remarquons sans nous y arrêter parce que nous ne discernons pas chez nous-mêmes ces petits signes, qui parlent si haut ; pour cette raison, nous ne les découvrons pas chez les autres. On ne pleure plus quand on est adulte ? Sans doute uniquement parce que ce n'est plus dans les mœurs, parce que quelque idiot a banni les larmes de la mode. Qu'Arès eût crié comme dix mille quand il fut blessé m'a toujours paru plaisant. Et qu'Achille ait versé des larmes sur Patrocle ne l'humilie que dans l'esprit des glorieux. Nous sommes des hypocrites, voilà tout. Nous n'osons même pas rire franchement. Mais cela ne nous empêche pas, quand nous ne savons pas quelque chose, d'avoir

l'air d'écoliers pris en faute, que nous avons la même expression d'angoisse qu'à l'époque de notre enfance, que de petits détails dans notre façon de marcher, d'être couché, de parler nous accompagnent tout au long de notre vie et que tous ceux qui veulent bien le voir peuvent dire : « Regarde, un enfant ! » Observez quelqu'un qui se croit seul, et tout de suite surgit l'enfant, parfois sous une forme très comique : on bâille, on se gratte la tête, le derrière, on fourrage même son nez et — il faut bien le dire — on pète. La dame la plus distinguée pète. Ou contemplez des êtres entièrement pris par une action, plongés dans une méditation, voyez des amoureux des malades ou des vieillards ; tous, il donnent, ça et là des signes d'infantilisme.

Quand on essaie de mettre un peu d'ordre dans tout cela, la vie vous apparaît comme un bal masqué à l'occasion duquel on se déguise peut-être dix, douze, cent fois ; en réalité, l'on s'y rend tel que l'on est ; sous le déguisement et au milieu des masques, on reste ce que l'on est et on quitte le bal semblable à ce que l'on était en y arrivant. Dans la vie, on commence par être un enfant et on traverse l'âge adulte par mille chemins aboutissant tous au même point : l'on redevient un enfant ; la seule différence entre les êtres est qu'ils retombent en enfance ou redeviennent enfantins.

Ce phénomène, ce quelque chose qu'il y a en nous, et se manifeste à sa convenance à tous les degrés de l'échelle des âges, s'observe aussi chez l'enfant. L'aspect vieillot d'un visage de nouveau-né est notoire et a donné lieu à mille commentaires. Mais allez dans la rue et observez les petites filles de trois ou quatre ans — car c'est plus évident chez elles que chez les garçons, et il doit exister quelque bonne raison pour cela — elles agissent entre elles comme le feraient leurs mères. Et toutes, pas une par hasard, particulièrement marquée par la vie ; non, toutes ont, à un moment ou à un autre, cette curieuse expression de vieillesse. Celle-ci a la bouche querelleuse d'une femme aigrie, celle-là, des lèvres révélant son goût pour les commérages ; plus loin, nous voyons la vieille fille et là-bas, c'est la coquette. Et puis, n'arrive-t-il pas souvent que l'on découvre déjà la mère dans le plus

petit enfançon ? Ce n'est pas seulement une question de mimétisme, c'est le Ça qui se manifeste. Il prévaut parfois sur l'âge et décide du vêtement que l'on portera aujourd'hui ou demain.

Peut-être est-ce aussi la jalousie qui me pousse à me moquer des mères ; la jalousie de n'être pas moi-même une femme, de ne pas pouvoir devenir mère.

Ne riez pas, c'est tout à fait et il n'y a pas qu'à moi que cela arrive, tous les hommes en sont là, voire ceux-là qui se croient le plus complètement virils. Le langage en est une preuve éclatante ; le plus mâle des hommes n'hésite pas à dire qu'il « est en pleine gestation », il parle de l'enfant de son cerveau et appelle une tâche qu'il a eu de la peine à mener à bien « un accouchement difficile ».

Et ce ne sont là que des tournures de phrases. Vous ne jurez que par la science ? Eh bien, l'être humain se compose à la fois de l'homme et de la femme, c'est une vérité scientifique reconnue, même si l'on refuse d'en tenir compte par la pensée ou par la parole, comme il advient si souvent quand il s'agit de vérités premières. Ainsi donc, dans l'être appelé homme, il y a une femme ; dans la femme, se trouve un homme et la seule étrangeté que l'on relève dans l'idée qu'un homme peut désirer mettre un enfant au monde, c'est qu'on le nie avec autant d'entêtement.

Ce mélange de l'homme et de la femme est quelquefois néfaste. Il existe des gens dont le Ça reste hésitant ; ils envisagent tout sous deux angles et sont esclaves d'une dualité d'impression éprouvée dans leur petite enfance. Parmi ces hésitants, je vous ai cité les enfants allaités par une nourrice. Et, ce fait, les quatre personnes dont je vous ai entretenue possèdent un Ça qui, par périodes, ne sait plus s'il est homme ou femme. En ce qui me concerne, vous vous rappelez sûrement que mon ventre enfle sous certaines influences et se dégonfle brusquement quand je vous en parle. Vous vous souvenez que j'appelle cela ma « grossesse ». Mais vous ne savez pas — ou vous l'aurais-je dit ? Peu

importe, je vais vous le raconter à nouveau — Il y a environ vingt ans, il me poussa au cou un goitre. A cette époque, je n'étais pas encore instruit de ce que je sais — ou crois savoir — maintenant. Bref, je me suis promené pendant dix ans de par le monde avec le cou énorme et j'avais fini par me résigner à emporter avec moi dans la tombe cette grosseur suspendue à mon gosier. Puis vint le temps où je fis connaissance du Çà et je me rendis compte — la voie par laquelle j'y parvins ne vaut pas la peine d'être mentionnée — que ce goitre était un enfant imaginaire. Vous vous êtes vous-même étonnée de la manière dont je me suis débarrassé de cette monstruosité, sans opération, sans traitement, sans iode et sans thyroïdine. A mon avis, le goitre disparut parce que mon Çà apprit à entrevoir et enseigna à mon conscient à comprendre que, comme beaucoup de gens, j'ai vraiment une double vie et une double nature sexuelles, et qu'il devenait inutile de prouver l'évidence par une tumeur. Poursuivons : cette femme, qui, sans y être obligée, allait jouir à la maternité de la délivrance d'inconnues, traverse des périodes où ses seins se flétrissent complètement ; C'est alors que s'éveille en elle l'homme ; il la pousse, dans les jeux amoureux, à coucher sous elle son partenaire et à le chevaucher. Le Çà de la troisième de ces solitaires fit naître entre ses cuisses une excroissance présentant un peu l'aspect d'une petite verge ; assez curieusement, elle la badigeonna d'iode, pour la faire disparaître, croyait-elle, en réalité pour donner à l'extrémité de cette tumescence le rougeoiement du gland. Le dernier enfant élevé par une nourrice dont je vous ai parlé est comme moi : son ventre se gonfle en une grossesse imaginaire. Il souffre alors de coliques hépatiques, des douleurs d'enfantement, si vous voulez ; mais il a surtout des troubles appendiculaires — comme tous ceux qui voudraient être castrés, devenir des femmes. Car la femme naît — c'est ce que croit le Çà infantile — de l'homme par l'ablation des parties sexuelles. Je lui ai connu trois crises d'appendicite. A chacune d'entre elles, le désir de devenir femme se laissa déceler sans difficulté. Ou l'aurais-je persuadé de ce souhait ? Ce n'est pas facile à dire.

Il faut encore que je vous parle d'un cinquième enfant nourri du lait d'une nourrice, un homme plein de talent, mais qui, en sa qualité d'être doué de deux mères, se sent partout partagé et tente de venir à bout de cette dissociation par l'usage du pantopon. C'est par superstition, prétend la mère, qu'elle ne l'a pas allaité elle-même ; elle avait perdu deux fils et n'avait pas voulu donner le sein au troisième. Mais lui ne sait pas s'il est un homme ou une femme, son Ça ne le sait pas. La femme se réveilla en lui pendant sa petite enfance et il souffrit d'une péricardite, une grossesse imaginaire du cœur. Et plus tard, cela s'est renouvelé sous la forme d'une pleurésie et d'une irrésistible pulsion homo-sexuelle.

Riez tout à votre aise de mes contes de nourrice. J'ai l'habitude d'être raillé et ne déteste pas, de temps à autre, avoir l'occasion de me réaguerrir.

Puis-je encore vous conter une petite histoire ? Je la tiens d'un homme, mort à la guerre et enterré depuis longtemps. Il est entré joyeux dans le néant, car il appartenait au type du héros. Il me rapporta qu'une fois le chien de sa sœur, un caniche — le garçon pouvait alors avoir dix-sept ans — s'était frotté contre sa jambe en se masturbant. Il l'avait regardé, intéressé, lorsque, soudain, au moment où le liquide séminal coula sur sa jambe, il fut saisi par l'idée qu'il allait maintenant donner naissance à de jeunes chiens ; cette idée l'avait poursuivi pendant des semaines, voire des mois.

Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons pénétrer au pays des contes, parler de ces reines qui, aux lieu et place des vrais fils qu'elles espèrent y trouver, découvrent dans les berceaux des chiens nouveaux-nés que l'on y a déposés et nous pourrions rattacher à ce fait toutes sortes de considérations sur le rôle curieux que le chien joue dans la vie cachée de l'être humain, considérations qui jetteraient une nouvelle lumière sur l'horreur pharisaïque qu'affichent les êtres humains devant les sentiments et les actes dits pervers. Mais peut-être

serait-ce trop intime. Tenons-nous en à la grossesse chez l'homme. Elle est fort répandue.

Ce qui frappe chez une femme enceinte, c'est son gros ventre. Qu'avez-vous pensé quand j'ai affirmé tout à l'heure que chez l'homme aussi, un gros ventre peut être considéré comme un des symptômes de la grossesse ? Bien sûr, il n'a pas vraiment d'enfant dans son ventre. Mais son Ça se procure ce gros ventre par la nourriture, la boisson, des ballonnements, etc., parce qu'il désire concevoir et, en conséquence, se croit en période de gestation. Il existe des grossesses et des enfantements symboliques ; cela se passe dans l'inconscient et dure plus ou moins longtemps ; mais disparaît *toujours* quand le processus inconscient de leur signification symbolique se découvre. Ce n'est pas très simple, mais de temps à autre, on y réussit, notamment quand il s'agit de gonflement du ventre dû à des gaz ou de n'importe quelles douleurs symboliques d'enfantement dans le ventre, les reins ou la tête. Car le Ça est bizarre au point que ne tenant aucun compte de la science anatomo-physiologique, il renouvelle de sa propre autorité l'exploit accompli par Zeus dans la vieille légende athénienne et enfante par la tête. J'ai assez d'imagination pour croire que ce mythe — et bien d'autres — doit ses origines à l'action de l'inconscient. Faut-il que l'expression « être en pleine gestation d'une idée » soit profondément ancrée chez les hommes, leur tienne particulièrement à cœur pour qu'ils l'aient transformée en légende !

Il va de soi que ces grossesses et ces douleurs symboliques apparaissent également chez les femmes capables d'enfanter, peut-être même avec plus de fréquence encore ; mais elles se produisent également chez les vieilles femmes et semblent même jouer pendant et après la ménopause un rôle primordial dans les formes de maladie les plus variées ; les enfants se livrent, eux aussi, à ces fantaisies de reproduction, même ceux dont les mères sont persuadées qu'ils croient encore à la cigogne.

Dois-je vous fâcher davantage par d'autres affirmations extravagantes ? Vous confierais-je que les symptômes secondaires de la gravidité, les nausées, les maux de dents ont des sources symboliques ? Que les hémorragies de tous ordres, et surtout les hémorragies utérines intempestives, mais aussi les hémorragies nasales, rectales, pulmonaires, sont étroitement liées à des notions d'enfantement ? Ou que les petits vers dans le rectum, ce fléau qui tourmente un grand nombre d'être humains pendant toute leur vie, trouvent la plupart du temps leur origine dans l'association vers-enfant et disparaissent dès qu'on leur retire le terrain de culture propice créé par le désir symbolique de l'inconscient ?

Je connais une femme — elle fait partie de celles qui font profession d'adorer les enfants et n'en ont point, car elle hait sa mère — dont les règles cessèrent pendant cinq mois ; son ventre grossit, ses seins se gonflèrent ; elle se crut enceinte. Un jour, je lui parlai longuement du rapport existant entre les vers et les idées de grossesse chez une de nos amies communes. Le soir même, elle « accoucha » d'un ascaride, et, dans la nuit, ses règles réapparurent, cependant que son ventre s'aplatissait.

Me voici donc parvenu aux origines occasionnelles de ces grossesses mentales. Elles appartiennent — on peut dire toutes — au domaine des associations dont je viens de vous donner un exemple : celui du rapport enfant-vers. Le plus souvent, ces associations s'étendent très loin, elles sont multiformes et, parce qu'elles émanent de l'enfance, ne se laissent que difficilement amener jusqu'au conscient. Mais il y a aussi des associations simples, évidentes, qui frappent immédiatement tous les esprits. Un de mes amis me raconta que dans la nuit précédant l'accouchement de sa femme, il essaya de prendre à son compte cet événement, à son avis très douloureux. Il rêva en effet qu'il mettait lui-même l'enfant au monde, le rêva dans tous ses détails, qu'il connaissait à cause de naissances antérieures, se réveilla au moment où l'enfant venait au monde et constata qu'à défaut d'enfant, il avait

émis quelque chose ayant une chaleur vitale, ce qu'il n'avait plus fait depuis son adolescence.

C'était un rêve, soit ; mais si vous demandez à vos amis de deux sexes, vous découvrirez avec stupéfaction qu'il est extrêmement fréquent pour les maris, les grand-mères, voire les enfants, d'éprouver dans leur propre corps l'accouchement de leur parente.

Des rapports aussi clairs ne sont cependant pas indispensables. Il suffit souvent de la vue d'un bébé, d'un berceau, d'un biberon. Il suffit aussi de manger certains aliments. Vous devez connaître vous-même bon nombre de gens dont le ventre gonfle après avoir consommé du chou, des petits pois, des haricots, des carottes ou des concombres. Parfois surgissent également des douleurs d'enfantement sous forme de coliques et jusqu'à l'enfantement lui-même, représenté par des vomissements ou de la diarrhée. Les relations que le Ça — si sot par comparaison avec notre intelligence tant vantée — établit dans l'inconscient sont complètement ridicules. C'est ainsi, par exemple, qu'il trouve une ressemblance entre le chou et une tête d'enfant ; les pois et les haricots reposent dans leurs cosses comme l'enfant dans son berceau ou dans le sein de sa mère ; la soupe aux pois et la purée de pois évoquent pour lui les langes et quant aux carottes et aux concombres, je vous le donne en mille... Mais vous ne devinerez pas si je ne vous viens pas en aide.

Quand les enfants jouent avec un chien et suivent avec intérêt tous ses ébats, ils aperçoivent de temps à autre, là où se fixe l'appareil destiné à ses petits besoins, une sorte d'excroissance rouge et pointue, offrant quelque ressemblance avec une carotte. Ils montrent ce curieux phénomène à leur mère ou à quiconque se trouve à ce moment dans les parages et apprennent par les regards et les paroles embarrassées de l'adulte que l'on ne doit point parler de ces choses et même ne pas les remarquer. L'inconscient en conserve l'impression avec plus ou moins de précision ; et parce qu'à un moment donné, il a identifié la carotte avec la pointe rouge du chien, il s'entête dans l'idée que les ca-



rottes sont, elles aussi, un sujet tabou et il répond à l'offre d'en manger par de la répugnance, du dégoût ou une grosseesse symbolique. Car là aussi, l'inconscient, infantile, est étonnamment bête en regard de notre « remarquable » intelligence ; il croit que les germes de l'enfant viennent par la bouche et au moyen de la nourriture, pour aboutir dans l'abdomen, où ils croîtront ; à peu près comme les enfants craignent qu'un noyau de cerise avalé par mégarde ne fasse pousser un cerisier dans leur ventre. Mais malgré leur innocence, ils savent obscurément que le « truc » rouge du chien a un rapport avec la naissance des enfants ; ils le savent aussi confusément ou avec autant de netteté qu'ils soupçonnent qu'avant de venir aboutir dans le ventre de leur mère, le germe du petit frère ou de la petite sœur a séjourné d'une manière ou d'une autre dans ce bizarre appendice de l'homme ou du garçon semblable à une petite queue qui aurait été fixée au mauvais endroit et où il pend un sac miniature contenant deux œufs ou deux noix, dont on ne parle également qu'à mots couverts, que l'on n'a pas le droit de toucher autrement que pour faire pipi ou avec lequel la mère, seule, a le droit de jouer.

Vous voyez que le chemin qui va de la carotte à la grosseesse imaginaire est long et peu aisé à découvrir. Quand on le connaît, pourtant, on sait aussi ce que signifie l'incongruité du concombre, car ce légume, outre sa ressemblance fatale et comique avec le membre du père, contient en son centre des pépins qui symbolisent de manière ingénieuse les germes des futurs enfants.

Je m'aperçois que je me suis fâcheusement éloigné de mon sujet, mais j'ose espérer, chère amie, qu'en raison de mes lettres qui vous paraîtront par trop embrouillées. Cela vous aidera peut-être à comprendre plus clairement ce que je cherche à expliquer par tous mes développements, c'est-à-dire en gros que le Ça, cette chose par laquelle nous sommes vécus, ne fait pas plus de différence entre les sexes qu'entre les âges. Je pense ainsi vous avoir au moins donné un aperçu du manque de bon sens de cette entité. Sans doute comprendrez-vous aussi pourquoi je suis parfois suffisamment féminin pour souhaiter

mettre un enfant au monde. Si cependant je ne me suis pas montré assez explicite, je tâcherai d'être plus clair la prochaine fois.

À vous de tout cœur

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

3

---

Ainsi, je n'ai pas été clair ; ma lettre est confuse, vous voudriez que tout fût bien ordonné, et surtout, qu'il soit question de faits dûment établis, instructifs, scientifiques et non pas de mes idées abstraites, dont certaines, comme par exemple l'histoire des obèses « enceintes », vous semblent tout à fait folles.

Eh bien, très chère amie, si vous voulez vraiment vous instruire, je vous conseil de vous procurer un de ces traités d'un usage courant dans les universités. Pour ce qui concerne mes lettres, je vais vous en livrer la clef : tout ce qui vous paraîtra raisonnable ou seulement un peu insolite provient directement du professeur *Freud*, de Vienne, et de ses disciples ; ce qui vous semblera complètement insensé, j'en revendique la paternité.

Vous trouverez que je m'aventure un peu quand j'affirme que les mères ne savent rien de leurs enfants. Vous admettez que le cœur d'une mère peut à la rigueur s'abuser, s'abuse même parfois dans des questions d'une importance vitale, mais que s'il existe un sentiment sur lequel on peut vraiment compter, c'est bien l'amour maternel ce mystère insondable.

Si nous nous entretenions un peu de l'amour maternel ? Je ne prétends pas pouvoir résoudre ce mystère, que je tiens, moi aussi, pour insondable ; mais il y a beaucoup à dire sur ce sujet et des choses dont on ne parle guère en général. On en appelle la plupart du temps à la voix de la nature, mais cette voix s'exprime souvent dans un étrange langage. Il n'est pas besoin d'évoquer tout de suite le phénomène de l'avortement, qui est depuis toujours dans les mœurs et que, seuls, quelques cerveaux torturés par le remords croient pouvoir bannir de ce monde ; il n'est que d'observer pendant vingt-quatre heures la conduite d'une mère avec son enfant ; on y découvre une bonne dose d'indifférence, de lassitude, de haine. C'est que, chez toute mère, à côté de l'amour qu'elle porte à son enfant, il existe également de l'aversion pour ledit enfant. L'homme est soumis à une loi inflexible ; là où il y a amour, il y a haine ; où il y a estime, il y a mépris, où il y a admiration, il y a jalousie. Cette loi est inéluctable et les femmes n'en sont pas exclues.

Connaissez-vous cette loi ? Saviez-vous qu'elle s'appliquait également aux mères ? Si vous éprouvez l'amour maternel, avez-vous aussi éprouvé la haine maternelle ?

Je répète ma question : d'où vient que la mère soit aussi mal renseignée sur son enfant ? Consciemment renseignée, car l'inconscient n'ignore pas ce sentiment de haine et quand on sait interpréter l'inconscient, on n'est pas dupe de la soi-disant prédominance de l'amour ; on s'aperçoit que la haine est aussi grande que l'amour et qu'entre les deux, l'indifférence représente la norme. Et plein d'étonnement — sentiment sans cesse renaissant quand on se penche sur la vie du Ça — on suit les traces qui, çà et là, se détournent des sentiers battus pour aller se perdre dans les ténèbres mystérieuses de l'inconscient. Peut-être ces traces, faciles à omettre et échappant si souvent à l'attention, finissent-elles par aboutir à la raison pour laquelle la mère ignore ou ne veut pas connaître sa haine pour son enfant, voire même pourquoi nous oublions tous les premières années de notre vie.

En premier lieu, je voudrais d'abord vous montrer, chère amie, où paraît cette aversion, cette haine maternelle. Car vous n'y croiriez pas sans plus, uniquement par amitié.

Quand, dans un roman construit selon les principes chers à un certain public, le couple amoureux, après mille périls, est enfin uni, vient le moment où elle cache, rougissante, son visage dans la mêle poitrine de l'aimé et lui confie en chuchotant un doux secret. C'est très joli, mais dans la vie, la grossesse, outre l'interruption des règles, s'annonce d'une manière assez peu ragoûtante, par des nausées, des vomissements ; pas toujours, pour en finir tout de suite avec cette objection, et j'espère pour les dames auteurs qu'elles n'éprouvent pas plus ces vomissements de la grossesse dans la vie qu'elles n'en souffrent dans leurs romans. Mais vous conviendrez avec moi que c'est extrêmement fréquent. Ces nausées sont produites par la répugnance du Ça pour ce quelque chose qui s'est introduit dans l'organisme. Les nausées expriment le souhait de s'en débarrasser. Par conséquent, désir et ébauche d'avortement. Qu'en dites-vous ?

Peut-être pourrais-je plus tard vous faire part de mes expériences en ce qui concerne le vomissement tel qu'il apparaît en dehors de la grossesse normale ; il se produit, là encore, des rapports symboliques méritant de retenir l'attention, de curieuses associations du Ça. Mais je voudrais d'abord vous faire remarquer ici que l'on voit réapparaître dans ces nausées l'idée que le germe de l'enfant est introduit dans la femme par la bouche et c'est également ce qu'indique cet autre symptôme de la grossesse, issu de la haine de la femme pour l'enfant : les maux de dents.

Par les maux de dents, le Ça murmure avec la voix basse mais insistante de l'inconscient : ne mâche pas ! Fais attention, crache ce que tu vas manger ! A vrai dire, quand surgissent les maux de dents de la femme enceinte, l'empoisonnement par la semence de l'homme est déjà un fait accompli ; mais sans doute l'inconscient espère-t-il venir à

bout de ce petit peu de poison, à la condition qu'il ne s'y en ajoute point d'autre. En fait, il essaie aussi de détruire le poison vivant de la fécondation par le mal de dents. Car — et ici reparaît le complet défaut de logique par lequel le Çà se manifeste constamment sous la pensée raisonnée — l'inconscient confond dent en enfant. Et en y réfléchissant, je ne trouve même pas que cette conception de l'inconscient soit si bête ; elle n'est pas plus ridicule que l'idée de Newton, qui découvrait l'univers dans la pomme en train de tomber. Et je me demande sérieusement si l'association que fait le Çà entre la dent et l'enfant n'est pas beaucoup plus importante et scientifiquement plus féconde que les déductions astronomiques de Newton. La dent est l'enfant de la bouche ; la bouche est l'utérus dans lequel elle croît, exactement comme le fœtus se développe dans la matrice. Vous savez à quel point ce symbolisme est enraciné chez l'être humain ; autrement, il n'aurait jamais songé aux expressions « lèvres » du vagin, « lèvres » de la vulve.

Le mal de dent est donc le souhait inconscient de voir le germe de l'enfant tomber malade et mourir. Comment je sais cela ? Eh bien, entre autres — il existe beaucoup de voies pour parvenir à cette connaissance — parce que les vomissements et les maux de dents disparaissent quand on fait prendre conscience à la mère de ce désir inconscient de voir mourir l'enfant. Elle se rend compte dès lors combien ces moyens servent mal le but inconsciemment poursuivi et, le plus souvent, y renonce ; elle le condamne d'ailleurs sévèrement du moment où elle l'aperçoit dans toute sa crudité.

Les bizarres « envies » et les dégoûts des femmes enceintes proviennent également en partie de cette haine. Celles-là ramènent à l'idée de l'inconscient cherchant à anéantir le germe de l'enfant par l'ingérence de certains aliments. Ceux-ci trouvent leur raison d'être dans diverses associations d'idées rappelant le fait de la grossesse ou de la fécondation. Car, à cette époque, ce dégoût est si grand et si fort — chez toutes les femmes, ce qui n'ôte rien à leur amour pour l'enfant à venir — qu'il faut en écraser jusqu'à la notion.

Et cela continue ainsi à l'infini. Voulez-vous en entendre davantage ? Je faisais tout à l'heure allusion à l'avortement, un procédé que l'homme faisant parade de sa moralité repousse avec le plus grand mépris — publiquement. Mais la prévention de la fécondation est pourtant scientifiquement étudiée et aboutit, en définitive, au même résultat ? Je n'ai certes pas besoin de vous apprendre à quel point c'est passé dans les usages. Pas plus qu'il n'est besoin d'enseignements sur la manière dont on s'y prend. Tout au plus vaut-il la peine de vous faire remarquer que le fait de rester célibataire est aussi une façon d'éviter l'enfant détesté, et il est démontré que c'est une des fréquentes raisons du célibat et de la vertu. Quand, par hasard, se nouent tout de même des liens conjugaux, il ne manque pas de moyens pour essayer d'intimider le mari. Pour cela, il suffit par la parole et l'action — ou plutôt l'inaction — d'insister sans cesse sur les sacrifices que l'épouse consent à l'époux. Il existe beaucoup d'hommes qui, persuadés de cette bêtise, et pleins d'un respect craintif, considèrent avec admiration cet être supérieur habité par l'esprit d'immolation et qui subit, pour l'amour de ses chers enfants et de son compagnon bien-aimé, les saletés du bas-ventre. En ce qui concerne ce domaine, les desseins de Dieu n'apparaissent pas très clairement à cette noble créature ; puisqu'Il veut que l'enfant soit conçu dans la saleté et la cochonnerie, il faut se soumettre. Mais on n'en a pas moins le droit de faire comprendre au mari combien l'on méprise tout cela ; il est indispensable d'en faire parade, sans quoi il pourrait bien découvrir qu'il existe des compensations à ses témoignages d'amour, compensations desquelles on n'a guère envie de se dispenser. Et quand on a enfin réussi à amener le mari à renoncer au misérable plaisir de pratiquer la masturbation dans le vagin de son épouse, on peut lui attribuer de mille manières les causes des mauvaises humeurs, l'enfance sans joie des rejetons et les malheurs du ménage.

Il y a encore ceci : à quoi servent les maladies ? Particulièrement les douleurs abdominales ? Elles sont agréables à bien des égards. D'abord, elles permettent d'éviter les enfants. Puis, il y a encore la

satisfaction de s'entendre dire par le médecin que cette maladie est due au mari, en raison de ses débauches antérieures ; car, dans la vie conjugale, on ne dispose jamais d'assez d'armes. Il y a surtout — si je deviens trop intime, je vous prie de me le dire ouvertement — il y a surtout la possibilité de se montrer à un étranger. C'est sur la table d'examen que l'on éprouve les plus belles sensations, des sensations si fortes qu'elles entraînent le Ça à faire naître des maladies variées.

J'ai rencontré récemment une petite femme en veine de franchise. « Vous m'avez dit autrefois, il y a bien longtemps — me raconte-t-elle — que l'on allait chez le gynécologue parce que l'on ne détestait pas sentir le contact d'une autre main que celle du bien-aimé ; mieux encore, que c'était dans ce but que l'on tombait malade. Depuis, je n'ai plus jamais subi d'examen et n'ai plus jamais été malade ! » Ce sont de ces choses qui sont plaisantes à entendre et fort instructives. Et c'est parce que celle-ci contient un enseignement que je vous en fait part. Car le remarquable de cette histoire, c'est que je n'ai pas dit cette vérité cynique avec l'intention de venir médicalement en aide à cette jeune femme, mais pour la faire rire ou la taquiner. Son Ça s'en est emparé et en a fait un remède, effectuant ainsi un travail que ni moi ni six autres médecins n'auraient accompli. Devant de tels faits, que peut-on dire du désir de secourir du médecin ? On se tait, confus, et pense : tout s'arrange !

Pour ce qui est de la gynécologie, l'essentiel se passe en dehors du conscient ; c'est l'intelligence raisonnée qui élit le médecin devant lequel on consent à se coucher, qui inspecte la lingerie de dessous et décide qu'elle est assez jolie, qui a recours au bidet et au savon ; mais déjà par la manière dont on s'étend, l'intention consciente cède la place et c'est l'inconscient qui agit ; et bien plus encore dans le choix de la maladie même, dans le désir d'être malade. Cela, c'est uniquement l'affaire du Ça. Car c'est le Ça inconscient, et non la raison consciente qui crée les maladies. Elles ne viennent pas du dehors, comme des ennemies, ce sont des créations opportunes de notre microcosme, de notre Ça, tout aussi rationnelles que la structure du nez et des yeux qui



est, elle aussi, un produit du Ça. Où trouvez-vous inadmissible qu'un être qui, avec des filaments de semence et un œuf, fait un homme, avec un cerveau d'homme et un cœur d'homme, puisse susciter un caner, une pneumonie ou une descente de matrice ?

Soit dit en passant et par manière d'explication, je ne m'imagine pas un instant que la femme se découvre des affections abdominales par malice ou par goût de la luxure. Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais le Ça, l'inconscient lui impose cette maladie contre sa volonté consciente, parce que le Ça est luxurieux, le Ça est malin et réclame son dû. Rappelez-moi donc à l'occasion que je vous die quelque chose à propos de la façon dont le Ça satisfait son droit à la jouissance dans le bien comme dans le mal.

Ma conviction en ce qui concerne le pouvoir de l'inconscient et l'impuissance de la volonté consciente est si forte que je vais jusqu'à tenir les maladies simulées pour des manifestations de l'inconscient ; que, pour moi, se faire passer pour malade est un masque derrière lequel se cachent d'immenses domaines des mystères de la vie dont il est indifférent pour le médecin qu'on lui mente ou qu'on lui dise la vérité, pourvu qu'il pèse tranquillement et objectivement les déclarations du malade, examine sa langue, son comportement, ses symptômes et s'attache à résoudre honnêtement le problème à sa manière.

Mais j'oublie que je voulais vous parler de la haine de la mère pour son enfant. Il me faut, là encore, évoquer un curieux processus de l'inconscient. Songez, il peut se produire — et cela arrive souvent — qu'une femme souhaite ardemment avoir un enfant et n'en reste pas moins bréhaigne ; non que le mari ou elle soient stériles, mais parce qu'il existe dans le Ça un courant qui s'entête à affirmer : il vaut mieux que tu n'aies pas d'enfant. En sorte que chaque fois que la semence est engagée dans la vulve, ce courant devient si puissant qu'il parvient à empêcher la fécondation. Il ferme l'orifice de l'utérus, sécrète une toxine qui détruit le spermatozoïde, tue l'œuf, etc. Le résultat, en tout cas, c'est que la grossesse ne se présente jamais, unique-

ment parce que le Ça s'y oppose. On pourrait presque dire parce que l'utérus s'y oppose, tant ces processus sont indépendants des pensées conscientes de l'être humain. Sur ce sujet, j'aurais également un mot à dire, le moment venu. Bref, la femme n'a pas d'enfant, jusqu'à ce que — eh bien, jusqu'à ce que le Ça, à la suite d'on ne sait quel événement, voire d'un traitement, est convaincu que son aversion pour la grossesse est un vestige de quelque notion infantile dont l'origine remonte à la tendre enfance. Vous ne pouvez pas savoir, très chère amie, les idées biscornues que l'on voit surgir au cours des enquêtes entreprises à l'occasion de certains de ces refus de maternité ! Je connais une femme qui craignait de mettre au monde un enfant à deux têtes, à la suite d'un micmac de souvenirs de foire et, plus vifs, plus récents, de remords causés par le fait qu'elle pensait à deux hommes à la fois.

J'ai qualifié ces idées d'inconscientes : ce n'est pas tout à fait exact, car ces femmes — qui souhaitent passionnément un enfant et font tout pour parvenir au bonheur de devenir mère — ne savent pas et, quand on le leur dit, ne veulent pas croire qu'elles s'interdisent elles-mêmes cet enfant ; or, ces femmes ont mauvaise conscience ; non parce qu'elles sont stériles et se sentent méprisées : de nos jours, on ne méprise plus les femmes pour leur infécondité. Au reste, la mauvaise conscience ne cède pas devant la grossesse. Elle ne disparaît que quand on réussit à découvrir et à purifier au tréfonds de l'âme les sources empoisonnées qui intoxiquent l'inconscient.

Quelle entreprise difficile que de parler du Ça ! On pince une corde au hasard et, au lieu d'un son, il en retentit plusieurs dont les sonorités se mêlent, puis se taisent, à moins qu'elles n'en réveillent d'autres, toujours nouvelles, jusqu'à ce que se produise un tohu-bohu invraisemblable où se perd le bredouillement de la parole. Croyez-moi, on ne peut pas parler de l'inconscient ; on ne peut que balbutier ou, mieux encore, désigner tout bas, ceci ou cela pour que l'engeance infernale de l'univers inconscient ne surgisse pas des profondeurs en poussant des cris discordants.

Dois-je ajoutaient que ce qui vaut pour la femme sert aussi de prétexte à l'homme qui veut éviter la grossesse, qu'il peut, lui aussi, et pour cette raison, rester célibataire, se faire moine, pratiquer la chasteté ou attraper une syphilis, une blennorragie, une orchite, à seules fins de ne pas engendrer d'enfant ? Qu'il s'arrange pour que ses semences soient incapables de reproduction, qu'il empêche son membre de parvenir à une érection, etc. Ne croyez surtout pas que je veuille imputer toute la faute à la femme. S'il semble en être ainsi, c'est uniquement parce que je suis un homme moi-même et que j'ai tendance à charger la femme d'une culpabilité qui me pèse ; car c'est encore là une des caractéristiques du Ça, que toutes les culpabilités pensables et imaginables pèsent sur chacun d'entre nous, en sorte que l'on est bien obligé de se dire à propos de l'assassin, du voleur, de l'hypocrite, du traître : Toi aussi, tu en es un !

Pour le moment, il est encore question de la haine de la femme pour l'enfant et il faut que je fasse vite pour ne pas allonger outre mesure cette lettre. Jusqu'ici, je vous ai entretenue de la prévention de la conception. Mais écoutez ce qui suit : une femme désirant ardemment un enfant reçoit la visite de son mari, pendant un séjour aux eaux. Ils ont des rapports : pleine d'une joyeuse anticipation en même temps que d'une sourde angoisse, elle guette la prochaine menstruation. Elle reste absente ; au second jour de cette absence, la femme trébuche sur une marche, tombe et, l'instant d'un éclair, pense avec jubilation : me voici débarrassée de l'enfant. Cette femme a conservé son enfant, car le désir du Ça était plus fort que son aversion. Mais combien de milliers de fois une chute semblable a-t-elle fait mourir le germe à peine fécondé ? Demandez à vos amies, et en peu de jours vous aurez réuni une véritable collection d'incidents analogues. Si vous avez — ce qui est très rare parmi les êtres humains et doit d'abord être mérité — obtenu la confiance de ces amies, elles vous diront : j'étais heureuse qu'il en fût ainsi. Et si vous insistez, vous apprendrez qu'il existait des raisons impérieuses pour éviter la grossesse et que la chute était voulue, non pas par le conscient, s'entend, mais par l'inconscient. Cela

s'applique également au fait de soulever un poids trop lourd ou de s'être cogné ; il en est de même pour tout. Que vous me croyiez ou non, il n'y a encore jamais eu de fausse-couche qui n'ait été intentionnellement provoquée par le Ça pour des motifs facilement décelables. Jamais ! Dans sa haine et quand il a la haute main, le Ça incite la femme à danser, à monter à cheval, à voyager ou à se rendre chez des gens complaisants qui usent obligeamment d'aiguilles, de sondes ou de poisons, ou encore à faire une chute, à se cogner, à se laisser battre ou à tomber malade. Il arrive même parfois des incidents curieux, où l'inconscient lui-même ne sait pas ce qu'il fait. C'est ainsi que la noble créature, celle qui mène une vie supérieure, qui plane au-dessus des contingences abdominales, a coutume de prendre des bains de pieds brûlants dans l'espoir de se faire avorter sans en être coupable. Mais pour le germe, ce bain brûlant est plutôt agréable et favorise son développement. Vous le voyez, de temps à autre, le Ça se moque de lui-même.

Il me serait difficile pour terminer, de surenchérir encore sur les idées insensées et impies desquelles je vous ai entretenue aujourd'hui. Pourtant, je voudrais quand même essayer. Écoutez, je suis certain que l'enfant doit sa naissance à la haine. La mère en a assez d'être grosse et de porter un poids de plusieurs livres ; c'est pour cela qu'elle rejette l'enfant, fort peu doucement, au reste. Quand cette satiété n'intervient pas, l'enfant reste dans le ventre et s'y calcifie. Cela s'est vu.

Pour être juste, il faut ajouter que l'enfant, lui non plus n'a guère envie de demeurer dans son obscure prison et collabore activement à l'accouchement. Mais cela appartient à un autre enchaînement. Il suffira ici de constater qu'un commun désir de se séparer est indispensable à la mère et l'enfant pour que l'enfantement ait lieu.

Assez pour aujourd'hui. Je suis comme toujours vôtre  
Patrick Troll

## Le Livre du Ça (1923)

4

---

Chère amie, vous avez raison. Je voulais vous parler de l'amour maternel et vous ai entretenue de la haine maternelle. Mais l'amour et la haine sont toujours présents au même temps. Ils sont la conséquence l'un de l'autre. C'est parce qu'il est si souvent question de l'amour maternel dont chacun croit être instruit, que j'ai préféré, pour cette fois, attaquer la saucisse par l'autre bout. En outre, je ne suis pas convaincu que vous vous soyez occupée de l'amour maternel autrement que pour l'éprouver et écouter ou prononcer quelques phrases lyriques ou tragiques à ce sujet.

L'amour maternel va de soi, il est *a priori* enraciné chez la femme ; c'est chez elle un sentiment sacré, inné. Tout cela peut être vrai, mais je serais bien surpris que la nature se reposât sans plus sur des sentiments féminins ou se servît de sensations que nous autres humains, qualifions de sacrées. En y regardant de plus près, on découvre — peut-être pas toutes, — mais quelques-unes des sources de ce sentiment originel. Elles ont, semblent-il, fort peu de rapports avec le si populaire instinct de reproduction. Laissez donc de côté tout ce qui a été dit sur l'amour maternel et observez ce qui se passe entre ces deux être, la mère et l'enfant.

Il y a d'abord le moment de la conception, le souvenir conscient ou inconscient d'un instant d'extase. Car sans ce sentiment vraiment céleste — céleste parce qu'en fin de compte la croyance à la béatitude et au royaume des cieux s'y rattache — sans ce sentiment, il n'est pas de conception. Vous n'êtes pas convaincue de ce que j'avance et vous en appelez aux mille expériences du lit conjugal exécré, des viols, des fécondations en état d'inconscience. Mais tous ces cas prouvent seulement que le conscient n'a pas besoin de prendre part à l'ivresse ; pour le Ça, pour l'inconscient ils ne prouvent rien. Pour pouvoir établir l'existence de ces sensations, il faudra vous adresser aux organes par lesquels elles s'expriment, aux organes de la volupté féminine. Et vous seriez étonnée de constater à quel point les parois du vagin ou ses lèvres, le clitoris ou le mamelon se préoccupent peu des dégoûts du conscient. Ils répondent à leur manière au frottement, à l'excitation appropriée et il ne leur importe guère que l'acte sexuel soit ou non agréable pour l'être pensant. Demandez à des médecins de femmes, à des juges, à des délinquants : vous verrez qu'ils confirmeront mes assertions. Vous pourriez aussi obtenir une réponse sincère de femmes ayant conçu sans volupté, de victimes de viols ou desquelles on a abusé pendant qu'elles étaient sans connaissance. Mais il faudrait pour cela que vous sachiez questionner, ou, mieux, éveiller leur confiance. Ce n'est que quand l'être humain est foncièrement persuadé du total manque de mépris de son interrogateur, du sérieux avec lequel il observe le commandement « Ne jugez point... » qu'il ouvrira les portes de son âme. Ou faites-vous raconter leurs rêves par ces proies frigides de la luxure masculine ; le rêve est le langage de l'inconscient et on peut y lire bien des choses. Le plus simple serait que vous vous interrogiez vous-même, honnêtement, selon votre habitude. Se peut-il que vous n'ayez jamais remarqué chez l'homme que vous aimez une incapacité temporaire à produire une érection ? Quand il pense à vous, il dispose d'une virilité si puissante qu'il en éprouve un désir charnel et quand il arrive auprès de vous, toute cette splendeur se recroqueville mollement. C'est là un phénomène curieux : il signifie que l'homme est capable d'aimer mille et mille fois et ce, dans les circonstances les plus extraordinaires, mais qu'en aucun cas, il n'obtient une érection en

présence d'une femme qui veut l'empêcher. C'est une des armes les mieux cachées de la femme, une arme qu'elle utilise sans hésitation quand elle veut humilier l'homme ; ou plutôt, l'inconscient de la femme se sert de cette arme. C'est du moins ce que j'imagine, car je n'aime guère croire une femme sciemment susceptible d'une telle méchanceté ; il me semble d'ailleurs plus probable que l'utilisation de ce fluide destiné à affaiblir l'homme n'est réalisable qu'à l'aide de phénomènes inconscients se produisant dans l'organisme de la femme. Quoi qu'il en soit, il est de toutes façons parfaitement impossible qu'un homme puisse abuser d'une femme si elle n'est pas en quelque sorte d'accord : vous feriez bien, en l'occurrence, de ne pas vous fier à la frigidité de la femme et de compter plutôt sur son désir de vengeance et à l'inconcevable sournoiserie de son caractère.

N'avez-vous jamais rêvé que vous étiez violée ? Ne dites pas non tout de suite, je ne vous croirais pas. Peut-être n'avez-vous pas peur, comme tant de femmes — et précisément les soi-disant frigides —, d'aller vous promener seule dans la forêt ou par une nuit sombre. Je vous l'ai déjà dit, la peur, l'angoisse, sont l'expression d'un désir : craindre d'être violée, c'est le souhaiter. Sans doute, telle que je vous connais, ne regardez-vous pas non plus sous les lits ou dans les armoires ! Mais combien de femmes le font, toujours avec la crainte et le désir de découvrir l'homme assez fort pour ne pas redouter les tribunaux. Vous connaissez, bien sûr, l'histoire de cette dame apercevant un homme sous son lit et s'écriant : « Enfin ! Voici vingt ans que j'attends cela ! » Et comme il est significatif que cet homme soit imaginé porteur d'un couteau luisant, le couteau qui doit être enfoncé dans le vagin ! Certes, vous êtes maintenant au-dessus de tout cela. Mais vous avez été plus jeune : cherchez bien ! Vous trouverez l'instant — que dis-je ? l'instant ? Vous vous souviendrez de toute une série d'instant où vous frissonniez en croyant entendre un pas derrière vous ; où vous vous êtes brusquement réveillée dans quelque auberge avec l'idée : « Ai-je bien fermé ma porte à clef ? » ; où vous vous êtes glissée, grelottante, sous votre couverture, grelottante parce qu'il vous fallait refroidir le feu qui vous brûlait intérieurement.

N'avez-vous jamais lutté avec votre amant, joué au viol ? Non, Ah ! Folle que vous êtes de vous priver ainsi des joies de l'amour et combien insensée de penser que j'ajouterais foi à votre dénégation ! Je ne crois qu'à votre mauvaise mémoire et à votre lâche dérobade devant la connaissance de vous-même. Car il est impossible qu'une femme ne désire point cette suprême preuve d'amour, la seule, pourrait-on dire. Être belle, séduisante au point que l'homme oublie tout le reste et ne songe plus qu'à aimer, elles le veulent toutes et celle qui le nie se trompe ou ment sciemment. Et si je peux me permettre de vous donner un conseil, cherchez à aviver en vous cette fantaisie. Il n'est pas bon de jouer à cache-cache avec soi-même. Fermez les yeux et laissez-vous aller librement à votre rêve, sans intention et sans préjugé. En quelques secondes, vous êtes saisie, emportée par les images du songe, vous osez à peine continuer à penser, à respirer. Écoutez le craquement des branches, voici que l'on bondit sur vous, des mains serrent votre gorge, vous tombez, on déchire aveuglément votre robe et voici la peur atroce... A présent, essayez de bien voir l'homme qui se déchaîne... Est-il grand, petit, brun, blond, barbu, imberbe ? Le nom envoûtant ! Oh ! oui, je savais que vous le connaissiez. Vous l'avez vu hier, avant-hier, il y a des années, dans la rue, lors d'un voyage en chemin de fer, caracolant à cheval ou en train de danser. Et ce nom qui vous a traversé l'esprit vous fait trembler. Car vous n'eussiez jamais songé que cet homme-là devait éveiller vos appétits les plus bas. Il vous était indifférent ? vous l'abominiez ? Il est répugnant ? Écoutez bien : votre Ça ricane, se moque de vous. Non, ne vous levez pas, ne cherchez ni votre montre, ni votre trousseau de clefs, rêvez, rêvez ! De votre martyre, de votre honte, de l'enfant dans votre sein, du tribunal et de votre rencontre avec le criminel en présence du juge noir, de la torture de savoir que vous avez désiré ce qu'il a fait, ce qu'il paie aujourd'hui. Affreux, inconcevable et tellement passionnant ! Une autre image : l'enfant vient au monde, vous travaillez, vos mains piquées par l'aiguille, cependant que l'enfant, insouciant, joue à vos pieds et que vous vous demandez comment vous allez le nourrir. Indigence, dénuement, détresse ! Mais voici venir le prince, le généreux, le délicat, l'exquisément bon ; il vous aime, vous l'aimez, mais vous



renoncez à lui. Écoutez donc comme le Çà se gausse de votre noble geste ! Et encore une image : l'enfant se développe dans votre sein, et, avec lui, l'angoisse de ce que sera sa naissance, de la manière dont vous l'étranglerez, le jetterez dans l'étang et c'est vous, cette fois qui serez devant les ombres juges ; vous, la meurtrière. Voici que s'ouvre tout à coup l'univers des contes, on élève un bûcher, l'infanticide est attachée au poteau qui le surmonte et les flammes viennent lécher ses pieds. Écoutez, écoutez ce que vous murmure le Çà : il vous désigne le poteau et les langues de feu, il vous chuchote à qui appartiennent ces pieds qui relient le tréfonds de votre être aux flammes. N'est-ce point votre mère ? L'inconscient est plein de mystère ; anges et démons y sommeillent côte à côte.

Parlons maintenant de l'état d'inconscience. Si jamais vous en avez l'occasion, observez donc, je vous prie, une crise d'hystérie. Cela vous éclairera sur la façon dont un grand nombre de personnes s'arrangent pour perdre connaissance afin d'éprouver des sensations voluptueuses ; certes, c'est un procédé stupide, mais en définitive, l'hypocrisie est bête. Ou bien, allez dans une clinique chirurgicale, assistez à une douzaine d'anesthésies ; vous vous rendrez compte et entendrez de vos oreilles combien l'être humain est capable de jouissance, même en état d'inconscience. Et encore une fois, prêtez attention aux rêves ; les rêves des êtres humains sont d'extraordinaires interprètes de l'âme.

Récapitulons : je crois que l'une des sources de l'amour maternel est la jouissance éprouvée au moment de la conception. Je passe maintenant, sans vouloir pour autant en diminuer l'importance, sur une série de sentiments confus, comme le goût pour l'homme se reportant sur l'enfant, l'orgueil de la performance — si curieux que cela puisse paraître pour notre haute intelligence, nous tirons vanité de choses qui, comme la conception, sont l'œuvre du Çà — ou de ce que nous considérons comme œuvre noble et dont nous ne sommes pas davantage les auteurs responsables, tels la beauté, les richesses héritées, les grands dons de l'esprit ; donc, la femme est fière d'avoir, au cours de la nuit

et par un travail divertissant, créé un être vivant. Je ne dirais rien de la manière dont l'admiration et la jalousie des proches concourent à la formation de l'amour maternel, ni comment le sentiment d'être exclusivement responsable d'un être vivant — car la mère se plaît à croire à l'exclusivité de sa responsabilité quand tout va bien, avec moins de conviction et contrainte par la conscience de sa culpabilité quand cela va mal — comment ce sentiment, donc, augmente sa tendresse pour l'enfant à venir ; ou comment l'idée de protéger un petit être impuissant, de le nourrir de son propre sang — ce qui est une des locutions favorites employées plus tard vis-à-vis des enfants et à laquelle la femme affecte de croire, encore qu'elle en discerne la fausseté — donne à la mère l'impression d'une ressemblance avec Dieu et, en conséquence, lui inculque la notion de l'exigence d'une pieuse analogie entre elle et la mère du fils de Dieu.

Je préfère attirer votre attention sur un fait simple et apparemment sans importance, à savoir que le corps féminin possède un espace vide et creux, rempli par la grossesse, par l'enfant. Pour peu que vous vous représentiez combien la « sensation de vide » peut être angoissante et que vous vous souveniez du bien-être procuré par le sentiment « d'avoir le ventre plein », vous pourrez vous faire à peu près une idée de ce que, dans ce sens, la grossesse fait éprouver à la femme. A peu près, pas tout à fait. Car, en ce qui concerne les organes contenus dans l'abdomen de la femme, il ne s'agit pas seulement d'une sensation de vide : c'est surtout — et cela, depuis l'enfance — un perpétuel sentiment d'imperfection lequel, tantôt moins, tantôt plus, blesse la femme dans son amour-propre. A une époque quelconque de sa vie, en tout cas de très bonne heure, à la suite d'observations personnelles ou par tout autre voie, la petite fille se rend compte qu'il lui manque quelque chose que l'homme, le garçon possèdent. Soit dit en passant, n'est-il pas étonnant que personne ne sache quand et comment l'enfant apprend à reconnaître la différence des sexes ? Bien que cette découverte soit, on pourrait le dire, l'événement le plus important de la vie humaine. Cette petite fille, dis-je, remarque l'absence chez elle d'un des composants de l'être humain et l'interprète comme un défaut de sa

nature. De bizarres associations d'idées s'y rattachent ; nous pourrions nous en entretenir à l'occasion, mais elles portent toute l'empreinte de la honte et d'un sentiment de culpabilité. Au début, il existe encore un espoir que ce défaut sera réparé par une nouvelle poussée, en quelque sorte le sentiment d'être sur le plateau d'en bas de la balance ; mais cette espérance ne se réalise pas ; il ne reste plus que le sentiment de culpabilité dont le motif semble de plus en plus inexplicable, et une vague nostalgie, deux symptômes qui manquent de clarté, mais gagnent en force dans le sentiment. Longtemps, la vie profonde de la femme en sera affectée comme d'un tourment toujours présent. Puis vient l'instant de la conception, la splendeur dans la satiété, la disparition du vide, de la dévorante jalousie, de la honte. Ensuite s'éveille l'espoir que, dans son corps, qui, lui, n'aura point ce défaut, qui deviendra un garçon.

Il n'existe en fait aucune preuve que la femme enceinte préfère mettre au monde un fils. Si l'on se penchait sur les cas où le choix se porte sur une fille, on en apprendrait beaucoup sur ces mères, mais l'on verrait, on en apprendrait beaucoup sur ces mères, mais l'on verrait se confirmer la règle générale, selon laquelle la femme désire accessoire me paraît caractéristique et vous fera sans doute éclater de ce rire joyeux, divin qui salue le comique exprimant une vérité profonde. Un jour, j'ai demandé aux femmes et filles sans enfant de ma connaissance — naturellement, elles n'étaient guère plus d'une vingtaine — si elles souhaiteraient un garçon ou une fille. Elles ont toutes répondu : un garçon. Mais voici où cela devient amusant. Je m'enquis ensuite de l'âge auquel elles se représentaient ce garçon et à quoi elles l'imaginaient occupé en cet instant. Sauf trois, elles me firent toutes la même réponse : deux ans, couché sur la commode à langer et un jet jaillissant insouciamment en un arc orgueilleux. Des dissidentes, l'une fit allusion au premier pas, la seconde le voyait jouant avec un agneau et la troisième : trois ans, debout et pissant.

Avez-vous bien compris, amie très chère ? Nous avons eu là une possibilité de plonger pendant un bref instant notre regard au tréfonds

de l'être humain, d'apercevoir, au milieu d'un éclat de rire, ce qui l'émeut. Ne l'oubliez pas, je vous en prie. Et réfléchissez s'il ne serait pas à propos de poursuivre l'enquête plus loin et d'ajouter à nos connaissances.

La genèse de l'enfant dans l'abdomen, sa croissance, son augmentation de poids s'imposent encore dans un autre sens à l'âme féminine, viennent s'enchevêtrer avec des habitudes fermement enracinée et utilisent, pour attacher la mère à l'enfant, des goûts qui, des couches cachées de l'inconscient, dominant le cœur et la vie de l'être humain. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que l'enfant, trônant sur son petit pot, ne donne pas volontiers tout de suite ce que l'adulte, pour qui cette occupation contient moins de délices, réclame de lui, d'abord avec douceur, puis en insistant de plus en plus énergiquement. Si vous voyez quelque intérêt — ce qui peut certes passer pour un intérêt — ce qui peut certes passer pour un intérêt d'un ordre assez bizarre — à suivre de près cette tendance à la constipation volontaire, qui devient assez fréquemment une habitude pour la vie entière, je vous prierai d'abord de vous rappeler qu'à l'intérieur de l'abdomen se perdent aux alentours du rectum et de la vessie des nerfs fins et sensibles dont l'action est de faire naître certaines envies et que l'excitation éveille. Puis vous penserez qu'il arrive souvent aux enfants, pendant le jeu ou le travail, de se trémousser sur leurs sièges — peut-être même l'avez-vous fait vous aussi au temps de votre innocente enfance — de remuer les jambes, de gigoter jusqu'à ce que retentissent les inévitables paroles de la mère : « Jean — ou Lise — va au cabinet ! » Pourquoi cela ? Serait-il vrai que le garçonnet ou la petite fille se fussent oubliés à jouer, comme le prétend Maman par égard pour un de ses propres penchants depuis longtemps réprouvés ou qu'ils eussent été trop absorbés par leurs devoirs ? Non pas ! C'est la volupté qui crée ces états, une bizarre forme d'autosatisfaction, pratiquée depuis l'enfance et développe plus tard jusqu'à la perfection par la constipation. Sauf qu'alors, hélas ! l'organisme ne répond plus à la volupté, mais — en même temps que la sensation de culpabilité de la masturbation — produit des migraines, des vertiges, des suites de cette habitude

d'entretenir une constante pression sur les nerfs génitaux. Oui, et puis vous songerez aussi aux gens qui ont coutume de sortir sans avoir évacué au préalable, qui ensuite, pris d'envies, soutiennent dans la rue des luttes pénibles et ne se rendent même pas consciemment compte des délices qu'elles représentent. Il faut remarquer la régularité et la totale inutilité de ces luttes entre l'être humain et son postérieur pour conclure qu'ici, l'inconscient pratique un innocent onanisme. Eh bien, amie vénérée, la grossesse appartient à ce genre de masturbation en infiniment plus fort, car ici, le péché s'auréole de sainteté. Mais quelque sainte que soit la maternité, cela n'empêche pas que l'utérus gravide excite ces nerfs et produit une sensation de volupté.

Vous trouvez que la volupté doit être enregistrée par le conscient ? C'est une idée erronée. C'est-à-dire que vous pouvez être de cet avis, mais laissez-moi rire.

Et puisque nous sommes arrivés à ce thème épineux de la volupté secrète, inconsciente, jamais clairement définie, je puis me permettre de parler en même temps de ce que représentent pour la mère les mouvements de l'enfant. Le poète s'est adjugé ce thème, l'a revêtu de roses et l'a délicatement parfumé. En vérité, cette sensation, une fois qu'on lui a retiré le nimbe de la sublimation, n'est autre que celle qui se produit généralement quand quelque chose bouge dans le ventre de la femme. C'est la même que celle que lui fait ressentir l'homme, seulement, elle est dépouillée de toute idée de péché, portée aux nues, au lieu d'être réprouvée.

N'avez-vous pas honte ? Me direz-vous. Non, je n'ai pas honte, ma très chère ; j'ai si peu honte que je vous retourne la question. N'êtes-vous pas accablée de chagrin et de honte en pensant à l'être humain qui a traîné dans la boue le bien le plus précieux de la vie, l'union entre l'homme et la femme ? Songez, ne fût-ce que deux minutes, à ce que représente cette volupté à deux : on lui doit le mariage, la famille, l'État ; elle a fondé la maison et la ville, fait surgir de rien la science, l'art, la religion ; elle a tout fait, tout tout, tout. Tout ce que vous res-

pectez ! Osez encore, après cela, trouver sacrilège la comparaison entre l'accouchement et les mouvements de l'enfant !

Non, vous êtes trop compréhensive pour persister à m'en vouloir d'avoir employé des termes proscrits par la pruderie d'une institutrice revêche sans avoir pris le temps de réfléchir. Et ensuite, vous consentez à me suivre plus loin encore et à admettre une affirmation encore plus sévèrement désapprouvée par le cœur et la civilisation, à savoir que l'accouchement lui-même est un acte de suprême volupté dont l'impression subsiste sous forme de tendresse pour l'enfant, d'amour maternel.

A moins que votre bonne volonté n'aille pas si loin ! Il est vrai que cette affirmation est en contradiction avec toutes les expériences, avec l'expérience de millénaires. Pourtant, un fait que je tiens pour fondamental et duquel il faut partir, ne la contredit point : c'est qu'il ne cesse de naître de nouveaux enfants, par conséquent, toutes ces peurs, toutes ces souffrances desquelles on nous rebat les oreilles depuis des temps immémoriaux ne sont pas assez fortes pour ne pas être surpassées par le désir, ou un quelconque sentiment de volupté.

Avez-vous déjà assisté à un accouchement ? Il y a un fait tout à fait étrange : la parturiente gémit, crie, mais son visage est rouge, fiévreusement surexcité et ses yeux ont ce rayonnement extraordinaire qu'aucun homme n'oublie quand il l'a suscité chez une femme. Ce sont des yeux singuliers, curieusement voilés, exprimant l'enivrement. Et qu'y a-t-il de remarquable, d'in croyable, à ce que la douleur soit une volupté, une suprême volupté ? Seules ceux qui flairent partout la perversion et les plaisirs contre nature ne savent pas ou font semblant d'ignorer que la grande volupté s'accompagne de douleur. Débarrasser-vous de cette impression qui vous a été communiquée par les lamentations des femmes en mal d'enfant et les contes ridicules des commères jalouses. Essayez d'être honnête. La poule aussi crételle après avoir pondu un œuf. Mais le coq ne s'en soucie guère et s'empresse de chevaucher à nouveau la poule, dont l'horreur pour les

douleurs de la ponte se traduit d'une manière surprenante par une entière soumission amoureuse aux désirs du seigneur et maître du poulailler.

Le vagin de la femme est un Moloch insatiable. Où donc est le vagin qui se contenterait d'avoir en soi un petit membre de la taille d'un doigt, alors qu'il pourrait disposer d'un autre, gros comme un bras d'enfant ? L'imagination de la femme travaille avec les instruments puissants, l'a toujours fait et le fera toujours.

Plus le membre est gros, plus grande est l'extase ; l'enfant, lui, cogne pendant l'accouchement avec son gros crâne contre l'orifice vaginal, siège du plaisir chez la femme, exactement comme le membre de l'homme, ce sont les mêmes mouvements de va et vient, de long en large, la même dureté, la même violence. Bien sûr, il fait souffrir, ce suprême acte sexuel, donc inoubliable et constamment désiré ; mais il est le sommet de tous les plaisirs féminins.

Pourquoi, si l'enfantement est vraiment un acte de volupté, l'heure des douleurs est-elle décrite comme une souffrance sans pareille ? Je ne saurais répondre à cette question : demandez aux femmes. Je peux cependant affirmer avoir rencontré de-ci de-là une mère qui m'a avoué : « Malgré les douleurs, ou plutôt à cause d'elles, la naissance de mon enfant a été la plus belle impression de ma vie. » Peut-être pourrait-on supposer que la femme, obligée de tout temps à la dissimulation, est incapable de parler tout à fait franchement de ses sensations parce qu'on lui a communiqué pour la vie l'horreur du péché. Mais on ne parviendra jamais à découvrir tout à fait l'origine de cette identification entre le désir sexuel et le péché.

Certains enchaînements sont possibles à poursuivre à travers le labyrinthe de ce difficile problème ? C'est ainsi qu'il me semble naturel qu'un être auquel on a enseigné toute sa vie, au besoin en ayant recours à la religion, que l'enfantement est terrible, dangereux, douloureux, continue à y croire, même par-delà sa propre expérience. Il est

clair pour moi qu'une grande partie de ces contes horribles ont été inventés pour écarter la jeune fille des liaisons extra-conjugales. La jalousie de celles qui n'accouchent pas, tout particulièrement la jalousie de la mère envers la fille devant ce qui pour elle n'est plus que le passé, n'y est pas non plus étrangère. Le désir d'intimider l'homme — ne doit-il pas se rendre compte de ce qu'il fait subir à sa bien-aimée, du sacrifice de celle-ci, de son héroïsme ? — le fait qu'il se laisse effectivement prendre à cette comédie et, du tyran grincheux qu'il était, devient, pour un temps, du moins, un père reconnaissant, y concourt pour une bonne part. Avant tout, le besoin intérieur de se sentir grande, noble, mère entraîne à exagérer, à mentir. Et c'est péché que de mentir. Enfin, l'image de la Mère surgit des ténèbres de l'inconscient : car il n'est désir ou volupté qui ne soient pénétrés de la nostalgie de se retrouver dans le sein de la mère, qui ne soient mûris et empoisonnés par l'envie de s'unir sexuellement à la mère. L'inceste, le crime suprême. N'est-ce pas suffisant pour se sentir en état de péché ?

Mais en quoi ces raisons mystérieuses nous concernent-elles présentement ? Je voulais vous convaincre que la nature ne s'arrête pas aux nobles sentiments d'une mère ; elle ne croit pas qu'une femme quelconque, simplement parce qu'elle est mère, peut devenir l'être adoré, prêt à tous les sacrifices, pour nous sans égale, dont il suffit de prononcer le nom pour ressentir de la joie. Je voulais vous persuader que la nature attise de mille manières le feu dont la chaleur nous accompagne tout au long de la vie, qu'elle met tout en œuvre — car ce que je viens de vous dire n'est qu'une minuscule partie des sources d'où jaillit l'amour maternel — quelle met tout en œuvre pour retirer à la mère la moindre possibilité de se détourner de son enfant.

Y ai-je réussi ? Si ou, je m'en réjouirai du fond du cœur.

Votre vieil ami  
Patrick Troll.



## Le Livre du Ça (1923)

---

**5**

---

Ainsi, je ne me suis pas trompé, chère amie, en pensant que, peu à peu, vous prendriez intérêt à l'inconscient. Je suis habitué à ce que vous plaisantiez ma mamie de l'exagération. Mais pourquoi choisissez-vous précisément pour cela ma volupté de l'enfantement ? Sur ce point, j'ai raison.

Vous avez déclaré l'autre jour que mes petites histoires interpolées vous plaisent. « Cela donne de la vie », avez-vous dit ; « et l'on est presque tenté de vous croire quand vous avancez des faits aussi solides. » A vrai dire, je pourrais aussi les inventer ou les arranger. Cela se rencontre dans et hors la science. Bon, vous aurez votre histoire.

Il y a quelques années, et après une assez longue stérilité, une femme mit au monde une fille. C'était un accouchement par le siège et la femme a été délivrée sous anesthésie dans une maternité par un accoucheur célèbre, aidé de deux assistants et deux sages-femmes. Deux ans plus tard, une seconde grossesse se déclara ; et comme, entre temps, j'avais pris plus d'influence sur la femme, on décida que pour l'accouchement, aucune résolution ne serait prise sans que j'en fusse informé. Au contraire de la première, cette seconde grossesse s'écoula sans incident. Il fut résolu que l'accouchement se ferait à la

maison et par les soins d'une sage-femme, on m'appela auprès de cette dame-, qui habitait dans une autre ville. L'enfant se présentait en effet par le siège : que faire ? Quand j'arrivai, l'enfant se présentait en effet par le siège ; les douleurs n'avaient pas encore commencé. Ma parturiente avait très peur et voulait être emmenée à la clinique. Je me suis assis auprès d'elle, ai quelque peu fouillé dans son complexe de refoulement — avec lequel j'étais déjà passablement familiarisé — et lui ai, pour finir, dépeint sous de vives couleurs — je crois que vous savez combien j'excelle à cela — les plaisirs de l'accouchement. Madame X devint toute joyeuse et une bizarre expression de ses yeux disait que l'étincelle s'allumait. Ensuite, je cherchai à me faire expliquer pourquoi l'enfant se présentait à nouveau par le siège. « Parce qu'ainsi, la naissance est plus facile », me dit-elle. « Le petit derrière est mou et ouvre la voie plus doucement et plus commodément que la tête, si dure et si grosse. » Alors, je lui ai narré l'histoire de l'instrument comme je vous le décrivis l'autre jour. Cela lui fit quelque impression, mais il subsistait un reste de méfiance. Elle finit par dire qu'elle voulait bien me croire, mais que tout le monde lui avait conté tant d'horreur sur les douleurs de l'enfantement qu'elle préférait être anesthésiée. Et si l'enfant se présentait par le siège, on l'endormirait, elle le savait par expérience. Donc, la présentation par le siège était préférable. A quoi, je lui répondis que si elle était assez bête pour vouloir absolument se priver du plus grand plaisir de sa vie, qu'elle ne se gênât point. Pour moi, je ne voyais aucun inconvénient à ce qu'elle se fît anesthésier, dès qu'elle ne pourrait plus supporter les douleurs. Mais pour cela, la présentation par le siège n'était pas indispensable. « Je vous donne l'autorisation de vous faire endormir même si vous accouchez par la tête. C'est vous qui déciderez si, oui ou non, vous le voulez. » Là-dessus, je suis reparti, et le lendemain, j'appris qu'une demi-heure après mon départ l'enfant se présentait par la tête. L'accouchement eut lieu sans complication. L'accouchée m'en décrivit les diverses péripéties dans une jolie lettre. « Vous aviez tout à fait raison, Docteur. Cela a vraiment été une grande jouissance. Comme la bouteille d'éther se trouvait sur la table, à côté de moi, et que j'avais la permission de me faire endormir, je n'avais pas la moindre peur et je

pus suivre tout ce qui se passait et l'apprécier sans inhibition. Il vint un instant où la douleur, qui, jusque-là, avait eu quelque chose d'excitant et d'attrayant, fut trop forte et je m'écriai : l'éther ! — mais j'ajoutai aussitôt que ce n'était plus nécessaire. L'enfant criait déjà. Si j'ai un regret, c'est que mon mari, que j'ai torturé pendant des années à cause de cette peur stupide, ne puisse ressentir cette suprême jouissance. »

Si vous êtes sceptique, vous direz qu'il s'agit là d'une suggestion heureuse, n'ayant pas force de preuve. Cela m'est indifférent. Je suis certain que la prochaine fois que vous aurez un enfant, vous aussi, vous observerez « sans inhibition », vous débarrassant ainsi d'un préjugé, et que vous apprendrez à connaître une sensation contre laquelle vous avait prévenue la bêtise en vous effrayant.

Vous êtes ensuite passée, chère amie, non sans un peu d'embarras, au thème scabreux de l'auto-satisfaction, vous me donnez à entendre combien vous méprisez ce vice secret et vous exprimez votre mécontentement en ce qui concerne mes affreuses théories à propos de l'innocent onanisme des enfants assis sur leurs petits pots, des gens constipés, des femmes enceintes et, pour finir, vous trouvez cyniques mes opinions sur les conditions fondamentales de l'amour maternel. « De cette manière, on peut tout rapporter à l'auto-satisfaction », dites-vous.

Sans doute, et vous ne vous égarez point en supposant que je fais dériver de la masturbation sinon tout, du moins beaucoup. La façon dont je suis parvenu à cette conviction est peut-être plus intéressante encore que l'opinion elle-même et c'est pourquoi je vais vous en faire part ici.

Dans ma profession et aussi autrement, j'ai eu souvent l'occasion d'assister à la toilette de petits enfants ; vous me confirmerez, à la suite de vos propres expériences, que cela ne s'exécute pas sans braillements. Mais vous ne savez probablement pas — on attache guère

d'importance à de telles bagatelles chez un petit enfant — que ces cris sont déclenchés par certaines phases de l'opération et cessent complètement pendant d'autres. L'enfant, qui hurlait tout à l'heure pendant qu'on lui lavait la figure — si vous voulez savoir pourquoi il pelure, faites-vous laver vous-même le visage par quelque chère personne avec une éponge (ou un gant) si grande qu'elle vous couvre à la fois la bouche, le nez et les yeux — cet enfant, dis-je, se calme subitement quand la moelleuse éponge est promenée entre ses petites jambes. Son visage exprime soudain un véritable ravissement et il ne bouge plus. Et la mère, qui, l'instant d'avant, exhortait ou consolait l'enfant pour l'aider à supporter cette désagréable toilette, a soudain dans sa voix des accents tendres, affectueux, j'allais presque dire amoureux ; elle est, elle aussi, par moments plongée dans le ravissement ; ses gestes sont différents, plus doux, plus aimants. Elle ne sait pas qu'elle procure à l'enfant des plaisirs sexuels, qu'elle enseigne à l'enfant l'auto-satisfaction, mais le Ça le sent et le sait. L'action érotique commande chez la mère et l'enfant l'expression de la jouissance.

C'est donc ainsi que se présentent les choses. La mère en personne donne à son enfant des leçons d'onanisme ; elle est obligée de le faire, car la Nature accumule l'ordure qui veut être lavée là où se trouvent les organes de la volupté ; elle est obligée de le faire, elle ne peut pas faire volupté ; elle est obligée de le faire, elle ne peut pas faire autrement. Et, vous pouvez m'en croire, une grande partie de ce que l'on décore du nom de propreté, l'empressement à se servir du bidet, les lavages après les évacuations, les irrigations ne sont rien d'autre qu'une répétition des voluptueuses leçons imposée par l'inconscient.

Cette petite observation, dont vous pouvez à tout instant vérifier l'exactitude, renverse d'un seul coup tout l'édifice de terreur que des imbéciles ont dressé autour de l'auto-satisfaction. Car comment appeler vice une habitude dont la mère a été l'instigatrice ? Pour l'apprentissage de laquelle la Nature se sert de la main maternelle ? Ou comment serait-il possible de nettoyer un enfant sans exciter sa volupté ? Une nécessité à laquelle chaque être est soumis dès son

premier soupir est-elle contre nature ? Comment justifier l'expression « vice caché » pour une chose dont le modèle typique est inculqué à l'enfant par la mère plusieurs fois par jour, ouvertement et candidement ? Et comment peut-on oser prétendre que l'onanisme est nocif alors qu'il est commis dans le plan de vie de l'être humain comme allant de soi et inévitable ? On peut tout aussi bien dire que la marche est un vice, ou que manger est contre nature, ou encore prétendre que l'homme qui se mouche est infailliblement destiné à la déchéance. La nécessité inéluctable par laquelle la vis commande à l'auto-satisfaction en situant la saleté et la puanteur des fèces et de l'urine au même endroit que les jouissances sexuelles prouve que la divinité a doté l'être humain de cet acte réprouvé, de ce soi-disant vice pour certaines raisons et qu'il fait partie de son destin. Et si vous en avez envie, je pourrais à l'occasion vous citer quelques-unes de ces raisons, vous démontrer qu'en tout cas notre monde humain, notre culture sont en grande partie édifiés sur l'auto-satisfaction.

Comment se fait-il alors, me demanderez-vous, que cette fonction nécessaire passe pour être un vice honteux, aussi dangereux pour la santé physique que pour les forces spirituelles, opinion généralement répandue. Vous feriez mieux, pour obtenir une réponse, de vous adresser à des savants, mais je puis vous faire part de certaines observations. D'abord, il n'est pas vrai que l'on est généralement persuadé de la nocivité de la masturbation. Je n'ai aucune expérience personnelle des coutumes exotiques, mais j'ai beaucoup lu, ce qui m'a doté d'une autre conviction. En outre, j'ai remarqué au cours de mes promenades dans la campagne que çà et là, un jeune paysan, debout derrière sa charrue, satisfaisant son envie tout à fait honnêtement et seul ; cela se voit aussi chez les jeunes paysannes, quand on n'a pas été rendu aveugle — et qu'on ne l'est pas resté — à ce propos par les interdictions de l'enfance ; une telle interdiction agit, selon les circonstances, pendant de longues années, voir toute une vie et il est parfois amusant d'observer tout ce que les gens ne voient pas parce que Maman l'a défendu. — Mais vous n'avez pas besoin d'aller chez les paysans. Vos propres souvenirs suffiront à vous en conter. Ou

l'onanisme perd-il sa nocivité quand c'est l'amant, le mari qui joue aux endroits sensibles avec lesquels il est si intimement lié ? Il n'est pas du tout nécessaire de songer aux mille possibilités de l'onanisme secret, innocent, à l'équitation, à la balançoire, à la danse, à la constipation ; il existe par ailleurs assez de caresses dont le sens plus profond est l'auto-satisfaction.

Ce n'est pas de l'onanisme, prétendez-vous. Peut-être pas, peut-être si, cela dépend de la manière de voir. A mon avis, que la caresse soit due à une main étrangère ou à la sienne propre, il n'y a pas grande différence ; en fin de compte, il n'est même pas besoin d'une main, la pensée suffit aussi et surtout le rêve. Le voici qui reparaît, ce désagréable interprète des mystères cachés. Non, chère amie, si vous saviez ce que nous autres considérons comme de l'onanisme — et apparemment à bon droit, pour le moins — vous ne parleriez plus de sa nocivité.

Avez-vous déjà rencontré quelqu'un à qui il ait nui ? L'onanisme lui-même, pas la crainte des suites, car celle-ci est véritablement grave. Et c'est précisément parce qu'elle est si grave que quelques êtres, au moins, devraient s'en délivrer. Encore une fois, avez-vous déjà vu qu'il ait nui à quelqu'un ? Et comment vous représentez-vous la chose ? Est-ce ce petit peu de semence perdus chez l'homme ou cette humidité chez la femme ? Vous ne pouvez certainement plus y croire, du moins pas après avoir ouvert un de ces manuels de physiologie courants dans les universités et y avoir trouvé des renseignements. La Nature a largement, inépuisablement pourvu aux réserves et — au surplus — l'abus se prohibe de lui-même ; chez le garçon et chez l'homme, le soulagement est obtenu par interruption de l'érection et l'éjaculation ; chez la femme intervient aussi une satiété, qui dure quelques jours ou quelques heures ; il en est de la sexualité comme de manger. Pas plus que quelqu'un ne fait éclater son ventre par excès de nourriture, on épuise ses forces sexuelles par la masturbation. Entendons-nous bien : par la masturbation ; je ne parle pas de la peur de la masturbation ; cela, c'est autre chose, elle mine la santé et c'est pour-

quoi je tiens tant à démontrer quels criminels peuvent être ceux qui vitupèrent contre le vice caché, et effraient les gens. Comme tous les êtres humains pratiquent consciemment ou inconsciemment l'onanisme et éprouvent aussi la satisfaction inconsciente comme telle, c'est un crime envers l'humanité toute entière, un crime épouvantable. Et une sottise, aussi ridicule que lorsque l'on fit dériver des suites novices à la santé du fait de la station verticale.

Non, il ne s'agit pas de la perte de substance, dites-vous. Oui, mais un grand nombre de personnes le croient, s'imaginent encore maintenant que la liqueur séminale provient de l'épine dorsale et que la moelle épinière se dessèche par ce fameux abus, voire que le cerveau lui-même se racornit et que les gens deviennent idiots.

Le terme d'onanisme indique lui-même que l'idée de la perte de semence est ce qui effraie les gens. Connaissez-vous l'histoire d'Onan ? Elle n'a en fait rien à voir avec l'auto-satisfaction. Il existait chez les Juifs une loi obligeant le beau-frère, au cas où son frère était mort sans enfant, à partager la couche de la veuve ; l'enfant ainsi conçu était considéré comme le descendant du mort. Une loi pas complètement sotte qui assurait le maintien des traditions, la persistance de la tribu, pour autant que le moyen nous en paraisse un peu bizarre à nous modernes. Nos ancêtres ont eu des idées du même genre et peu de temps avant la Réforme, il existait à Verden une ordonnance semblable. Eh bien, Onan se trouva placé dans cette situation par la mort de son frère ; mais comme il n'aimait guère sa belle-sœur, il répandait les semences sur le sol au lieu de les laisser couler dans le ventre de la femme. Pour le punir de cette violation de la loi, Jehovah le fit mourir. L'inconscient de la masse n'a retiré de cette histoire que le jaillissement à terre de la liqueur séminale et a stigmatisé du nom d'onanisme toute action semblable, ce qui a sans doute fait naître l'idée de la mort par l'auto-satisfaction.

Il est bon que vous n'y croyiez pas. Mais ce qui est sérieux, c'est la fantasmagorie des visions voluptueuses. Ah ! très chère amie !

N'avez-vous donc dans l'étreinte aucune vision voluptueuse ? Et avant non plus ? Peut-être les chassez-vous, les refoulez-vous, pour employer le terme technique ; je reparlerai le moment venu de la conception du refoulement ; je reparlerai le moment venu de la conception du refoulement. Mais voici pourtant les visions ; elles viennent et doivent venir parce que vous êtes un être humain et que vous ne pouvez pas tout simplement éliminer le milieu de votre corps. Ces gens qui s'imaginent n'avoir jamais de pensées voluptueuses me font toujours penser à ce genre de personnes qui poussent si loin la propreté que non seulement ils se lavent, mais s'irriguent quotidiennement les intestins. De bons petits ingénus, n'est-ce pas ? Ils ne songent pas qu'au-dessus de ce petit morceau d'intestin qu'ils nettoient avec de l'eau, il en existe encore une bonne longueur, tout aussi sale. Et disons-le tout de suite, ils s'administrent ces clystères parce que ce sont des actes de copulation symboliques ; la manie de la propreté n'est que le subterfuge par lequel l'inconscient trompe le conscient, le mensonge qui permet d'observer à la lettre l'interdit maternel. Il en est de même pour les phantasmes érotiques. En creusant plus profondément l'être humain, on voit apparaître l'érotisme sous toutes ses formes.

Avez-vous déjà vu une jeune fille délicate, éthérée, tout à fait innocente atteinte d'aliénation mentale ? Non ? Dommage, vous seriez guérie à tout jamais de la croyance à ce que l'humanité appelle pureté et vous décoreriez cette candeur, cette innocence de l'honnête nom d'hypocrisie. Ceci n'étant pas considéré comme un reproche. Le Ça use, lui aussi, d'hypocrisie pour atteindre ses objectifs, précisément en ce qui concerne cette habitude réprouvée et cependant si souvent pratiquée, l'objectif n'est pas profondément caché

Peut-être serrons-nous de plus près le problème posé par l'effroi que suscite l'onanisme chez les parents, les éducateurs et, d'une manière générale, les gens à qui leur situation confère une certaine autorité, en examinant l'histoire de cette terreur. Je ne suis pas très érudit, mais il me paraît que ce n'est que vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que s'est



déclenché ce décri contre l'onanisme. Dans l'échange de lettres entre Lavater et Goethe, tous deux parlent d'onanisme spirituel avec autant de naturel qu'ils raconteraient les péripéties d'une promenade. Néanmoins, c'est aussi l'époque à laquelle on a commencé à s'occuper des malades mentaux et les aliénés — surtout les idiots — sont d'ardents amis de l'auto-satisfaction. Il serait donc pensable que l'on ait confondu effet et cause, que l'on se soit dit que c'était parce que l'idiot se masturbait qu'il était devenu idiot.

Mais c'est ailleurs que nous devons en définitive chercher la raison de la curieuse répulsion de l'être humain pour ce à quoi il est dressé par sa mère dès les premiers jours de son existence. Puis-je remettre cette réponse à plus tard ? J'ai encore tant de choses à dire avant ; cette lettre est en outre déjà très longue. Je voudrais, aussi brièvement que faire se pourra, vous faire remarquer une curieuse altération des faits qui se retrouve même chez des êtres par ailleurs supérieurs. On prétend que l'auto-satisfaction est un succédané de l'acte sexuel « normal ». Ah ! Que ne pourrait-on dire au sujet de ce mot : acte sexuel « normal » ! Mais il s'agit ici du succédané. Comment les gens peuvent-ils en venir à une sottise pareille ? L'auto-satisfaction, sous une forme ou sous une autre, accompagne l'homme tout au long de sa vie ; l'activité sexuelle dite normale ne se présente qu'à partir d'un certain âge et disparaît souvent à une époque où l'onanisme reprend à nouveau la forme infantile du jeu conscient avec les parties sexuelles. Comment peut-on considérer un phénomène comme le succédané d'un autre qui interviendra quinze à vingt ans plus tard ? Il vaudrait beaucoup mieux établir une fois pour toutes que l'acte sexuel normal est très souvent une simple auto-satisfaction consciente au cours de laquelle vagin et membre ne sont que des instruments de frottement comme la main et le doigt. Je suis arrivé ainsi à des résultats étonnants et ne doute pas qu'il vous en ira de même si vous approfondissez la question.

Et maintenant, l'amour maternel ? Que vient-il faire dans tout cela ? Sans doute relativement beaucoup. J'ai déjà fait remarquer que la

mère change étrangement quand elle fait la toilette des parties sexuelles de son enfant. Elle n'en est pas consciente, mais c'est précisément le plaisir inconscient goûté en commun qui lie le plus et donner du plaisir à un enfant, sous quelque forme que ce soit, éveille en l'adulte l'amour. Plus encore qu'entre amoureux, dans les relations de mère à enfant, donner rend parfois plus heureux que recevoir.

Il me reste encore à ajouter à l'influence de l'auto-satisfaction un point dont la mention vous fera hocher la tête. Je ne peux cependant pas vous l'épargner ; c'est important et offre une nouvelle possibilité de jeter un regard dans les ténèbres de l'inconscient. Le Ça, l'inconscient, pense par symboles et, parmi d'autres, il en est un selon lequel il emploie dans le même sens parties sexuelles et enfant. Les parties sexuelles féminines sont pour lui cette petite chose, la petite fille, la fillette, la sœur, la petite amie ; les masculines, le petit homme, le garçonnet, le fiston, le petit frère. Cela peut paraître bizarre, mais c'est ainsi. Et maintenant, veuillez vous rendre compte sans sottise duperie ni fausse honte, combien l'être humain aime ses parties sexuelles, doit les aimer, parce qu'en définitive, c'est d'elles qu'il reçoit toute la jouissance, toute vie. Cet amour ne pourra jamais vous paraître trop grand et c'est ce grand amour que le Ça transfère — le transfert est également une de ses particularités — à l'enfant ; il confond, pour ainsi dire, parties sexuelles et enfant. Une bonne part de l'amour maternel provient de l'amour que la mère porte à ses parties sexuelles et de souvenirs d'onanisme.

Était-ce très pénible ? J'ai encore une petite chose à dire aujourd'hui, qui expliquera peut-être partiellement pourquoi en général la femme aime mieux les enfants que ne le fait l'homme. Rappelez-vous ce que je vous ai raconté du frottement des parties sexuelles pendant la toilette et comment par l'emploi de la symbolisation inconsciente, j'ai établi un rapport entre le désir qui en résulte et l'amour pour l'enfant ? Pouvez-vous vous imaginer que le frottement du lavage procure autant de plaisir au petit garçon qu'à la petite fille ? Moi pas.

Je suis votre tout dévoué  
Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

6

---

Vous trouvez, cher et sévère Juge, que mes lettres révèlent trop le plaisir avec lequel je raconte mes petites historiettes érotiques. C'est une remarque juste. Mais je n'y peux rien : j'y prends du plaisir, un plaisir qu'il m'est impossible de cacher sous peine d'éclater.

Quand on s'est enfermé soi-même longtemps dans une pièce étroite mal éclairée, étouffante, uniquement par peur de voir les gens du dehors vous rabrouer ou vous tourner en ridicule, puis qu'on sort au grand air et s'aperçoit que personne ne s'occupe de vous, au pis que quelqu'un lève un instant la tête et passe tranquillement son chemin, on devient presque fou de bonheur.

Vous savez que j'étais le plus jeune de ma famille, mais vous ne vous doutez pas à quel point ladite famille était taquine et encline à la raillerie. Il suffisait de dire une bêtise pour qu'on se la vît tous les jours présentée en tartine sur du pain beurré ; et que dans une marmaille de frères et sœurs séparés par d'assez grandes différences d'âge, ce soit le plus petit qui profère le plus de sottises semble naturel. C'est ainsi que je me suis déshabitué de bonne heure d'exprimer mes opinions ; je les ai refoulées.

Je vous prie de prendre cette expression à la lettre ; ce qui est refoulé ne disparaît point, cela ne reste pas à sa place, voilà tout ; c'est repoussé dans quelque coin, où il ne lui est pas rendu justice, où cela se sent à l'étroit et désavantagé. Cela se dresse alors constamment sur la pointe des pieds, se presse de temps à autre en avant de toutes ses forces pour regagner le lieu où cela devrait être et dès que cela aperçoit une brèche dans le mur, cela essaie de s'y faufiler. Cela y réussit peut-être, mais quand cela est parvenu au premier plan, cela a épuisé toutes ses forces et n'importe quel heurt de quelque puissance autoritaire le renvoie en arrière. C'est une situation bien désagréable et vous imaginez les bonds que fait un être aussi refoulé, écrasé, broyé quand il est enfin libéré. Ayez seulement un peu de patience. Encore quelques lettres un peu folles et cet être ivre de liberté se comportera avec autant de pondération et de gravité que l'essai mûrement médité d'un quelconque psychologue de profession. Évidemment, les vêtements, dans le refoulement, ont été salis, déchirés, mis en loques, partout on aperçoit la peau nue, pas toujours propre et l'on y décèle de bizarres relents de masse humaine. Mais en revanche, cela a amassé de l'expérience et a des choses à raconter.

Mais avant que je ne lui laisse la parole, je voudrais rapidement vous expliquer le sens de quelques expressions que j'emploierai çà et là. Ne craignez rien, je ne donnerai pas de définition ; j'en serai bien incapable à cause de l'incohérence de ma tournure d'esprit. Comme je l'ai fait tout à l'heure pour le mot « refouler », je vais essayer de vous faire saisir la signification des mots « symbole » et « association ».

Je vous ai écrit une fois qu'il était difficile de parler du Ça. Quand il s'agit de lui, tous les mots et toutes les notions deviennent flottants, indécis, parce qu'il est dans sa nature d'introduire dans chaque dénomination, dans chaque acte une série de symboles et qu'il y rattache, y associe des idées d'un autre ordre, en sorte que ce qui semble tout simple pour la raison est, pour le Ça, très compliqué. Pour le Ça, il n'existe pas de notion délimitée en soi ; il travaille avec des ordres de

notions, avec des complexes qui se produisent par la voie de l'obsession, de symbolisation et d'association.

Afin de ne pas effaroucher, je vais vous montrer par un exemple ce que j'entends par obsession de symbolisation et d'association. L'anneau passe pour le symbole du mariage ; seulement, il en est bien peu qui aient une idée de la raison pour laquelle ce cercle exprime la notion de l'union conjugale. Les apophtegmes selon lesquels l'anneau est un chaînon, un lien ou représente l'éternel amour, sans commencement ni fin, permettent de tirer des conclusions des dispositions d'esprit et de l'expérience de celui qui emploie ces tournures de phrases, mais ne nous éclairent point sur le phénomène qui a fait choisir par des forces inconnues l'anneau pour faire connaître l'état matrimonial. Cependant, si l'on part du principe que le sens de l'hymen est la fidélité sexuelle, l'interprétation devient facile. L'anneau représente l'organe sexuel féminin, alors que le doigt est l'organe de l'homme. La bague ne doit être passée à aucun autre doigt que celui de l'époux, c'est donc le vœu de ne jamais accueillir dans l'anneau de la femme un autre organe sexuel que celui de l'époux.

Cette assimilation de l'anneau et de l'organe féminin, du doigt et du membre masculin, n'a pas été volontairement imaginée, mais a été suggérée par le Ça de l'être humain et chacun d'entre nous peut en découvrir journellement la preuve en observant le jeu des hommes ou des femmes avec l'anneau passé à leur doigt. Sous l'influence de certaines émotions aisées à deviner, et qui ne parviennent en général pas complètement jusqu'au conscient, commence ce jeu, ce mouvement de va-et-vient de l'anneau, cette rotation, cette torsion. A certains détours de la conversation, à l'audition et à l'énonciation de certaines paroles, à la vue d'images, d'êtres humains, d'objets, à toutes sortes de perceptions des sens s'exécutent des actions qui nous révèlent au même temps des processus secrets de l'âme et prouvent abondamment que l'être humain ne sait pas ce qu'il fait, qu'un inconscient l'oblige à se dévoiler symboliquement, que cette symbolisation ne jaillit pas de la pensée intentionnelle, mais des agissements inconnus du Ça. Car

quel être humain exécuterait volontairement sous les yeux d'un autre des mouvements trahissant son excitation sexuelle, qui exposent à la vue de tous l'acte secret, constamment caché, de l'auto-satisfaction ? Et pourtant, même ceux qui savent interpréter ce symbole continuent à jouer avec leurs bagues ; ils sont obligés de jouer. Les symboles ne sont point des inventions ; ils existent, ils font partie du bien inaliénable de l'homme ; on peut même dire que toute pensée et action consciente est une suite inévitable de la symbolisation inconsciente, que l'être humain est vécu par le symbole.

L'obsession de l'association est aussi humainement inéluctable que le destin du symbole ; d'autant plus qu'elle est au fond la même chose, car associer équivaut à aligner des symboles. Du jeu avec la bague évoqué plus haut, il ressort que la symbolisation inconsciente de la femme et de l'homme par l'anneau et le doigt est une représentation visuelle de l'acte sexuel. Si l'on suit, dans des cas individuels, les chemins ténébreux qui mènent de la perception à demi consciente d'une impression au mouvement de va-et-vient de l'anneau, on découvre que certaines idées, rapides comme l'éclair, traversent la pensée, et se répètent chez d'autres individus, dans d'autres cas. Il s'établit des associations automatiques. L'emploi symbolique de la bague comme signe de l'hymen est également né d'associations inconscientes automatiques.

Il émerge de ces observations des rapports profonds entre le jeu de l'anneau et d'antiques conceptions et coutumes religieuses, ainsi que d'importants complexes de la vie personnelle ; ils nous contraignent, à condition de renoncer à l'illusion d'un plan volontairement arrêté à l'avance, à suivre les traces du sentier mystérieux et tortueux de l'association. Très vite, nous reconnaissons alors que la conception de l'anneau nuptial sous forme de lien ou de cercle sans commencement ni fin s'explique par des mauvaises humeurs ou des sentiments romantiques, qui vont chercher — et doivent chercher — leurs expériences dans le trésor commun des symboles et des associations.

Nous rencontrons cette obsession de l'association à tous les pas. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles. Certaines tournures de phrases, certaines rimes, certaines oppositions révèlent déjà cette obsession. Fouillez un peu dans le langage ; vous avez amour et toujours, cœur et douleur, berceau et tombeau, vie et mort, va-et-vient, de long en large, le rire et les larmes, l'angoisse et la peur, le soleil et la lune, le ciel et l'enfer. Les idées, les rapprochements se pressent dans votre esprit et quand vous y réfléchissez, vous avez l'impression que se dresse brusquement devant vous l'édifice du langage, comme si colonnes, façades, toits, tours portes, fenêtres et murs naissaient d'une masse de brouillard et se formaient sous nos yeux. Vous êtes émue jusqu'au plus profond de vous-même, l'inconcevable se rapproche de vous et vous étouffe presque.

Fini, ma chère, passons vite ! Ne nous attardons pas. Glanez quelques notions : par exemple comment l'obsession de l'association utilise les rimes, les rythmes, les allitérations ou encore l'enchaînement des sentiments. — toutes les langues du monde font commencer la dénomination du procréateur par le phonème méprisant P, et celle de la parturiente par le son approbateur M. — Ou comment cette obsession travaille, par antithèse, par opposition, ce qui est fort important, car chaque objet porte en soi son contraire et personne ne devrait l'oublier. Autrement, on se laisserait aller à croire qu'il existe en vérité un amour éternel, une fidélité à toute épreuve, une profonde estime que rien ne peut ébranler. Les associations mentent parfois, elles aussi. Mais la vie ne serait pas compréhensible sans la connaissance de la limitation de toute manifestation par son contraire.

Il n'est pas facile de trouver des associations valables dans toutes les circonstances et partout ; car la vie est variée et l'individu, ainsi que sa situation du moment, prennent part au choix de l'association. Mais on peut admettre que la sensation du courant d'air, dès qu'elle devient désagréable, appelle l'idée de fermer la fenêtre, que l'atmosphère étouffante d'une chambre donne à chacun le désir d'ouvrir la fenêtre, que la vue du pain et du beurre côte à côte suscite



le mot de tartine. Et de voir quelqu'un boire fait penser l'instant d'un éclair : ne ferais-je pas bien de boire aussi ? Le langage populaire, conduit par la logique à des conclusions tirées d'innombrables observations à demi comprises, résume le profond mystère de l'association par ce dicton assez cru : quand une vache pisse, l'autre pisse aussi. Et maintenant, arrêtez-vous un instant et tâchez de vous représenter l'immense accumulation contenue dans le fait que des ponts d'association furent lancés, pour on ne sait quelles raisons, de milliers et de milliers d'urinations à la mer jusqu'à ce qu'enfin, la navigation prît existence, jusqu'à ce que le mât, symbole de la puissance virile, fût planté dans l'embarcation et que les avirons se mussent dans la cadence du branle de l'amour. Ou cherchez à suivre le chemin du mot oiseau à l'acte d'amour <sup>2</sup>, ce chemin qui, de l'érection, cette action de soulever un poids, aboutit à la sensation de planer éprouvée au paroxysme de la jouissance ; qui, du jet d'urine et de la liqueur séminale jaillissant à l'air libre, conduit à l'Eros ailé, le dieu de la mort <sup>3</sup>, à la croyance à l'ange et à l'invention de l'avion. Le Ça de l'être humain est déconcertant.

Ce qu'il y a de plus déconcertant, ce sont les voies de la pensée scientifique. Il y a longtemps que, dans la médecine, nous parlons d'actions, de mouvements d'association et que la psychologie s'applique à enseigner telle ou telle chose concernant l'association. Mais lorsque Freud et ceux qui l'entourent — et l'entouraient — s'attachèrent sérieusement à l'observation des associations, les firent dériver du psychisme instinctif et prouvèrent que pulsions et associations étaient des phénomènes originels, les pierres angulaires de tout savoir et de toute pensée, de toute la science, il s'éleva dans tous les pays des cris de haine et on agit comme si quelqu'un avait voulu détruire l'édifice de la science en découvrant sur quel terrain il s'élevait. Ames craintives ! Les fondements de la science sont plus durables que

---

<sup>2</sup> En allemand, oiseau se dit *Vogel* et l'expression faire l'amour se traduit par *vögeln* (en langage trivial).

<sup>3</sup> *Sic.*

le granit ; ses murs, salles et escaliers se reconstruisent d'eux-mêmes quand ça et là, quelques travaux de maçonnerie, enfantinement édifés, s'écroulent.

Voulez-vous que nous nous « associions », vous et moi ? J'ai rencontré aujourd'hui une petite fille avec une capuche rouge. Elle m'a regardé avec étonnement ; non pas avec hostilité, mais avec étonnement : car, à cause du froid, je portais une toque de fourrure noire profondément enfoncée sur mes oreilles. Quelque chose a dû me frapper à la vue de cette enfant ; je me voyais moi-même soudain à l'âge de six ou sept ans, coiffé d'un bachlyk rouge. Sur quoi, le Chaperon rouge me vint à l'esprit et tout à coup, je me remémorais un vers de chanson enfantine : Il est un petit homme au bois seulet, se tient sur une jambe, etc. ; de là je passai au nain et à sa capuche, puis au capucin et, pour finir, je me rendis compte qu'il y avait un bon bout de temps que je circulais dans la Rue des Capucins. Les associations revinrent donc sur elles-mêmes, comme un anneau. Mais pourquoi cela et pourquoi se sont-elle présentées Capucins, c'était entendu. Je rencontrai l'enfant par hasard ; mais comment expliquer que j'y eusse pris garde et que sa vue eût éveillé en moi cet enchaînement d'idées ? Au moment où je sortais de chez moi, deux mains féminines enfoncèrent ma toque de fourrure profondément sur mes oreilles et une bouche de femme dit : « Bon, pat, comme cela, tu n'auras pas froid ! » C'est avec les mêmes paroles que ma mère nouait autrefois le bachlyk sur ma tête. C'est aussi ma mère qui m'avait conté le Petit Chaperon rouge, et je la voyais là, devant moi, en chair et en os. Tout le monde connaît le Petit Chaperon rouge. La petite tête rouge sort, curieuse, du manteau du prépuce chaque fois qu'on urine et quand vient l'amour, la même tête rouge se tend vers les fleurs de la prairie, se tient droit sur une jambe comme le champignon, comme le petit homme dans le bois avec sa capuche rouge, et le loup dans lequel il pénètre, pour sortir de son ventre ouvert après neuf lunes, est un symbole des théories enfantines de la conception et de la naissance. Souvenez-vous que vous avez vous-même cru à cette ouverture du ventre. Mais sans doute ne vous rappellerez-vous plus que, vous aussi, vous avez été ferme-

ment convaincue que tous les êtres humains, y compris les femmes, étaient dotés d'une petite chose comme cela, avec un chaperon rouge, mais qu'elle vous avait été retirée et qu'il fallait que la mangiez, en quelque sorte, pour en faire sortir les enfants. Chez nous, gens d'associations, cette théorie est classée sous le nom de complexe de castration, vous en entendrez beaucoup parler. Du chaperon et du champignon de Humperdinck <sup>4</sup>, on passe facilement au nain et à sa capuche, et de là, il n'y a pas loin jusqu'au moine et capucin. Dans les deux idées, il y a une résonance du complexe de castration : car le très vieux nain et sa longue barbe représentent la vieillesse impotente et ratatinée et le moine illustre symboliquement le renoncement volontaire involontaire. Jusque-là, tout est clair ; mais comment ces idées de castration me viennent-elles ? Le point de départ de tout cela, souvenez-vous en, était une scène qui me rappelait ma mère et le maillon final était la rue des Capucins. C'est dans cette rue des Capucins que j'ai été soigné, il y a des années, d'une maladie de reins ; j'étais malade à la mort et quand je fouille au tréfonds de mon inconscient, je crois que cette affection urinaire était née du fantôme de l'angoisse de l'onanisme, laquelle, en définitive, se rattache à je ne sais quelle pulsion se rapportant à ma mère quand elle sortait soigneusement le petit nain de sa grotte pour qu'il puisse faire jaillir de l'urine. Je le suppose, je ne le sais pas ? Mais le champignon isolé avec le capuchon rouge, la vénéneuse fausse orange fait songer à l'onanisme et le bachlyk rouge au désir de l'inceste.

N'êtes-vous pas étonnée des chemins tortueux où m'entraîne ma manie d'interpréter les associations ? Ce n'est que le commencement, car à présent, j'ose affirmer que les contes sont nés, devaient naître de l'obsession d'association et symbolisation, parce que l'énigme de l'accouplement, de la conception, de la naissance et de la virginité

---

<sup>4</sup> Humperdinck — Compositeur allemand de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, disciple et quelque peu collaborateur (on lui doit en partie l'orchestration de *Parsifal*), écrivit pour ses enfants *Hänsel et Gretel*, une ravissante partition sur un conte de fées qui contient toutes sortes de chansons populaires enfantines allemandes.

tourmenta l'âme humaine par des affects jusqu'à ce qu'elle prît une forme poétique, et c'est inimaginable ; j'ose prétendre que la chanson enfantine et populaire du « petit homme au bois seulet » est tirée dans tous ses détails du phénomène des pilosités pubiennes et de l'érection, par associations inconscientes, que la croyance aux nains doit également provenir de l'association forêt — poils du pubis, flaccidité — nain ridé, que la vie monacale et le froc sont une suite inconsciente du recul devant l'inceste avec la mère. Ma croyance aux associations et au symbole va jusque-là et même beaucoup plus loin.

Puis-je vous donner encore un exemple d'obsession d'association ? Il est important, parce qu'il nous introduit quelque peu au langage de l'inconscient, dans le rêve, un des domaines de l'existence du Ça, qui nous posent, à nous médecins, le plus de problèmes. C'est un rêve bref, le rêve d'un seul mot, le mot « maison ». La dame qui le rêva passa, du mot « maison » eu mot « salle à manger » et de là à « couverts » et, ensuite, à « instruments de chirurgie ». Son mari était sur le point de subir une grave opération du foie, l'intervention dite de Talma. Du nom Talma, elle passa à celui de Talmi (une sorte de plaqué or) qu'elle associa avec ses couverts : ils n'étaient pas en argent, mais en Christofle. Talmi — toc — c'était aussi son mariage, car ce mari qui devait subir l'opération de Talma était depuis longtemps impuissant. Elle était aussi Talmi — fausse — vis-à-vis de moi, qui la soignais. Il s'avéra qu'elle m'avait menti, qu'elle était véritablement un couvert en « Talmi », en toc.

Mais il n'y a rien de particulier dans tout cela : tout au plus y a-t-il lieu de relever le désir d'être débarrassé de son époux-Talmi et d'en conquérir un en argent véritable. Mais l'ensemble de ce récit et le rapide enchaînement des associations eurent un résultat curieux. Depuis deux jours, cette femme était tourmentée par une grande angoisse, son cœur battait à tout rompre et son ventre était gonflé d'air. Il lui fallait environ vingt minutes pour « associer » à ce mot de « maison ». Quand elle eut tout raconté, son ventre était souple, son cœur parfaitement calme et l'angoisse avait disparu.

Que dois-je en penser ? Cette angoisse, cette névrose aiguë du cœur, ce gonflement de ses intestins, de sa « salle à manger », étaient-ils dus à la crainte qu'elle éprouvait pour son mari malade, à des remords de conscience à cause du désir de le voir mourir ; était-ce parce qu'elle refoulait tout cela, ne permettait pas que cela parvînt à son conscient ou contracta-t-elle ces souffrances parce que son Ça voulait la contraindre à « associer », parce qu'il cherchait à faire remonter à la surface un secret profondément caché depuis l'enfance ? Tout cela a pu agir au même temps ; mais pour mon traitement, pour la grave affection qui avait fait d'elle une malheureuse infirme avec des membres goutteux, ce qui me paraît le plus important, c'est la dernière relation, la tentative du Ça d'exprimer un secret de l'enfance par la voie des associations. Car, un an après, elle revint sur ce rêve, et elle me raconta alors qu'en effet, le mot « Talmi » avait un rapport avec l'impuissance, non pas avec celle de son mari, mais avec la sienne propre, qu'elle ressentait profondément et que la crainte de l'opération ne concernait pas son mari, mais son propre complexe d'onanisme, qui lui semblait être à l'origine de sa stérilité, la source de sa maladie. Après cette explication, sa guérison s'accomplit sans encombre. Pour autant que l'on puisse parler de santé, cette femme est saine.

Voilà pour les associations.

Si, après tout ce que je viens d'exposer, je vous rappelle à nouveau, chère amie, que je revendique personnellement le droit de tout homme à exprimer dans un langage obscur, j'espère que vous aurez pris conscience des obstacles qui se dressent quand on parle du Ça.

Puisque j'en suis aux définitions, je vais essayer de vous expliquer tout de suite le mot « transfert », qui est apparu çà et là dans mes démonstrations.

Vous vous souvenez de ce que je vous ai raconté de l'influence de mon père sur moi, comment je l'imitais consciemment et incons-

ciemment. L'imitation suppose un intérêt pour ce qu'on imite, pour celui qu'on imite. Il existait en effet chez moi un immense intérêt pour mon père — il existe encore maintenant une admiration, caractérisée par son côté passionné. Mon père mourut quand j'avais dix-huit ans. Ma propension à l'admiration passionnée demeura et comme pour mille et une raisons, desquelles nous reparlerons quelque jour, mes aptitudes au culte des morts sont maigres, je reportai la fougue de mon admiration, momentanément sans objet, sur l'actuel chef de famille, mon frère aîné. Je la lui transférai. Car c'est cela que l'on nomme transfert. Il semble cependant que sa personnalité ne suffisait pas aux exigences de ma jeune âme : quelques années plus tard, et sans que mon inclination pour mon frère sen trouvât diminuée, j'éprouvai une admiration tout aussi intense pour mon professeur de médecine Schweninger. Une partie des affects autrefois réservés à mon père se trouvaient libres à cette époque, j'en pouvais disposer et je les transférai à Schweninger, j'approchais un grand nombre de personnes avec ces mêmes sentiments d'admiration, mais cela ne durait que fort peu et il y avait, entre temps, des intervalles pendant lesquels ce genre d'affects étaient apparemment inoccupés ou s'adressaient à des personnages historiques, à des personnages historiques, à des livres, des œuvres d'art, bref, à toutes sortes d'objets.

Je ne sais si je vous ai bien clairement fait saisir l'immense portée que prend à mon point de vue la notion du transfert. Je me permettrai donc de vous exposer à nouveau la chose en l'attaquant par un autre bout. Mais n'oubliez pas que je parle du Ça et que, par conséquent, tout n'est pas aussi exactement délimité que les mots pourraient le faire croire, qu'il s'agit d'objets se confondant et séparés artificiellement. Représentez-vous mes propos sur le Ça divisés en degrés, un peu comme le globe terrestre. On imagine des lignes verticales et horizontales et séparant sur la surface terrestre en longitudes et en latitudes. Mais la surface elle-même ne s'en préoccupe guère ; quand il y a de l'eau à l'est du 60° degré de longitude, il y en a aussi à l'ouest. Ce ne sont que des instruments d'orientation. Et pour ce qui concerne

l'intérieur de la terre, ces lignes sont fort peu employées en manière de repérage.

Cette réserve faite, je dirais à présent que l'être humain possède en lui-même un certain quantum d'aptitude aux affects — aptitudes pour l'attraits ou pour la répulsion, peu importe en ce moment. Je ne sais pas non plus si ce quantum reste toujours du même ordre de grandeur ; personne ne le sait et il est probable que personne ne le saura jamais. Mais en vertu de mon autorité d'auteur de cette lettre, je propose d'admettre que le volume de sentiments placé à la disposition de l'homme reste égal à lui-même. Qu'en fait-il ?

Du moins y a-t-il un point sur lequel il ne peut exister aucune hésitation ; il utilise pour lui-même la plus grande partie de cette masse de sentiments, presque tout, pour ainsi dire ; une autre partie, fort petite par comparaison, mais assez considérable pour la vie, peut être projetée au-dehors. Ce « dehors » est très varié : il se compose de personnes, d'objets, de lieux, de dates, d'habitudes, de fantaisies, d'activités de tous genres ; bref, tout ce qui fait partie de la vie peut être utilisé par l'être humain pour y rattacher ses sympathies ou ses antipathies. Ce qui importe, c'est qu'on ne peut changer l'objet de ses sentiments ; à dire le vrai, ce n'est pas lui, mais son Ça qui l'oblige à en changer. Mais on a l'impression que c'est lui, son moi, qui agit. Prenez un nourrisson : en principe, il aime le lait. Au bout de quelques années, le lait lui est devenu indifférent, sinon désagréable ; il lui préfère le bouillon, le café, le riz au lait ou Dieu sait quoi. Mais les périodes n'ont même pas besoin de s'étendre aussi loin ; à l'instant, il ne songe qu'à boire, deux minutes plus tard, il est fatigué et veut dormir, à moins qu'il ne préfère crier ou jouer. Il retire ses faveurs à l'un des objets, le lait, et les reporte sur un autre, le sommeil. Or, chez lui se renouvellent constamment toute une série d'affects et c'est précisément par ces affects qu'il est attiré ; il cherche sans cesse le moyen de se procurer à nouveau telle ou telle sensation ; certaines de ses tendances sont pour lui des nécessités vitales ; elles l'accompagnent jusqu'à la mort. De celles-ci font partie l'amour du lit, de la lumière, etc.

Parmi les êtres vivants qui l'entourent, il en est un, au moins, qui exerce au plus haut degré une attraction sur l'univers des sentiments de l'enfant : c'est la mère. On peut même dire que cet attrait pour la mère — qui présuppose toujours son contraire, la répulsion — est presque aussi immuable que celui qu'il éprouve pour lui-même. De toutes manières, il est sûrement le premier, puisqu'il se forme déjà dans le sein de la mère. Ou feriez-vous partie de ces gens singuliers qui s'imaginent que les enfants pas encore nés n'ont pas d'activité sentimentale ? J'espère bien que non.

Ainsi, l'enfant accumule pendant un certain temps sur cet être, une si grande quantité de ses sentiments que personne d'autre n'entre en ligne de compte. Mais cette attraction est comme toutes les attractions — voire même davantage — riche en désillusions. Vous savez que le monde des sentiments voit les gens et les choses autrement qu'ils ne sont ; il se fait une image de l'objet de son attraction et c'est l'image qu'il aime, pas l'objet. C'est une image de ce genre — *imago*, comme l'appellent les gens qui ont récemment étudié avec soin ces questions — que l'enfant se fait de sa mère à un moment quelconque. Peut-être se fait-il également diverses images de cette sorte, c'est même probable. Mais pour simplifier, nous nous en tiendrons à une image et, puisque c'est maintenant l'usage nous la nommerons l'imago de la mère. C'est donc vers cette imago de la mère que tend la vie sentimentale de l'être humain tout au long de sa vie ; il y tend avec une si grande force que par exemple le désir de sommeil, le désir de mort, de repos, de protection peut parfaitement s'envisager comme le désir de la mère, ce que je mettrai à profit dans mes lettres. Cette imago de la mère a donc des traits en commun, notamment ce que je viens d'énumérer. Mais il existe aussi parallèlement des propriétés toutes personnelles et individuelles, qui n'appartiennent qu'à une seule imago, celle dont l'enfant fait l'expérience. C'est ainsi que cette imago pourrait éventuellement avoir des cheveux blonds, porter le nom d'Anna, avoir un nez légèrement rouge ou un signe sur le bras gauche, sa poitrine est pleine et elle possède une odeur déterminée, elle marche penchée ou a coutume d'éternuer bruyamment, etc. Pour cet être



imaginaire, appartenant au domaine de la fantaisie, le Ça garde par devers lui certaines valeurs de sentiment, les conserve en quelque sorte en magasin. Représentez-vous maintenant que cet homme — ou cette femme, peu importe — rencontre un jour une femme s'appelant Anna, bonde et rondelette, qui éternue bruyamment, ne se trouverait-il pas là une possibilité de voir se réveiller l'attraction endormie pour l'imgo de la mère ? Et si les circonstances sont favorables — nous nous expliquerons aussi sur ce sujet — cet homme rassemble tous les sentiments qu'il a pour l'imgo de la mère et les transfère à cette Anna. Son Ça l'y contraint, il est obligé de les transférer.

Avez-vous compris ce que j'entends par transfert ? Sinon, n'hésitez pas à me questionner. Car si je ne m'étais pas exprimé assez clairement, tout autre discours deviendrait inutile. Il faut que vous vous pénétriez de la signification du transfert, sans quoi il est impossible de parler davantage du Ça.

Ayez la bonté de répondre à cette question de votre fidèle et dévoué

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

7

---

Chère amie. Vous trouvez ma dernière lettre trop sèche. Moi aussi. Mais cessez de critiquer. Vous ne parviendrez pas à me faire dire ce que vous voudriez entendre. Résignez-vous une fois pour tous à ne pas rechercher dans mes lettres les amusements et les plaisirs de votre moi ; lisez-les comme on lit un récit de voyage ou un roman policier. La vie est déjà assez grave sans que l'on s'applique encore à prendre au sérieux les lectures, les études, le travail ou quoi que ce soit.

Vous me grondez de mon manque de clarté. Ni le transfert ni le refoulement ne vous sont apparus avec autant de vie que vous et moi l'aurions désiré. Ils ne sont encore pour vous que des mots vides de sens.

Là, je ne suis plus d'accord avec vous. Puis-je vous remettre en mémoire un passage de votre dernière lettre qui prouve le contraire ? Vous me racontez votre visite chez Gessners, pour la drôlerie de laquelle je vous envie, d'ailleurs, et vous me parlez d'une jeune étudiante qui attira sur elle les foudres du père Gessners et des siens parce qu'elle avait contredit le tout-puissant guide de la classe de première et avait été, dans l'excès de son zèle, jusqu'à oser douter de l'utilité des cours de grec. « Je dois convenir — poursuivez-vous — qu'elle

s'est fort mal conduite envers le vieux monsieur ; mais, je ne sais comment cela se fit, tout en elle me plaisait. Peut-être cela tenait-il à ce qu'elle me rappelait ma sœur morte. — Elle pouvait être ainsi, caustique, presque blessante et, quand elle était lancée, mordante. Pour comble, cette jeune personne de chez Gessners avait une cicatrice au-dessus de l'œil, exactement comme ma sœur Suse. » Vous avez là un transfert de la plus belle eau. Parce que quelqu'un offre une ressemblance avec votre sœur, vous la trouvez sympathique, bien que vous sentiez vous-même que ce ne soit guère justifié. Et ce qu'il y a de plus gentil dans cette histoire, c'est que, dans votre lettre et sans le savoir, vous fournissez le matériel indiquant comment le transfert s'est fait. Me trompé-je, ou la bague de topaze, dont vous me narrez quelques lignes auparavant et, contre toutes vos habitudes épistolaires, en détails la perte et la récupération, ne vous venait-elle pas de votre sœur ? Avant même que de voir la jeune fille, vous étiez tout simplement déjà préoccupée de Suse : le transfert était prêt.

Et maintenant, le refoulement : après avoir déclaré par écrit que votre impertinente jeune amie avait une cicatrice au-dessus de l'œil gauche « exactement comme ma sœur Suse », vous ajoutez : « Au fait, je ne sais pas si Suse avait cette cicatrice à droite ou à gauche. » Eh, pourquoi ne le savez-vous pas, alors qu'il s'agit de quelqu'un qui vous a été si proche, que vous avez vu tous les jours pendant vingt ans et qui vous devait cette cicatrice ? N'est-ce point celle qu'enfant, vous lui fîtes « par hasard » avec des ciseaux en jouant ? A mon avis, cela ne s'était point passé uniquement « par hasard ». Souvenez-vous, nous nous sommes déjà entretenus de cela et vous avouâtes qu'il y avait eu là une intention ; une tante avait loué les beaux yeux de Suse et, taquine, avait comparé les vôtres à ceux du chat de la maison. Le fait que vous ignoriez si la cicatrice de Suse se trouvait à droite ou à gauche est dû à l'action du refoulement. Cet attentat aux beaux yeux de votre sœur vous a été désagréable, quand ce ne serait qu'à cause de l'effroi de votre mère et des reproches. Vous avez tenté d'en effacer le souvenir, vous l'avez refoulé et vous n'y avez que partiellement réussi : vous n'avez chassé de votre conscient que le souvenir de l'endroit

où se trouvait la cicatrice. Mais je peux vous dire que la cicatrice était réellement à gauche. Comment je le sais ? Parce que vous m'avez confié que depuis la mort de votre sœur, et tout comme elle, vous souffrez de maux de tête situés à gauche et partant de l'œil, qu'en outre, de temps en temps, votre œil gauche — cela vous va bien, mais ce n'en est pas moins vrai — s'écarte un peu de la ligne droite et, comme pour chercher du secours, louche vers l'extérieur. Vous avez, en son temps — par l'invention du mot « hasard » — tenté de mettre le droit de votre côté, déplacé par l'imagination la blessure du vilain, du méchant côté gauche au gentil, au bon côté droit. Mais la Çà ne s'en laisse pas conter : pour vous montrer que vous aviez mal agi, il a affaibli un des nerfs des muscles de l'œil vous avertissant ainsi de ne plus vous éloigner du droit chemin. Et quand votre sœur mourut, vous héritâtes de ces maux de tête du côté gauche qui vous sont si pénibles. A l'époque lointaine de l'incident, vous n'avez pas été punie, probablement parce que, par peur des verges, vous avez tellement tremblé que votre mère a eu pitié ; mais le Çà veut être puni et quand il est frustré du bonheur de souffrir, il se venge un jour ; tôt ou tard, mais il se venge et certaines maladies mystérieuses révèlent leurs secrets quand on interroge le Çà de l'enfance au sujet de fessées évitées.

Puis-je vous donner tout de suite encore un exemple de refoulement tiré de votre lettre ? C'est particulièrement hardi et, si vous voulez, un peu tiré par les cheveux, mais je le crois juste. Dans ma dernière missive, je vous ai parlé de trois choses : le transfert, le refoulement et le symbole. Dans votre réponse, vous citez le transfert et le refoulement, mais vous ne soufflez pas mot du symbole. Et ce symbole était une bague. Ne voilà-t-il pas qu'au lieu de mentionner le symbole dans votre lettre, vous le perdez sous la forme d'une bague de topaze ? N'est-ce pas amusant ? D'après mes calculs — et votre réponse semble les confirmer — vous avez dû recevoir ma lettre au sujet du plaisant jeu de l'anneau le jour même où vous avez perdu la bague de votre sœur. Pour une fois, soyez bonne fille et montrez-vous sincère. Susse — si je ne m'abuse, elle était très près de vous par l'âge et je suis presque sûr que vous avez dû recevoir toutes les deux en même temps

cette révélation sexuelle, des commencements de laquelle on ne sait rien ou ne veut rien savoir — Suse, donc, n'était-elle pas en une relation quelconque avec le jeu de l'anneau de la femme, avec l'apprentissage de l'auto-satisfaction ? L'idée m'en vient à cause de la sévérité et de la brièveté avec laquelle vous avez répondu à mon exposé sur l'onanisme. Je crois que vous êtes injuste pour ce plaisir inoffensif des humains parce que vous avez conscience d'être coupable. Mais réfléchissez donc que la nature donne à l'enfant des frères, des sœurs et des compagnons de jeux pour qu'il apprenne la sexualité à leur contact.

Puis-je revenir en arrière, là où je me suis interrompu l'autre jour, à cette curieuse expérience humaine, l'accouchement ? J'ai été frappé de ce que vous ayez accepté sans répliquer mon affirmation concernant l'accroissement de la volupté par la douleur. Je me souviens d'une vive discussion que j'ai eue avec vous au sujet du plaisir que prennent les êtres humains à faire souffrir et subir la souffrance. C'était dans la Leipziger Strasse, à Berlin ; un cheval de fiacre était tombé et il s'était formé un rassemblement : hommes, femmes, enfants, des gens bien habillés, d'autres en vêtements de travail ; tous, ils suivaient avec une complaisance plus ou moins bruyante les vains efforts de la bête pour se relever. A cette époque, vous m'avez accusé de manquer de sensibilité parce que je disais que ce genre d'accidents était souhaitable et que j'allais même jusqu'à trouver explicable et naturel l'intérêt des dames pour les procès criminels et la Cour d'assises, les catastrophes dans les mines, les naufrages de « Titanic » et autres.

Si vous voulez bien, nous pourrions rouvrir les hostilités ; peut-être aboutirons-nous cette fois à un résultat.

Les deux événements importants de la vie féminine et, d'une manière plus générale, de la vie de tout être humain, puisque sans ces événements personne n'existerait, sont liés à des souffrances : le premier acte sexuel et l'enfantement. La concordance sur ce point est si

frappante que je ne peux m'empêcher d'y voir une raison. En ce qui concerne la volupté des douleurs de l'enfantement, il y a, à cause des cris, matière à discussion, mais au sujet du caractère de jouissance de la nuit nuptiale, il n'existe pas de divergence dans les opinions. C'est ce dont rêvent éveillées ou endormies les jeunes filles ; ce que l'adolescent et l'homme se représentent par mille images. Il y a des filles qui prétendent avoir peur de cette douleur ; cherchez bien, vous trouverez d'autres motifs à cette peur, des motifs dus à des troubles de conscience, composés de complexes de masturbation refoulés, de phantasmes enfantins concernant la lutte des parents, les actes de brutalité du père, les plaies saignantes de la mère. Il est des femmes qui ne songent qu'avec horreur à leur première nuit avec leur époux : interrogez-les, vous vous heurterez à la déception née du fait que tout était resté très en deçà des espérances que l'on avait nourries et, dans les tréfonds, enfouies dans les ténèbres, vous retrouverez la prohibition maternelle de la jouissance sexuelle ainsi que la terreur d'être blessée par l'homme. Il y eut des époques — et des époques de haute civilisation — où l'homme évitait pudiquement de déflorer son épouse et confiait ce soin à des esclaves ; mais tout cela laisse intact le désir — profondément excitant pour l'être humain — du premier acte d'amour. Procurez à la jeune fille apeurée un amant adroit, qui sache lui faire oublier son sentiment de culpabilité et la plonger dans le délire de l'extase, et elle jouira de la douleur en poussant des cris de joie ; donnez à la femme déçue un compagnon de jeu qui, malgré l'hymen déjà déchiré, réveille son imagination au point qu'elle croira revivre encore une fois le premier acte, elle supportera avec des transports de bonheur la douleur de laquelle elle a été frustrée ; elle ira jusqu'à susciter l'hémorragie pour se tromper elle-même. L'amour est un art mystérieux qui ne peut être appris que partiellement et si tant est qu'il soit régi par quelque chose, c'est par le Ça. Jetez un regard sur les épisodes secrets d'une union conjugale et vous serez surprise de voir avec quelle fréquence il arrive que des époux, même mariés depuis longtemps, éprouvent à nouveau les sentiments qui présidèrent à leur nuit nuptiale, et pas seulement par l'esprit, mais avec tout ce que cela peut comporter de joie et de crainte. Et l'homme qui ne songe qu'avec

effroi à la douleur qu'il va infliger à sa bien-aimée, le fera avec bonheur s'il a rencontré la compagne, l'épouse qui saura l'y inciter.

En d'autres termes, la souffrance fait partie de ce suprême instant du plaisir. Et tout, sans aucune exception *tout* ce qui semble s'opposer à cette loi est motivé par la crainte, par le sentiment de culpabilité qu'éprouve l'être humain et qui se cache au tréfonds de son âme ; déguisés en peur de la souffrance, et au moment de l'accomplissement des désirs, ils surgiront d'autant plus violemment qu'ils auront été plus forts. A la vérité, c'est la crainte d'une punition méritée depuis longtemps.

Il n'est donc pas vrai que la souffrance soit un obstacle au plaisir ; mais, en revanche, il est exact qu'elle en est une des conditions. Il n'est donc pas vrai que le désir de faire souffrir soit contre nature, pervers. Ce que vous avez lu et appris à propos du sadisme et du masochisme est également faux. Flétrir du nom de perversions ces deux indispensables tendances, qui existent dans toute la race humaine sans exception et font partie de l'être au même titre que ses cheveux ou sa peau, a été la colossale stupidité d'un savant. Il est compréhensible qu'elle se soit retransmise. Pendant des millénaires, l'homme a été élevé dans l'hypocrisie : elle est devenue pour lui une seconde nature. Nous sommes tous sadiques. Nous sommes tous masochistes ; il n'est personne qui, par nature, ne désire souffrir et faire souffrir : l'Eros nous y oblige.

Parlons maintenant du second événement : il n'est pas vrai que l'un des êtres veuille faire souffrir et que l'autre accepte la souffrance, que l'un soit sadique, l'autre masochiste. Tout humain est à la fois sadique et masochiste. En voulez-vous une preuve ?

Il est trop facile de faire des commentaires sur la brutalité de l'homme et la délicatesse de la femme. Les vieilles perruques et les Tartuffes des deux sexes, hautement soutenus par leurs sympathisants — au nombre desquels par mille heures d'hypocrisie nous sommes

bien forcés de nous compter — ne s'en privent guère. Mais mettez une femme en état de frénésie dionysiaque — non, ce n'est même pas nécessaire ; au reste, venant de vous, une femme, ce ne serait pas convenable... Du moins, on le dit ! Non, donnez-lui seulement la liberté, le courage de se laisser aller à aimer vraiment, sincèrement, de montrer son âme à nu : elle mordra, elle griffera comme une bête ; elle fera mal et en éprouvera une étrange volupté.

Vous souvient-il encore de l'aspect de votre enfant à sa naissance ? Gonflé, meurtri, on eût dit un vermisseau malmené. Vous êtes-vous jamais dit : c'est moi qui ai fait cela ? Oh ! non, toutes les mères et celles qui veulent le devenir se contentent de faire parade de leurs souffrances ; mais que pendant des heures, elles contraignent un pauvre petit être fragile et sans défense à s'engager, tête la première, dans un étroit corridor, l'y pressent, l'y écrasent comme s'il était complètement dépourvu de sensibilité, c'est une idée qui ne leur vient pas à l'esprit. Elles ont même le front de prétendre que l'enfant ne ressent aucune douleur. Mais le père ou qui que ce soit s'avise de toucher le nouveau-né, aussitôt elles s'écrient : « Tu vas lui faire mal ! » ou « Quel balourd ! » et quand le pauvre petit être vient au monde sans respirer, la sage-femme lui administre de bonnes tapes, jusqu'à ce qu'il hurle, témoignant ainsi de sa capacité de souffrance. Il n'est pas vrai que la femme ait une sensibilité aiguë, qu'elle méprise et hait la rudesse. Elle ne la déteste que chez les autres. Elle décore sa propre rudesse du beau nom d'amour maternel. Ou croyez-vous vraiment qu'un Caligula ou quelque autre sadique aurait sans plus osé inventer ce supplice raffiné : faire passer quelqu'un, crâne devant, dans un conduit étroit ? J'ai vu un jour un enfant qui avait introduit sa tête entre les barreaux d'une grille et qui ne pouvait ni reculer ni avancer. Je n'oublierai pas ses cris de sitôt.

La cruauté, le sadisme, si vous préférez ce nom, n'est absolument pas étranger à la femme ; point n'est besoin d'être une marâtre pour torturer des enfants. Il n'y a pas si longtemps que vous m'avez raconté le plaisir que prenait une de vos amies à la vue du petit visage étonné



et indigné de son bébé quand elle retirait tout à coup à la petite bouche le sein auquel elle s'abreuvait. Un jeu, soit, compréhensible et pratiqué par chacun de nous, sous cette forme ou sous une autre, une simple taquinerie. Mais c'est jouer en tourmentant et... Mais il faut d'abord que je vous dise ce que cela représente, encore que vous devriez être capable de le découvrir par vous-même, pour peu que les symboles soient présents à votre mémoire. Pendant la tétée, la mère est l'homme qui donne ; l'enfant, la femme qui reçoit. Ou, pour m'exprimer plus clairement, la bouche qui suce est la partie sexuelle féminine qui reçoit en elle le mamelon en guise de membre masculin. Il existe un rapport symbolique, une parenté très étroite entre l'acte de téter et l'œuvre de chair, un symbolisme qui vient fortifier les liens entre la mère et l'enfant. Le jeu de votre amie est — je pense qu'elle en était inconsciente — teinté d'érotisme.

Si la femme, dont le lot est, dit-on, de souffrir, n'en sait pas moins prodiguer à son tour de voluptueuses souffrances, l'homme, plus rude, les recherches sous d'autres formes. Il trouve son plaisir dans la peine qu'il se donne, le tourment de la tâche à accomplir, l'attrait du danger, la lutte, et, si vous voulez, la guerre. La guerre dans le sens d'Héraclite, avec les gens, les choses, les idées et, enfin, avec son adversaire le plus acharné, le devoir, sous lequel il succombe presque ; voilà ce qu'il aime. Mais plus que tout cela, il aime la Femme, qui lui fait mille blessures. Ne soyez pas surprise de voir un homme courir après une coquette sans cœur ; réservez plutôt votre stupéfaction pour celui qui ne le fait pas. Et quand vous rencontrerez un homme profondément épris, concluez sans hésiter que sa maîtresse a le cœur cruel, qu'elle est cruelle jusqu'au tréfonds d'elle-même, de cette espèce de cruauté qui prend le masque de la bonté et meurtrit comme par jeu.

Tout cela, me direz-vous, n'est que paradoxe, une de ces bonnes plaisanteries auxquelles se complaît Troll. Mais tandis que vous cherchez à réfuter ces assertions, il vous est déjà venu à l'esprit dix faits qui confirment mes propos. L'homme est conçu dans la douleur — car la véritable conception remonte à la première nuit — et il naît dans la

douleur. Il y a encore ceci : il est conçu et mis au monde dans le sang. Cela n'aurait-il donc aucun sens ?

Réfléchissez, vous êtes assez intelligente pour cela. D'abord, faites-vous à l'idée que l'homme nouveau-né éprouve des sensations, voire même avec plus d'intensité que l'adulte. Une fois que vous aurez assimilé cette notion, remémorez-vous encore une fois ce qui se passe au moment de la naissance. L'enfant voit le jour, et ce jour, l'être humain l'aime, le recherche et se le procure dans les ténèbres de la nuit. Il sort d'une étroite prison pour accéder à la liberté, et cette liberté, l'être humain la chérit plus que tout. C'est la première fois qu'il respire, qu'il goûte à la jouissance d'aspirer l'aire de la vie ; tout au long de sa vie, respirer librement sera pour lui ce qu'il y a de plus beau. La peur, l'angoisse de l'étouffement le font souffrir pendant la naissance et cette angoisse restera tous les jours de sa vie la compagne de ses plus grandes joies, ces joies qui font battre son cœur. Il ressent des souffrances dans sa poussée vers la liberté ; il crée des souffrances à sa mère avec son gros crâne et il recherche éternellement les deux sensations par leur répétition. Et la première impression qu'éprouvent ses sens, c'est l'odeur du sang mélangée aux effluves excitants du giron de la femme. Vous êtes instruite et vous savez qu'il existe dans le nez un point qui se trouve en relation étroite avec les zones sexuelles. Le nouveau-né possède ce point comme l'adulte, et vous ne sauriez croire combien la nature exploite la capacité d'odorat de l'enfant. Mais ce sang, que l'homme oublie dès la naissance, dont il aspire l'essence avec son premier souffle, en sorte qu'il devient inoubliable pour lui, c'est le sang de la mère. Comment ne pas aimer cette mère ? Comment ne lui serait-il pas allié par le sang, mais dans un autre sens que celui généralement donné à cette expression ? Et profondément enfoui derrière tout cela, perce encore quelque chose qui attache cet enfant à sa mère avec des mains d'une force divine, la faute et la mort. Car le sang appelle le sang !

Hélas, chère amie, le langage humain et la pensée humaine sont des instruments bien faibles quand vous voulez donner connaissance

de l'inconscient. Mais on devient pensif quand on songe aux mots mère et enfant. La mère est le berceau et la tombe, elle donne la vie pour qu'on meure.

Et si je ne l'interromps pas abruptement, je ne finirai jamais cette lettre.

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

8

---

Chère amie, je n'ai pas douté une seconde que vous finiriez par me donner raison sur bien des points. Je suis même assez audacieux pour me figurer qu'avec le temps, vous serez tout à fait d'accord avec moi sur le principal, sinon sur les détails. Pour le moment, vous raillez encore, vous prétendez que les trois quarts de mes affirmations sont dues à mon esprit de contradiction et que le reste, du moins pour la bonne moitié, repose sur les calculs que je fais pour sauver mon âme de sadique. « Pour ajouter quelque crédit à ce que vous dites », m'écrivez-vous, « il faudrait renoncer à l'idée qu'il existe des vices contre nature et que ce que nous avons accoutumé de nommer auto-satisfaction, homosexualité ou quel que soit le nom que l'on donne à ces choses, sont des tendances humaines toutes naturelles et qu'elles font communément partie de notre être. »

Nous nous sommes déjà entretenus des mots « contre nature ». pour moi, c'est une des expressions de la mégalomanie de l'homme, qui se veut seigneur et maître de la nature. On divise le monde en deux parties : ce qui convient momentanément à l'être humain est naturel ; ce qui lui déplaît, il le considère comme contre nature. Avez-vous déjà vu quelque chose qui soit « contre » la nature ? « Moi et la nature ! » c'est là ce que pense l'homme et cette identité avec Dieu ne

lui fait même pas peur. Non, chère moqueuse, ce qui *est* est naturel, même si cela vous semble aller contre toutes les règles et offenser les lois de la nature. Ces « lois de la nature » sont des inventions des hommes, on ne devrait jamais l'oublier, et si quelque chose ne s'accorde pas avec elles, c'est la preuve que les lois de la nature sont fausses. Rayez l'expression « contre nature » de votre vocabulaire habituel ; ainsi vous direz une bêtise de moins.

Et maintenant, les perversions. Un savant pour lequel j'ai la plus profonde admiration a prouvé que l'enfant porte en lui les tendances à toutes les perversions imaginables ; il prétend que l'enfant est multi-pervers. Faites un pas de plus et dites que tous les êtres humains sont multi-pervers ; tout homme porte en lui des tendances à la perversité, voilà ma façon de voir. Mais alors, il est inutile et peu pratique de continuer à employer l'expression « pervers », parce qu'ainsi on éveille l'impression que les tendances personnelles, inexprimables et perpétuelles de cet être ou de cet autre sont quelque chose d'exceptionnel, de singulier, de choquant. Si vous tenez absolument à marquer votre mépris, employez donc le mot de vice ou de cochonnerie, ou quel que soit celui dont vous disposez. Il vaudrait évidemment mieux que vous vous efforciez de mettre en pratique la proposition : « rien de ce qui est humain ne nous est étranger », un idéal que nous n'atteignons certes jamais, mais qui n'en est pas moins fondé en droit et auquel, nous, les médecins, nous nous sentons astreints de tout notre être. Nous reparlerons encore souvent de ces tendances, que vous appelez perverses, que je suppose, moi, présentes chez tous les hommes, et des motifs pour lesquels, en ces matières, l'être humain se sent tellement à lui-même.

Vous avez consenti à m'accorder un beau triomphe, duquel je suis très fier. L'autre jour, vous m'avez traité de mauvaise langue parce que je vous avais parlé de la haine de la mère pour son enfant ; et aujourd'hui, vous m'entretenez — et l'on ne peut s'empêcher de remarquer votre satisfaction à le faire — de la jeune M<sup>me</sup> Dahlmann, qui verse des larmes amères sur l'absence de ses règles tout de suite après

son voyage de noces. De quelle plume alerte vous me décrivez cela ! Je voyais la colère contenue avec laquelle cette petite personne mettait son corset et le lançait de toutes ses forces pour étouffer cette jeune vie. Il est triste, certes, alors que pendant toutes ses fiançailles, on s'est réjoui du moment où l'on ferait son entrée dans la salle de bal en qualité d'épouse du président au bras de ce roi d'un jour, avec la perspective d'être décrite le lendemain de la tête aux pieds comme la ravissante M<sup>me</sup> Dahlmann — il est triste qu'une goutte de semence détruise tout cela et vous transforme en une masse sans forme.

Trouvez-vous grave que la vanité humaine et le goût des mondanités soient aussi grands ? Que l'on monte une petite tentative de meurtre pour le plaisir d'aller danser ? Imaginez la disparition de ces deux puissants leviers de la civilisation, qu'advierait-il de vous ? En peu de temps, vous seriez pouilleuse, couverte de punaises, bientôt, vous déchireriez la viande avec vos mains et vos dents et vous avaleriez toutes crues les carottes que vous arracheriez de la terre ; vous ne vous laveriez plus et emploieriez vos doigts ou votre langue en guise de mouchoir. Croyez-moi, l'opinion qui se professe et selon laquelle le monde repose sur la tendance à l'auto-satisfaction — car le sens de la beauté et la propreté sont à son service — n'est pas aussi bête que vous le pensez.

Pour moi, l'aversion de la mère pour son enfant est très compréhensible. Qu'à notre époque il ne soit pas agréable pour une femme d'attendre un enfant m'a encore été démontré l'autre jour. J'étais en ville et à une vingtaine de pas devant moi marchait une femme de la classe moyenne en état de grossesse avancée ; deux écolières (elles pouvaient avoir douze à treize ans) croisèrent sa route, l'inspectèrent avec attention et à peine l'avaient-elle dépassée que l'une de ces filles de haut parage disait à l'autre, avec ce petit gloussement caractéristique de l'adolescence : As-tu vu ? Ce gros ventre ? Elle attend un enfant ! » Et l'autre de répondre : « Ah ! laisse donc ces saletés, je n'aime pas qu'on en parle ! » La femme avait dû entendre, car elle se retourna comme prête à répliquer, mais poursuivit sa route en silence.

Quelques minutes plus tard — la rue était peu fréquentée — un camion de bois vint à passer. Le cocher sourit à la jeune femme et lui cria : « Si vous paradez ainsi, c'est que vous voulez montrer à tous que votre mari couche encore avec vous... » On ne facilite pas la tâche des femmes, c'est certain. L'approbation et le respect entourant une grande fécondité, qui aidaient autrefois les femmes nanties d'une ribambelle d'enfants à supporter leur sort, n'existent plus. Au contraire, la jeune fille est élevée dans la peur de l'enfant. En y regardant de plus près, l'éducation que nous donnons à nos filles consiste surtout à trouver le moyen de les préserver de deux choses : les affections vénériennes et l'enfant illégitime. Pour arriver à nos fins, nous n'avons rien trouvé de mieux que de leur représenter l'amour physique comme un péché en soi et l'accouchement comme un processus dangereux. Il existe même des gens qui n'hésitent pas à établir une comparaison entre les probabilités de mort par accouchement et celles qu'offraient aux hommes des batailles de la Guerre Mondiale. C'est une des manifestations de folie de notre époque et elle pèse lourdement sur notre conscience, déjà chargée de remords et de plus en plus inextricablement enfoncée dans l'hypocrisie pour ce qui concerne le domaine de la production de vie — et qui, par voie de conséquence, progresse de plus en plus vite vers sa destruction.

Le désir qu'éprouve la jeune fille d'avoir un enfant prend naissance avec une intensité, dont fort peu de personnes se rendent compte, et cela à une époque où elle ne distingue pas encore la légitimité de l'illégitimité ; et les allusions à double sens des adultes, dirigées contre l'enfant illégitime, sont attribuées par elle à l'enfant en général, peut-être pas par sa raison, mais très certainement par ce qui se trouve au-dessous de la raison. Mais ce sont là des choses auxquelles on pourrait obvier et, en fait, auxquelles ce peuple-ci ou celui-là, à une époque ou à une autre, a cherché à porter remède. Néanmoins, il existe dans la nature de la femme, de l'être humain, des motifs immuables de haïr les enfants. D'abord, l'enfant frustre la femme d'une partie de sa beauté, et pas seulement pendant la grossesse ; il reste après pas mal de dégâts irréparables. Une cicatrice à la figure peut mettre en

évidence la beauté des traits et j'imaginerais assez que votre sœur a eu toutes sortes de raisons profondes de vous être reconnaissante de cette intéressante blessure à l'œil. Mais des seins qui pendent et un ventre flétri passent pour laids et il faut qu'une civilisation soit orientée sur l'abondance des enfants pour les apprécier.

L'enfant présuppose de la peine, des soucis, du travail et, surtout, il oblige à renoncer à mille choses qui donnent de la valeur à la vie. Je sais que les joies de la maternité peuvent compenser tout cela, mais le contrepois n'en est pas moins là et quand on veut se représenter cet état de choses, il vaut mieux ne pas penser à la balance, dont une coupe alourdie repose tout en bas cependant que l'autre plane sans bouger ; c'est plutôt une pensée perpétuelle, où la main qui pèse, représentée par la vie quotidienne, jette dans la balance d'un geste lourd et brutal une invitation au bal, un voyage à Rome, un ami intéressant, en sorte qu'il arrive à la coupe de redescendre par instants. C'est une oscillation constante, un renoncement toujours renouvelé, qui apporte avec lui ses blessures et ses souffrances.

Toutefois, il est possible de se préparer à ce renoncement, à ces peines, à ces soucis, de s'armer contre eux. Il n'en existe pas moins des émotions que les mères connaissent mal ; qu'elles ressentent, mais ne laissent pas se développer ; elles acceptent que ces crochets venimeux s'enfoncent de plus en plus profondément dans leur âme pour ne rien perdre de la noblesse de la maternité.

Je vous ai emmenée une fois à un accouchement. Vous en souvenez-vous encore ? Accoucheur n'est pas mon métier, mais il y avait une raison spéciale pour laquelle cette femme voulait être accouchée par moi. A l'époque, je ne vous en ai pas parlé, mais je vais le faire maintenant. Cette patiente avait été traitée par moi pendant toute sa grossesse ; d'abord, elle avait eu des vomissements incoercibles, puis ce furent des vertiges, des hémorragies, des douleurs, un œdème des jambes et Dieu sait encore celles des surprises que cet état vous réserve. Ce qui m'importe pour le moment, c'est l'affreuse peur qu'elle



avait de mettre au monde un enfant atteint d'une infirmité au pied et de mourir elle-même. Vous savez que l'enfant vint au monde en parfaite santé, la femme est encore en vie ; mais pendant longtemps, elle nourrit la conviction que l'enfant subirait un accident aux jambes. A ce propos, elle alléguait, apparemment non sans raison, que l'aîné de ses enfants, quelques semaines après sa naissance, avait contracté d'une manière mystérieuse une infection de la bourse séreuse du genou gauche qui évolua fort désagréablement, dut être opérée et laissa une profonde cicatrice entraînant une gêne de l'articulation. Je laisse à votre bon plaisir de décider si cette infection se rattachait déjà à ce que je vais vous raconter maintenant ; pour ma part, je le crois, bien qu'il me soit impossible d'indiquer comment la mère — inconsciemment, s'entend — a pu susciter cette affection. La femme dont je parle était l'aînée de cinq enfants. Elle était en bons termes avec les deux plus âgés ; quant au quatrième, dont la garde lui fut souvent dévolue en raison de conditions de vie difficiles des parents, elle lui voua dès sa naissance des sentiments d'hostilité, qui n'ont jamais varié et existent encore. Lorsque le cinquième enfant fut en route, le caractère de la fillette se modifia ; elle se rapprocha de son père, se montra rétive avec sa mère, tourmenta sa plus jeune sœur, bref, devint un véritable démon. Un jour qu'il lui fut ordonné de veiller sur la plus petite, elle entra dans une grande colère, pleura, trépigna et quand, punie par sa mère et contrainte d'obéir, elle s'assit à côté du berceau, elle en remua les patins avec une telle violence que l'enfant se mit à hurler, cependant que la petite fille maugréait : Maudite soit cette vieille sorcière ! Maudite soit cette vieille sorcière ! Une heure plus tard, la mère dut prendre le lit et envoya l'enfant chez la sage-femme. La jeune fille avait eu le temps de voir que sa mère saignait abondamment. Le bébé naquit dans la même nuit, mais la mère passa de nombreux mois au lit et ne s'est jamais complètement remise. L'idée vint à la fille — et reste vivace chez elle — qu'elle avait provoqué la maladie de sa mère par ses malédictions, qu'elle en était responsable. A dire vrai, c'est là un événement, comme il en arrive beaucoup, d'une certaine importance pour porter un jugement sur le destin, la formation de caractère, la disposition à la maladie et les angoisses de la mort de celui ou celle

qui en est la victime ; mais en soi, cela ne suffit pas à expliquer cette crainte d'une infirmité de la jambe chez l'enfant à naître. Le fait d'avoir tréigné, la méchanceté avec laquelle elle avait actionné les patins du berceau, dans l'intention à demi consciente de faire tomber la petite sœur, impliquent, certes, quelques rapports ; mais seuls, ils ne sont pas assez forts. Le sentiment de culpabilité a été renforcé d'un autre côté. Dans le village où a grandi mon accouchée vivait un idiot, infirme des deux jambes ; dès que le soleil apparaissait, on l'asseyait sur une chaise devant la maisonnette de ses parents et, malgré ses dix-huit ans, il jouait avec des pierres et des cubes, comme un enfant de trois ans. On posait à côté de lui ses béquilles, desquelles il ne pouvait se servir sans aide, sans doute pour lui permettre — ce dont il ne se faisait pas faute — de menacer les gamins du village (qui le taquinaient constamment), en proférant de surcroît des sons incompréhensibles et furieux. La petite Frieda — c'est le nom de la femme à l'accouchement de laquelle vous avez assisté — qui avait été par ailleurs un modèle d'enfant sage, prit part, pendant sa mauvaise période, à quelques-unes de ces brimades jusqu'au jour où sa mère s'en rendit compte, lui fit un sermon et conclut : « Dieu voit tout et il te punira : toi aussi, tu auras un jour un petit enfant infirme ! » Quelques jours plus tard eurent lieu les événements décrits plus haut.

A présent, le rapport apparaît clairement. A la fureur de base, déterminée par la grossesse de la mère, viennent s'ajouter deux incidents fâcheux : la menace d'une punition divine pour s'être gaussé d'un malheureux et la maladie de la mère, envisagée comme la suite de la malédiction : maudite vieille sorcière. Tous deux sont pour le bon croyant — et Frieda a été élevée dans un catholicisme très strict — de graves péchés. Ils ont été refoulés au tréfonds de son âme et reparaissent sous forme d'angoisse au moment où sa propre grossesse leur offre la possibilité d'une relation apparente avec ces événements de son enfance. Ces deux mésaventures ont ceci de commun que les pieds y jouent un rôle, et c'est de ce détail que s'empare, comme c'est souvent le cas, le sentiment de culpabilité pour le pousser au premier plan, déguisé en peur de voir naître un monstre, cependant que la peur

simultanée de la mort resta plus profondément refoulée et sembla disparaître plus vite ; « sembla » seulement, car, quelques années plus tard, elle reparut sous la forme curieusement intéressante de la peur d'un cancer. Mais cela n'a rien à voir ici. Afin de vous expliquer pourquoi je vous raconte cette histoire en ce moment, alors qu'il est question de la haine de la mère pour l'enfant, je dois attirer votre attention sur un fait que j'ai évoqué, mais qui vous a sans doute échappé. Pendant la grossesse de sa mère, non seulement Frieda s'était détournée d'elle, mais encore elle s'était attachée à son père d'une manière si étonnante qu'elle-même le fait encore remarquer de longues années après. C'est ce complexe d'Œdipe, dont vous avez déjà entendu parler. Pour plus de sûreté, il vaut probablement mieux le décrire en deux mots. On entend par cette expression la passion de l'enfant pour le parent du sexe opposé au sien, du fils pour la mère, de la fille pour le père — joint au souhait de voir mourir le parent du même sexe — le père, pour le fils, la mère pour la fille. Nous aurons encore à nous occuper de ce complexe d'Œdipe, qui fait partie des particularités inévitables de la vie humaine. Ici, cela ne provient que du fait que mères et filles sont toujours et sans exception des rivales et, en conséquence, éprouvent les unes pour les autres la haine mutuelle des rivales. L'exclamation « Maudite soit la vieille sorcière » a été provoquée par un motif infiniment plus grave que l'augmentation de la famille. La sorcière ensorcelle le bien-aimé, c'est ainsi dans les contes et aussi dans l'inconscient de la fillette. La notion de sorcière est dérivée du complexe d'Œdipe ; la sorcière, c'est la mère qui, par magie, s'empare du père, bien qu'il appartienne à la fille. En d'autres termes : mère et sorcière sont pour le Ça de l'âme humaine, génératrice de contes, une seule et même chose.

Vous voyez apparaître ici une partie assez étonnante de la haine de l'enfant pour la mère et qui ne trouve dans une certaine mesure sa contrepartie que dans la croyance aux jeunes et belles sorcières, ces êtres sans foi ni loi, à la rousse chevelure, qui naissent de la haine des mères vieillissantes pour ces filles ardentes, passionnées, tout récemment réglées, c'est-à-dire véritablement forte pour produire ce genre

de fruits. Dans la malédiction de Frieda s'est manifestée la torture d'une longue jalousie ; elle donne la mesure d'un des côtés de ses sentiments envers sa mère, ces sentiments que la grossesse a exaspérés jusqu'à la fureur. Car pour être enceinte, la mère a dû recevoir des marques de tendresse de la part du père, marques de tendresse que la fille revendique pour elle-même. Elle s'est indûment procuré cet enfant par magie, en a frustré sa fille.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous ai raconté l'histoire de Frieda ? Elle est typique. Pendant la grossesse de la mère, il n'est pas une fille qui ne brûle de jalousie ; ce sentiment ne se manifeste ou reste profondément enfoui dans le secret de l'inconscient, il ne cesse d'être écrasé, refoulé par la puissance du commandement moral : « Tes père et mère aimeras, sous peine de mort. » Parfois plus, parfois moins, mais toujours avec le même résultat : la genèse d'un sentiment de culpabilité.

Et que devient ce sentiment de culpabilité ? D'abord, il exige une punition, et, en fait, une punition dans la même forme que la faute. Frieda s'est moquée de l'infirme, elle mettra donc au monde un infirme. Elle a maudit et outragé sa mère : l'enfant qu'elle porte dans son giron le lui rendra. Elle a voulu dérober à sa mère l'amour de son père : l'enfant à venir lui réservera le même sort. Œil pour œil, dent pour dent.

Ne trouvez-vous point admissible que cette Frieda, qui voit sa vie et son bonheur menacés par l'enfant, ne puisse l'aimer et que quand les poisons amassés depuis son enfance resurgissent, elle aille jusqu'à éprouver une sorte de haine pour cette enfant, qui sera à son tour la jeune sorcière, plus belle, plus séduisante, maîtresse de l'avenir ?

Le sentiment de culpabilité que nourrit toute jeune fille à l'égard de sa mère la contraint automatiquement à être capable de haïr son enfant. C'est ainsi !

Sans doute allez-vous encore croire que j'exagère, que d'un cas isolé je tire toutes sortes de conclusions, puisque c'est ma manière de faire. Mais non, chère amie, cette fois-ci ma manière de faire. Mais non, chère amie, cette fois-ci, ce n'est pas exagéré. Je n'ai pas encore mentionné la cause la plus profonde du sentiment de culpabilité qui doit infailliblement déclencher l'angoisse et l'aversion, mais je l'ai évoqué l'autre jour. Il repose sur le fait que l'enfant, à la naissance et parce qu'il naît, fait couler le sang maternel. La femme qui a « des espérances » ne peut pas faire autrement que de craindre, car il est le vengeur. Et personne n'est assez bon pour toujours aimer le vengeur.

J'ai entrepris cette longue lettre parce que je désirais vous donner un aperçu de la complication des rapports entre mère et enfant. Espérons que vous ne l'avez pas compris ; autrement, je pourrais craindre de ne pas vous avoir signalé les coins les plus ténébreux. Peu à peu, nous parviendrons bien à nous entendre, soit que vous rejetiez tout : alors, nous aurons quand même correspondu pendant quelque temps ; soit que, comme moi-même, vous deveniez prudente, patiente pour ce qui concerne les relations humaines et que vous vous pénétriez de la conviction que chaque médaille a son revers.

Puis-je encore revenir en deux mots aux aventures de Frieda ? Je vous ai dit que, comme toutes les petites filles, elle revendiquait pour elle l'enfant de sa mère ; et pas seulement cette fois-là. Concevoir l'enfant de son propre père est un désir qui accompagne de façon mystérieuse et inconsciente la vie entière de la femme. Et à ce souhait d'inceste s'accroche le mot : idiot. Vous ne rencontrerez pas une femme à qui n'est jamais venue ou ne viendra jamais l'idée que son enfant naîtra idiot. Car la croyance que des relations avec le père ne peut résulter qu'un enfant également idiot. Le fait que l'infirme en question était également idiot a agi en ceci que les sentiments refoulés de cette époque avaient été empoisonnés aussi par le désir et l'angoisse sourdement ressentis, de l'inceste.

Il manque encore quelque chose pour que l'on ait une vue d'ensemble complète de l'image. Je vous ai entretenue autrefois du symbolisme des parties sexuelles. Eh bien, le symbole le plus clair de l'organe féminin, qui se révèle déjà dans le mot « matrice », c'est la mère. Pour le Ça symbolisant — et je vous ai dit que le Ça ne peut pas faire autrement que de symboliser — les parties sexuelles féminines sont la mère. Quand Frieda maudit sa mère, elle maudit en même temps le symbole, l'organe sexuel, sa propre nature de reproductrice, le fait qu'elle est femme et mère.

N'avais-je pas raison quand je disais que lorsqu'il est question du Ça, on ne pouvait que balbutier ? Il fallait que je le dise, il me faut le redire, sans quoi vous finiriez par me prendre pour un fou. Mais, vous verrez quand même qu'il y a quelque méthode dans cette folie.

De tout cœur votre

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

9

---

Vous êtes injuste, chère amie. Si la vie est compliquée, je n’y peux rien. Puisque vous voulez tout comprendre du premier coup, je vous conseille de nouveau de vous adresser aux manuels d’enseignement. Vous y trouverez les choses convenablement classées et clairement exposées. Il n’y règne ni brouillard ni obscurité, ou quand cela se produit, le manuel va son bonhomme de chemin après avoir fait remarquer : là, ce sont les ténèbres.

La science scolaire est comme un magasin de fournitures pour tapisseries. On y voit les pelotes les unes à côté des autres, fil, soie, laine, coton, dans toutes les nuances et chaque pelote est soigneusement enroulée ; quand vous prenez le bout du fil, vous pouvez le dérouler vite et sans peine. Mais j’ai gardé de mon enfance le souvenir des drames que cela faisait quand nous avons touché à la corbeille à ouvrage de ma mère et que nous avons embrouillé ses fils. Quelles difficultés, pour démêler les brins enchevêtrés les uns dans les autres ! Parfois, il ne restait qu’une possibilité, les ciseaux, qui tranchaient facilement tous les nœuds. Représentez-vous maintenant le monde tout entier perdu dans un embrouillamini de fils. Alors, vous vous trouverez — à condition que vous ayez assez d’imagination pour pouvoir vous en faire une idée et ne pas dire immédiatement, accablée : non, je

ne veux même pas penser à cela — alors, vous vous trouverez, dis-je, devant le vaste domaine où s'active le chercheur. Ce domaine est situé derrière la boutique, on ne le voit pas. Personne — à moins d'y être obligé — ne se rend dans cette pièce, où chacun tient un bout de fil entre ses doigts et bricole avec diligence. Il s'y trouve des querelles, de la jalousie, de l'entraide, du désespoir, et jamais l'un d'entre eux — même pas *un* d'entre eux — n'en trouve la fin. De temps à autre, un petit monsieur vient de la boutique et réclame un mélange de soie rouge ou de laine noire parce qu'une dame — peut-être vous — veut justement tricoter quelque chose de gentil. Alors, un homme fatigué, qui vient de laisser retomber ses mains, lassé du peu de succès de ses efforts, se souvient des quelques mètres de fil qu'il a réussi, au cours de plusieurs décennies, et avec mille difficultés, à extraire de l'in vraisemblable fouillis ; le garçon de magasin va chercher ses ciseaux, coupe ce métrage sans défaut et l'enroule, tandis qu'il se dirige vers la boutique, en une belle pelote. Vous, vous l'achetez et vous croyez connaître un morceau d'humanité ; eh oui !

L'atelier, dans le magasin duquel je sers en qualité de vendeur — car je n'appartiens pas à ces gens patients qui passent leur vie à démêler tout ce désordre, je vends des pelotes — donc, cet atelier est mal éclairé, le fil est mal filé et coupailé ou usé à mille endroits. On ne me donne jamais que de petites morceaux que je suis obligé de nouer ensemble, je me sers moi-même de temps à autre des ciseaux et quand il parvient enfin à la vente, le fil est déchiré par places ou le rouge et le noir ont été attachés l'un à l'autre, coton et soie mêlés, bref, c'est en somme une marchandise invendable. Je n'y peux rien. Ce qui est drôle, c'est qu'il existe encore des gens pour acheter ce genre de chose ; apparemment, des gens très enfantins, qui trouvent quelque agrément à la bigarrure et à l'irrégularité. Et le plus curieux, c'est que vous faites partie de ces gens.

Bon, par quoi commencerons-nous aujourd'hui ? par l'enfant, par le tout petit enfant, qui dort encore dans le ventre de sa mère. N'oubliez pas que c'est de la laine de fantaisie que je vous offre. Il est



un fait de l'existence de l'enfant pas encore né qui m'est toujours apparu comme particulièrement frappant : c'est qu'il est complètement isolé, qu'il n'a pas seulement un monde pour lui tout seul, mais qu'il est un monde en soi. S'il a un intérêt, et nous n'avons aucune raison de penser qu'il pourrait n'en point avoir, ou être intelligent, au contraire, son état anatomique et physiologique pourrait faire supposer que l'enfant pense, même sans être né et les mères confirment cette hypothèse par des observations effectuées sur l'enfant dans leur giron — si donc cet enfant pas encore né a un intérêt, ce ne peut être en substance que de l'intérêt pour lui-même. Il ne songe qu'à lui, tous ses affects sont dirigés sur son propre microcosme. Faut-il s'étonner que cette habitude, exercée dès les tous commencements, cette habitude inéluctable, l'être humain la garde tout au long de sa vie ? Car celui d'entre nous qui est honnête sait bien que nous rapportons toujours tout à nous ; c'est une erreur plus ou moins sincère que de croire que nous vivons pour les autres ou pour quelque chose d'autre. Cela, nous ne le faisons jamais, pas un instant, jamais. Et celui auquel en appellent ces promoteurs des sentiments de sacrifice, de renoncement, d'amour du prochain — le Christ, le savait bien ; car n'est-ce pas lui qui a émis ce commandement, considéré sans doute par lui comme le suprême idéal, presque impossible à atteindre : « Aime ton prochain comme toi-même ! » Remarquez bien, pas « plus que toi-même ». Ce commandement vient immédiatement après cet autre : « Tu aimeras Dieu de toute ton âme, de tout cœur, de tout ton être. » On peut se demander si ce commandement n'est pas, sous une autre forme, semblable à celui qui le suit, voire, dans une certaine mesure, identique. Mais nous pourrions échanger plus tard nos vues à ce sujet. En tout cas, le tout lui-même ; c'est pourquoi il flétrit les belles déclarations vertueuses des « gens de bien » de pharisaïques ou d'hypocrites, ce qu'elles sont, en effet. Aujourd'hui, la psychologie donne le nom de « narcissisme » à cet attrait de l'être humain pour lui-même, cette pulsion qui prend sa source dans la solitude de l'enfant pendant son séjour dans le giron maternel. Vous savez que Narcisse était amoureux de son image et qu'il se noya dans le ruisseau où il contemplait son reflet : une étonnante poétisation de la pulsion d'auto-satisfaction.

Vous vous souvenez de mon affirmation : l'objet qui occupe la capacité de l'être humain est d'abord et presque exclusivement sa propre personne. Les neuf mois de commerce avec lui-même auxquels la nature contraint l'être humain pendant la période pré-natale sont un excellent moyen d'atteindre ce but.

Avez-vous déjà essayé de vous mettre dans l'état d'âme de l'enfant à naître ? Faites-le donc. Redevenez toute petite, minuscule et retournez vous glisser dans le ventre duquel vous êtes sortie ; ce n'est point une invitation aussi absurde que vous semblez le croire et le sourire avec lequel vous écarterez cette proposition est puérilement aimable, une preuve que cette idée vous est familière. En fait, toute notre vie est dirigée à notre insu par ce désir de revenir à nouveau dans notre mère. Je voudrais me glisser en toi, combien de fois n'entend-on point ces mots ? Admettons que vous réussissiez à retourner dans le giron de votre mère. J'imagine que l'on doit éprouver l'impression de retrouver son lit, après une journée remplie de soucis, de peines, de travail et de plaisirs, de se laisser peu à peu gagner par le sommeil et de s'endormir avec l'agréable sensation d'être en sûreté, certain de n'être pas dérangé. Seulement, cette sensation doit être mille fois plus belle, plus profonde, plus paisible ; comparable, peut-être, à ce qu'une créature humaine sensible décrit quand elle raconte un évanouissement ou à ce que nous aimons tant à dire d'amis qui se sont doucement enfoncés dans la mort : ils se sont assoupis.

Dois-je insister davantage sur le fait que le lit est un symbole du giron maternel, de la mère elle-même ? Je vais même plus loin dans mes assertions. Avez-vous encore présent à la mémoire ce que je vous écrivis de la pensée et des agissements symboliques de l'être humain ? Je vous disais qu'il était soumis à la volonté du symbole et obéissait docilement à ce que cette force du destin réclamait de lui, qu'il découvrait ce que la symbolisation lui commandait de découvrir. Pour conserver l'apparence de notre ressemblance avec Dieu, nous nous glorifions, bien sûr, de nos découvertes comme d'œuvres provenant

de notre pensée consciente, de notre génie et nous oublions complètement que l'araignée a trouvé dans sa toile un outil qui n'est pas moins génial que le filet avec lequel nous prenons les poissons, et que les oiseaux construisent des nids qui soutiennent la comparaison avec nos maisons. C'est une erreur que de vanter l'intelligence humaine, de lui attribuer le mérite de tout ce qui s'est accompli, une erreur compréhensible parce qu'elle repose sur les sentiments de la toute-puissance de l'être humain. En réalité, nous sommes les instruments du Ça, qui fait de nous ce qu'il veut et le seul fait de tomber parfois sur la piste de l'action du Ça vaut la peine qu'on s'y attarde. Pour être bref : je crois que l'être humain n'a pu faire autrement que de découvrir le lit parce qu'il ne peut se débarrasser de sa nostalgie du ventre maternel. Je ne crois pas qu'il l'ait conçu pour être couché plus à l'aise, et pas davantage pour donner libre cours à sa paresse, mais parce qu'il aime sa mère. Il me semble même probable que la paresse de l'homme, le plaisir qu'il prend à son lit, à rester couché jusque tard dans la journée est la preuve du grand amour qu'il porte à la mère, que les paresseux épris de sommeil sont les meilleurs enfants. Et si vous songez que plus l'enfant aimait sa mère, plus il doit lutter pour se détacher d'elle, des natures comme celles de Bismarck ou du Vieux Fritz — dont l'ardent zèle au travail offre un contraste curieux avec leur grande paresse — vous deviendront compréhensibles. Leur labeur incessant est une rébellion contre les liens de leur amour d'enfant qu'ils traînent derrière eux.

Cette rébellion est explicable. Plus l'enfant s'est senti à l'aide dans le sein de sa mère, plus profonde sera sa terreur de naître ; plus il aime tendrement le giron dans lequel il repose, plus forte sera son horreur de ce paradis de la paresse duquel il pourrait à nouveau être banni.

Bien chère amie, je vous prie très sérieusement de réfléchir longuement avant de continuer cette correspondance avec moi. Si vous m'écoutez, je vous conduirai si loin de tout ce que pensent les gens raisonnables qu'il vous sera difficile ensuite de retrouver intacte votre raison. Un grand nombre d'érudits, d'historiens ont tourné et retourné

dans tous les sens la vie spirituelle de Bismarck et sont parvenus à la conclusion qu'il ne tenait guère à sa mère. Il la mentionne à peine, et, quand il le fait, ses paroles sont empreintes de rancune. Voici qu'à présent, j'affirme que la mère a été le centre de sa vie, a été l'être qu'il a le mieux aimé. Et je n'apporte comme preuve qu'un fait : il détestait le travail et ne cessait d'œuvrer, il rêvait de repos et fuyait cependant l'inaction, il aurait aimé dormir et son sommeil était agité. C'est véritablement une gageure que de s'attendre à être cru. Mais avant de prononcer le mot de « sot », prenons encore deux ou trois autres exemples tirés de la nature de Bismarck. D'abord, il y a ce curieux phénomène que les observateurs consciencieux ne manquent pas d'évoquer ; il parlait — chose insolite chez un homme de cette stature massive — avec une voix aiguë. Pour nous autres, cela signifie que quelque chose, chez cet homme, était demeuré puéril, se dressait contre la vie comme l'enfant contre sa mère, une hypothèse confirmée par certains traits de caractère du Chancelier de Fer, qui possédait en réalité des nerfs d'adolescent. Il n'est cependant même pas besoin de connaître les diverses propriétés individuelles de sa personnalité pour dire d'un homme doué d'une voix si aiguë : il est infantile et c'est un « fils à maman ».

Remémorez-vous donc — il y a bien longtemps — le jour où nous allâmes ensemble au Teutscher Theater pour voir Joseph Kainz dans Roméo ? Vous souvient-il combien nous nous étonnâmes de ce que, dans les scènes d'amour, le diapason de sa voix se faisait plus clair et avec quelle résonance étrangement adolescente il prononçait le mot amour ? J'y ai souvent repensé depuis, car ils sont légions, ceux qui — si mâles soient-ils — prononcent ce mot « amour » d'une voix claire. Pourquoi ? Parce qu'à ce mot, se réveille soudain en eux ce premier amour, profond, impérissable qu'ils ont ressenti dans leur enfance pour leur mère, parce qu'ainsi, ils veulent dire, ils sont obligés de dire sans le vouloir : « Je t'aime comme j'ai aimé ma mère et quel que soit l'amour que je donne, il n'est qu'un reflet de mon amour pour elle. » Personne ne vient facilement à bout de cette entité qu'est la mère ; jusqu'à la tombe, elle nous berce dans ses bras.

Il y a Bismarck encore un autre trait où apparaît le « fils à maman » : il fumait beaucoup. Pourquoi trouvez-vous si drôle que je considère la manie de fumer comme une preuve d'infantilisme et d'attachement à la mère ? Ne vous est-il encore jamais venu à l'esprit combien l'action de fumer ressemble à l'action de téter le sein de sa mère ? Vous avez des yeux et vous ne voyez pas. Prêtez donc attention à ce genre de menus faits quotidiens ; maints secrets vous seront révélés ; et pas uniquement celui-ci : le fumeur est un « fils à maman ».

Pour moi, il n'y a pas de doute — et je pourrais longtemps discuter là-dessus : cet homme fort était profondément dominé par l'imgo de la mère. Vous connaissez ses pensées et ses souvenirs. N'avez-vous pas été frappé de ce que ce réaliste ait jugé nécessaire de raconter un rêve ? Le rêve où il fait sauter d'un coup de baguette une falaise qui lui barrait la route ? Ce n'est pas le rêve qui est surprenant ; pour quiconque s'occupe de rêves, il est parfaitement clair que le désir de l'inceste, le complexe d'Œdipe s'y trouve caché. Ce qui est curieux c'est que Bismarck l'ait narré. Tout près de la tombe, il était encore tellement soumis à la puissance de sa mère qu'ils s'est senti contraint de glisser ce secret de sa vie au beau milieu du récit de ses hauts faits.

Vous voyez, chère amie, il suffit d'un peu de bonne volonté pour reconnaître dans l'existence de chaque être humain l'action de l'imgo de la mère. Et je possède, moi, cette bonne volonté. Reste à savoir si ce que je pense est exact ; cela, vous en déciderez à votre guise. Mais je n'attache pas beaucoup d'importance au fait d'avoir raison. Ce qui me tient à cœur, c'est de graver une petite règle dans votre mémoire, parce que je la trouve utile dans les rapports avec soi-même et avec les autres : l'on maudit ce que l'on aime.

Observez et voyez contre quoi s'élèvent les gens, ce qu'ils méprisent, ce qui les dégoûte. Derrière les invectives, le mépris, le dégoût se cache toujours et sans aucune exception un grave conflit qui n'a pas

trouvé sa conclusion. Vous ne pourrez jamais faire fausse route en supposant que l'homme a beaucoup aimé et aime encore ce qu'il déteste, qu'il a admiré et admire encore ce qu'il méprise, qu'il a désiré avec âpreté et désire encore ce qui le dégoûte. Abominer le mensonge, c'est se mentir à soi-même. Si la saleté inspire l'horreur, c'est parce qu'elle représente une dangereuse tentation ; mépriser quelqu'un signifie qu'on l'admire et l'envie. Et le fait que les femmes — et aussi les hommes — ont peur des serpents a une signification profonde, car il est un serpent qui règne sur le monde et sur la femme. En d'autres termes, les profondeurs de l'âme, dans lesquelles reposent les complexes refoulés, ce trahissent par des résistances. Pour qui s'occupe du Ça, il est deux choses desquelles on *doit* tenir compte : le transfert et les résistances. Et pour qui traite les malades, qu'il soit chirurgien, accoucheur ou médecin de médecine générale, il ne pourra vraiment venir en aide au patient que s'il réussit à utiliser les transferts du malade et à réduire les résistances.

Je ne verrais aucune objection à ce que vous jugiez et condamnerez selon cette règle votre toujours fidèle

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

10

---

Merci pour l'avertissement, chère amie. Je vais essayer de reprendre pied sur la terre ferme. Mais pas encore aujourd'hui, pourtant.

Il faut que je vous conte quelque chose. Pendant d'agréables heures de solitude, je suis parfois en proie à une vision curieuse. Je m'imagine alors que, poursuivi par des ennemis, je me précipite vers un gouffre dont le bord rocheux, tel un toit s'avancant loin au-dessus du vide, domine la paroi abrupte. Un nœud lâche attache à un tronc d'arbre une corde qui pend dans le vide. Je glisse le long de la corde et me balance çà et là, vers le mur de roc ou m'en écartant, en oscillations de plus en plus larges. Et avant, en arrière, je plane au-dessus de l'abîme, tendant soigneusement mes jambes en avant de mon corps pour qu'il n'aille point s'écraser contre la falaise. Il y a, dans ce balancement, une sorte de charme plein de séduction et mon imagination le fait durer. A la fin, cependant, j'atteins le but. Une grotte, creusée par la nature, se trouve devant moi ; elle est dissimulée à tous les yeux humains, je suis seul à la connaître et, d'un large et souple élan, je vole à l'intérieur et suis sauvé. L'ennemi contemple du haut de la falaise le vertigineux abîme et revient sur ses pas, persuadé que je gis au fond, fracassé.

J'ai souvent pensé que vous m'envieriez si vous saviez à quel point les délices de ce rêve sont doux. Puis-je les interpréter ? Cette grotte dont je suis le seul à connaître l'entrée, c'est le giron de ma mère. L'ennemi qui me poursuit, sa haine satisfaite, me croit broyé au fond du ravin, c'est le père, l'époux de cette mère, qui se glorifie d'être son maître et ignore cependant l'empire, jamais pénétré, impénétrable, de son giron. En définitive, ce rêve ne signifie rien d'autre que ce que j'avais coutume de répondre, dans mon enfance, quand on me demandait : « Qui veux-tu épouser ? » Il ne me venait pas à l'esprit que je pusse épouser une autre femme que ma mère. Si ce vœu le plus profond de mon être a été réduit à un rêve symbolique lourd de sens, c'est indubitablement à la solitude désolée de mes années d'école que je le dois. Il n'y a plus que l'incommunicable sentiment de délices du balancement pour révéler encore l'ardeur de l'affect. Et le fait que je n'ai conservé pour ainsi dire aucun souvenir de la période située entre ma douzième et ma dix-septième année est une preuve des combats qui se sont déroulés en moi. C'est une chose bien curieuse que ces séparations d'avec la mère, et je peux dire que le destin m'a traité avec indulgence.

Cela m'est à nouveau apparu aujourd'hui. J'ai remporté de haute lutte un dur combat avec un jeune homme, qui insiste pour se faire soigner par moi, mais tremble de peur et se montre incapable de prononcer une parole dès qu'il se trouve en ma présence. Il est parvenu à m'identifier à son père et quoi que je fasse, il reste persuadé — ou peut-être son Ça reste persuadé — que j'ai un grand couteau caché quelque part, que je vais m'emparer de lui et lui dérober les insignes de sa virilité. Et tout cela parce qu'il a passionnément aimé sa mère, morte depuis longtemps. Chez cet être a dû exister — pendant des années ou par instants seulement — existe éventuellement encore un désir furieux de faire de sa mère sa maîtresse, de posséder son corps. De ce désir, de cette envie de l'inceste est née la peur de la vengeance du père, qui coupera d'un coup de couteau destructeur le membre lubrique.



Qu'un malade voie un père dans son médecin s'explique. Le transfert au médecin de l'affect envers le père ou la mère survient au cours de tous les traitements ; il est déterminant pour le succès et selon que le patient, dans sa vie sentimentale, a été plus attaché à son père ou à sa mère, il préférera le médecin énergique ou le médecin débonnaire. Il vaut mieux pour nous autres médecins rester conscients de ce fait ; car les trois quarts de notre succès, sinon bien davantage, reposent sur l'enchaînement de circonstances qui nous a donné quelque ressemblance de caractère avec les parents du patient. Et la plupart de nos échecs peuvent également être attribués à ce genre de transferts, ce qui, dans une certaine mesure, peut consoler notre orgueil du dépit que l'on éprouve à reconnaître le transfert comme le seul médecin. « Sans mérite ni dignité », ces paroles de Luther doivent rester présentes à l'esprit de ceux qui veulent vivre en paix avec eux-mêmes.

Il n'y a donc rien de remarquable à ce que mon patient recherche en moi son père ; mais il est frappant qu'il ait choisi un médecin-père, lui qui est attaché à l'imgo de la mère, et l'on peut en conclure qu'il est également attaché au père et à la mère, sans qu'il s'en rende compte. Cela donnerait de bonnes perspectives de succès. A moins que son Ça ne l'ait poussé chez moi, parce qu'il veut, par un traitement manqué un certain nombre de fois chez un certain nombre de professeurs et de médecins, se prouver à lui-même que son père est un malheureux être inférieur. Alors, il n'y a, certes, guère d'espoir que je puisse lui venir en aide. Je ferais mieux de lui expliquer cet état de choses et de l'envoyer chez un médecin du genre maternel. Mais je suis un optimiste impénitent et je pars du principe que, malgré sa peur, au fond de lui-même, il croit à ma supériorité et l'aime, encore qui se plaise à introduire un peu de méchanceté dans le traitement. Ces malades qui vous jouent de bons tours ne sont pas rares. Quoi qu'il en soit, la situation est douteuse et seule l'issue du traitement m'apprendra ce qui a engagé le malade à venir chez moi.

Je connais un moyen de faire apparaître les sentiments cachés d'un être humain à mon endroit, tels qu'il les ressent au moment même ; et

parce que vous êtes une petite femme gentille et sage, que je vous sais, en outre, douée de suffisamment d'humour pour l'employer sans en être offusquée, je vais vous le révéler. Demandez donc à celui — ou celle — dont vous voudriez connaître le cœur, de proférer une hypothèse injurieuse. Et si, comme il faut s'y attendre, il vous répond « Oie ! », vous pouvez vous l'appliquer sans hésitation et en conclure, sans vous fâcher, que vous cancanez trop. Mais n'oubliez pas qu'une oie bien rôtie est un mets délicieux, et que, par conséquent, cela peut être aussi bien interprété comme un compliment que comme une injure.

Eh bien, j'ai au moment propice, prié mon malade de tenir un propos injurieux et il répondit promptement, comme je m'y étais attendu, par le mot « Bœuf ! ». Cela semble résoudre le problème : mon jeune ami me trouve stupide ; stupide et cornu. Mais cela a pu être l'impression d'un instant, qui passera, du moins, je l'espère. Ce qui m'intéresse dans ce mot, c'est autre chose. Comme un éclair au milieu des ténèbres, il illumine un instant les points obscurs de la maladie. Le bœuf est châtré. Si, comme il se doit pour un médecin bien élevé, je fais mine de ne pas entendre l'aigre raillerie qui me relègue au rang d'eunuque, je trouve dans le mot « bœuf » une nouvelle explication de l'angoisse de mon patient ; il me rapproche même de la solution généralement applicable à un problème d'une extrême importance, que nous appelons dans notre jargon médical « le complexe de castration ». Quand je connaîtrai ce complexe de castration dans tous ses détails et dans son ensemble, je me considérerai comme un médecin universel et des innombrables millions qui ne pourront manquer d'affluer dans mon coffre-fort, je vous en allouerai généreusement un. Ce mot « bœuf » m'apprend en fait que mon client a eu à un moment donné le désir et l'intention de châtrer son propre père, afin de faire du taureau un bœuf et qu'à cause de ce souhait impie et en raison de la loi « œil pour œil, dent pour dent, queue pour queue... » il craint pour son propre sexe. Qu'est-ce qui a pu motiver ce désir chez lui ?

Vous êtes prompte à la réponse, chère amie, et je vous envie votre rapidité et votre sûreté. « Si, » dites-vous, « cet homme est dominé par l'envie d'avoir sa mère pour maîtresse, il ne peut pas supporter qu'un autre — son père — la possède ; il devra tuer son père, comme Œdipe a tué Laïos, ou il devra le châtrer pour en faire un inoffensif esclave de harem. » Hélas ! Dans la vie, les choses ne sont pas si simples et il va falloir vous armer de patience pour prêter attention à la longue exposition qui va suivre.

Mon malade fait partie de ces gens dont l'attitude sexuelle est entachée de dualisme, qui adressent leurs affects aussi bien au sexe masculin qu'au féminin ; il est, pour me servir encore de mon cher jargon médical, à la fois homosexuel et hétérosexuel. Vous savez que, chez les enfants, cette double sexualité est générale. D'après mes observations, j'ajoute que cette dualité d'attitude indique chez l'adulte une persistance du Ça infantile qui mérite l'attention. Chez mon patient, la situation se complique encore du fait que, vis-à-vis des deux sexes, il peut se sentir également homme ou femme ; par conséquent, qu'il dispose des possibilités de passion les plus variées. Il se peut donc qu'il ne veuille châtrer son père que dans le but de faire de son père sa maîtresse et, d'autre part, la peur qu'il éprouve de voir son père lui couper les parties sexuelles peut représenter un désir refoulé d'être l'épouse du père.

Mais j'oublie complètement que vous ne pouvez pas du tout comprendre ce que j'entends quand je dis qu'un être humain veut supprimer les organes génitaux masculins pour faire de l'homme une femme. Puis-je vous inviter à me suivre dans la chambre d'enfants ? Voici Grete, assise sur la commode à toilette, dans la nudité de ses trois ans ; elle attend que la nurse revienne avec l'eau chaude des ablutions du soir. Voici devant elle le petit Hans, qui regarde avec des yeux pleins de curiosité entre les petites jambes étalées ; il indique du doigt la fente rouge et entrouverte de sa sœur et demande : « Coupé ? » — « Non, toujours été comme ça ! »

S'il ne m'était pas si désagréable de citer — dans ma famille, c'était la coutume, et ma mère comme mes frères nous ont mille fois torturés, moi et mon orgueil, en affirmant qu'ils citaient bien mieux que moi, pauvre petit Benjamin ; et je ne compte plus les hontes et les quolibets que je me suis attirés en citant de travers — si cela ne me paraissait pas si bête, je parlerais du sens profond des jeux enfantins. Au lieu de quoi, je vous confierai tout bonnement ce que cette histoire de mutilation signifie. A une époque quelconque — il est curieux que personne, ou presque, ne se souvienne du moment où cela s'est produit — et il est encore plus curieux que je pense et écrive mes phrases avec tant de discontinuité. Cela vous permet de vous rendre compte à quel point il me devient difficile d'entrer dans ces sujets et je vous laisse en tirer vos conclusions en ce qui concerne mon propre complexe de castration.

Donc, à un instant donné, le petit garçon s'aperçoit de la différence entre les deux sexes. Chez lui, chez son père, chez ses frères, il voit un appendice, tout particulièrement amusant à regarder et se prêtant à des jeux. Chez la mère et la sœur, il voit en revanche un trou, où luit la chair à nu, comme une blessure. Il en déduit, vaguement et d'une manière incertaine, comme il appartient à son jeune cerveau, qu'une partie de l'être humain, la petite queue, avec laquelle ils viennent au monde, est enlevée, arrachée, invaginée, écrasée ou rognée pour qu'il y ait aussi des filles et des femmes ; car le Bon Dieu en a besoin pour faire des enfants. Et de nouveau à un moment donné, dans le trouble où le jettent ces choses inouïes, il se persuade que la petite queue est vraiment coupée, car maman, au lieu d'un pipi jaune, fait de temps en temps dans le pot du sang rouge. Donc, on lui coupe parfois le faiseur de pipi, le petit robinet, duquel jaillit l'eau ; cela se passe de nuit et c'est papa qui opère. A dater de cet instant, le petit garçon commence à éprouver une sorte de mépris pour le sexe féminin, une angoisse pour sa propre virilité et une envie pleine de pitié de remplir le trou de la mère et, en outre, celui d'autres filles et femmes avec son petit robinet, de coucher avec elles.

Ah, chère amie ! je ne m'imagine pas avoir ainsi trouvé la solution de l'éternel et mystérieux appel de l'amour. Le voile demeure duquel j'essaie de soulever l'un des coins ; et ce que j'aperçois derrière est obscur. Mais c'est au moins une tentative. Et je ne m'imagine pas non plus que le garçon entrevoit clairement cette théorie sexuelle infantile — ne vous effrayez pas de mes termes savants. — Mais c'est précisément parce qu'il ne les entrevoit pas avec clarté, parce qu'il n'ose pas s'en faire une idée bien nette, parce qu'il échafaude toutes les cinq minutes une théorie différente, pour la rejeter ensuite, bref, parce qu'il n'amasse pas ces choses dans son inconscient, qu'elles ont sur lui une action aussi grande. Car ce qui façonne notre vie et notre être n'est pas uniquement le contenu de notre conscient, mais, et dans une certaine mesure bien plus grande, notre inconscient. Entre les deux — les régions du conscient et celles de l'inconscient — il y a un filtre et au-dessus, dans le conscient, ne restent que les grosses choses ; le sable pour le mortier de la vie tombe dans les abîmes du Ça ; en haut ne se fixe que l'ivraie, alors qu'en bas s'accumule le grain pour le pain de la vie, tout en bas, dans l'inconscient.

Avec mes meilleures amitiés

Patrick Troll

Le Livre du Ça (1923)

11

---

Vous écrire, ma très chère amie, est un plaisir. Quand je raconte l'histoire de la castration à d'autres, ils se fâchent, m'envoient promener et me traitent comme si c'était moi le responsable du péché et de la malédiction originels. Vous, en revanche, vous établissez aussitôt les parallèles avec la légende de la Création et, pour vous, la côte d'Adam dont on a tiré Ève est la partie sexuelle de l'homme. Vous avez raison et vous m'en voyez tout heureux.

Puis-je cependant attirer encore votre attention sur certains petits détails ? D'abord, une côte, c'est dur et raide. Ce n'est donc pas tout uniquement du pénis qu'est sortie la femme, mais du phallus, dur, raide, osseux, le phallus érigé du désir. Pour l'âme humaine, la volupté est un péché, un acte répréhensible et punissable. La punition par castration suit la volupté. La volupté fait de l'homme une femme.

Faites une pause dans votre lecture, chère élève, et rêvez un peu à ce que cela a pu signifier et signifie encore pour le genre humain, pour son développement, que de ressentir comme un péché sa pulsion la plus forte, une pulsion impossible à dominer, que la volonté parvient tout juste à refouler, qui ne sera jamais détruite ; ce que cela a pu signifier et signifie encore pour lui qu'un phénomène naturel, inévita-

ble, l'érection, soit un sujet d'opprobre et de honte. C'est du refoulement, de l'obligation de refouler ceci et cela qu'est formé le monde dans lequel nous vivons.

Puis-je vous aider un peu ? Ce qui est refoulé est repoussé de la place occupée précédemment, comprimé et présenté sous une forme nouvelle, cela resurgit sous l'aspect d'un symbole : la prodigalité devient de la diarrhée, l'avarice constipation ; le désir d'engendrer, colique ; l'acte de chair devient une danse, une mélodie, un drame, s'édifie sous les yeux des hommes en une église, avec la saillie masculine de son clocher, les mystérieuses voûtes du giron maternel ; cela devient aussi le tender d'une locomotive, le martèlement rythmique du paveur ou encore la cadence de la hache chez le bûcheron. Prêtez l'oreille à la résonance des voix, aux nuances du ton, à la beauté des vocables ; laissez-vous bercer par le bien-être intime que vous en ressentez, que cela éveille doucement, insensiblement dans toute votre personne ; écoutez jusqu'au tréfonds de votre âme et niez, osez encore nier que tout ce qui est bon est un symbole des corps humains palpitants au ciel de l'amour ! Et tout ce qui est mal ! Mais que résulte-t-il du refoulement de l'érection, cette aspiration au sommet menacée de la malédiction de la castration ? L'être humain étend les bras vers le ciel, il lève la tête, se dresse sur ses pieds, laisse errer sur le monde des yeux curieux, saisit avec son cerveau pensant tout ce qui est, croît, grandit et reste debout ! Voyez donc, ma chère, c'est un être humain, le refoulement et le symbole en ont fait un maître. N'est-ce pas beau ? Et pourquoi les mots *schlecht* (mal, mauvais) et *Geschlecht* (sexe) ont-ils pour nos oreilles une résonance presque semblable ?

En ce qui concerne le Ça, sa nature et ses pensées secrètes, on peut les redouter, les admirer avec étonnement ou en sourire. C'est du mélange de ces trois sentiments que tout dépend. On aimera celui qui parviendra à les faire résonner harmonieusement, car il sera digne d'être aimé.

Mais d'où vient que l'être humain ressente l'érection comme un péché, qu'il se dise vaguement : à présent, tu vas être transformé en femme, on va t'ouvrir un trou dans le ventre ? Nous savons maintes choses de l'âme humaine, desquelles une petite partie seulement peut être révélée, cependant qu'un grand nombre n'ont jamais été complètement élucidées. Mais il y a deux points desquels je peux vous parler. L'un d'eux se rapporte à un incident dont nous fûmes tous deux témoins et qui, au moment même, nous avait fort réjouis.

La journée avait été belle, le soleil chaud, la forêt verte ; les oiseaux chantaient et dans le tilleul bourdonnaient des abeilles. Comblés des fraîches offrandes de la nature, nous arrivâmes auprès de vos enfants juste à temps pour mettre le petit garçon au lit. C'est alors que je lui demandai : « Qui veux-tu épouser plus tard ? » Il jeta ses bras autour de votre cou, vous embrassa et s'écria : « Mais ma Maman, voyons ! Qui d'autre ? » Jamais auparavant et jamais depuis je n'ai entendu pareille déclaration d'amour. Et vos yeux brillèrent soudain du doux éclat de la félicité du complet don de soi. Il en est ainsi de tous les garçons : ils aiment leur mère, non pas d'une manière enfantine, candide, pure, mais avec une ferveur et une passion toutes pénétrées de sensualité, avec la force irrésistible d'un amour sexuel ; car enfin, qu'est la sensualité de l'adulte comparée aux vives sensations et au désir immodéré de l'enfant ? Cette flamme ardente d'amour, due certainement à une année de jouissance corporelles communes à la mère et à l'enfant, s'apaise sous l'influence de la loi et des coutumes, et aussi devant le nuage dont la conscience sourdement coupable de la mère assombrit le visage de celle-ci, son mensonge, son hypocrisie ; et sous ce désir, on devine le couteau luisant qui privera le garçon de ses armes amoureuses. Œdipe.

Il existe des peuples qui tolèrent les unions entre frères et sœurs ; il existe des peuples chez lesquels la coutume veut que la fille nubile passe par les bras de son père avant que le mari ait le droit d'y toucher. Mais jamais, au grand jamais, depuis que le monde est monde, jamais, tant que le monde vivra, il ne sera permis au fils de partager la



couche de sa mère. L'inceste avec la mère est considéré comme le crime suprême, plus grave que le matricide ; c'est le péché des péchés, le péché en soi. Pourquoi en est-il ainsi ? Donnez-moi une réponse, amie. Peut-être en cette matière la femme en saura-t-elle davantage que l'homme.

Voici donc le premier point : parce que chaque érection représente le désir de la mère — j'insiste : selon la loi du transfert, chaque érection sans exception — elle est accompagnée de la phobie de la castration. On est puni par où l'on a péché, la femme par le cancer du sein ou de la matrice, parce qu'elle a péché par les seins et l'abdomen ; l'homme par des plaies, du sang et la folie, parce qu'il a blessé, eu des mauvaises pensées ; mais tous, ils sont poursuivis par le fantôme de l'émasculatation.

L'autre point se rapporte à l'expérience : chaque érection est suivie d'une relaxation. N'est-ce pas une émasculatation ? Cette sorte d'atonie est une castration naturelle et est une des sources symboliques de la phobie.

N'est-il pas curieux que les gens s'obstinent à prétendre que l'on peut se détruire par la volupté ? Et cependant, la nature, par l'avertissement symbolique de la relaxation, a créé des limites insurmontables à tout gaspillage. Ces racontars ne sont-ils que le résultat de la peur née du complexe d'œdipe, du spectre de l'onanisme, de quelque autre singularité de l'âme humaine, à moins que ce ne soit peut-être la jalousie ? La jalousie de l'impuissant, du frustré, la jalousie que tout père éprouve pour son fils, toute mère pour sa fille, le plus vieux pour le plus jeune ?

J'ai fait un vaste détour et je voulais pourtant vous parler de la création de la femme, tirée de la côte d'Adam. Veuillez considérer, je vous prie, qu'à m'origine, Adam est seul. Si cette tendre chair, qu'il a en excédent sur celle qui sera plus tard dévolue à la femme, doit devenir une côte dure, le désir déterminant l'érection ne peut jaillir que de

son amour pour lui-même, il doit être narcissiste. Adam ressent le plaisir par son propre intermédiaire ; il se procure à lui-même la satisfaction, la transformation de la chair en côte. Et la création de la femme, l'ablation de la côte de manière que la blessure de la femme en résulte, cette castration est en définitive la punition de l'onanisme. Et comment l'être humain — s'il a vu là l'origine de la sanction méritée par l'onanisme — comment aurait-il pu choisir pour la craindre une autre punition que la castration, alors que tout acte de masturbation est inéluctablement suivi de la castration symbolique, la relaxation ?

Jusque-là, la chose est relativement claire. Mais reste à savoir pourquoi l'être humain considère que l'onanisme est un péché. Il serait facile de trouver au moins une demi-réponse à cette question. Imaginez un nourrisson, un petit garçon. Il faut d'abord qu'il apprenne à se connaître, à tâter tout ce qui peut être tâté, à jouer avec tout ce qui fait partie de lui, avec ses oreilles, son nez, ses doigts, ses orteils. Devrait-il, au cours de ces explorations et de ces jeux, laisser de côté par moralité native ce petit gland accroché à son ventrelet ? Bien sûr que non. Mais que se passe-t-il, quand il joue ainsi ? Se tirer ou de tripoter sont des actes suscités, encouragés, voire favorisés de toutes les manières possibles par la mère ravie. Mais dès que le petit enfant joue avec le gland, surgit une grande main, une main métamorphosée par la puissance créatrice de mythes du petit être humain en main de Dieu ; elle écarte la patoche enfantine. Peut-être, ou plutôt sûrement, le visage de cette personne à grandes mains, la mère, par conséquent, prend-il une expression de sévérité, d'angoisse, de culpabilité. Jugez de l'étendue de l'effroi de l'enfant, de l'impression énorme qu'il ressent lorsqu'à chaque répétition de cet acte, et uniquement quand il s'agit de cet acte, la main de Dieu intervient pour l'empêcher. Tout cela se passe à une époque où l'enfant ne parle pas encore ; mieux, où il ne comprend même pas les mots parlés. Cela se grave au tréfonds de son âme, plus profondément encore que la parole, la marche, la mastication ; plus profondément que les images du soleil et de la lune, que la notion de ce qui est rond, de ce qui est anguleux, du père et de la mère ; « Défense de jouer avec ton sexe ! », et immédiatement surgit cet-

te pensée : « Tout plaisir est répréhensible ». Et peut-être l'expérience ajoute-t-elle : « Si tu joues avec tes parties sexuelles, on te retirera quelque chose ! » faisant s'enchaîner l'inévitable idée suivante : « ...Et pas seulement ta petite main, mais aussi ta petite queue... » Nous ne savons rien de l'enfant ; nous ne savons pas jusqu'à quel pont il possède un sentiment de personnalité, s'il naît avec la sensation que ses mains et ses jambes « sont à lui » ou s'il lui faut conquérir cette notion. A-t-il dès le commencement l'impression d'être un « Moi », d'être séparé de l'univers qui l'entoure ? Nous l'ignorons ; nous ne savons qu'une chose : c'est qu'il ne commence qu'assez tard, vers sa troisième année, à se servir de ce petit mot « Je ». Est-il tellement audacieux d'imaginer qu'à l'origine, il se considère par moments comme un étranger, comme « un autre », car le petit Hans ne dit pas : « Je veux boire... », mais bien : « Hans veut boire... » Nous autres humains, nous sommes de drôles d'oiseaux : nous n'osons même pas nous renseigner à ce sujet, pour la simple raison que nos parents nous ont interdit de poser trop de questions.

Il subsiste encore, dans cette légende de la création, une difficulté que je voudrais brièvement signaler. Nous interprétons tous deux la naissance de la femme à partir de la côte comme métamorphose de l'homme en femme par la castration. Dans ce cas notre pensée rationnelle réclame deux Adam, un qui demeure Adam et l'autre qui devient Ève. Mais ce n'est qu'une objection stupide, tendant vers la rationalisation. En effet, la poésie s'est-elle jamais laissé arrêter par l'idée de faire d'une personne deux ou de deux une ? L'essence du drame repose sur le fait que le poète se divise en deux, voire en vingt personnes, le rêve procède de la même manière, tout le monde agit ainsi ; car on ne perçoit dans le monde environnant que ce qu'on est soi-même, on se « projette » sans cesse dans chaque objet. C'est la vie, elle doit être ainsi, le Ça nous y oblige.

Mes excuses, vous n'aimez pas philosopher. Et peut-être avez-vous raison. Retournons au royaume de ce qu'on appelle les faits.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je vais lui donner une aide semblable à lui-même » dit Dieu le Père et il crée un être qui, là où l'homme possède une excroissance, a une ouverture ; qui, là où l'homme est plat, voit pousser deux seins. C'est donc là l'essentiel pour son rôle d'aide. L'enfant réfléchit de la même façon : pour que l'enfantement soit possible, il faut qu'Adam, par la soustraction de sa côte, devienne une Ève. Un tel accord entre l'âme populaire et l'âme enfantine n'est-il pas remarquable ? Si cela vous tente, nous pourrions approfondir aussi les contes et les mythes, les styles de construction et les découvertes techniques des peuples ; il n'est pas impossible que nous y trouvions beaucoup de traces d'infantilisme. Ce ne serait pas sans importance ; cela nous rendrait patients envers les petits enfants, desquels le Christ a dit : « Le royaume des Cieux est à eux... » Peut-être même retrouverions-nous notre étonnement, perdu depuis si longtemps, notre adoration pour l'enfant ; ce qui, en notre siècle de malthusianisme, signifierait quelque chose.

Mais veuillez considérer le mot « aide ». Il n'est pas question que l'homme soit métamorphosé dans son essence, dans ses aspirations ; malgré la castration, il demeure le même, reste ce qu'il était : un être centré sur lui-même, qui s'aime lui-même, qui recherche son propre plaisir et le trouve. Simplement, quelqu'un est né qui « l'aidera » ; quelqu'un qui lui permettra de placer son plaisir ailleurs que dans son corps. La pulsion de ses rapports avec lui-même n'a pas disparu, le pénis ne s'est pas évanoui, il est toujours là, Adam n'a pas changé ; comme avant, il est soumis à l'obligation de se procurer du plaisir à lui-même. C'est une chose bizarre.

Comment ? Serait-il possible que tout ce que sages et fous prétendent, à savoir, que la masturbation est un succédané des rapports sexuels, provient du manque d'un objet, se produit parce que l'homme n'a pas de femme sous la main au moment où le désir le prend, et qu'en conséquence il s'arrange comme il peut ; tout cela serait faux ? Examinez les faits. L'enfant, le nouveau-né, pratique l'auto-satisfaction ; l'adolescent recommence et — fait curieux quand on y

réfléchit — le vieillard et la femme âgée s'y remettent. Entre l'enfance et la vieillesse se place une période où l'onanisme disparaît la plupart du temps et où surgissent les rapports avec d'autres êtres. Les rapports sexuels seraient-ils par hasard un succédané de la masturbation ? Et serait-il vrai, comme il est dit dans la Bible, que les rapports sexuels ne sont rien d'autre qu'une aide ?

Oui, bien chère amie, c'est ainsi. C'est parfaitement vrai, l'auto-satisfaction existe toujours, en dépit de l'amour, du mariage, en marge de l'amour, en marge du mariage ; elle ne cesse jamais, elle est toujours là et restera jusqu'à la mort. Puisez dans vos souvenirs, vous en trouverez la preuve dans un grand nombre de jours et de nuits, dans les jeux amoureux avec l'homme et dans votre imagination. Quand vous l'aurez découverte, vos yeux s'ouvriront à mille phénomènes qui, distinctement ou obscurément, révèlent qu'ils sont liés à l'auto-satisfaction, voire qu'ils en dépendent. Vous vous garderez, à l'avenir, de qualifier l'onanisme de vicieux et contre nature, même si vous ne parvenez pas pour autant à le considérer comme le créateur du bien ; Car pour ressentir cela, il faudrait que vous triomphiez de la main de Dieu, la main de la Mère, qui un jour vint interrompre votre jeu du plaisir ; que vous en triomphiez intérieurement. Et cela, personne ne le peut.

Affectueusement

Patrick Troll

Le Livre du Ça (1923)

12

---

Je ne comprends pas, chère amie, de quel démon vous êtes habitée. L'autre jour, vous m'écriviez, pleine de joie, convaincue que les idées de castration sont, chez les êtres humains, de plus en plus démonstrables et, aujourd'hui, vous soulevez des objections. Mais pourquoi m'étonné-je ? Ces choses sont, pour tous, refoulées dans les plus profondes ténèbres, combien plus encore chez vous, qui êtes orgueilleuse et l'avez toujours été. Le fardeau qu'impose la notion de castration est plus lourd en soi chez la femme que chez l'homme. Chez lui, le fait qu'il est encore un homme, qu'il porte sur son corps le sceptre de la virilité, de sa souveraineté, compense dans une certaine mesure le poids de la castration ; il a des désirs et des phobies, mais il voit quand même de ses yeux qu'il possède encore le membre pour lequel il craint. La fille, cependant, se dit, à la vue de ce qui lui manque : « Je suis déjà châtrée ; mon seul espoir est que cette blessure se cicatrise et qu'un nouveau bout de chair d'homme en surgisse. » Renoncer à cet espoir, se résigner au sentiment de sa propre infériorité, mieux encore, transformer ce sentiment en acceptant sincèrement l'état de femme, avec la fierté et l'amour de cet état, comme vous l'avez fait, exige de durs combats avant de parvenir au refoulement final ; il faut ensevelir tout cela au tréfonds de soi-même, et le plus léger ébranlement des masses ainsi enfouies cause des bouleversements que nous, les hommes, ne connaissons pas. Cela se voit — et vous l'éprouvâtes vous-même — à chacune des époques ; l'hémorragie mensuelle, cette mar-

que de Caïn de la femme, éveille le complexe de castration : du bournier de l'inconscient s'élèvent les poisons refoulés et ils viennent troubler, associés à beaucoup d'autres, la claire naïveté de l'être humain.

N'est-il pas curieux que l'Européen, à la mention des mots époques, menstruations, règles, songe aussitôt à l'hémorragie ? Mieux, que d'une manière générale cet intérêt restreint pour le sang est encore condensé en une notion rudimentaire de saleté, de mauvaise odeur, de honte cachée, de douleur et d'enfantement ? Un monde de raisons de vivre se rattache pourtant à ce phénomène d'« embrasement » rythmique.

Car c'est cela l'essentiel ; l'« embrasement », l'ardeur lubrique, le désir sexuel de la femme est, pendant ces jours de saignement, hautement accru ; et comme l'animal — lequel n'est certes pas inférieur à l'être humain — pendant cette période, elle attire en quelque sorte l'homme ; et cette étreinte en période d'hémorragie est la plus ardente, la plus heureuse qui se puisse imaginer — le serait, du moins, si les coutumes n'étaient venues lui opposer leur interdit. Qu'il en soit véritablement ainsi est prouvé par un fait curieux : plus des trois quarts des viols se situent pendant les époques. En d'autres termes : un mystérieux « quelque chose » chez la femme saignante met l'homme dans une espèce d'état de folie allant jusqu'au crime. Ève débauche Adam ; c'est ainsi, a été et sera toujours ainsi. Elle est obligée de le séduire parce qu'elle saigne, qu'elle est en rut, parce qu'elle-même le désire. Les mères racontent à leurs filles que les époques sont nécessaires pour l'enfantement. C'est là une erreur singulière, une duperie néfaste. Tout comme l'attribution des passions, des phénomènes d'Eros à l'instinct de reproduction est une des grandes sottises de notre siècle. Il n'est pas un pommier en pleine floraison, une fleur, une œuvre des hommes qui ne contredise une interprétation aussi étroite des buts de Dieu et de la nature. Des vingt mille germes fécondables avec lesquels la fille vient au monde, il ne reste à sa puberté que quelques centaines et de ceux-ci, en mettant les choses au mieux, une douzaine seulement

seront fécondés ; des nombreux millions de spermatozoaires de l'homme, il en meurt d'innombrables légions qui n'ont jamais atteint le giron de la femme. Les hommes parlent beaucoup et je me compte moi-même parmi les hommes.

Ne voyez-vous pas les fantastiques rapports, les fils emmêlés qui courent d'un complexe à l'autre : au centre de la vie amoureuse se trouve le sang, le désir de sang. Que doit-on faire quand on pénètre dans la vie et la pensée de l'être humain ? Doit-on en rire, les mépriser, les blâmer ? Peut-être serait-il préférable de demeurer conscient de sa propre folie. De payer tribut : Dieu, accorde ton indulgence au pécheur que je suis. Mais je veux quand même le dire : il n'est pas vrai que la cruauté soit perverse. Tous les ans, la chrétienté fête le Vendredi saint, le jour du bonheur. L'humanité s'est créé un dieu ayant souffert, car elle s'est aperçue que la souffrance est le chemin du ciel, parce que la douleur, la torture sanglante sont, à son sentiment, divines. Vos lèvres ne furent-elles point baisées jusqu'au sang ? Votre peau n'a-t-elle jamais porté les meurtrissures d'une bouche avide ? Ne mordîtes-vous point un bras qui vous étreignait et ne fûtes-vous pas bien aise de vous sentir écrasée ? Et après cela, vous venez me raconter je ne sais quelle sottise selon laquelle on ne doit pas battre les enfants. Mais, très chère amie, l'enfant veut être battu, il en rêve, il se consume d'envie de recevoir une raclée, comme disait mon père. Et par une sournoiserie qui se manifeste de mille façons, il tâche de susciter la punition. Les mères calment leur bébé par de petites tapes amicales et l'enfant en sourit ; elle vient de le laver sur la commode à langer et l'embrasse sur les petites joues roses, qui, l'instant d'avant, étaient toutes sales, et en guise de suprême et dernière récompense, elle admire au petit en train de gigoter une bonne claque qu'il reçoit en piaillant de joie.

Ne vous êtes-vous jamais querellées avec votre bien-aimé ? Remémorez-vous donc pourquoi vous le fîtes et comment cela se passa. Une pique par-ci, un mot blessant par-là, la discussion s'envenime, devient mordante, le sarcasme s'en mêle ; puis vient l'irritation et, en-



fin, la colère. A quoi vouliez-vous en venir, en provoquant ainsi capricieusement l'homme ? Devait-il vraiment, comme il le fit, mettre son chapeau sur sa tête, prendre sa canne et claquer la porte ? Mais non, il devait ouvrir une porte qui donne accès à votre corps, il devait y introduire son petit homme, le couvrir du chapeau du giron maternel, le couronner des guirlandes de votre corps féminin ; la nature l'a pourvu d'un bâton, il devait s'en servir contre vous, il devait vous battre et vous aimer cruellement. Toutes les langues désignent le signe de la virilité par le mot verge. La cruauté est inéluctablement liée à l'amour et le sang rouge est le charme le plus puissant de l'amour rouge.

Sans époque, l'amour pour la femme n'existerait pas, du moins pas celui qui donna toute sa signification à la Parole qui fit de la Femme l'aide de l'Homme. Et c'est là l'essentiel. Car, à votre grand étonnement et à votre non moins grande indignation, vous découvrirez que beaucoup, sinon tout, dans la vie humaine, découle de l'amour, et le fait qu'Ève fut donnée à Adam non pas pour avoir des enfants, mais comme aide me convient parce qu'il me permet d'opposer au moins une Parole Divine aux cris de la foule mal informée des textes bibliques.

Voici donc comme les choses se présentent pour moi : je pars du principe que les époques de la femme, et particulièrement l'hémorragie, sont pour l'homme un appât. Et certaines observations, que j'ai faites çà et là viennent le confirmer. Un grand nombre de femmes, séparées depuis longtemps de leurs maris, se trouvent indisposées le jour de leur union. Elles s'imaginent que cette séparation assez longue a peut-être donné lieu à une sorte d'aliénation de leurs rapports et, pour la surmonter, le Ça leur prépare le sortilège du philtre d'amour qui attirera l'homme dans leurs bras.

Vous savez que j'aime mettre les choses sens dessus dessous, et j'espère qu'ici j'y ai réussi. Mais pour être juste, je tiens à vous révéler à propos de cette curieuse mesure deux autres intentions du Ça, qui rencontreront chez vous moins d'opposition. Quand une femme a ses

règles, elle ne peut pas être enceinte. Le Ça, par l'hémorragie, étale au yeux de l'époux un témoignage à la fois éloquent et éclatant de la fidélité de son épouse. « Vois, » dit-il, « s'il survient maintenant un enfant, il sera de toi ; car je saignais quand tu es arrivé... » Si j'étais méchant et que je voulusse provoquer les hommes — mais ces lettres ne sont destinées qu'à vos seuls yeux, je peux donc vous faire part de la petite méchanceté sans, pour autant, entamer la confiance des maris. L'insistance en matière d'innocence est toujours suspecte, il s'y cache un aveu de culpabilité. Et en vérité, quand il m'arrivait d'examiner d'un peu près ce genre de cas, je découvrais toujours la trahison que le sang rouge devait dissimuler. Naturellement, pas une réelle étreinte physique avec un autre homme ; je ne me souviens pas avoir jamais constaté cela ; mais la trahison en pensée, le péché à demi refoulé, qui agit d'autant plus en profondeur qu'il est resté enlisé dans la boue de l'âme. Vous ne sauriez croire, si chère amie, l'amusement secret que l'on prend à ces observations. La vie obtient des contrastes d'un genre spécial. Elle s'entend fort bien à se servir du même mot pour affirmer une innocence et confesser une faute.

La seconde intention du Ça — de laquelle je parlais — est, elle aussi, un jeu à double sens. « Séduis l'homme... » ainsi parle le Ça à la femme. « Séduis-le avec le sang de ton amour. » La femme écoute cette voix, mais hésitante, elle demande : « Et si je ne réussis pas ? » « Eh ! » fait le Ça avec un petit sourire. « Dans ce cas, tu aurais pour ton orgueil la meilleure des excuses. Car comment l'homme se résoudrait-il à toucher à une femme qui est impure ? » En fait, comment pourrait-il s'y résoudre alors que cela lui est interdit depuis des millénaires ? Par conséquent, lorsque l'étreinte vient, fouguese, c'est parfait ; d'autant plus parfait qu'elle a eu lieu, en dépit des coutumes qui la réprouvent ; et si elle fait défaut, c'est parce que les coutumes la rejettent.

Le Ça utilise beaucoup et avec bonheur ce genre de réassurance. C'est ainsi qu'il fait apparaître à la bouche aimante et qui aspire au baiser un eczéma défigurant ; si l'on m'embrasse malgré tout, la joie

sera grande ; le baiser viendrait-il à manquer, ce ne serait pas par absence d'amour, mais par dégoût de l'eczéma. C'est une des raisons pour lesquelles l'adolescent, en période de développement, porte à son front de petites pustules, pourquoi la jeune fille, à son premier bal, a un vilain bouton sur son épaule nue ou à la naissance de la gorge, où il sait de surcroît attirer les regards ; c'est aussi la raison pour laquelle la main devient froide et moite quand elle se tend vers le bien-aimé ; pourquoi de la bouche, qui désire le baiser, s'exhale une mauvaise haleine, pourquoi il se produit des écoulements dans les parties sexuelles, pourquoi des femmes deviennent tout à coup laides et capricieuses et les hommes maladroits et puérilement gênés.

Et ceci m'amène au grand mystère : pourquoi nos coutumes humaines, et alors que les époques sont une provocation au plaisir, interdisent-elles — autant que je sache partout dans le monde et à tous les temps — les rapports sexuels pendant l'hémorragie ?

Cela fait déjà la troisième fois que je parle de prohibition dans mes lettres : une fois, il a été question de l'interdit qui pèse sur l'onanisme, puis de celui qui frappe l'inceste avec la mère et enfin les rapports sexuels pendant les époques. Si ces pulsions puissantes que sont l'amour de soi, l'amour entre créateur et créature et, maintenant, les rapports sexuels mêmes, rencontrent des oppositions de cette force, il faut s'attendre à des réactions. Et en effet, de ces trois prohibitions sont nées des conséquences dont il est presque impossible de mesurer l'étendue. Si vous le permettez, je vais jouer un instant avec ces notions.

Il y a d'abord la plus ancienne, celle qui opéra le plus tôt, l'onanisme. Le plaisir goûté une première fois en réclame d'autres et comme la voie de l'auto-érotisme est barrée, la pulsion se jette de toutes ses forces sur des sensations de plaisir analogues, volontiers prodiguées, sous le couvert de la nécessité et du sacro-saint amour maternel, par une main étrangère, la main de la mère. A cause de l'interdit qui frappe l'onanisme, les liens érotiques avec la mère s'affermissent,

la passion pour la mère croît. Plus elle gagne en force, plus la résistance contre cet amour purement sexuel prend de l'ampleur jusqu'à ce qu'elle atteigne enfin son point culminant dans l'interdit formel visant l'inceste, par le canal de l'équation symbolique mère = matrice, conduit à l'aspiration d'une union avec une femme, quelle qu'elle soit. Le bon moment pour cette union est celui du rut de la matrice, l'époque. Mais c'est précisément à cet instant qu'intervient entre ce désir et sa réalisation un « non » ayant dans beaucoup de civilisations, notamment l'hébraïque, force de loi. Apparemment, le dieu-nature a besoin d'interdits de cet ordre qui peuvent, selon les exigences, prendre des aspects divers. Notre époque, par exemple, au lieu de prohiber les rapports pendant les règles, a choisi comme forme de faire exclure complètement par le code pénal toute activité sexuelle, hormis l'onanisme, et ce pendant les années où la passion est la plus vive, les années de puberté. Peut-être prendrez-vous quelque intérêt à réfléchir aux conséquences de ces prohibitions.

Car une chose est claire : la prohibition peut certes refouler le désir, le faire dévier de son orientation première, mais ne le détruit pas. Il ne fait que l'obliger à chercher une autre manière de se réaliser. Et il en trouve effectivement des milliers, dans toutes les activités de vie qu'il vous plaira d'imaginer : dans la découverte des cheminées ou des navires à vapeur ; dans le maniement de la charrue ou de la bêche ; en écrivant des vers ou en méditant ; dans l'amour de Dieu et de la Nature ; dans le crime et dans les actes d'autorité ; dans la bienfaisance et dans la méchanceté ; dans la religion ou dans le blasphème ; en souillant la nappe et en cassant des verres ; dans les battements du cœur et dans la transpiration, dans la faim et dans la soif ; dans la lassitude et dans la vigueur ; dans la morphine et dans la température ; dans l'adultère et dans le vœu de chasteté ; dans la marche, la station debout ; le fait d'être étendu ; dans la douleur et dans la joie ; dans le bonheur et dans le mécontentement. Et pour qu'il apparaisse enfin que je suis médecin, le désir refoulé se manifeste dans la maladie ; la maladie sous toutes ses formes, qu'elles soient fonctionnelles ou organi-

ques, qu'on l'appelle broncho-pneumonie ou mélancolie. C'est un long chapitre, trop long pour l'aborder aujourd'hui.

Je vais cependant vous jeter encore un tout petit hameçon, auquel vous mordrez, je l'espère.

Que devient le désir de l'homme de s'unir à la femme pendant ses époques ? Ce qui l'excite, c'est le sang. La pulsion de cruauté, présente dès le commencement, va s'enflammer. Il invente des armes, réfléchit à des opérations, fait la guerre, construit des abattoirs pour y faire des hécatombes de bétail, gravit des montagnes, navigue sur les mers, explore le Pôle Nord ou le Thibet, chasse, pêche, bat ses enfants et tonne contre sa femme. Et que devient le désir de la femme ? Elle s'attache un bandage entre les cuisses, pratique inconsciemment l'onanisme sous le prétexte, généralement admis, de la propreté. Et quand elle est vraiment soigneuse, elle porte par précaution la bande un jour avant et la garde, toujours par précaution, un jour après. Et quand cela ne la satisfait pas, elle fait durer le saignement plus longtemps ou le fait apparaître plus souvent. La pulsion de l'amour de soi a la voie libre et invente, à cause du désir de la femme, le fondement de notre civilisation : la propreté, et avec elle, les conduites d'eau, les bains, les canalisations, l'hygiène, le savon et, en outre, la passion pour la pureté de l'âme, la noblesse d'esprit, l'harmonie intérieures humains aux aspirations élevées, cependant que l'homme, dans sa capacité d'adorateur du sang, pénètre dans les mystérieuses entrailles du monde et travaille sans cesse à la vie.

Et dans cette vie, il existe de curieux courants, qui ressemblent parfois à des mouvements de circulation. Mais en définitive, pour nous mortels, il n'est qu'une attitude : l'étonnement.

Bien affectueusement vôtre  
Patrick Troll

Le Livre du Ça (1923)

13

---

Je vous suis reconnaissant, chère amie, de bien vouloir renoncer aux termes techniques et aux définitions. Nous nous en tirerons sans leur secours et du moins ne courrai-je point le danger de commettre des impairs. Car je vous confie dans le plus grand secret qu'il m'arrive souvent de ne point comprendre les définitions, qu'elles émanent de moi ou d'autres.

Au lieu de définitions, je vais, répondant ainsi à votre vœu, vous parler encore un peu des effets de la prohibition des rapports pendant les époques. Et puisque la fatalité a voulu que je fusse médecin, ce sera donc médical. Depuis un siècle environ, en fait, depuis que l'on a métamorphosé les symboles très masculins de l'ange en symboles féminins, il est de mode d'imaginer, chez les femmes, une noblesse d'âme qui se manifeste par l'horreur de l'érotisme, qualifié de sordide, et qui regarde notamment la « période impure » de la femme — à savoir, les époques — comme un secret honteux. Et cette absurdité — comment appeler autrement une façon de penser qui dénie à la femme la sensualité ? Comme si la nature était assez bête pour doter la partie de l'humanité chargée du fardeau de la grossesse de moins de désirs que l'autre ! — Cette absurdité va si loin que ces livres savants, si hautement prisés par vous, font le plus sérieusement du monde état de

l'existence de femmes frigides, publient à ce propos des statistiques fondées sur l'hypocrisie des femmes — hypocrisie due aux coutumes du jour — et enfoncent ainsi de plus en plus la femme, scientifiquement mal informée, dans le mensonge et la tromperie. « Car », songe le pauvre être apeuré que l'on appelle jeune fille, « pourquoi, alors que ma mère l'exige avec insistance, que mon père considère cela comme allant de soi et que mon bien-aimé affiche de la vénération pour ma pureté, pourquoi ne pas agir comme si je n'avais vraiment rien entre la tête et les pieds ? » Elle joue le rôle qui lui a été imposé, en général avec adresse. Elle va même jusqu'à « vivre » authentiquement les principes qui lui ont été inculqués ; seule, la frénésie de la quatrième semaine outrepassa ses forces. Elle a besoin d'une aide, d'une sorte de ruban pour maintenir le masque en place et elle rencontre cette aide dans la maladie, d'abord dans les souffrances lombaires. Le mouvement d'avant en arrière des lombes représente l'activité de la femme au moment du coït ; les souffrances lombaires interdisent ce mouvement, elles renforcent l'interdit frappant le rut.

N'allez surtout pas croire, chère amie, que je compte résoudre quelque problème que ce soit par de petites remarques de ce genre. Je cherche simplement à vous rendre accessible ce qui vous a si souvent paru incompréhensible : la raison pour laquelle je en cesse de m'enquérir auprès de mes malades du but de leur maladie. Je ne sais pas si la maladie a un but, cela m'est d'ailleurs indifférent. Mais, à l'usage, cette question s'est avérée payante, car elle parvient d'une manière ou d'une autre à mettre le Ça du malade en mouvement et il n'est pas rare qu'elle contribue à la disparition d'un symptôme. Le procédé est un peu brutal, voire empirique, si vous voulez, et je sais bien que plus d'un savant à lunettes feindra avec mépris de l'ignorer. Mais vous m'avez posé une question et j'y réponds.

J'ai coutume, au cours de mes traitements et à un certain moment, de faire remarquer à mes malades que la semence humaine et l'œuf humain donnent naissance à un être humain et non à un chien ou à un chat, qu'il existe dans ces germes une force propre à former un nez,

un doigt, un cerveau ; cette force, capable d'accomplissement aussi signifiants, est donc certainement en mesure de faire surgir des maux de tête, une diarrhée ou une gorge rouge ; mieux, je ne considère pas comme si fou de penser qu'elle peut aussi bien fabriquer une pleurésie, une attaque de goutte ou un cancer. Je vais même plus loin, j'affirme au malade que cette force le fait en réalité, qu'elle rend les gens malades à volonté pour des raisons particulières, choisit à volonté et pour certains motifs le lieu, le temps et le genre de la maladie. Et ce faisant, je ne me préoccupe nullement de savoir si je crois personnellement à ce que j'avance, je me borne à l'affirmer. Et ensuite, je demande au malade : « Pourquoi as-tu un nez ? » — « Pour sentir », répond-il. « Donc » déduis-je, « ton Ça t'a donné un rhume pour t'empêcher de sentir quelque chose. Cherche ce que tu ne dois pas sentir. » ET de temps à autre, le patient découvre une odeur qu'il voulait vraiment éviter et — vous n'avez pas besoin de le croire, mais moi, je le crois — quand il l'a trouvée, son rhume disparaît.

Les douleurs lombaires au moment des époques facilitent la résistance de la femme contre ses désirs, c'est du moins ce que je prétends. Mais je ne veux pas dire par là que ce genre de souffrance ne répond qu'à ce seul but. Songez que la région lombaire s'appelle aussi région sacrale, que cet *Os Sacrum*, cet os sacré, cache en lui le problème de la mère. Mais je ne parlerai pas ici de cela et d'autre chose ; je préfère poursuivre un peu. Parfois, ces douleurs « sacrales » ne suffisent pas ; alors surgissent dans l'abdomen des crampes et des douleurs semblables aux « douleurs » de l'enfantement ; et si cela se révélait sans effet, le Ça a recours aux maux de tête, pour forcer la pensée au repos, à la migraine, aux nausées, aux vomissements. Vous voici au milieu de symboles significatifs : car les nausées, les vomissements, la sensation d'éclatement du crâne sont des représentations allégoriques de l'enfantement sous forme de maladie.

Il est possible, vous le comprenez, de donner des explications claires quand tout est si confus. Mais je puis cependant dire ceci : plus le conflit intime de l'être humain est profond, plus les maladies seront



graves, puisqu'elles représentent symboliquement le conflit et, réciproquement, plus les maladies sont graves, plus les désirs et la résistance à ces désirs seront violents. Cela s'applique à toutes les maladies, pas seulement à celles des époques. Si la forme légère de l'indisposition ne parvient pas à résoudre le conflit ou à le refouler, le Ça emploiera les grands moyens : la fièvre, qui oblige la femme à garder la chambre, une pneumonie ou une fracture de jambe, qui la maintient au lit, diminuant ainsi le cercle des perceptions qui exaspèrent les désirs ; l'évanouissement, qui supprime toute sensation ; la maladie chronique — paralysie, consommation, cancer — qui mine lentement les forces et, enfin, la mort. Car ne meurt que celui qui veut mourir, celui à qui la vie est devenue insupportable.

Puis-je répéter ce que je viens de dire ? La maladie a une raison d'être : elle doit résoudre le conflit, le refouler et empêcher ce qui est refoulé d'arriver au conscient ; elle doit punir la transgression de l'interdit et cela va si loin que d'après le genre, le lieu et l'époque de la maladie, l'on peut déduire le genre, le lieu et l'époque du péché méritant cette sanction. Quand on se casse le bras, c'est que l'on a — ou que l'on voulait — pécher par ce bras : assassiner, voler, se masturber... Quand on devient aveugle, c'est que l'on ne veut plus voir, que l'on a péché par les yeux ou qu'on avait l'intention de le faire ; quand on devient aphone, c'est que l'on possède un secret et n'ose pas le raconter tout haut. Mais la maladie est aussi un symbole, une représentation d'un processus intérieur, une mise en scène du Ça, par laquelle il annonce ce qu'il n'ose pas dire de vive voix. En d'autres termes, la maladie, *toute* maladie, qu'on la qualifie de nerveuse ou d'organique, et la mort, sont aussi chargées de sens que l'interprétation d'un morceau de piano, l'allumage d'une allumette ou le croisement des jambes l'une sur l'autre. Elles transmettent un message du Ça avec plus de clarté et d'insistance que ne le ferait la parole, voire la vie consciente. *Tat tvam asi...*

Et comme le Ça sait curieusement plaisanter ! J'évoquai tout à l'heure la consommation. Le désir doit être consumé, le désir du va-et-

vient de l'érotisme, symbolisé par la respiration. Et en même temps que ce désir se consument les poumons, ces représentants des symboles de la conception et de l'enfantement, se consume le corps, ce symbole du Phallus ; il *doit* se consumer, parce que le désir croît au cours de la maladie ; parce qu'augmente la faute, à cause du constant gaspillage de semence, symboliquement représenté par les expectorations ; parce qu'à la suite du refoulement de ces symboles qui tentent d'atteindre le conscient, la rage de se consumer resurgit toujours à nouveau ; parce que le Ça, avec la maladie des poumons, fait briller les yeux et le dents, distille des poisons échauffants. Et le jeu cruel, mortel, du Ça devient encore plus fou, parce qu'il est basé sur une erreur ; car le mot consommation n'indique pas forcément que l'on *se consomme*, mais aussi que l'on *consomme*. Le Ça, pourtant, se conduit comme s'il ne tenait aucun compte de l'étymologie, s'en tient, comme le Grec naïf, à la consonance du mot et l'utilise pour provoquer la maladie et l'entretenir.

Il ne serait pas si mauvais que les hommes appelés à exercer la médecine fussent moins intelligents et réfléchissent avec moins de subtilité, déduisissent plus enfantinement. Ainsi, on ferait plus de bien qu'en édifiant des sanatoria et des stations de dépistage.

Me trompé-je en pensant que vous ne seriez pas fâchée d'apprendre quelques bagatelles au sujet du cancer ? Avec le temps, et grâce à l'application avec laquelle nous laissons à l'anatomie, la physiologie, la bactériologie et la statistique le soin de nous dicter nos opinions, nous en sommes arrivés au point où personne ne sait plus à quoi on peut donner le nom de cancer. En conséquence le mot « cancer », comme le mot « syphilis », est quotidiennement prononcé et imprimé des milliers de fois ; car il n'est rien que les hommes aiment tant que les histoires de revenants. Et comme l'on n'est plus sensé croire aux fantômes, ces deux maladies — malgré ou à cause des noms pour ainsi dire indéfinissables que leur donne la science et dont la parenté d'« associations » crée un grotesque de l'horreur — leur fournissent un bon substitut du frisson. La vie du Ça contient un phé-

nomène : la peur, l'angoisse. Comme elle émane d'un temps situé en deçà du souvenir, elle s'empare de ces deux mots pour jouer un de ces tours à la haute raison et pour rendre explicable à sa propre bêtise l'apparition de la peur. Si vous y joignez la phobie de l'onanisme, vous obtenez un magma de peurs diverses et la moitié de la vie n'est plus qu'angoisse.

Mais je voulais vous faire profiter de ma science du cancer et je m'aperçois que la colère m'a emporté bien loin de mon sujet. Allez chez votre voisine et amie, mettez la conversation sur le cancer — elle sera toute disposée à vous sur ce terrain, car, ainsi que toutes les femmes, elle redoute cette maladie — et demandez-lui ensuite ce qui lui revient à l'esprit à l'audition du mot « cancer ». — Tout le monde sait que le cancer est aussi le nom d'une constellation zodiacale, figurée par le crabe. Et votre amie vous répondra aussitôt : « Le recul » ; et, après quelque hésitation, « il possède des pinces coupantes. » Et si vous prenez les mêmes libertés que moi avec le voile qui cache les mystères de la science, vous en conclurez : à la surface le complexe dont se nourrit à satiété la peur du cancer se rapporte en partie au mouvement de recul ; au-dessous, on découvre l'idée de couper. L'interprétation est assez facile : l'être humain atteint de cancer éprouve un recul de ses forces vives et de son courage de vivre ; appelé à temps, le médecin « coupe ». Mais en fouillant plus avant, vous apprendrez que le mouvement de recul se rapporte à une obsession d'association liée à des observations effectuées dans la petite enfance et qui, refoulées de bonne heure, ont continué à agir dans l'inconscient. Cet angelot de petite fille n'est pas tout à fait aussi innocente que l'on se plaît à l'imaginer, pas plus qu'elle n'est aussi pure que le pensent les grandes personnes, semblable en cela à cette blanche colombe dont on a fait un symbole de pureté, alors que les Grecs de l'antiquité l'avaient donnée pour compagne à la déesse de l'amour ; cet ange, donc, voit les curieux agissements du chien et de la chienne, du coq et de la poule, et comme l'enfant est en général fort intelligent, la petite fille conclut de l'attitude ridicule des éducatrices et des mères que tout cela est une mystérieuse liaison avec le secret de

l'amour sexuel, qu'elle combine avec celui, infiniment plus important à ses yeux, de la chambre à coucher de ses parents.

« Ce que font les animaux », se dit la petite fille, « papa et maman le font aussi à ces moments où je sens le bizarre tremblement du lit et où je les entends tous les deux jouer au pouf-pouf chemin de fer. » En d'autres termes, l'idée vient à l'enfant que l'acte s'accomplit par derrière et enfouit cette notion dans les profondeurs de son inconscient jusqu'à ce qu'elle reparaisse par la voie de l'association recul-crabe-cancer sous forme de phobie. Les pinces coupantes — ai-je besoin de le mentionner ? — mènent directement et indirectement au grand problème de la phobie de castration, la métamorphose de la femme, prévue à l'origine pour être un homme, à laquelle on a coupé le pénis et on a fendu l'entre-jambes en un trou, saignant par périodes. Cette idée repose aussi sur une expérience des premières minutes de la vie : le sectionnement du cordon ombilical.

Avec le temps, je n'ai retenu qu'une seule des théories qui ont été élaborées à propos du cancer ; c'est qu'accompagné de certaines manifestations, il conduit à la mort. Quand il ne se termine pas par la mort, ce n'est pas un cancer. Voilà mon opinion. Vous pouvez conclure de cette déclaration que je ne me fais guère d'illusion en ce qui concerne les nouveaux procédés de guérison du cancer. Mais pour ce qui regarde tous les très nombreux cas supposés de cancer, il y aurait intérêt à interroger aussi le Ça du patient.

Toujours vôtre

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

14

---

Chère amie, vous avez parfaitement compris : le complexe d'Œdipe domine la vie des êtres humains. Mais je ne sais pas très bien comment je dois répondre à votre souhait d'en entendre davantage à ce sujet. Vous connaissez sûrement — ou trouverez sans peine dans quelque recueil de mythologie — la légende d'Œdipe : le héros est l'assassinat à la fois innocent et coupable de son propre père et engendre, au cours de rapports involontairement incestueux avec sa mère, des enfants infortunés. Que le contenu de ce mythe — passion sexuelle du fils pour leur mère, haine meurtrière pour le père — soit typique et s'applique à l'humanité de tous les temps, que dans cette légende se dévoile à demi un profond secret de la qualité d'homme, cela je l'ai déjà dit. Et c'est à vous-même qu'il appartient d'en faire application à votre propre vie ou à celle d'une autre personne. Je puis tout au plus vous conter quelques histoires ; peut-être y découvrirez-vous ce que vous cherchez. Mais soyez patiente : la vie de l'inconscient est difficilement à déchiffrer et vous savez que de petites erreurs ne sont pas pour me faire peur.

Il y a une vingtaine d'années — j'étais alors un jeune médecin plein d'audace, voire de té »mérité, et fermement convaincu que je ne connaîtrais jamais d'échec — on m'amena un garçon atteint d'une

étrange maladie de peau, appelée scléro-dermie ou dermato-sclérose. Il avait été condamné par la Faculté à cause de l'extension prise par la maladie, qui avait envahi la plus grande partie du ventre, de la poitrine, des bras et des jambes. J'entrepris le traitement dans une excellente disposition d'esprit, sur des principes de bases que m'avait enseignés Schweninger et comme, au bout d'un an, la progression du mal était enrayée, je me crus fondé de me comparer à Dieu et j'attribuai à mes laborieux effort — je puis le dire — ce que j'appelai la guérison ; quand il s'agit d'apprécier nos succès, nous autres médecins sommes très généreux envers nous-mêmes. En réalité, la situation laissait encore fort à désirer. Outre de nombreuses cicatrices, de l'importance desquelles vous ne pouvez pas vous faire une idée, il restait encore une telle contracture des articulations du coude que le patient était incapable d'étendre les bras, et l'une des jambes était, et demeura, mince comme un bâton. L'excitabilité du cœur, qui se manifestait à la moindre occasion par la folle rapidité de ses battements, accompagnée d'état d'angoisse, des maux de tête presque constants et une série de petites misères d'origine nerveuse furent impossibles à améliorer. Néanmoins, le garçon fit ses études au lycée, fut officier pendant plusieurs années et exerça ensuite une profession académique. Il venait assez régulièrement passer quelques semaines chez moi pour se remettre en forme. Entre-temps, et à cause de ses nombreuses incommodités, il se fit traiter par divers médecins et finit par aboutir chez un Berlinois célèbre, dont le nom nous inspire, à vous et à moi, le plus grand respect. Pendant plusieurs années, je n'entendis plus parler de lui ; puis ce fut la guerre. Et quelques mois plus tard, il revint chez moi.

Cette fois, le tableau clinique se présentait de singulière manière. Peu après la déclaration de guerre, Monsieur D... — nous l'appellerons ainsi — fut saisi d'un accès de frissons et sa température monta jusqu'à 40°. Il fallut un certain temps avant de découvrir ce que cela pouvait cacher. Enfin, la situation parut vouloir se clarifier. Les températures tombaient le matin au-dessous de 36° pour remonter le soir à 39°-40°. On procéda à un, à dix, à des douzaines d'examens du

sang, pensant y trouver des traces de paludisme ; on ne rencontra pas de plasmodium ; la quinine et l'arsenic, que l'on avait administrés à toutes fins utiles, demeurèrent sans effet. Entre-temps, on avait songé à la tuberculose et fait des recherches dans ce sens, mais succès et on avait ressorti un vieux diagnostic de syphilis, à la suite duquel, des années auparavant, il avait subi un traitement antivénérien. Le fameux Wassermann — vous savez sans doute ce que c'est — donna un résultat douteux et pour finir, on était Gros-Jean comme devant. Tout à coup, la fièvre disparut, le corps, émacié, reprit des forces, les uniformes furent remis en état et tout semblait rentré dans l'ordre. M. D... recommença à sortir, rédigea une requête adressée à son ministère — où il avait été mobilisé sur place — pour obtenir l'autorisation de reprendre du service actif, dans l'armée, ce qui lui fut accordé, et tomba aussitôt malade : fièvre et maux de gorge. Le médecin appelé regarda dans sa bouche, découvrit des ulcérations sur les amygdales, la luette et les parois du pharynx ; comme la fièvre redescendue, mais que les ulcérations s'étendaient, qu'une éruption suspecte était apparue et que quelques glandes poussèrent l'obligeance jusqu'à enfler, on diagnostiqua une récurrence de l'ancienne syphilis, ce dont je ne puis tenir rigueur à mes confrères. Le Wassermann fut naturellement négatif, le resta, mais — bref, stupéfiant. Au lieu d'une amélioration, la mystérieuse fièvre réapparut, accompagnée par moments d'évanouissements ; la malade dépérit de plus en plus. Finalement, il rassembla ce qui lui restait de force pour se faire transporter chez moi.

A cette époque, et notamment pour ce qui concerne l'interdépendance des maladies organiques du Ça, j'étais moins sûr de mon affaire que je ne le suis maintenant ; je croyais aussi, égaré par je ne sais quelle malice de mon inconscient, et puisqu'il s'agissait d'un malade soigné par moi pendant une quinzaine d'années d'une certaine manière, qu'il me serait difficile de m'écarter de cette ligne de conduite sans perdre sa confiance ; bref, je le traitai comme il en avait l'habitude, par des bains locaux très chauds, des massages, un régime soigneusement contrôlé, etc. Cela n'excluait pas une tentative d'influence sur le plan psychique ; mais, là aussi, je ne m'écartai pas

de l'ancienne ligne de conduite, qui consistait à venir en aide au malade par des suggestions autoritaires et de façon suffisamment affirmative pour ne pas tolérer de contradiction, qu'il ne pouvait être question de syphilis ; ensuite, je démontrai au patient que ses maux avaient des rapports avec son désir de partir pour le front. Il commença par s'en défendre, mais convint bientôt que ce pourrait être le cas et me mit au courant de quelques incidents qui s'étaient passés au cours des derniers mois et qui me confirmèrent dans mon opinion.

La chose sembla s'arranger, les forces revinrent, M. D... fit des promenades dans les environs et recommença à parler de s'engager dans l'armée. Il était très décidé sur ce point ; il sortait d'une vieille famille d'officiers et l'avait été lui-même avec passion. Un jour, la fièvre reparut, comme autrefois : basses températures le matin, avec de fortes poussées vers le soir, en même temps se manifestèrent les mystérieux symptômes à caractère syphilitique marqué. Il se forma un abcès au coude ; puis quand il fut guéri, un autre au bas de la cuisse ; survinrent alors des abcès dans la gorge, puis de nouveau au coude et au bas de la cuisse, enfin au pénis. Entre-temps apparut une éruption cutanée du genre roséole ; bref, il y eut une série de phénomènes qui m'engagèrent à admettre l'existence éventuelle d'une syphilis. Les analyses de Wassermann, effectuées par la clinique de l'Université, donnèrent des résultats contradictoires : tantôt, ils étaient totalement négatifs, tantôt, il subsistait un doute. Cela dura trois mois. Soudain, et sans que je pusse découvrir pourquoi, la maladie disparut complètement. M. D... prospéra, reprit des forces, du poids et tout était pour le mieux. Je lui fis les vaccins obligatoires contre la variole, le choléra et le typhus, il chargea sur ses épaules son sac tyrolien, prit congé de moi et entreprit un voyage à pied de trois jours dans la Forêt Noire qui devait aboutir au centre militaire où se trouvait son régiment. Le troisième jour, la fièvre reprit, M. D... reparut chez moi, y demeura pendant une courte période, puis se rendit à Berlin, pour s'y soumettre une fois de plus à de nouveaux traitements.



Environ seize mois plus tard, au cours de l'été de 1916, il revint. Il avait été longuement soigné à Berlin, s'était rendu ensuite à Aix-la-Chapelle, pour y prendre les eaux, à Sylt, dans les montagnes, à Nenndorf et avait été à nouveau très malade à Berlin, où il était resté couché pendant des semaines et des mois. Son état n'avait pas varié : fréquents et violents accès de fièvre, abcès évanouissements, accidents cardiaques, etc. Je remarquai que son ancienne maladie, la sclérodémie, réapparaissait par plaques et que les symptômes de névroses avaient augmenté.

Entre-temps, il s'était produit en moi de grands changements. Mes activités à l'hôpital militaire m'avaient permis de constater souvent l'action de la psychanalyse sur la guérison des blessures et des maladies organiques, j'avais enregistré dans ma clientèle privée une série de bons résultats, j'avais mis au point une technique de laquelle je pouvais tirer parti et j'entrepris le traitement de M. D... avec la ferme intention de ne plus m'embarasser de diagnostic, de thérapeutique physique ou médicamenteuse, mais de l'analyser. Les résultats ne tardèrent pas à se faire jour ; les symptômes disparaissaient les uns après les autres ; au bout de six mois, M. D... partait en campagne en qualité d'officier d'infanterie et tomba au champ d'honneur deux mois plus tard. Je n'ose pas affirmer que sa guérison aurait été de quelque durée, car sa mort survint trop rapidement. Au stade actuel de mes connaissances, je crois que le traitement a été trop bref et que si le malade avait vécu, il aurait certainement eu des rechutes. Mais je suis convaincu que l'on pouvait obtenir sa complète guérison. En fin de compte, cette question est sans objet ; je ne vous raconte pas cette histoire à cause du succès acquis, mais pour vous donner une idée des effets du complexe d'Œdipe.

Du traitement, je vous dirai seulement qu'il ne fut pas simple. Sans cesse resurgissaient des résistances, se rattachant tantôt à mon prénom, Patrick, qui était, disait-il, celui d'un menteur d'Irlandais, à moins qu'elles ne prissent pour prétexte mes souliers de caoutchouc ou une cravate nouée lâche ; la cravate représentait à ses yeux un scro-

tum flasque et pendant bas, comme il l'avait vu une fois chez son vieux père ; les caoutchoucs réveillaient en lui d'anciennes indignations enfantines. Ensuite, il se retrancha derrière mon second prénom, Georg, qui lui rappelait un personnage de roman tiré de *Robert le matelot*, un séducteur, un voleur ; il s'y joignit peu à peu toute une horde de Georg, tous plus mauvais garçons les uns que les autres, jusqu'à ce qu'enfin le véritable malfaiteur apparût sous la figure d'un homme duquel D... avait reçu pendant qu'il était au lycée une gifle sans avoir pour autant exigé réparation. Ce qui réclama le plus d'efforts, tant de sa part que de la mienne, ce fut une tournure de phrase de laquelle je faisais à cette époque un fréquent usage ; j'avais coutume de temps à autre d'employer l'expression « A parler franc... ». D... en concluait que je mentais, une déduction qui n'était pas si bête.

La résistance apportée par le malade au médecin est l'objet de tout traitement analytique. Le Ça ne souhaite pas guérir tout de suite, si fort que le malade soit incommodé par la maladie. Au contraire, la persistance des symptômes prouve, en dépit de toutes les assurances, les plaintes et les efforts de l'être conscient, que cet être veut être malade. C'est important, ma chère. Un malade veut être malade et il se débat contre la guérison comme une petite fille gâtée, qui meurt d'envie d'aller au bal et se défend par des simagrées de s'y rendre. Il est toujours utile d'examiner de près les prétextes de ces résistances au médecin ; ils dévoilent toutes sortes de particularités propres au malade. Il en était ainsi pour D... La bourse flasque et les caoutchoucs du sybarite le scandalisaient parce qu'il possédait au plus haut degré le sentiment de l'impuissance. Le mensonge qu'il discernait chez « Patrick » et dans « A parler franc », il le détestait comme tous les gens honnêtes, mais, comme tous les gens honnêtes, il se mentait sans cesse à lui-même — et, partant, aux autres. S'il s'acharnait tant après les prénoms, c'est qu'il détestait le sien, Heinrich ; il se faisait appeler Hans par ses intimes parce qu'un vague héros de sa famille avait porté ce nom. Là aussi, il découvrait un mensonge, car un obscur sentiment de son Ça lui chuchotait qu'il ne se conduisait pas en héros, que sa maladie était une création de son inconscient peureux. Enfin,

« Georg » lui était insupportable parce qu'il avait une fois — ce souvenir resurgit accompagné de violents symptômes morbides et d'une forte fièvre — comme « Robert le matelot », subtilisé deux médailles à son père. « Médaille », cependant, l'amena au mot « médaillon » ; son père portait un médaillon contenant le portrait de sa mère et c'est en réalité ce médaillon qu'il convoitait. Il voulait voler sa mère à son père. Œdipe.

Il me faut mentionner encore une singularité. D... possédait une série de complexes qui s'étendaient très loin et qui, en fin de compte, étaient tous liés au complexe d'Œdipe et à l'idée d'impuissance. Arrivait-il, en cours d'analyse, que l'on attaquât le complexe d'Œdipe à quelque point névralgique, aussitôt la fièvre d'apparaître ; serrait-on de trop près le chapitre de l'impuissance, on voyait surgir les symptômes syphilitiques. A ce sujet, D... me donna l'explication suivante : « Avec le temps ma mère m'est devenue tout à fait indifférente. J'en suis honteux et je m'efforce, chaque fois que j'y suis astreint, de penser à elle avec tendresse, d'attiser l'ancienne ardeur. Et comme je n'y parviens pas sur le plan spirituel, la chaleur corporelle se déclare. C'est mon père, déjà âgé lorsqu'il m'engendra — à mon sens trop âgé —, que j'accuse de mon impuissance. Et comme je ne puis l'en châtier en personne, puisqu'il est mort, je le punis dans son symbole de géniteur, celui qui engendre, mes propres parties sexuelles. Cela présente l'avantage que je me punis en même temps de mon mensonge ; car ce n'est point mon père, mais moi qui porte la faute de mon impuissance. Enfin, un syphilitique a le droit d'être impuissant : cela vaut mieux pour lui et pour les femmes. » Vous voyez que D... n'était pas exempt d'un certain « Trollisme » ; c'est ce qui me plaisait en lui.

Et maintenant, revenons au complexe d'Œdipe. Au premier plan se situe l'amour pour la mère. Je laisse de côté la masse des détails ; comme preuve, je vous propose le vol des médailles, qui représente symboliquement le rapt de la mère. Au lieu de petits traits, je choisis quelques signes qui vous démontreront l'action du Ça. D'abord, il y a le constant état maladif de D..., dégénéralant parfois en longues et gra-

ves affections. Le malade a droit aux soins, le malade « extorque » les soins. Toute maladie est un renouvellement du stade de nourrisson, trouve son origine dans la nostalgie de la mère ; tout malade est un enfant ; toute personne qui se consacre aux soins des malades devient une mère. La délicatesse de santé, la fréquence et la durée des maladies sont un témoignage de la profondeur des sentiments qui attachent l'être humain à l'imgo de la mère. Vous pouvez même — et la plupart du temps sans risquer de vous tromper — aller plus loin encore dans vos déductions et penser que quand quelqu'un tombe malade, il est probable qu'à une époque très proche du début de la maladie un événement lui a rappelé avec une acuité particulière l'imgo de la mère, l'imgo de ses premières semaines de nourrisson. Je ne crains pas d'ajouter, ici aussi, le mot « toujours ». Car il en est toujours ainsi. Et il n'existe pas de meilleure preuve de passion pour la mère, de dépendance du complexe d'Œdipe qu'un constant état maladif.

Chez D..., cette passion a fait apparaître un trait, que l'on constate assez souvent chez d'autres. Le maître, le possesseur de la mère, c'est le père. Le fils veut-il devenir maître, possesseur, amant de sa mère, il doit ressembler au père. C'est le cas de D... A l'origine — j'ai vu de ses photos d'enfant — il ne pouvait être question d'une ressemblance avec son père ; et d'après les témoignages de la mère, son caractère n'avait rien de commun avec celui de son père. Au cours des deux décennies pendant lesquelles j'ai fréquenté ce malade, il m'a été loisible d'observer d'année en année les changements qui s'opéraient dans son comportement, son maintien, ses habitudes, son visage et son corps et le faisaient ressembler chaque jour davantage à son père. Ce n'était pas le Ça qui se métamorphosait, mais ce qui était au-dessus, en sorte que le noyau de l'être n'apparaissait plus que ça et là, qu'il se formait un nouveau Ça de surface, ou quel que soit le nom par lequel il vous plaira de désigner ce processus, et ce nouveau Ça — c'est là la preuve la plus péremptoire — disparaissait au fur et à mesure des progrès de la guérison. Le vrai D... réapparut. Ce qui parlait le plus haut dans cette ressemblance avec le père, c'était le vieillissement précoce de D... A trente ans, il avait les cheveux tout blancs. J'ai vérifié à plu-

sieurs reprises l'apparition ou la disparition d'un grisonnement semblable, indice du masque du père. Je ne sais pas ce qu'il en serait advenu chez D... : il est mort trop tôt.

Sa passion pour l'imgo de la mère était représentée par un troisième signe : son impuissance ; cas, dans les cas d'incapacité sexuelle chez les hommes, la première question doit toujours être : quels sont les rapports de cet être avec sa mère ? D... avait la forme caractéristique de l'impuissance, telle que l'a décrite Freud ; il divisait les femmes en deux catégories : les dames et les prostituées. Vis-à-vis des dames — c'est-à-dire de la mère — il était impuissant ; avec la prostituée, il osait entretenir des relations sexuelles. Mais l'image de la mère exerçait sur lui une action puissante et c'est ainsi que son Ça — afin de le protéger de tout danger d'inceste, même celui perpétré avec la fille des rues — avait inventé cette contamination syphilitique. Que des hommes, sous la pression du complexe d'Œdipe, eussent été gagner des syphilis chez des filles, cela, je l'avais déjà vu. Mais que cette maladie eût été entièrement inventée par le Ça et que, pendant des années, se soit jouée une comédie de symptômes syphilitiques et blennorragies, c'est plus rare. Pour ma part, je ne l'ai, jusqu'ici, observé que deux fois : chez D... et chez une femme.

De plus, le commencement de la maladie — les premiers symptômes méritent toujours l'attention, car ils révèlent une grande partie des intentions du Ça — le début de la maladie a été cette scléro-dermie de la jambe gauche, qui s'est étendue plus tard étendue au bras droit. Le langage fantaisie que j'ai composé à mon usage me dit de ce qui se passe à la jambe gauche : cet homme veut s'engager dans une mauvaise voie, mais son Ça s'y oppose. Quand c'est le bras droit qui est atteint d'une manière ou d'une autre, cela signifie que ce bras droit veut faire quelque chose qui heurte son Ça ; c'est pourquoi il est paralysé dans son action. Peu de temps avant que ne se déclarât la maladie de la jambe, la mère de D... devint grosse. D... avait à cette époque quinze ans ; mais il prétend n'avoir absolument pas remarqué cette grossesse ; c'est un signe certain qu'un profond ébranlement de son

être le contraignait à refouler. Cette lutte du refoulement prend place en pleine période de développement sexuel du garçon et est liée à un deuxième conflit de refoulement, sexuel, cette fois. Car, tout comme le malade soutenait avoir été tout à fait surpris de la naissance de son petit frère, il affirmait aussi n'avoir eu, à cette époque, aucune connaissance des rapports sexuels. Les deux sont impossibles. La dernière affirmation, du fait que le garçon élevait en ce temps-là des lapins et passait des heures à regarder les ébats érotiques de ces animaux ; et la première, parce qu'il finit bientôt par avouer qu'il avait déjà eu, pendant la grossesse de sa mère, les idées de meurtre desquelles il va être immédiatement question. Car c'est cette idée de se débarrasser de ce petit frère tardif qui est en partie la raison de l'extension de la sclérodémie au bras droit. L'idée de tuer ceux qui nous gênent nous accompagne tout au long de notre vie ; et dans des circonstances défavorables, le désir et l'horreur de tuer deviennent si forts que le Ça prend le parti de paralyser l'instrument du meurtre chez l'homme, le bras droit. Je crois vous avoir déjà raconté pourquoi ces idées de meurtre sont si répandues ; mais pour votre gouverne, je vais recommencer : l'enfant fait connaissance avec la notion de la mort par le jeu. Il s'attaque à l'adulte, le pique, tire sur lui et l'adulte tombe, fait le mort pour ressusciter peu après. N'est-il pas extraordinaire de constater à quel point le Ça des âmes d'enfant excelle à représenter les problèmes les plus compliqués comme des bagatelles, des plaisanteries ; et, notamment, comme il sait faire de la mort un amusement pour enfants ? Pour en finir, la maladie de la jambe et du bras était apparue à la suite d'une lutte sexuelle appartenant au domaine de l'érotisme = mère = enfant.

J'arrive maintenant à la partie d'une lutte de cette étrange maladie, à la manière dont l'idée de syphilis a jailli du complexe envers la mère et comment, précisément à cause de cette origine, elle avait du devenir assez puissante pour produire sans cesse de nouveaux symptômes de syphilis, au point que tous les médecins traitants, moi inclus, s'y sont trompés. Je demandais à D... s'il savait par qui il avait été contaminé.

— Je ne sais même pas si j'ai été contaminé, répliqua-t-il. Je le présume.

— Et pourquoi le présumez-vous ?

— Parce que j'ai eu un jour des rapports sexuels avec une fille qui portait une voilette. En lisant l'étonnement sur mon visage, il poursuivit :

— Toutes les filles de trottoir qui portent une voilette sont syphilitiques. Voilà qui était neuf pour moi. Je saisis pourtant cette notion pouvait contenir de vraisemblance et c'est pourquoi je questionnai encore :

— C'est donc par cette fille que vous croyez avoir été contaminé ?

— Oui, répondit-il, mais il ajouta aussitôt : Je n'en sais rien ; en fait, je ne sais même pas si j'ai été contaminé. Certainement pas plus tard, car je n'ai plus jamais eu de contact avec une femme. Le lendemain de ce jour, je suis allé chez un médecin et je me suis fait examiner. Il m'a renvoyé en me disant de revenir dans quelques jours, ce que je fis ; il me renvoya à nouveau et cela continua ainsi pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'il m'expliquât, mi-souriant, mi-désagréable, que j'étais parfaitement sain et qu'il n'était pas question que je fusse atteint. Depuis, j'ai été examiné d'innombrables fois par divers médecins. Aucun n'a trouvé quoi que ce soit.

— Mais, intervins-je, vous avez subi un traitement anti-vénérien, avant que ne débutât votre maladie de la guerre...

— Oui, à ma prière. Je croyais que mes maux de tête, ma jambe malade, mes bras, etc., que tout cela, en somme, ne pouvait provenir que de la syphilis. J'ai lu tout ce qui a été écrit sur la scléro-dermie et quelques auteurs la rattachent à la syphilis.

— Mais vous n'aviez que quinze ans lorsque votre maladie a commencé !

— ...A l'héredo-syphilis, m'interrompit-il. Je n'ai jamais sérieusement cru à une contamination, mais je pensais que mon père pouvait avoir été syphilitique. Il se tut un instant et reprit : Si je me souviens bien, la fille dont je vous ai parlé tout à l'heure n'avait pas de voilette. En outre, je sais avec certitude qu'elle n'avait pas la moindre petite tache sur son corps. Je l'ai dénudée, j'ai laissé brûler l'électricité toute la nuit, je l'ai regardée nue devant la glace, j'ai lu attentivement son livret ; bref, il est impossible qu'elle eût été malade. Ce qu'il y a, c'est que j'avais une peur affreuse d'être héredo-syphilitique. C'est pourquoi, quand je me suis rendu chez le médecin, je lui ai raconté cette histoire de voilette : je ne voulais pas lui faire part de mes soupçons en ce qui concernait mon père ; ensuite, je l'ai racontée si souvent que j'ai fini par y croire. Mais à présent, avec toutes ces analyses, je sais que je n'ai jamais tenu cette fille pour syphilitique et qu'elle ne portait pas de voilette.

Tout cela me parut bizarre, comme à vous, sans doute. Je voulais — et j'espérais — obtenir quelques clartés supplémentaires et demandai à M. D... ce que lui inspirait le mot « voilette ». Au lieu d'une, il me donna aussitôt deux réponses : « Les voiles de veuve et la Madone au Voile, de Raphaël ». De ces deux inspirations est sorti un jeu d'associations qui s'est étiré sur des semaines ; je me contenterai de vous faire brièvement part du résultat.

Les voiles de veuve amenèrent tout de suite la mort du père et les vêtements de deuil de la mère. Il apparut que D..., au cours de la lutte soutenue pour le refouler le désir d'inceste, avait identifié la prostituée à sa mère, qu'il avait inventé pour la fille une voilette noire et l'avait imaginée syphilitique parce que son inconscient croyait que, de cette manière, il éliminerait plus vite le désir d'inceste. Il fallait que la mère fût tenue à l'écart de son érotisme ; on ne désire pas quelqu'un atteint de syphilis ; donc, la mère devait être syphilitique. Mais ce n'était pas



dans les choses possibles — nous verrons tout à l’heure pourquoi — il était par conséquent nécessaire de trouver une remplaçante, ce qui eut lieu, à l’aide de l’association-voile. Pour renforcer encore la défense se forma l’idée que le père avait été syphilitique. Que le malade n’osât point songer à la syphilis maternelle s’entend de soi ; mais chez D..., une idée vint s’y joindre : on la voit apparaître dans l’association-madone au voile. Par cette association, D... fait de sa mère un être inaccessible, immaculé, supprime le père et a en outre l’avantage de pouvoir se considérer lui-même comme « conçu sans péché », autrement dit, d’origine divine. L’inconscient emploie des moyens stupéfiants. Pour refouler le désir d’inceste, et dans le même instant, il divinise la mère et la ravale au rang de catin syphilitique.

Vous avez ici, si vous voulez, une confirmation de ce que j’ai tant de fois essayé de rendre vraisemblable à vos yeux, à savoir que nous nous considérons tous comme d’origine divine, que le père est bien pour nous Dieu le père et la mère de Dieu. Il n’en va point autrement, l’être humain est ainsi fait qu’il lui faut, de temps à autre, le croire et si tout ce qui compose l’église catholique, y compris la Vierge Marie et l’Enfant Jésus, devait disparaître aujourd’hui et qu’il n’en subsistât aucun souvenir, il y aurait demain un nouveau Mythe, avec la même union entre Dieu et la femme, la même naissance du Fils de Dieu. Les religions sont des créations du Ça et le Ça de l’enfant ne peut pas plus supporter la pensée des rapports amoureux entre le père et la mère qu’il n’ose renoncer à l’arme que représente dans sa lutte contre le désir d’inceste la sanctification de la mère — Ferenczi nous l’enseigna — il se sent tout-puissant, qu’il ne peut se faire à l’idée qu’il n’est pas égal à Dieu.

Les religions sont des créations du Ça. Regardez la croix avec ses bras tendus et vous vous rangerez à mon avis. Le fils de Dieu y est suspendu et en meurt. La croix, c’est la mère et nous mourons tous de nos mères. Œdipe, Œdipe ! Mais faites bien attention à ceci : si la croix est la mère, les clous qui rivent son fils à elle pénètrent aussi dans sa chair, elle ressent les mêmes souffrances, la même douleur

que son fils et soutient de ses robustes bras de mère le martyr, la mort de son fils, les éprouve en même temps que lui. Mère et fils, il y a là, amassées, toute la misère du monde, toutes ses larmes, toute sa détresse. Et pour tout remerciement, la mère n'a récolté que cette dure parole : « Femme, qu'ai-je à voir avec toi ? » Ainsi le veut la destinée humaine et il n'est pas une mère qui se fâche quand son fils la renvoie. Car c'est ainsi que cela doit être.

On relève dans l'histoire de la maladie de M. D... un autre conflit, plus profond et communément humain, dont l'une des racines vient chercher sa nourriture dans le complexe d'Œdipe : c'est le problème de l'homosexualité. Quand il était ivre, me raconta-t-il, il parcourait les rues de Berlin, en quête d'un pédéraste ; quel qu'il fût, où qu'il fût, il le battait comme plâtre, le laissant à demi mort sur la place. C'est là une des confidences qu'il me fit. *In vino veritas*. Elle n'est compréhensible que si on la met en parallèle avec une seconde qu'il me communiqua quelques semaines plus tard. Je trouvai un jour mon malade souffrant d'une forte fièvre et il me narra que le soir précédent, il avait traversé la forêt et qu'il lui était subitement venu l'idée que des malandrins allaient s'attaquer à lui, le ligoter, abuser de lui par derrière et l'attacher ensuite à un tronc d'arbre, avec son derrière nu et souillé. C'était, me dit-il, un phantasme fréquent chez lui et toujours suivi d'un accès de fièvre. La haine avec laquelle D..., ivre, poursuit les pédérastes est de l'homosexualité refoulée ; le phantasme et l'angoisse qui s'y rattache sont également de l'homosexualité refoulée et l'apparition de la fièvre donne la mesure de l'excès de son désir. Je reviendrai une autre fois sur la question de l'homosexualité. Pour aujourd'hui, je ne dirai que ceci : parmi les diverses causes qui conduisent à l'homosexualité, il y en a une qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est le refoulement de l'inceste avec la mère. L'homme mène un dur combat pour se soustraire aux sentiments érotiques qui le lient à sa mère ; comment s'étonner si dans cette lutte, tous ses penchants conscients pour le sexe féminin sont emportés dans le processus de refoulement de manière que chez certains, la femme finit par être totalement exclue de la sexualité. Dans le cas de M. D... qui a peur d'être

victime d'un viol pédérastique, on aperçoit très clairement une deuxième origine, refoulée par lui, à cet amour pour le même sexe, l'attrait du père. Car cette angoisse ne peut avoir trouvé sa source que dans le fait qu'à une époque de sa vie, D... a ardemment souhaité d'être une femme, la femme de son père. Réfléchissez, chère amie, aux causes initiales des vices et des perversions, et vous les jugerez avec moins de sévérité.

Me voici parvenu ainsi à l'autre face du complexe d'Œdipe, aux rapports de D... avec son père. Il me faut ici attirer tout de suite votre attention sur un point qui, pour beaucoup, est caractéristique. D... était profondément convaincu qu'il n'existait pour lui rien ni personne qu'il mît au-dessus de son père, qui fût plus digne de son admiration, de son respect, plus tendrement aimé que son père, alors qu'il reprochait mille choses à sa mère et n'avait jamais pu passer plus de quelques heures en sa compagnie. Bien sûr, son père n'était plus et sa mère vivait ; il est commode d'idéaliser les morts. Quoi qu'il en soit, D... croyait aimer son père de toutes ses forces, sa vie avait refoulé la haine pour le père. Il est indéniable qu'il a en vérité voué une fervente affection à son père ; son complexe d'homosexualité et sa ressemblance acquise avec celui-ci le prouvent abondamment. Mais il le haïssait avec tout autant de force et au commencement de sa maladie, surtout, il existait chez lui un vif conflit entre l'adoration et l'aversion.

Des souvenirs de cette époque qui échappèrent au cours de l'analyse à la pression du refoulement, j'en extrais deux. Voici le premier : pendant la grossesse de sa mère, de laquelle je vous ai parlé plus haut, D... avait pris l'habitude de guetter pendant des heures à un orifice d'égout pour tirer sur les rats qui en sortaient et les tuer. Jeux de garçon, me direz-vous. Soit, mais pourquoi les garçons prennent-ils tant de plaisir à ces exercices de tir ? L'action de tirer, j'ai à peine besoin de le dire, représente l'exubérance de la pulsion sexuelle à l'âge de la puberté se libérant par cet acte symbolique. Mais le rat sur lequel s'acharne D... est une image des parties sexuelles du père qu'il punit de mort à l'instant où il sort de l'égout, du vagin de sa mère. — Non,

l'interprétation n'est pas de moi : elle émane de D... Je me contente de la trouver juste. Et je suis également d'accord avec la deuxième explication qu'il en donne. Là encore, l'égout est le vagin maternel ; mais le rat, c'est l'enfant qu'elle attend. A côté du désir de châtrer le père — car c'est là le sens de la mise à mort du rat — s'insinue le désir de faire mourir l'enfant à venir. Sous la pression des puissances refoulantes, ces deux idées prennent des formes symboliques. Et le destin intervient dans ces luttes sous-jacentes, sourdement ressenties, et fait mourir au bout de quelques semaines le petit frère nouveau-né. A présent, le sentiment de culpabilité, ce morne compagnon de toute vie humaine, se trouve justifié par un objet, le fratricide. Vous ne sauriez croire, chère amie, à quel point il est commode pour le refoulement de disposer d'une faute capitale. On peut tout cacher là-dessous et c'est là-dessous, en fait, que tout se cache. D... a utilisé au maximum cette stupide histoire de fratricide au profit des mensonges qu'il se faisait à lui-même. Et parce que c'est un trait naturel chez l'homme que de faire payer à d'autres ses propres erreurs, du jour de la mort de son frère, D... n'a plus tiré sur les rats, mais sur des chats, emblèmes de la mère. Le Ça chemine par des sentiers étranges.

D... n'est pas parvenu à recouvrir entièrement le désir de castration qu'il nourrissait contre son père par l'idée de fratricide, ainsi que le témoigne un deuxième souvenir. Je vous ai raconté qu'à l'époque de ces conflits, il élevait des lapins. Parmi ces animaux se trouvait un mâle d'un blanc de neige. D... eut à son égard un comportement bizarre. Il permettait à tous les mâles de copuler à leur guise avec les femelles et éprouvait une certaine jouissance à assister à leurs ébats. Seul, ce mâle blanc n'était pas autorisé à approcher les femelles. Quand il y parvenait ; D... l'attrapait par les oreilles, le ligotait, le suspendait à une poutre et le cravachait jusqu'à ce qu'il ne pût plus remuer le bras. C'était le bras droit, le premier qui fut atteint par la maladie ; et c'est précisément durant cette période que cela eut lieu. Le souvenir n'est apparu au jour qu'après une résistance obstinée. Le malade ne cessait de se dérober et exhiba une collection de symptômes organiques d'une grande gravité. L'un d'eux était particulière-

ment significatif : les plaques sclérodermiques de son coude droit augmentèrent. A dater du jour où ce souvenir surgit de l'inconscient, elles s'améliorèrent et guérirent, si bien que le malade put dorénavant plier et étendre complètement l'articulation de son coude, ce qui lui avait été impossible depuis deux décennies, en dépit de tous les traitements. Et il le faisait sans souffrir.

J'allais presque oublier le plus important. Ce lapin, ce mâle blanc auquel il interdisait tout plaisir sexuel et qu'il fouettait quand l'animal ne se retenait pas, prenait la place du père. Ou l'aviez-vous déjà deviné ?

Êtes-vous fatiguée ? Un peu de patience, il ne s'en faut que de quelques coups de crayon pour que l'esquisse soit complète. Au domaine de la haine pour le père appartient un trait que vous connaissez déjà par Freud — comme d'ailleurs l'histoire de D... offre quelque analogie avec l'histoire de l'homme aux rats de Freud. D... était très croyant ; on pourrait presque dire qu'il croyait plus à la lettre qu'à l'esprit ; mais il se sentait plus attiré par Dieu le père que par Dieu le fils et adressait tous les jours des prières — composées à sa manière — à cette déité, tirée par lui de l'imgo du père. Mais au beau milieu de ces prières survenaient soudain des injures, des blasphèmes, des sacrilèges. La haine pour le père se faisait jour. Relisez donc cela chez Freud, je ne pourrais rien y ajouter et ne ferais, par mes remarques « intelligentes », que gâter ce qu'il en écrit.

J'ai encore quelque chose à dire au sujet de l'aventure du lapin blanc. D... avait donné à ce mâle le nom de Hans ; comme vous le savez, c'était le nom qu'il avait choisi pour lui-même. Quand, par l'intermédiaire de cet animal au pelage, il battait son père, il se corrigait aussi lui-même, ou plutôt son génitoire, son Hans, celui qui pendait à son ventre. Ou ne savez-vous pas que le nom de Hans plaît tant aux jeunes et aux vieux parce qu'il rime avec « Schwanz<sup>(1)</sup> » ? Et par-

---

1. Schwanz = queue ; Hans = Jean ; John = Jean

ce qu'on confond souvent Hans<sup>(1)</sup> avec saint Jean-Baptiste, lequel, par le baptême et son supplice, est suffisamment désigné comme membre masculin ? Je ne sais pas si c'est vrai, mais un Anglais m'a raconté que dans son pays, on appelle l'instrument sexuel mâle saint John<sup>(1)</sup> ; il existait également en France des rapprochements analogues. Mais cela n'a rien à voir avec l'affaire elle-même. D... pensait certainement à sa queue quand il a donné au lapin le nom de Hans et quand il le fouettait, c'était pour se punir d'actes de masturbation. Eh oui ! La masturbation ! C'est une étrange chose.

J'ai terminé ; c'est-à-dire que je n'ai plus rien d'essentiel à vous communiquer. Si j'ai, comme vous avez dû le remarquer, laissé de côté le plus important, c'est-à-dire les souvenirs de la petite enfance, cela tient à ce que je n'en ai connu qu'une faible partie. C'est cette ignorance qui a motivé la remarque faite plus haut : que D..., s'il eût vécu, serait vraisemblablement retombé malade. Il s'en fallait que l'analyse fût complète.

Pour conclure, je vais vous indiquer au moins une des raisons pour lesquelles D... craignait la guerre, tout en la désirant. Il s'imaginait qu'il serait tué d'une balle entre les deux yeux. Cela prouve — c'est de mes contacts avec d'autres soldats que je tire cette connaissance — qu'il avait vu sa mère nue à une époque où il était conscient du péché que cela représentait. Le peuple prétend que celui qui regarde sa mère nue devient aveugle. Œdipe s'est crevé les yeux.

Je vous salue, très chère, et suis toujours votre fidèle

Patrick Troll

Le Livre du Ça (1923)

15

---

Certes, chère amie, je pourrais vous raconter encore toute une série d'histoires ayant un rapport avec le complexe d'Œdipe et semblables à celle de M. D... ; il est vrai aussi que je vous avais promis de le faire. Mais à quoi bon ? Si ce seul récit n'a pas réussi à vous convaincre, plusieurs n'y parviendront pas davantage. En outre, vous trouverez de ces histoires à votre content dans la littérature de la psychanalyse. Je préfère essayer de me défendre contre vos objections, sans quoi vous seriez bientôt la proie de préjugés de toute espèce et notre échange de lettres n'aurait plus de raison d'être.

Vous ne concevez pas, me dites-vous, qu'à la suite d'incidents du genre de ceux desquels je vous ai entretenue il puisse se produire chez l'être humain des changements corporels tels qu'il contracte à leur suite des maladies organiques et encore moins qu'à la révélation des rapports, il guérisse. Je ne conçois pas non plus ces choses, chère amie, mais je les constate, je les *vis*. Naturellement, je me fais toutes sortes d'idées à ce propos, mais elles sont difficiles à exprimer. Je vous serais cependant reconnaissant, très chère, de renoncer dans notre dialogue à faire une distinction entre le « psychisme » et « l'organisme ». Ce ne sont là que des dénominations commodes pour faire mieux comprendre certaines singularités de la vie ; au fond, les deux sont

une seule et même chose. Il est indubitable qu'un verre de vin n'est pas un verre d'eau ou un verre de lampe ; mais c'est toujours du verre et tous ces objets de verre sont fabriqués par l'homme. Une maison de bois est différente d'une maison de pierre. Mais même vous ne pouvez mettre en doute que ce soit uniquement une question d'opportunité et non de capacité, qu'un architecte bâtit une maison de bois ou une maison de pierre. Il en est de même pour les maladies organiques, fonctionnelles ou psychiques. Le Ça choisit très despotiquement le genre de maladie qu'il veut provoquer et ne tient pas compte de notre terminologie. Je pense que nous allons enfin nous comprendre, ou, du moins, que vous nous comprendrez, moi et mon affirmation catégorique : pour le Ça, il n'existe aucune différence entre l'organisme et le psychisme ; en conséquence, et s'il est vrai que l'on peut agir sur le Ça par l'analyse, on peut aussi — et on doit, le cas échéant — traiter les maladies organiques par la psychanalyse.

Corporel, psychique... Quelle puissance possèdent les mots ! On a cru longtemps — peut-être beaucoup en sont-ils encore persuadés — qu'il y avait le corps humain, habité, comme une demeure, par l'âme, la psychê. Mais, même si l'on admet cela, le corps en soi ne tombe pas malade, puisque sans âme, sans psychê, il est mort. Ce qui est mort ne tombe pas malade, c'est tout juste si cela tombe en pourriture. Seul, ce qui est vivant tombe malade, et comme personne ne conteste qu'on ne donne le nom de vivant qu'à ce qui est à la fois corps et âme — mais excusez-moi, ce ne sont là que des paroles oiseuses. Nous n'allons pas nous disputer pour des mots. Il ne s'agit ici, et puisque vous désirez connaître mon opinion, que d'exprimer de manière intelligible ce que je veux dire. Et je vous ai déjà clairement dévoilé ma pensée : pour moi, il n'y a que le Ça ! Quand j'emploie les expressions corps et âme, j'entends par là des apparences diverses du Ça ; si vous voulez, des fonctions du Ça. Dans mon esprit, ce ne sont pas des concepts indépendants, voire opposés. Abandonnons ce thème pénible d'une confusion millénaire. Nous avons d'autres sujets de discussion.



Vous êtes choquée du fait que j'attribue de si grandes conséquences au processus de refoulement ; vous me faites remarquer qu'il existe aussi des monstres, des maladies embryonnaires et vous attendez de moi que j'attache également de la valeur à d'autres mécanisme. Ce à quoi je me borne à répliquer que je trouve l'expression « refouler » pratique. Qu'elle corresponde à tout ne m'intéresse pas. Jusqu'ici, elle m'a suffi, ainsi qu'à ma très superficielle connaissance de la vie embryonnaire. Je n'ai donc aucune raison d'y en ajouter de nouvelles et encore moins de ne plus m'en servir.

Peut-être serait-il nécessaire d'avoir recours à l'imagination pour vous faire sentir l'étendue que peut prendre un refoulement de cette sorte. Figurez-vous deux enfants, un garçon et une fille, seuls dans la salle à manger. La mère est occupée dans une autre pièce, à moins qu'elle ne se repose. Bref, les enfants se sentent en sécurité, à telles enseignes que l'aîné saisit cette occasion de s'instruire — lui et l'autre enfant — *de visu* en ce qui concerne la différence des sexes et les plaisirs que peut vous réserver cet examen. Soudain, la porte s'ouvre ; les deux enfants n'ont pas le temps de se séparer, mais la conscience de leur culpabilité se lit sur leurs visages. Et comme la mère, persuadée de la candeur enfantine de sa progéniture, les voit tous les deux dans le voisinage du sucrier, elle croit qu'ils y ont plongé la main, les gronde et les menace de les battre s'ils recommençaient. Peut-être les enfants se défendraient-ils de cette accusation, peut-être demeureront-ils cois. En tout cas, il y a peu de chance qu'ils avouent le péché réellement commis, qu'ils considèrent comme beaucoup plus grave. Au goûter, la mère renouvelle son avertissement ; l'un des enfants, conscient de la faute commise, rougit et la mère en conclut qu'il a été l'instigateur du menu larcin. Il refoule à nouveau ce qu'il confesserait maintenant volontiers. Au bout de quelque temps — la mère a pardonné depuis belle lurette, mais prend un certain plaisir à taquiner l'enfant — elle plaisante avec une tante et dit quelque chose comme : « Le garçon sait bien où trouver le sucrier... ». Et plus tard, la tante fait, elle aussi, des allusions. Vous avez là un enchaînement de refoulements tel qu'il doit se former assez fréquemment. Mais les enfants

ne sont pas tous pareils : l'un accepte ses fautes avec légèreté, l'autre difficilement ; quant au troisième, l'idée d'avoir péché et surtout de ne pas s'en être confessé lui est presque intolérable. Que lui reste-t-il à faire ? Il presse, comprime la faute, la rejette du conscient, la relègue dans l'inconscient, l'y voici, d'abord à la surface ; mais, insensiblement, on l'enfouit de plus en plus profondément jusqu'à ce qu'enfin, le souvenir ait disparu du conscient. Afin qu'il ne s'avise point de resurgir, on entasse par-dessus des souvenirs « de couverture » ; par exemple, que la mère a été injuste, que l'enfant a été accusé sans raison de gourmandise et menacé d'être battu. Maintenant, le processus se déclenche, ou, tout au moins, est prêt à se déclencher. Un complexe s'est formé, sensible au plus léger contact ; avec le temps, cet état s'aggrave au point que le seul fait d'approcher du complexe détermine une sensation insoutenable. Veuillez à présent détailler ce complexe : à la surface, vous trouvez le vol anodin, la fausse accusation, la menace de punition corporelle, le silence gardé et, avec cela, la rougeur, plus le sucrier, la table avec ses chaises, la salle à manger avec son papier marron, des meubles divers, des porcelaines, la robe verte de la mère, la petite fille, nommée Gretchen, en robe écossaise, etc. Audessous, il y a le domaine de la sexualité. Selon les circonstances, dès à présent, le travail se complique. Mais il pourrait se faire aussi que ce travail soit poussé jusqu'à l'absurde. Prenez le mot « sucre » : il fait partie du complexe, il doit donc être évité le plus possible. S'il est par ailleurs chargé d'un sentiment de culpabilité, peut-être à la suite de quelque autre menu larcin, le désir de refoulement en devient de plus en plus grand. Mais, à partir de cet instant, il entraîne avec lui d'autres notions : « sucré » ou « doux », éventuellement « blanc » ou « carré » ; cela peut ensuite s'étendre à d'autres formes du sucre, le pain de sucre, par exemple ; de là, au pain tout court ou à la couleur bleue du papier qui l'enveloppe. Vous pouvez à votre guise prolonger indéfiniment ces associations ; et ne vous y trompez pas : il n'est pas rare que l'inconscient, avec l'aide des associations, pousse son travail de refoulement à l'infini. De la fuite devant la douceur du sucre jaillit une amertume spirituelle, ou au contraire un excès de sentimentalité ; un scrupule exagéré à ne jamais s'approprier le bien d'autrui se ratta-

che au mot « larcin ». Mais on voit aussi s'instituer un plaisir enfantin à frauder, un amour pharisaïque de l'équité : les mots battre, bataille, fouet, fouetter, fouailler, fouiner, verge, Serge, sergent, punition, bouleau, balai viennent s'insinuer dans le complexe, bannis et pourtant pleins d'attraits. Car la faute non expiée réclame un châtiment ; après des dizaines d'années, elle appelle encore des coups. Le papier de tecture marron n'est plus supporté, les robes vertes et écossaises pas davantage, le nom de Gretchen soulève le cœur et ainsi de suite. Et il s'y joint le prodigieux domaine de la sexualité.

Peut-être pensez-vous que j'exagère ou que je vous raconte la vie étrange et inusitée d'un hystérique. Eh non ! Nous traitons tous derrière nous de ces complexes. Rentrez en vous-même, vous découvrirez mille choses, des aversions inexplicables, des commotions psychiques, exagérément fortes relativement aux raisons qui les motivent, des querelles, des soucis, des mauvaises humeurs qui ne deviennent explicables que si vous considérez le complexe duquel ils émanent. Comme vos yeux s'ouvriront quand vous aurez appris à jeter un pont entre le présent et votre enfance, quand vous aurez compris que nous sommes et demeurons des enfants, que nous refoulons, que nous refoulons toujours et ne détruisons point, nous sommes à jamais obligés de faire renaître à nouveau certaines manifestations que nous sommes contraints de recommencer, de recommencer sans cesse. Croyez-moi, la répétition d'un désir est fréquente. En lui se cache un lutin qui le force à la répétition.

Il faudra que je vous parle davantage de cette pulsion de répétition, mais pour l'instant, nous en sommes au refoulement, considérés comme source des maladies organiques. Car vous n'aurez pas besoin de mes commentaires pour vous rendre compte qu'il peut en résulter toutes sortes de misères physiques. Ce que je vais vous dire maintenant est du domaine de la fantaisie. Que vous le preniez au sérieux ou que vous en riiez, peu m'en chaut ! Pour moi, le problème que pose l'origine des souffrances organiques est insoluble. Je suis médecin et,

en conséquence, la seule chose qui m'intéresse, c'est que le dénouement du refoulement provoque une amélioration.

Puis-je vous demander de faire précéder mes exposés par une petite expérience ? Pensez, je vous en prie, à quelque chose qui vous tienne à cœur... Par exemple, si vous devez ou non vous offrir un chapeau neuf. Et maintenant, essayez soudain de réprimer cette idée de chapeau. Si vous vous êtes figuré sous un aspect prometteur, vous seyant particulièrement bien, et si vous avez songé à l'envie qu'il excitera parmi vos amies, il ne vous sera pas possible d'en réprimer la pensée sans une contraction de vos muscles abdominaux. Peut-être d'autres groupes de muscles se joindront-ils à l'effort de répression ; la partie supérieure du ventre le fera sûrement ; elle est utilisée pour coopérer à toute tension, voire à la moindre. Il en résulte inéluctablement une perturbation dans votre circulation sanguine. Et, par le truchement du grand sympathique, cette perturbation gagne d'autres domaines de l'organisme, en commençant, bien entendu, par les plus voisins : les intestins, l'estomac, le foie, le cœur, les organes respiratoires. Quelque infime que vous vous représentiez cette perturbation, elle n'en existe pas moins. Et parce qu'elle existe, parce qu'elle s'étend à toutes espèces d'organes, se déclenchent aussitôt toute une série de processus chimiques, auxquels l'homme le plus savant ne comprend rien. Il sait seulement que ces processus ont lieu ; il le sait encore mieux quand il s'est occupé de psychologie. Maintenant, imaginez que ce phénomène, d'apparence insignifiante, se répète une douzaine de fois au cours de la journée. Cela représente déjà quelque chose. Mais qu'il se produise vingt fois par heure et vous vous trouvez devant un vrai sabbat de désordres mécaniques et chimiques qui n'est pas beau à voir. Renforcez l'intensité et la durée de cette tension. Admettez qu'elle se manifeste pendant des heures, des journées entières, entrecoupées de courts intervalles de détente dans la région abdominale. Avez-vous encore de la peine à vous représenter qu'il puisse exister un rapport entre le refoulement et la maladie organique ?

Je suppose que vous n'avez pas eu beaucoup l'occasion de voir des ventres nus. A moi, cela m'est arrivé fort souvent. Et l'on y constate fréquemment une chose singulière. Un sillon, une longue ride transversale orne la partie supérieure de l'abdomen d'un grand nombre de personnes. Elle provient du refoulement. Ou bien, l'on découvre des veinules rouges, à moins que le ventre ne soit gonflé ou Dieu sait quoi. Pensez à un être humain que hante pendant des années, des décennies, l'angoisse de monter ou descendre les escaliers ? L'escalier est un symbole sexuel et il existe d'innombrables personnes poursuivies par la terreur d'une chute dans les escaliers. Ou songez à quelqu'un sentant obscurément qu'un chapeau est un symbole sexuel. De tels gens sont à tout instant, voire constamment obligés de refouler, sont forcés de soumettre sans cesse leurs ventres, leurs poitrines, leurs reins, leurs cœurs, leurs cerveaux à des surprises, à des empoisonnements chimiques. Non, ma chère, je ne trouve pas le moins du monde extraordinaire que le refoulement — ou n'importe quel autre phénomène psychique — suscite des maux organiques. Au contraire, je suis plutôt étonné que des maux de cette sorte soient relativement rares. Et une surprise, une respectueuse surprise m'emplit à l'égard du Ça et de sa capacité à se tirer au mieux de tout ce qui arrive.

Prenez un œil. Quand il voit, il est le théâtre de toute une série de processus divers. Mais quand il lui est interdit de voir et qu'il voit quand même, il n'ose pas transmettre ses impressions au cerveau. Que peut-il alors se passer en lui ? S'il est mille fois par jour contraint d'omettre ce qu'il perçoit, ne serait-il pas concevable qu'il finisse par en être las et se dise : « Je pourrais m'y prendre plus commodément : puisque je ne dois pas voir, je deviendrai myope, je rallongerai mon axe ; et se cela ne suffit pas, je ferai se répandre du sang dans ma rétine et je deviendrai aveugle. » Nous savons si peu de ce qui concerne les yeux ! Laissez-moi le plaisir d'avoir recours à mon imagination.

Vous y êtes-vous retrouvée dans ce que j'ai écrit ? Voyez-vous, il faut lire avec indulgence, sans esprit critique. Au contraire, vous devriez vous installer bien tranquillement et édifier, vous aussi, une dou-

zaine... que dis-je ? des milliers de ces fantasmagories. Je n'ai donné qu'un exemple, qu'une invention de mon caprice. Ne vous arrêtez ni à la forme ni à l'idée. Ce qui m'importe surtout, c'est d'obtenir de vous que vous consentiez à laisser là votre raison et à rêver.

Puisque j'ai parlé de l'origine de la maladie, dire un mot du traitement me paraît s'imposer. Lorsqu'il y a des années, je réussis à surmonter suffisamment mon orgueil pour écrire le premier à Freud, il me répondit à peu près en ces termes : « Si vous avez bien compris le mécanisme du transfert et de la résistance, vous pouvez sans crainte vous attaquer au traitement des malades par la psychanalyse. » Transfert et résistance, voilà les deux points d'appui du traitement. Je crois m'être assez clairement expliqué sur ce que j'entends par transfert. Le médecin peut, jusqu'à un certain degré, le provoquer ; à tout le moins, il peut et doit chercher à l'obtenir et à l'orienter une fois qu'il s'est produit. Mais l'essentiel, le transfert lui-même, est, chez le malade, un phénomène de réaction ; pour le principal, il est hors de la sphère d'influence du médecin. Ainsi, et en définitive, le travail le plus important du traitement reste d'écarter la résistance et d'en triompher. Freud a comparé le conscient de l'être humain à un salon où l'on reçoit toutes sortes de gens. Dans l'antichambre, devant la porte fermée de l'inconscient où s'entasse la masse des entités psychiques se tient un gardien qui ne laisse pénétrer dans le conscient que ce qui peut se présenter dignement dans un salon. Si l'on se rapporte à ce principe, les résistances peuvent avoir trois sources différentes : le salon — du conscient — qui n'autorise pas certaines choses à entrer ; le gardien, sorte d'intermédiaire entre le conscient et l'inconscient, dépendant dans une grande mesure du conscient, mais n'en possédant pas moins une volonté qui lui est propre et qui, de temps en temps, refuse obstinément l'accès du salon, bien que le conscient ait donné son accord ; enfin, l'inconscient lui-même, qui n'a pas envie de s'attarder dans le milieu correct et ennuyeux du salon. Il faudra donc, pour le traitement, tenir compte de ces trois instances des possibilités de résistance. Et pour chacune des trois, être préparé à se heurter à d'innombrables caprices singuliers et à éprouver toutes sortes de surprises. Mais

comme, à mon avis, le conscient et le portier ne sont en définitive que des instruments sans volonté propre, cette discrimination n'a qu'une valeur toute relative.

A l'occasion de l'histoire de M. D..., je vous ai décrit plusieurs formes de résistance. En réalité, ces formes existent à des milliers d'exemplaires. Elles ne vous apportent aucun enseignement et si peu que je me fasse l'avocat de la méfiance, je n'en suis pas moins fermement convaincu qu'un médecin ne doit jamais perdre de vue le fait que le malade peut être en état de résistance. La résistance se dissimule derrière les formes et les expressions de la vie, quelles qu'elles soient : tout mot, toute attitude peut la cacher ou la trahir.

Comment venir à bout de la résistance ? C'est difficile à dire, ma chère. Je crois que l'essentiel, en l'occurrence, consiste à commencer par soi-même ; il faut d'abord jeter un coup d'œil sur les coins et recoins, les caves, les réserves de son moi, trouver le courage nécessaire pour se supporter, supporter sa propre méchanceté, ou mieux, sa propre humanité. Celui qui ne sait pas qu'il a lui-même derrière ces portes et ces haies et encore moins de se souvenir du nombre d'ordures qu'il y a lui-même déposées, celui-ci n'ira pas bien loin. C'est en s'observant soi-même que l'on apprend en réalité à connaître en analysant les autres. Nous, les médecins, nous sommes des privilégiés et je ne sache nulle autre profession qui pût m'attirer. Je crois que nous avons en outre besoin de deux vertus : l'attention et la patience. Sur-tout la patience, encore la patience, toujours la patience. Mais cela aussi s'apprend.

Donc, il est indispensable de s'analyser soi-même. Ce n'est pas facile, mais cela nous révèle nos résistances personnelles et, bientôt, l'on tombe sur des phénomènes qui dévoilent l'existence de résistances particulières à une classe, un peuple, voire l'humanité entière. Des résistances communes à la majorité des humains, sinon à tous. C'est ainsi que s'est imposée à moi aujourd'hui une forme que j'avais déjà souvent remarquée : nous éprouvons de la répugnance à employer cer-

taines expressions enfantines, des expressions courantes pour nous dans notre enfance. Dans nos rapports avec les enfants et — assez curieusement — avec l'être que nous aimons, nous les utilisons sans arrière-pensée ; nous parons de « faire un petit pipi », « un prout », « le gros... », du « tutu ». Mais en compagnie des adultes, nous préférons nous conduire en adultes, nous renions notre nature d'enfant et « chier », « pisser », « cul » nous semblent plus normaux. Nous faisons les importants, voilà tout.

Il faudra bien que j'arrive à dire quelques mots du traitement. Malheureusement, je suis fort peu instruit en cette matière. J'ai la vague idée que l'action d'affranchir du refoulement ce qui est refoulé a une certaine importance. Mais je doute que ce soit là le mécanisme de la guérison. Peut-être, du fait que quelque chose qui a été refoulé parvienne dans le salon du conscient du mouvement et ce mouvement suscite une amélioration ou une aggravation. Dans ce cas, il ne serait même pas nécessaire que ce qui a été refoulé et a servi de prétexte à la maladie apparaisse au jour. Cela pourrait sans inconvénient demeurer dans l'inconscient pourvu qu'on lui fît de la place. D'après ce que je sais de ces choses — fort peu, je l'ai déjà dit — il me semble qu'il suffit souvent d'obliger le gardien de la porte à crier n'importe quel nom dans la salle de l'inconscient ; disons, par exemple, Wüllner. Si parmi ceux qui sont proches de la porte, il ne s'en trouve point qui se nomme ainsi, on fait circuler le nom et s'il ne parvient pas réellement jusqu'à celui qui le porte, il y aura peut-être un Müller qui, intentionnellement ou non, comprendra mal le nom, se fraiera un passage et pénétra dans le conscient.

La lettre est longue et de bavardage me semble sans fin. Adieu, très chère, il est l'heure de dormir. Je suis un

Troll  
très fatigué.



Le Livre du Ça (1923)

16

---

Tout cela vous semble un peu embrouillé ? A moi aussi. Mais il n'y a rien à faire : le Ça est constamment en mouvement et ne nous laisse pas un instant de répit. Cela bouillonne, afflue, reflue et rejette à la surface tantôt ce morceau de monde, tantôt cet autre. Comme je m'apprêtais à vous écrire, j'ai essayé de faire le point de ce qui se passait en moi. Je n'ai pas été capable d'aller au-delà des choses les plus primitives.

Voici ce que j'ai trouvé. De la main droite, je tiens mon porte-plume ; de la main gauche, je joue avec ma chaîne de montre. Mon regard est dirigé vers le mur d'en face, sur une gravure du tableau de Rembrandt intitulé « La Circoncision de Jésus. » Mes pieds reposent sur le sol, mais le droit marque du talon la mesure d'une marche militaire que joue en bas l'orchestre du casino. En même temps je perçois le cri d'une chouette, la corne d'une automobile et le crépitement du tramway électrique. Je ne sens aucune odeur spéciale, mais ma narine droite est légèrement bouchée. J'éprouve une démangeaison dans la région du tibia droit et j'ai conscience d'avoir à droite de ma lèvre supérieure une petite tache ronde et rouge. Je suis d'humeur inquiète et l'extrémité de mes doigts est froide.

Permettez, chère amie, que je commence par la fin. L'extrémité de mes doigts est froide, ce qui me gêne pour écrire et signifie par conséquent : « Fais attention, tu vas écrire des bêtises... » Il en est de même pour l'inquiétude. Elle renforce l'avertissement de prudence. Mon Ça est d'avis que je devrais m'occuper d'autre chose que d'écrire. Ce que c'est, je ne le sais pas encore. Pour l'instant, je suppose que la contraction des vaisseaux de l'extrémité des doigts et l'état d'inquiétude expriment ceci : « Ta correspondante ne saisira pas ce que tu essaies de lui faire comprendre. Tu aurais dû mieux la préparer, avec plus de méthode. » Néanmoins, je me lance.

Je joue avec ma chaîne de montre : cela vous fait rire, je parie. Vous connaissez cette manie, à propos de laquelle vous m'avez souvent taquiné. Mais vous ne savez sûrement pas ce qu'elle veut dire. C'est un symbole d'onanisme, comparable à celui de la bague, duquel je vous entretiens l'autre jour. Mais la chaîne a des particularités qui lui sont propres. La bague, l'anneau est un symbole féminin, et la montre, comme toutes les machines, également. Dans mon esprit, ce n'est pas le cas de la chaîne ; elle symbolise plutôt quelque chose qui précède l'acte sexuel proprement dit, antérieur au jeu de la montre. Ma main gauche vous apprend que je prends plus de plaisir à ce que nous appellerons les bagatelles de la porte, aux baisers, aux caresses, au déshabillage, aux jeux préliminaires, au sentiment de désir secrètement excitant, bref, à tout ce qu'aime l'adolescent, qu'à l'accouplement lui-même. Vous savez depuis longtemps à quel point je suis resté un adolescent, surtout du côté gauche, le côté de l'amour, le côté du cœur. Tout ce qui est à gauche est amour ; c'est aussi interdit, blâmé par les adultes ; ce n'est pas à droite, on n'est pas « dans son droit ». Vous avez là une nouvelle explication de l'inquiétude qui me tourmente, du froid qui glace le bout de mes doigts. La main droite, la main du travail, de l'autorité, de ce « qui est dans le droit chemin », de ce qui est bien, s'est interrompue dans l'acte d'écrire et menace la main gauche, cette main enfantine, toujours prête à jouer ; de droite et de gauche, vient cette instabilité, d'angoisse qui mobilise les centres nerveux de la circulation sanguine et mes doigts sont froids.

« Voyons » chuchote, apaisante, la voix du Ça à la main droite récalcitrante. « Laisse donc cet enfant ; tu vois, il joue avec la chaîne et non avec la montre. » Ce disant, la voix veut donner à entendre que la montre signifie le cœur, comme la Ballade de Löwe. Cette voix considère que c'est mal de jouer avec le cœur. Malgré le soutien qu'elle apporte, je ne suis guère à l'aise : aussitôt le Ça de la main droite de faire remarquer combien les actes de la main gauche sont répréhensibles.

« Il suffit qu'elle joue un peu trop fort pour qu'elle arrache la montre et il y aura un nouveau cœur brisé. »

Toutes sortes de réminiscences me traversent l'esprit sous forme de noms de filles : Anna, Marianne, Liese, etc. De toutes les filles portant ces noms, j'ai cru à un moment donné qu'en jouant, j'avais blessé leurs cœurs. Mais soudain, je me calme. Je sais, depuis que j'ai pénétré dans l'âme des jeunes filles, qu'en somme, ce jeu est charmant et ne devient pour elles une torture que quand on prend l'aventure au sérieux : j'avais mauvaise conscience et elles le sentaient. Parce que l'homme pose en principe que la fille doit éprouver de la honte, elle l'éprouve vraiment ; non qu'elle ait fait quelque chose de mal, mais parce qu'on exige d'elle une pureté morale qu'elle n'a pas, Dieu merci ! Rien ne frappe plus profondément l'être humain que de lui attribuer une noblesse qu'il ne possède pas.

En dépit de cette plaidoirie en ma faveur, je ne me suis pas remis à écrire et j'essaie de voir clair. Et des souvenirs, si vous voulez les appeler ainsi, surgissent. Plusieurs personnes atteintes de la crampe de l'écrivain, venues se faire soigner par moi et ne sachant rien les unes des autres, m'ont à plusieurs reprises donné de la crampe de l'écrivain l'explication suivante : « La plume représente les parties sexuelles de l'homme ; le papier, la femme qui conçoit ; l'encre, la semence qui s'écoule par le rapide mouvement de va-et-vient de la plume. En d'autres termes, écrire est un acte sexuel symbolique. Mais c'est en

même temps le symbole de la masturbation, de l'acte sexuel imaginaire. » La justesse de cette explication ressort pour moi du fait que la crampe de l'écrivain disparaissait chez chacun des malades aussitôt qu'ils avaient découvert ces rapports. Puis-je encore aligner quelques associations amusantes ? Pour le malade affligé de la crampe de l'écrivain, l'écriture dite gothique est plus difficile que l'écriture dite latine, parce que le mouvement de va-et-vient est plus marqué, plus intense, plus haché. Le gros porte-plume est plus agréable à utiliser que le mince, qui figurerait en quelque sorte le doigt ou un pénis peu satisfaisant. Le crayon présente cet avantage de supprimer la perte symbolique de semence, la machine a celui qu'en elle, l'érotisme est limité au clavier, au mouvement de va-et-vient des touches et que la main n'a pas de contact direct avec le pénis. Tout cela correspond aux phénomènes de la rampe de l'écrivain, laquelle conduit de l'utilisation du porte-plume ordinaire à celle de la machine à écrire en passant par le crayon et l'écriture latine pour aboutir en fin de compte à la dictée.

Il n'a pas encore été fait mention du rôle de l'encrier sur lequel les complaisants symptômes de la maladie donnent aussi des renseignements. L'encrier, avec son ouverture béante sur de profondes ténèbres, est un symbole maternel, représente le giron de la parturiente. Voici que reparaît soudain le complexe d'Œdipe, l'interdit de l'inceste. Mais la vie se manifeste : les caractères, ces petits diabolotins noirs, se présentent hors de l'encrier, ce ventre de l'enfer, et nous apprennent qu'il existe d'étroites relations entre l'idée de la mère et l'empire du Mauvais. Vous ne sauriez imaginer, chère amie, les bonds extraordinaires que peut faire le Ça quand il a des caprices ni comment, en fin de compte, il tourneboule un malheureux cerveau de médecin au point que celui-ci croit sérieusement à une étroite parenté entre l'encrier, le ventre de la mère et l'enfer.

Cette histoire a une suite. De la plume coule l'encre qui féconde le papier. Une fois couvert de caractères, je le plie, le glisse dans une enveloppe et le mets à la poste. Vous ouvrez la lettre avec un sourire amical, du moins, je l'espère, et devinez en hochant la tête que j'ai

décrit dans ce processus la grossesse et la naissance. Après quoi, vous pensez aux nombreuses personnes que l'on accuse d'être paresseuses pour écrire et comprenez pourquoi il leur est si pénible de le faire. Tous ces gens possèdent une conception inconsciente du symbolisme et, tous, ils souffrent de la peur de l'accouchement, de la peur de l'enfant. Et, pour finir, vous vous remémorez notre ami Rallot, qui portait chacune de ses lettres dix fois à la boîte et les rapportait le même nombre de fois avant de se décider à les expédier définitivement, et tout à coup, vous saisissez comment je suis parvenu, en une demi-heure de conversation, à le libérer de ce symptôme de sa maladie — mais pas de sa maladie elle-même. La science est une belle chose et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal...

Si je ne craignais pas de vous fatiguer, j'aurais volontiers fait maintenant une incursion dans le domaine de la graphologie et vous aurais enseigné quelques petites curiosités à propos des lettres (de l'alphabet !). Je ne vous promets d'ailleurs pas de ne pas revenir sur cette question. Aujourd'hui, je voudrais seulement de vous demander de vous rappeler que, dans notre enfance, nous avons tous tracé durant des heures des a, des o, des u, et que, pour supporter cela nous étions obligés de mettre ou de voir dans ces signes toutes sortes de figures et de symboles. Essayez de redevenir enfant, peut-être jaillira-t-il en vous un flot d'idées sur la naissance de l'écriture et la question se posera de savoir si vous êtes plus bête que nos savants. La science seule n'a encore jamais égalé le Çà, et... — Mais il est vrai que je n'ai pas très bonne opinion de la science !

Il me vient à l'esprit quelques aventures qui se rapportent au complexe d'auto-satisfaction. Il m'est arrivé une fois de me quereller avec une de mes bonnes amies — vous ne la connaissez pas, mais elle ne fait pas partie des imbéciles — parce qu'elle s'obstinait à ne pas croire que les maladies sont des créations du Çà, voulues et suscitées par le Çà. « La nervosité, l'hystérie tant que vous voudrez. Mais les maux organiques... ! » — « Les maux organiques aussi », répliquai-je, puis à l'instant où je m'apprêtais à la régaler de mon discours de prédilec-

tion et à lui expliquer que la différenciation entre « nerveux » et « organique » n'était rien d'autre qu'une auto-accusation de la part des médecins et qu'ils voulaient exprimer par là : « Nous connaissons mal les processus chimiques, physiologiques, biologiques de la nervosité ; nous savons seulement qu'ils existent et qu'ils résident à toutes nos recherches ; en conséquence, nous employons l'expression « nerveux » pour faire entrevoir au public notre ignorance, pour écarter de nous ce témoignage désagréable de notre incapacité. » Donc, au moment où j'allais lui dire cela, elle enchaînait : « Les accidents aussi ? » — « Oui, les accidents aussi. » — « Je serais curieuse de savoir », me dit-elle alors, « le but poursuivi par mon Ça quand il m'a fait casser mon bras droit ! — Vous souvient-il encore de quelle manière s'est produit l'accident ? — Bien sûr. C'était à Berlin, dans la Leipzigerstrasse. Je voulais entrer dans une boutique de produits coloniaux, j'ai glissé et je me suis cassé le bras. — Vous remémorez-vous ce que vous avez pu voir à cet instant ? — Oui, il y avait devant ce magasin une corbeille d'asperges. » Soudain, mon adversaire devint pensive. « Peut-être avez-vous raison ! » fit-elle et elle me raconta une histoire sur laquelle je ne veux pas m'appesantir, mais qui tournait autour de la ressemblance des asperges avec un pénis et d'un vœu de l'accidentée. La fracture du bras était une tentative réussie pour venir au secours d'une moralité chancelante. Avec un bras cassé, on ne songe guère à certaines envies.

Un autre incident semblait d'abord s'écarter fort loin du complexe de l'onanisme. Une femme dérape sur la chaussée verglacée et se casse le bras droit. Elle prétendit avoir eu un instant avant sa chute une vision. Elle aurait aperçu la silhouette d'une dame revêtue d'un costume de ville qu'elle lui avait souvent vu porter ; sous le chapeau, au lieu d'un visage, il y avait une tête de mort. Il ne fut pas difficile de découvrir que cette vision contenait un désir. Cette dame avait été son amie la plus intime, mais cette amitié s'était transformée en une bonne haine, laquelle, au moment de l'accident, venait de recevoir une impulsion nouvelle. L'hypothèse d'une auto-punition se confirma d'autant plus que la patiente me raconta avoir eu une vision sembla-

ble ; il s'agissait d'une autre femme et elle mourut au moment même où eut lieu cette vision. La fracture du bras paraissait donc suffisamment motivée, même pour un fouilleur d'âmes comme moi. Mais le développement qui suivit me révéla un meilleur prétexte. La fracture du bras guérit normalement ; pourtant, trois ans plus tard se manifestèrent à intervalles irréguliers des douleurs qui se justifiaient en partie par des changements de temps ou du surmenage. Peu à peu apparut la présence d'un complexe de masturbation très prononcé, dans le domaine duquel vinrent se ranger les phantasmes de meurtre ; ce complexe avait été tellement odieux à la malade qu'elle avait préféré mettre en avant ses visions macabres et acquérir ainsi une libération de ses pulsions d'auto-satisfaction sans que l'onanisme devînt conscient pour autant.

Et c'est ainsi que j'aboutis à une constatation curieuse. A ma chaîne de montre pend un petit crâne, cadeau d'une amie chère. J'ai souvent cru m'être débarrassé du complexe de l'onanisme et avoir ainsi résolu la question, au moins en ce qui me concernait personnellement. Mais ce petit incident, c'est-à-dire que le fait de jouer avec ma chaîne de montre m'ait empêché d'écrire, me prouve qu'il est toujours présent chez moi. L'onanisme est puni de mort ; Cela ressort de l'origine du mot, bien qu'il dérive d'un processus très différent et n'est remarquable qu'en raison de la mort subite qui s'y rattache. Le petit crâne de ma chaîne de montre m'avertit, me répète avec insistance les nombreuses exhortations des sots pour lesquels se laisser aller à cette pulsion ne peut se terminer que par la maladie, la folie ou la mort. La peur de l'onanisme est profondément gravée dans l'âme humaine, parce qu'avant même que l'enfant prenne conscience du monde, avant même qu'il puisse faire une différence entre l'homme et la femme, avant qu'il ne perçoive les distances, quand il tend encore ses bras vers la lune et prend ses propres excréments pour un jouet, la main de la mère vient interrompre ses jeux avec les parties sexuelles.

Il existe cependant une autre relation entre la mort et la volupté ; elle est plus importante que la peur et exprime inopportunément la singularité symbolique du Ça.

Pour l'être humain inoffensif, que n'a pas encore affaibli la pensée, la mort apparaît comme une fuite de l'âme hors du corps, comme un renoncement au moi, un départ de ce monde. Eh bien, cette mort, cette fuite hors du monde, ce renoncement au moi intervient également à certains moments de l'existence : dans les instants de volupté, quand, dans l'extase de la jouissance, l'homme perd conscience du monde extérieur et, selon l'expression populaire « meurt dans l'autre ». C'est assez dire que la mort et l'amour offrent une ressemblance étroite. Vous savez que les Grecs avaient doté Éros des mêmes insignes que la mort, plaçant dans la main de l'un la torche levée, érigée, vivante et dans la main de l'autre, la troche pendante, inerte, morte ; un signe qu'ils en connaissaient la similitude symbolique, l'égalité devant le Ça. Nous aussi, nous connaissons cette égalité. Pour nous aussi, l'érection, c'est la vie ; l'épanchement de la semence génératrice de vie est la paix et la flaccidité est la mort. Et selon que la constellation de nos sentiments est à l'idée de la mort dans la femme, il se produit en nous la croyance à une ascension au royaume des bienheureux ou à une descente au gouffre de l'enfer ; car le ciel et l'enfer dérivent de la mort de l'homme dans l'étreinte, de l'émergence de son âme dans le giron de la femme, soit avec l'espoir d'une résurrection sous la forme d'un enfant au bout de trois fois trois mois, soit avec l'angoisse d'être victime de l'inextinguible feu du désir.

L'amour et la mort ne font qu'un, c'est indubitable. Mais j'ignore si un être humain est jamais parvenu à cette mort réelle, où l'homme se fond dans la femme et la femme dans l'homme. Je tiens cela pour presque impossible dans les couches de civilisation desquelles nous faisons partie ; ce sont en tout cas des expériences si rares que je ne puis faire aucune communication à ce sujet. Peut-être les personnes douées d'une imagination leur permettant de se représenter le phénomène de cette mort dans l'étreinte sont-elles mieux préparées à cet



anéantissement symbolique et comme il existe vraiment des cas de mort au moment de la jouissance suprême, on est en droit de conclure qu'au cours de ces incidents, la symbolique « mort d'amour » a dû être « vécue ». L'attrait passionné qu'éveille cette « fin » et qui s'exprime dans la musique, la poésie, certaines tournures de phrases, est assez généralement répandu et donne des points de repère pour retrouver les fils qui unissent la mort à l'amour, la tombe au berceau, la mère au fils, la crucifixion à la résurrection.

Ceux qui ont touché de plus près cette mort symbolique sont sans doute les malades atteints de convulsions hystériques ; à en croire les apparences, ces convulsions sont une sorte de délire onanistique.

Mais voici encore que je me laisse emporter. Espérons que vous saurez y retrouver dans ma lettre et que vous aurez la patience de m'autoriser à reprendre la prochaine fois le fil de mon discours. Je considère qu'il est important pour vous d'apprendre à connaître tout ce que je présuppose dans mon hésitation à vous écrire.

De tout cœur à vous

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

17

---

Je ne suis pas autrement étonné, chère amie, que vous ne partagiez point mes façons de voir. Je vous ai déjà priée de lire mes lettres comme des récits de voyage. Mais je ne pensais pas que vous attacheriez à ces descriptions plus d'importance qu'à celle de ce fameux Anglais qui, après deux heures passées à Calais, affirmait que tous les Français étaient roux et couverts de taches de rousseur comme le garçon que le servait.

Vous riez de ce j'attribue au Ça l'intention et le pouvoir de provoquer une chute et la fracture d'un membre. Je me suis arrêté à cette supposition — ce n'est rien de plus — parce que c'est une base de travail. Il existe pour moi deux sortes de points de vue : ceux que l'on a pour le plaisir, autrement dit des opinions de luxe ; et ceux que l'on utilise comme instruments, des hypothèses de travail. Il est tout à fait secondaire pour moi qu'elles soient exactes ou fausses. Sur ce plan, je m'en tiens à la réponse du Christ à une question de Ponce Pilate telle qu'elle est rapportée dans un évangile apocryphe. « Qu'est-ce que la vérité ? » avait demandé Ponce Pilate, et le Christ aurait répondu : « La vérité n'est ni au ciel ni sur la terre, et pas davantage entre le ciel et la terre. »

Au cours de mes recherches dans les âmes, il m'est arrivé de temps en temps d'avoir à m'occuper de vertiges et je me suis vu forcé, je pourrais dire presque à mon corps défendant, de conclure que tout vertige est un avertissement du Çà. « Fais attention, tu vas tomber ! » Avant de vérifier cette assertion, n'oubliez pas qu'il y a deux genres de chutes : la chute réelle du corps et la chute morale, dont l'essence se retrouve dans le récit du Péché Originel. Le Çà semble hors d'état de distinguer nettement les deux genres l'un de l'autre ; ou plutôt — je préfère m'exprimer ainsi — chaque genre le fait aussitôt penser à l'autre. Le vertige équivaut donc toujours à un avertissement dans les deux sens ; il est utilisé à la fois dans son sens réel et dans son transfert symbolique. Et si le Çà considère qu'un simple vertige, un faux pas, une entorse ou se cogner à un réverbère, marcher sur un caillou pointu et souffrir d'un cor au pied ne sont pas des avertissements suffisants, il jettera l'être humain à terre, fera un trou dans son crâne épais, le blessera à l'œil ou lui brisera un membre, le membre avec lequel l'être humain s'apprête à pécher. Peut-être lui enverra-t-il aussi une maladie, la goutte, par exemple ; j'y reviendrai tout à l'heure.

Au préalable, je tiens à faire remarquer que ce n'est pas moi qui tiens l'idée du meurtre pour un péché, non plus que l'envie de commettre l'adultère, de rêver de voler, d'avoir des phantasmes onaniques : c'est le Çà. Je ne suis ni pasteur ni juge, je suis médecin. Le bien et le mal ne sont pas de mon ressort ; je n'ai pas à juger, je me borne à constater que le Çà ou telle personne tient ceci ou cela pour un péché et porte ses jugements en conséquence. Pour moi, je m'efforce de mettre en pratique le commandement « Ne jugez point afin de n'être point jugés. » Je vais si loin dans cet ordre d'idées que j'essaie de ne point me juger moi-même et que je conseille à mes malades d'agir de même. Cela peut paraître édifiant ou frivole, selon qu'on l'interprète dans un sens ou dans l'autre ; au fond, ce n'est qu'un stratagème médical. Je n'ai pas peur du résultat. Quand je dis aux gens — et je le fais — : « Il faut que vous arriviez au point de ne pas hésiter à pouvoir vous accroupir en plein jour dans une rue passante, déboutonner votre culotte et faire votre tas. » J'insiste sur le mot *pouvoir*. La

police, l'habitude et la peur inculquée depuis des siècles veilleront à ce que le malade ne « puisse » jamais le faire. Sur ce chapitre, je suis tout à fait tranquille, bien que vous me traitiez fréquemment de démon et de « corrupteur des mœurs ». En d'autres termes, quel que soit le mal que l'on se donne pour ne point juger, l'on n'y parvient jamais. Toujours, l'homme portera des jugements, cela fait partie de lui au même titre que son nez et ses yeux ; ou plus exactement, parce qu'il a des yeux et un nez, il dira toujours : « Ceci est mal... » Cela lui est nécessaire parce qu'il ne peut faire autrement que de s'adorer lui-même ; le plus modeste, le plus humble le fait. Jusqu'au Christ sur la croix, qui s'est écrié : « Mon père, mon père, pourquoi l'as-tu abandonné ? » et aussi « Tout est consommé ! ». Être pharisien, dire constamment : « Je te rends grâce, Seigneur, de ne pas être semblable à celui-là... » est profondément humain. Mais le « Dieu, sois indulgent pour moi, pauvre pécheur ! » est également humain. L'être humain, comme toutes choses, a deux faces. Tantôt il montre l'une, tantôt il exhibe l'autre ; mais elles n'en sont pas moins toutes deux présentes. Comme l'homme est obligé de croire au libre arbitre, il ne peut s'empêcher de découvrir des fautes chez lui, chez les autres, chez Dieu.

Je vais à présent vous narrer une histoire à laquelle vous ne croirez pas. Mais elle m'amuse et parce qu'il s'y trouve réunies beaucoup de choses desquelles je ne vous ai jamais ou trop peu parlé, il vous faudra l'écouter.

Il y a quelques années, une dame vint se faire soigner par moi ; elle était atteinte d'une inflammation chronique des articulations. La première apparition du mal remontait à dix-huit ans. A cette époque — en pleine puberté — elle souffrit de sa jambe droite, qui se mit à enfler. Quand elle arriva chez moi, elle ne pouvait pour ainsi dire plus se servir de ses coudes, de ses poignets et de ses doigts, au point qu'il fallait lui donner à manger ; ses cuisses s'écartaient à peine, elle avait les deux jambes complètement raides, elle était incapable de tourner ou de baisser la tête et elle avait les mâchoires si serrées qu'on ne

pouvait même pas passer le doigt entre elles ; en outre, elle ne pouvait pas lever le bras à hauteur de l'épaule. Bref, comme elle le disait avec un certain humour noir : elle n'aurait pas pu, si l'empereur était venu à passer, crier hourrah ! en levant la main pour le saluer, comme elle l'avait fait dans son enfance. Elle était restée couchée pendant deux ans, on était obligé de la nourrir comme un bébé ; somme toute, elle était dans un état déplorable. Et si le diagnostic d'une tuberculose articulaire, pour laquelle on l'avait soignée pendant des années, ne se justifiait pas, on était malgré tout fondé à parler d'une très grave arthrite déformante. La malade remarche, mange seule, bêche son jardin, monte les escaliers, plie les jambes sans difficulté, tourne et baisse la tête à volonté, peut écartier les jambes autant qu'elle en a envie, et si l'empereur venait à passer, elle pourrait crier hourrah ! En d'autres termes, elle est guérie, si l'on peut appeler guérison une complète liberté de mouvements. Reste pourtant ceci de remarquable que, pendant la marche, elle a une curieuse façon de faire saillir son séant en arrière qui lui donne presque l'air d'inviter les gens à lui donner des coups de pied. Elle a enduré toutes ces tortures simplement parce que son père se prénomait Frédéric-Guillaume et qu'on lui avait dit dans son enfance, pour la taquiner, qu'elle n'était pas la fille de sa mère et avait été ramassée dans une haie.

J'en viens ainsi à parler de ce que mes coreligionnaires en Freud appellent le « roman de famille. » Vous vous remémorez certainement cette période de votre enfance où, soit par jeu, soit par rêve, vous prétendiez avoir été volée par des Bohémiens à des parents occupant de hautes situations, les père et mère chez qui vous viviez n'étant que des parents adoptifs. Il n'est pas un enfant qui n'ait eu des pensées de ce genre. Ce sont, au fond, des désirs refoulés. Tant qu'en qualité de poupon on a régné sur la maison, on est satisfait de ses parents ; mais quand l'éducation, avec son cortège d'exigences justifiées et injustifiées, vient bousculer toutes nos chères habitudes, il nous arrive de trouver que nos parents ne sont pas du tout dignes de posséder un enfant aussi exceptionnel. Nous les dégradons — car, malgré que nous fassions encore dans nos culottes et en dépit de nos autres faiblesses,

nous nous donnons ainsi l'illusion de conserver notre importance — au rang de parents dénaturés, d'ânes, de sorcières, cependant que nous nous considérons comme des princes maltraités. C'est ce qui ressort — il vous sera facile de le constater par vous-même — des contes et des légendes, ou, si cela vous semble plus commode, vous le trouverez dans les livres pleins d'intelligence de l'école de Freud. Vous y découvrirez en même temps qu'à l'origine, nous avons tous considéré notre père comme l'être le plus fort, le meilleur, le plus intelligent qui soit, mais qu'au fur et à mesure que nous avançons en âge, nous nous apercevons qu'il lui arrive de s'incliner humblement devant certaines personnes ou certains événements et qu'il n'est donc point du tout le maître absolu que nous avons cru voir en lui. Cependant, parce que nous tenons essentiellement à l'idée d'être les rejetons de hauts personnages — car le respect comme l'orgueil sont des sentiments auxquels il nous est impossible de renoncer — nous nous inventons une vie imaginaire où le rapt d'enfant et la substitution viennent nous rendre toute notre dignité. Et n'oublions pas de mentionner en outre, sous prétexte qu'en définitive le roi ne nous semble pas occuper une situation assez exaltée et pour satisfaire notre insatiable passion des grandeurs, que nous décrétons être les enfants de Dieu et créons l'idée de Dieu le Père.

C'est un « roman de famille » de cette sorte qui existait à son insu chez la malade dont je vous ai tout à l'heure conté l'histoire. Son Ça avait, pour arriver à ses fins, utilisé deux noms : celui de son père, Frédéric-Guillaume, et le sin, Augusta. Pour parachever son œuvre, il a eu recours à la théorie infantile selon laquelle la fille résulte de la castration du garçon. L'enchaînement des idées a donné à peu près ceci : « Je descends de Frédéric-Guillaume — à cette époque Kronprinz, devenu plus tard empereur sous le nom de Frédéric ; je suis en réalité un garçon et héritier du trône, donc à présent très légitimement empereur sous le nom de Guillaume. J'ai été enlevé aussitôt après naissance et remplacé dans mon berceau par un enfant-sorcier, qui, arrivé à l'âge d'adulte, s'est illégitimement emparé de la couronne qui me revenait de droit sous le nom de Guillaume II. Quant à moi, on

m'a abandonné derrière une haie et pour m'ôter tout espoir, on a fait de moi une fille par l'ablation de mes parties sexuelles. Comme seul signe de ma dignité, on m'a donné le nom d'Augusta, la Sublime. »

Il est difficile de situer les commencements de ce phantasme inconscient. Ils ont dû apparaître au plus tard en 1888, c'est-à-dire à une époque où la malade n'avait pas encore quatre ans. Car l'idée de descendre de la famille des Hohenzollern repose sur le nom de Frédéric-Guillaume que le père fantasmagorique n'a porté que comme Kronprinz. Les conversations au sujet du cancer <sup>5</sup> dont il était atteint ne pouvaient guère inciter cette enfant de quatre ans qu'à rattacher le nom de la maladie à l'idée des pinces coupantes de l'animal du même nom, donc à l'idée de castration, et pesèrent d'un certain poids dans la balance. Cela rappelait à la petite fille ses propres expériences lorsqu'on lui coupait les cheveux et les ongles, et dont les rapports avec le complexe de castration se trouvaient singulièrement renforcés par les images vues dans « Struwwelpeter <sup>6</sup> », et ce qu'on lui en avait lu à haute voix ; n'est-ce pas dans ce livre éternel que l'on rencontre l'histoire de Konrad-Suce-son-Pouce, un récit qui réveille la nostalgie du sein maternel et les douloureuses réminiscences du servage, cette inévitable castration de la mère ?

Je vous indique tout cela brièvement pour que vous y réfléchissiez un peu vous-même. Car ce n'est que par vos propres réflexions que vous vous rendrez compte à quel point, chez un enfant de trois ou quatre ans, le terrain peut être propice à la création d'un phantasme aussi terriblement effectif que celui de ma patiente. Écoutez bien : le Ça de cet être humain est persuadé, ou plutôt veut se persuader qu'il est le Ça d'un empereur légitime. Quand on porte couronne, on ne regarde

---

<sup>5</sup> En allemand : Krebs veut dire aussi crabe ou écrevisse. N. d. t.

<sup>6</sup> Struwwelpeter : célèbre livre d'images à l'usage des enfants, qui a fait les délices et l'horreur de générations de petits Allemands et dont le héros est un petit garçon malpropre, désobéissant, à qui il arrive toutes sortes d'aventures affreuses à cause de son manque de soin. On lui coupe notamment les doigts parce qu'il a les ongles sales. N. d. t.

ni à droite ni à gauche, on juge sans coup d'œil à la dérobée, on n'incline la tête devant aucune puissance terrestre. « Donc, » commande le Çà aux sèves et aux forces de la personne ensorcelée par lui, « fixez-moi cette tête, maçonnez sa colonne vertébrale. Rivez-lui ses mâchoires pour qu'il ne puisse pas crier hourrah ! Il l'a déjà fait une fois, il a déjà acclamé et salué l'usurpateur, l'enfant-sorcier qui lui a été substitué. Paralysez-lui les épaules pour qu'il ne puisse plus jamais lever le bras et saleur ce faux empereur ; que ses jambes se raidissent, car jamais cet auguste empereur ne devra s'agenouiller devant quiconque. Pressez-lui les cuisses l'une contre l'autre afin que jamais un homme ne puisse se coucher entre elles. Car ce serait la réussite du plan diabolique si ce corps, autrefois masculin, qu'une haine insensée et une infâme jalousie ont transformé en féminin, venait à concevoir un enfant. Ce serait l'échec suprême, la fin de tout espoir. Évitez qu'il ne rentre son abdomen, afin que personne n'en puisse découvrir l'orifice ; mettez-le en garde contre l'arrondissement de son ventre, obligez-le à marcher et à se tenir els reins projetés en arrière. Il n'y a aucune raison de ne pas croire que les signes de sa virilité, qui lui ont été si sournoisement dérobés, ne repousseront pas, que cet empereur ne pourrait pas vraiment redevenir un homme. Montrez à ce castrat, ô sèves et forces, qu'il est possible de raidir des membres inertes, enseignez-lui la notion de l'érection, de la raideur, en empêchant les jambes de se plier, de se relâcher, apprenez-lui par des symboles à montrer qu'il est un homme. »

Je vous entends, ma vénérée amie, vous écrier involontairement : « Quel tissu de sottises ! » Et sans doute croirez-vous que ce que je vous répète là sont les divagations d'un fou atteint de mégalomanie. Il n'en est rien. La malade est aussi saine d'esprit que vous ; ce que je viens de vous raconter représente une partie des idées — de loin pas toutes — par lesquelles un Çà peut faire naître la goutte, paralyser un être humain. Toutefois, si mes observations vous amenaient à méditer sur l'origine des maladies mentales, vous vous apercevriez que l'aliéné, considéré sans préjugé, n'est pas du tout si fou qu'il y paraît au premier abord, que ses idées fixes sont aussi les vôtres, celles que



nous ne pouvons faire autrement que d'avoir parce que c'est sur elles que s'édifie l'humanité. Mais pourquoi le Ça fait-il de ces idées chez l'un la religion de Dieu le Père, chez d'autres encore, suscite-t-il des royaumes, des sceptres et des couronnes, chez les fiancées la guirlande de mariée, chez nous tous les efforts pour « réussir », l'ambition et l'héroïsme ? Voilà des questions qui pourraient vous occuper pendant vos heures d'ennui...

N'allez pas vous imaginer que j'ai trouvé ce « conte royal » tout de go et tel quel dans l'âme de ma cliente. Il était déchiré en mille lambeaux, dissimulés dans ses doigts, ses entrailles, son abdomen. Nous les avons rassemblés et recousus en commun ; nous avons, parfois intentionnellement, mais encore plus par bêtise, lassé de côté ou omis beaucoup de choses. Enfin, je dois confesser que j'ai écarté tout ce qui était obscur — et c'est précisément l'essentiel. Car — mais oubliez vite ce que je vais vous dire — en définitive, tout ce que l'on croit savoir du Ça n'est juste que très relativement : c'est juste au moment même où le Ça s'exprime par des paroles, par son comportement, par des symboles. L'instant d'après, la vérité s'est envolée en fumée et elle est impossible à rattraper, pas plus dans le ciel que sur terre, ou antre terre et ciel.

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

18

---

En élève zélée, vous voulez savoir, chère amie, pourquoi, au lieu de continuer à vous exposer mes idées au sujet du jeu avec la chaîne de montre, je vous raconte des histoires qui n'ont rien à y voir. Je puis vous donner de cela une explication amusante. L'autre jour, comme je commençais cette petite auto-analyse, je vous écrivis : « De la main droite, je tiens un porte-plume ; de la gauche, je joue avec ma chaîne de montre... » et je continuais en déclarant que tous deux étaient des complexes d'onanisme. Puis je poursuivis : « Mon regard dirigé vers le mur d'en face, sur une gravure hollandaise reproduisant le tableau de Rembrandt intitulé la Circoncision de Jésus. » Ce n'était pas du tout vrai : la gravure a été faite d'après une peinture de l'exposition de Jésus au Temple en présence d'une foule. J'aurais dû le savoir ; en fait, je le savais, car j'ai regardé cette gravure des milliers de fois. Et cependant, mon Ça m'a obligé à oublier ce que je savais et à transformer cette exposition en circoncision. Pourquoi ? Parce que j'étais en proie au complexe de masturbation, parce que la masturbation est condamnable, parce qu'elle est punie de castration et parce que la circoncision est une autorité l'idée que l'Enfant Jésus avait été exposé dans le temple à tous les yeux ; car ce petit garçon, comme tous les petits garçons, est un symbole du membre viril, et le temple, un symbole maternel. Si le sujet de la gravure avait pénétré jusqu'à mon

conscient, par un rapprochement avec le jeu de la chaîne de montre et le porte-plume, cela aurait signifié : « Tu joues avec le petit garçon symbolique au su et au vu de tous et tu trahis même qu'en fin de compte, ce jeu de l'onanisme s'adresse à l'image de la mère telle que l'a symbolisée Rembrandt sous forme d'un temple baigné d'un mystérieux clair-obscur. » A cause du double interdit de l'onanisme et de l'inceste, c'était insupportable pour l'inconscient et il préféra recourir tout de suite à la punition symbolique.

Je crois d'autant plus volontiers qu'il existe des rapports entre le rite de la circoncision que son instauration est liée au nom d'Abraham. Nous connaissons de la vie d'Abraham le curieux récit du sacrifice d'Isaac : le Seigneur lui avait commandé de tuer son fils, Abraham s'apprêtait à obéir, mais au dernier moment, un ange l'en empêche et c'est un bélier que l'on sacrifie au lieu et place d'Isaac. Avec un peu de bonne volonté, vous pouvez déduire de ce récit que le sacrifice du fils représente l'ablation du pénis, personnifié symboliquement par le fils. Cette légende exprime sans doute qu'à un moment donné, les sacrifices d'animaux ont remplacé l'auto-castration du serviteur de Dieu, dont on retrouve une dernière trace dans le vœu de chasteté des prêtres catholiques ; le bélier se prête d'autant mieux à cette interprétation du symbole que, de tout temps, la castration a été de règle dans l'élevage des moutons. Vu sous cet angle, l'épisode du pacte de la circoncision, conclu entre Jéhovah et Abraham, n'est qu'une répétition sous une autre forme du conte symbolique, une de ces duplications fréquentes dans la Bible et ailleurs. La circoncision serait donc ce qui reste symboliquement de l'émascation exigée chez les serviteurs du Seigneur. Quoi qu'il en soit, pour mon inconscient — et c'est cela seul qui compte dans cette confusion entre circoncision et exposition — circoncision et castration sont étroitement apparentées, voire identiques, car comme beaucoup d'autres, j'ai compris relativement tard qu'un castrat, un eunuque, était autre chose qu'un circoncis.

D'ailleurs, ces rapports entre castration et circoncision ont une signification spéciale dans les théories de Freud et je ne saurais trop

vous recommander la lecture de l'ouvrage de Freud sur les totems et les Tabous. De mon côté, et en attendant, je vais vous conter de mon mieux une petite fantaisie ethno-psychologique, de laquelle vous ferez ce que vous voudrez. Il me semble qu'aux temps où les unions étaient conclues de bonne heure pour les jeunes gens, la présence au foyer du fils aîné ne devait pas être vue d'un très bon œil par le père. Les différences d'âge étaient si minimes que le premier né devait être en toutes choses le rival-né du père et qu'il était particulièrement dangereux pour la mère, guère plus âgée que lui. Même de nos jours, les pères et les fils sont des rivaux, des ennemis naturels, encore une fois à cause de la mère, que l'un possède comme épouse et que l'autre désire de son amour le plus ardent. Mais à cette époque, alors que la supériorité de l'âge était si faible, que les passions et les pulsions étaient plus brûlantes, plus désordonnées, le père devait parfois songer à tuer ce fils importun, idée refoulée depuis longtemps, mais qui se manifeste souvent et avec force dans d'innombrables circonstances de la vie et dans des symptômes de maladie. Car l'amour paternel, à y bien regarder, n'est pas moins mystérieux que l'amour maternel. Il est par conséquent tout à fait possible qu'à l'origine, tuer le fils aîné eût été une coutume ; et parce que l'être humain ne peut agir autrement qu'en comédien et pharisien, il a camouflé ce crime en rite religieux et « sacrifié » ce fils aîné. Outre cette transfiguration en action noble, ce procédé offrait l'avantage que l'on pouvait, après le meurtre, manger la victime de ce « sacrifice » et représenter ainsi cette enfantine idée de l'inconscient, selon laquelle la grossesse provient du fait d'avoir consommé le pénis, ce fils symbolique. Avec le refoulement graduel des pulsions de haine, on eut recours à d'autres méthodes, d'autant plus qu'en raison des besoins croissants de main d'œuvre, ce meurtre n'était plus rationnel. On se débarrassait de ce rival en amour en l'émasculant ; ainsi, on n'avait plus rien à craindre de lui et on se procurait un esclave à peu de frais. Quand le peuplement devenait trop dense, on usa du système qui consistait à envoyer le fils aîné à l'étranger, un procédé connu à certaines époques historiques sous le nom de *Ver sacrum*. Et enfin, quand l'agriculture et la fusion des tribus en peuplades réclamèrent le maintien de l'entière capacité de ren-

dement et de toutes les forces militaires, c'est-à-dire de tous les fils, on symbolisa le meurtre et on inventa la circoncision.

Si vous désirez maintenant fermer ce cercle fantastique, il faut aussi que vous considériez la chose sous l'angle du fils, lequel ne déteste pas moins son père que celui-ci ne le hait. Le désir du parricide se transpose dans l'idée de castration telle qu'elle apparaît dans le mythe de Zeus et de Chronos et devient alors l'émascation du prêtre consacré au divin service ; car, si le pénis est symboliquement le fils, il est également le géniteur, le père et sa castration est allégoriquement le parricide.

Je crains de vous fatiguer, mais je voudrais cependant revenir à ma chaîne de montre. A côté du petit crâne qui y est fixé pend un petit globe terrestre. Grâce à mon humeur versatile, je me souviens tout à coup que le globe est un symbole maternel ; en conséquence, jouer avec cette petite boule équivaut à un inceste allégorique. Et comme, tout près, la tête de mort menace, il est explicable que ma plume se soit arrêtée : elle ne voulait pas se mettre au service de ces deux péchés mortels, la masturbation et l'inceste.

Et maintenant, que signifient ces impressions auditives desquelles je vous ai parlé : la marche militaire, le hululement de l'oiseau de nuit, la corne de l'automobile et le tramway électrique ? Pour la marche militaire, elle est caractérisée par le rythme et la cadence ; le mot rythme conduit nos pensées à constater que toute activité s'exécute plus facilement lorsqu'elle s'ordonne selon une cadence rythmique ; n'importe quel enfant sait cela. Peut-être découvrirons-nous grâce à l'enfant pourquoi il en est ainsi. Il se pourrait que la cadence et le rythme fussent pour lui de vieilles connaissances, des habitudes de vie indispensables dès le giron maternel. Il paraît vraisemblable que l'enfant dans sa période pré-natale soit réduit à un petit nombre de perceptions, parmi lesquelles le sentiment du rythme et de la cadence prennent une place prépondérante. L'enfant est bercé dans le ventre maternel, tantôt faiblement, tantôt plus fort, suivant les mouvements

de la mère, sa manière de marcher, la rapidité de son pas. Sans cesse battent le cœur de l'enfant en cadence, rythmiquement, d'étranges mélodies que le petit perçoit éventuellement par ses oreilles, certainement par la sensibilité générale de son corps, lequel ressent les vibrations et les transmet à l'inconscient.

Il serait bien tentant d'introduire ici quelques considérations sur le phénomène du rythme, lequel, non seulement domine l'activité consciente de l'être humain, son travail, son art, sa marche, ses agissements, mais encore son sommeil, sa veille, sa respiration, sa digestion, sa croissance et sa disparition ; tout, en somme. Il semble que le Ça se manifeste autant par le rythme que par les symboles, c'est une propriété absolue du Ça, ou, tout au moins, pour pouvoir examiner un caractère rythmique. Mais cela m'entraîne trop loin et je préfère appeler votre attention sur le fait que la marche militaire m'a conduit à des idées de grossesse, qui se sont déjà fait jour tout à l'heure à propos du globe terrestre — j'ai à peine besoin de le dire — est, de par son application de « notre mère la terre » et la rondeur de la boule, sans aucune doute une allusion au ventre maternel en période « d'espérance ».

A présent, j'entrevois aussi pourquoi je marquais la cadence avec le talon et non avec la pointe du pied. Le talon est pour nous depuis l'enfance en relation inconsciente avec la conception. Car nous avons tous été élevés avec l'histoire du péché et de la chute. Relisez-la. Ce qui frappe le plus dans ce récit, c'est qu'après avoir goûté au fruit, les deux êtres humains ont honte d'être nus. Cela prouve qu'il s'agit là d'un récit symbolique du péché de luxure. Le jardin du paradis, dans le centre duquel se dresse l'arbre de la vie et de la science — « science » est mis ici pour exprimer l'accouplement, et le mot « se dresse » parle haut et clair. Le serpent est un symbole phallique remontant à la plus haute antiquité ; sa morsure venimeuse provoque la grossesse. Le fruit que tend Ève — et que l'on a assez significativement imaginé à travers les siècles comme étant une pomme, le fruit de la déesse de l'amour, alors qu'il n'est pas question de pomme dans la Bible — ce

fruit, si beau, si tentant, si délicieux à croquer correspond à la poitrine, aux testicules, au postérieur. Une fois que l'on a saisi les rapports, on comprend tout de suite que la malédiction : — la femme va écraser la tête du serpent et le serpent la mordra au talon, puis deviendra inerte, la mort du membre, l'écoulement de la semence et la morsure de la cigogne de notre enfance — représente l'enfantement. Le fait d'avoir eu recours au talon pour marquer la cadence indique que mon inconscient était profondément préoccupé d'idées de grossesse au même temps que d'idées de castration. Car dans l'écrasement de la tête du serpent sont comprises à la fois la relaxation du membre et la castration. Car dans l'écrasement de la tête du serpent sont comprises à la fois la relaxation du membre et la castration. Et tout près s'insinue à nouveau l'idée de la mort. L'écrasement de la tête du serpent est une décapitation, une sorte de mort qui s'est développée par la voie symbolique de la relaxation-du-membre-castration. L'homme est raccourci d'une tête, raccourci d'une tête est aussi le membre, dont le gland, après le coït, se replie dans le prépuce. Si cela vous amuse, vous redécouvrirez tout cela dans la légende de David et Goliath, Judith et Holoferne, Salomé et saint Jean-Baptiste.

Le coït est la mort, la mort par la femme, une conception qui se retrouve à travers l'histoire depuis des millénaires. Et la mort crie dans le chaos de mes perceptions auditives avec la voix stridente de la chouette : « Viens, viens... » En même temps, voici à nouveau le motif de l'onanisme avec la corne de l'automobile ; l'automobile étant un symbole bien connu de l'auto-satisfaction, si tant est qu'il ne doive pas jusqu'à son invention à la pulsion de la masturbation. Quant au tramway — sans doute par voie d'association avec l'électricité par frottement et le transport en commun — il réunit en lui les symboles de l'onanisme et de la grossesse ; cela ressort entre autres du fait que la femme, cette portion de l'humanité sensible aux symboles et proche parente de cet art, s'obstine à sauter maladroitement du tramway... pour tomber.

Voici que s'éclaire pour moi une autre face du problème de la marche militaire. Il y a des années, j'entendis ce même morceau au retour de l'enterrement d'un officier. J'ai toujours éprouvé un plaisir particulier devant la vie avec des airs joyeux, alors qu'ils viennent d'enfouir leur camarade dans la tombe. Il devrait toujours en être ainsi. Dès que la terre recouvre le cadavre, on n'a plus le temps de s'affliger. « Serrez les rangs ! »

Me trouvez-vous dur ? Je trouve dur, moi, d'exiger des gens qu'ils restent tristes pendant trois jours ; pour autant que je connaisse les hommes, trois jours c'est presque insupportablement long. Les morts ont toujours raison, dit-on ; au fond, ils ont toujours tort. Et quand on fouille un peu ces coutumes, on découvre qu'il se cache derrière ces manifestations de désespoir une peur sans mélange, une folle terreur des fantômes, ce qui les place au même niveau éthique que l'habitude de faire sortir le mort de la maison les pieds en avant : il ne faut pas qu'il revienne ! Nous avons l'impression que l'esprit du mort rôde autour du cadavre. Par conséquent, il est indispensable de pleurer, sans quoi on offense le fantôme, et les fantômes, c'est bien connu, sont vindicatifs. Une fois le corps profondément enterré, le fantôme ne peut plus sortir. Pour plus de sûreté, on pose sur sa poitrine une lourde pierre ; la locution de « la pierre qui pèse sur le cœur » prouve à quel point nous, les modernes, sommes persuadés que la vie des morts se prolonge dans la tombe ; nous nous représentons le poids de la pierre-tombale sur le corps et nous faisons transfert de cette sensation sur nous-mêmes, sans doute pour nous punir de la cruelle incarcération à laquelle nous condamnons nos parents morts. Si cependant un mort devait vraiment resurgir, il y a sur la tombe, sous forme de couronnes, des pièges qui ne le laisseraient pas s'évader.

Je ne veux pas être injuste. Le mot résurrection témoigne qu'un autre enchaînement d'idées a également contribué à ce choix d'un délai de trois jours entre la mort et l'enterrement. Trois jours, c'est le temps de la Résurrection du Christ ; et trois fois trois neuf, le chiffre de la grossesse. Et l'espoir qu'entre-temps, l'âme aura trouvé le chemin du



ciel, où elle est hors de portée et en sécurité, y est bien aussi pour quelque chose.

L'être humain ne pleure pas ses morts, ce n'est pas vrai. Quand il a vraiment du chagrin, il ne le montre pas. Mais, alors on ne sait pas très bien si sa douleur s'adresse au mort on ne sait pas très bien si sa douleur s'adresse ou si le Ça est attristé pour une raison toute différente et ne se sert de cette mort que comme prétexte pour rationaliser ce deuil, le motiver aux yeux de Dame Morale.

Vous ne le croyez pas ? Les gens ne sont pas si mauvais ? Mais pourquoi dites-vous que ce serait mal ? Avez-vous jamais vu un petit enfant pleurer un mort ? A ce compte, les enfants seraient mauvais. Ma mère m'a raconté qu'après la mort de mon grand-père — je pouvais avoir trois ou quatre ans — je dansais en battant des mains autour du cercueil en criant : « Mon grand-père est là-dedans... » Ma mère ne m'a pas considéré comme mauvais pour autant et je ne sache rien qui pût m'autoriser à me considérer comme plus moral qu'elle.

Alors, pourquoi les gens portent-ils le deuil pendant une année entière ? En partie par égard pour l'opinion publique, mais surtout — très pharisaïquement — pour parader, pour se tromper eux-mêmes. Ils avaient juré au mort — et s'étaient juré à eux-mêmes — une fidélité, un souvenir éternels. Et peu d'heures après la mort, nous commençons déjà à oublier. Il est bon de se rafraîchir la mémoire à l'aide de vêtements noirs, de faire-part, par exhibition d'images et en arborant des boucles de cheveux du trépassé. En pleurant un mort, on a l'impression d'être meilleur.

Puis-je vous donner en secret une petite indication ? Allez donc au bout de deux ans voir ce qu'est devenu l'époux ou l'épouse, le survivant, enfin, qui ployait naguère sous le fardeau de son chagrin ; de deux choses l'une : ou bien il — ou elle — est mort — ou morte — à son tour, ce qui n'est pas rare ; ou bien la veuve est devenue une femme fort satisfaite de son sort et le veuf et le veuf est remanié.

Ne riez pas ! Cela recèle un sens profond et c'est réellement vrai.

Toujours vôtre

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

19

---

Vous faites de nouveau toutes sortes d'objections : cela ne me plaît pas ; en conséquence, je vais devenir plus précis. Pourquoi trouver osé que je compare la pomme au postérieur d'Ève. L'invention n'est pas de moi. La langue allemande établit ce parallèle, l'italienne le fait, l'anglaise aussi.

Je vais vous dire pourquoi vous êtes irritée et me rabrouez. La mention du séant d'Ève vous rappelle que votre amant vous a parfois prise par derrière, cependant que vous étiez agenouillée ou assise sur ses genoux ; et vous en êtes honteuse, exactement comme si vous étiez la science allemande en personne, qui désigne avec prudence cette fantaisie par l'expression *more ferarum* : la manière des animaux, et ne se prive point de donner ainsi une gifle à ses porte-parole, car elle sait parfaitement que tous, dans leur jeunesse, ont aimé le *more ferarum* ou ont eu pour le moins envie de le pratiquer. Elle saisit aussi — ou devrait savoir — que la dague virile est formée de trois angles, ainsi d'ailleurs que la gaine d'amour féminine et que la dague ne s'adapte vraiment à la gaine que si elle est introduite par-derrière. Cessez de prêter l'oreille aux vains propos des pharisiens et des hypocrites. L'amour n'existe pas uniquement dans le but de procréer des enfants, le mariage n'est pas une institution uniquement vouée à l'observance

d'une stricte morale. Les relations sexuelles doivent apporter du plaisir et dans tous les hymens, si pudiques que soient les hommes et chastes les femmes, on les pratique sous toutes les formes imaginables ; masturbation mutuelle, exhibitionnisme, jeux sadiques, séduction et viol, baisers et succion aux zones érogènes, sodomie, échange des rôles — en sorte que la femme chevauche l'homme — couché, debout, assis ou *more ferarum*. Seules, quelques personnes n'en ont pas le courage ; en revanche, elles en rêvent. Mais je n'ai pas remarqué qu'elles fussent meilleures que celles qui ne renient point leur enfantillage devant l'aimé. Certains parlent de l'animal présent dans l'être humain ; pour eux, la qualité d'homme s'applique à tout ce qu'ils considèrent comme étant noble, mais qui se révèle à l'examen comme étant bien ordinaire : l'intelligence, par exemple, ou l'art... ou encore la religion ; bref, tout ce qu'ils placent pour on ne sait quelle raison dans le cerveau ou le cœur, au-dessus du diaphragme ; ils traitent d'animalesque tout ce qui se passe dans le ventre et particulièrement ce qui se trouve entre les jambes, parties sexuelles et postérieur. A votre place, j'étudierais soigneusement ces beaux parleurs avant de me lier d'amitiés avec eux. Me permettrai-je encore une petite méchanceté ? Nous autres Européens instruits, nous nous conduisons constamment comme si nous étions les seuls « êtres humains », comme si tout ce que nous faisons est bien et naturel, alors que les us et coutumes des autres peuples, des autres époques ne peuvent être que mauvais et pervers. Lisez donc le livre de Ploch sur la femme. Vous y verrez que des centaines de millions de personnes ont d'autres coutumes sexuelles, d'autres modes d'accouplement que nous. Il est vrai que ce ne sont que des Chinois, des Japonais, des Indiens, voire même des nègres. Ou bien, allez à Pompeï. On vous fera visiter une maison d'habitation découverte sous les cendres — la Casa Vettieri — il s'y trouve une salle de bains commune aux parents et aux enfants ; ses murs sont ornés de fresques peintes représentant toutes les manières de faire l'amour, jusqu'à l'amour animal. Bien sûr, il ne s'agissait que de Romains et de Grecs. Mais ils étaient presque contemporains de saint Paul et de saint Jean.

Toutes ces choses ont de l'importance. Vous ne vous doutez pas du rôle qu'elles jouent dans les gestes quotidiens et dans les maladies. Prenez le *more ferarum*. On n'aurait jamais songé au clystère si ce jeu bestial « à la » <sup>7</sup> petit chien n'avait pas existé. Et on ne prendrait pas non plus les températures dans l'anus. Et cette théorie sexuelle infantile de la parturition par le postérieur, qui intervient de mille façons dans la vie de tout être humain, qu'il soit malade ou bien portant — mais je ne veux pas parler de cela, je me laisserais entraîner trop loin. Je préfère donner un autre exemple. Vous souvenez-vous de la façon de courir d'une jeune fille ? Elle a le haut du corps tendu et envoie ses jambes en arrière, alors que le garçon fait de grandes foulées et se tient penché en avant, comme s'il voulait transpercer le fugitif. Vous employez souvent le mot atavisme. Ne pensez-vous pas que cette curieuse différence d'allure pourrait être atavique, un héritage des temps préhistoriques, quand l'homme pourchassait la femme ? Ou bien le Ça serait-il d'avis que l'attaque sexuelle doit se faire par derrière et qu'il vaut mieux, en conséquence, lancer des ruades ? Il est difficile de le dire. Mais cela m'amène à d'autres différences amusantes à constater. C'est ainsi que le garçon, quand il joue par terre, s'agenouille, alors que la petite fille s'accroupit, les jambes écartées. Le petit homme tombe en avant, alors que la fillette tombe assise. L'homme assis tente d'arrêter un objet qui tombe de la table en resserrant les genoux, les femmes les écarte. L'homme coud avec de grand geste de côté, la femme avec de petits mouvements délicats et arrondis de bas en haut, correspondant tout à fait à ceux qu'elle fait pendant l'accouplement, et l'enfant pique au hasard, selon la théorie infantile qui consiste à fourrer les choses dans la bouche de bas en haut. A propos, avez-vous déjà remarqué les rapports existant entre la couture et le complexe de masturbation ? Songez-y. Vous en tirerez quelque profit, soit que le geste de coudre vous offre un rappel symbolique de l'onanisme, soit qu'au contraire, vous pensiez comme moi qu'il est né de la masturbation. Et puisque nous voici au chapitre des vêtements, consacrez quelques minutes de votre attention au décolleté en cœur de

---

<sup>7</sup> En français dans le texte.

la jeune fille, à la rose, à la broche, au petit collier et aux jupes qui ne sont sûrement pas portées pour mettre un empêchement à l'acte d'amour, mais au contraire pour le provoquer. La mode nous enseigne les tendances prévalant à certaines époques, tendances desquelles nous ne saurions rien autrement. Jadis, les femmes n'avaient pas de petites culottes de dessous ; homes et femmes prenaient plaisir à jouer vite ; puis, il leur sembla plus amusant de s'exciter par des jeux et l'on inventa les culottes, qui, par leur fente, ne cachaient qu'à moitié les secrets ; pour finir, toutes les femmes portent aujourd'hui d'élégantes culottes fermées, garnies de dentelles. Les dentelles en guise d'appâts et la fente fermée pour prolonger le jeu. N'allez pas perdre de vue pour autant le pantalon masculin, qui insiste sur le lieu où repose le petit cheval à chevaucher ; regardez les coiffures, les raies, les boucles : ce sont des créations du Ça de la mode et du Ça des individus.

Mais revenons aux petites différences entre l'homme et la femme. L'homme se baisse quand il veut ramasser quelque chose à terre, la femme s'accroupit. L'homme porte et soulève à l'aide de ses muscles dorsaux, la femme en symbole de la maternité, avec les abdominaux. L'homme s'essuie la bouche de côté d'un geste de rejet, la femme emploie la serviette en partant des coins de la bouche pour aboutir au centre : elle veut concevoir. Pour se moucher, l'homme émet un bruit de trompette, comme un éléphant, car le nez est un symbole de son membre, il en est fier et veut se faire valoir ; la femme se sert du mouchoir avec une discrétion silencieuse : il lui manque ce qui correspond au nez. La femme épingle la fleur à son corsage, l'homme la glisse dans sa boutonnière. La jeune fille porte son bouquet pressé contre son sein, le garçon le laisse pendre au bout de son bras : il indique que la fleur de la fille ne se dresse point vers le ciel, qu'elle n'est pas un homme. Les garçons et les hommes crachent, ils montrent qu'ils sécrètent de la semence ; les filles pleurent, car ce qui déborde de leurs yeux symbolise leur orgasme. Ou ne savez-vous pas que le mot « pupille » signifie enfant, parce que l'on s'y voit reflété en petit ? L'œil, c'est la mère, les yeux sont les testicules, car les petits enfants sont également contenus dans les testicules et le jet passionné qui émane

des yeux est un symbole masculin. L'homme s'incline, fait « serviteur » et dit ainsi : « Ta seule vue suffit à me plonger dans un si grand ravissement que je me relaxe ; mais dans peu de minutes, je serai redressé et un désir nouveau m'habitera. » La femme, elle, plie le genou ; elle indique : « Dès que je te vois, toute ma résistance cesse. » La petite fille joue à la poupée. Le garçon n'en éprouve pas le besoin, il porte sa poupée à son ventre.

Il y a tant d'habitudes de vie auxquelles nous ne prêtons pas d'attention et tant qui méritent d'être prises en considération ! Que veut dire l'homme quand il lisse sa moustache ? Le nez est le symbole de son membre, je l'ai déjà mentionné, et le fait de mettre sa moustache en évidence doit donner à penser que nous avons devant nous un homme pubère, en possession d'une pilosité pubienne ; la bouche est le symbole de la femme, et passer le doigt sur la moustache signifie : « Je voudrais bien jouer avec la petite femme. » Le visage rasé accentue le côté enfantin, l'innocence, car l'enfant n'a pas de poil au sexe ; mais il doit également donner l'impression de la force, car l'homme, en tant que créature dressée dans la position verticale, est un phallus et la tête devient une allégorie du gland nu au moment de l'érection. N'oubliez pas cela quand vous verrez un crâne ou quand vos amies se plaindront de perdre leurs cheveux. C'est à la fois une image de la force de l'homme et de la petite enfance. Quand une femme s'assied, elle tire sur sa jupe pour la descendre : « Regardez les jolis pieds... » dit ce geste, « Mais je ne vous permets pas d'en voir davantage, car je suis pudique. » Quand elle s'étend en présence d'une personne de l'autre sexe, elle croise — il n'existe pas d'exception ! — les pieds. « Je sais que tu me désires, » exprime-t-elle ainsi. « Mais je suis armée contre toute attaque. Essaie, pour voir ! » Tout cela est à double entente ; c'est un jeu qui attire en intimidant, qui séduit en interdisant ; c'est une représentation mimée du curieux : « Non, mais... » avec lequel la fille repose les mains entreprenantes. Non ! Mais... ! Ou le fait de porter des lunettes : on veut mieux voir, mais on ne veut pas être vu. Là, quelqu'un dort la bouche ouverte : il est prêt à concevoir ; ici, un autre est ramassé sur lui-même, comme un fœtus. Ce vieillard mar-

che à petits pas : il veut faire durer le chemin qui le mène à la tombe ; il dort mal, car ses heures sont comptées et bientôt, il n'aura que trop l'occasion de dormir ; il devient presbyte : il ne veut pas voir ce qui est si près de lui, le noir sans vie des faire-part, le fil que la Parque tranchera bientôt. La femme craint de tomber malade en restant trop longtemps debout pendant ses époques : l'hémorragie lui rappelle qu'elle n'a rien qui puisse se dresser, qu'il lui manque ce qu'il y a de mieux. Elle ne danse pas pendant ce temps, où il lui est défendu de consommer, ne fût-ce que symboliquement, l'acte de chair.

Pourquoi vous racontai-je tout cela ? Parce que j'essaie d'éviter une longue explication au sujet de la pomme du paradis. Mais il faudra bien que je la donne un jour. Non, d'abord, je vous parlerai un peu des fruits. Voici une prune : elle recèle un noyau, l'enfant, et sa fente à peine indiquée trahit son caractère féminin. Voici la framboise : ne ressemble-t-elle pas au mamelon ? Et la fraise : elle croît, dissimulée dans la verdure des herbes folles et il faut chercher avant de découvrir ce suave secret dans la cachette de la femme. Mais méfiez-vous-en. L'extase du clitoris se grave de plus en plus profondément dans l'être, fait l'objet d'un ardent désir ; et pourtant, on le fuit comme une faute. On voit alors apparaître l'urticaire, qui centuple cette sensation et en fait une torture mineure. La cerise ? Vous la trouverez sur les seins, mais l'homme la porte aussi à son arbre. Au reste, tous les symboles ont un double sexe. Et le gland, maintenant. Il est scientifiquement reconnu, bien qu'étroitement apparenté au cochon, ce cochon qui abrite tant de mystères. Voulez-vous que je vous en révèle un ? La mère, en bonne éducatrice, quand son enfant est sale, le traite de « Petit cochon ! » Peut-elle s'étonner ensuite que l'enfant lui réplique mentalement : « Suis-je un petit cochon ? Alors, c'est que tu en es un grand ! » Et, en effet, si désagréable que cela puisse vous paraître, le cochon est un des symboles maternels les plus répandus. Cela contient une signification profonde, car le cochon est égorgé, on lui ouvre le ventre et il pousse des cris perçants. Et selon une des théories — peut-être la plus courante — de l'accouchement échafaudées par l'enfant, on ouvre le ventre de la mère pour en retirer le bébé ; cette théorie se



trouve en quelque sorte confirmée par l'existence de la ligne singulière qui semble relier le nombril aux parties sexuelles et le cri de la naissance. De l'association cochon-mère, une piste extraordinaire aboutit à la religion, tout au moins en Allemagne, où l'on voit dans les vitrines des bouchers des cochons pendus, ce qui les rattache symboliquement à la crucifixion. Quel caprice du Ça ! Cochon-mère-Christ ! Il y a parfois de quoi s'effrayer. Comme la mère, le père devient aussi un animal : un bœuf, naturellement car, au lieu d'approcher l'enfant avec amour, il reste indifférent à ses artifices de séduction ; il devra donc être châtré. Pour finir, n'oublions pas la figue : dans toutes les langues, elle est l'allégorie des parties sexuelles féminines. Et me voici revenu à la légende du paradis.

On se demande ce que peut vouloir signifier le fait que le premier couple humain se soit fabriqué des tabliers en feuilles de figuier et, en outre, pourquoi au cours des siècles, la coutume a fait de ce tablier une seule feuille de figuier ? Je ne prétends pas lire dans la pensée des conteurs de légendes de la Bible ; en ce qui concerne la feuille de figuier chargée de recouvrir la nudité de la nature, je me permettrai d'en rire un peu. Cette feuille a cinq dentelures ; la main a cinq doigts. Recouvrir de la main quelque chose qui ne doit pas être vu s'explique. Mais la main sur les parties sexuelles ? Là où il lui est interdit de se poser ? J'ai l'impression de me trouver en face d'un trait d'esprit du Ça ! « Comme la liberté t'est refusée dans ta vie érotique, fais donc ce que t'enseigne la nature : sers-toi de ta main ! »

Je sais que je suis frivole. Il faut enfin me résigner à devenir sérieux. Vous savez que l'on nomme cette protubérance du cou de l'homme la pomme d'Adam. Cette dénomination provient sans doute de l'idée que la pomme était demeurée dans le gosier d'Adam. Mais pourquoi lui seulement ? Pourquoi pas Ève, qui avait également goûté au fruit ? Parce qu'elle avait avalé le fruit pour qu'il en sortît un nouveau fruit, l'enfant. Adam, en revanche, ne peut pas avoir d'enfant.

Et nous voici inopinément plongés dans le chaos d'idées que l'enfant

se fait à propos de la grossesse et de la naissance. Certes, vous êtes de celles qui pensent qu'un enfant sage croit à la cigogne ; et c'est ce qu'il fait. Mais n'oubliez pas que l'enfant croit aussi à l'Enfant Jésus — au Petit Noël — tout en sachant que ce sont ses parents qui achètent dans les boutiques ou dans la rue les cadeaux dudit Petit Noël. L'enfant possède une immense capacité de croyance ; rien ne l'empêche de vénérer la cigogne et de savoir malgré cela que le bébé pousse dans le ventre de la mère. Il le sait, il est obligé de le savoir, car deux ou trois ans auparavant, il se trouvait lui-même dans ce ventre. Mais comment en sort-il et comment y est-il entré ? Ce sont là des questions qui nous ont tourmentés, d'abord vaguement, puis avec une insistance croissante. Parmi d'innombrables réponses, celle que nous avons tous, sans exception trouvée — car aucun de nous ne connaissait à ce moment-là l'existence de l'utérus et du vagin — c'est que l'enfant sort par où sort tout ce qui est dans le ventre, c'est-à-dire le derrière. Et pour y entrer ? Pour cela aussi, l'enfant dispose de plusieurs explications. Mais il se sent surtout attiré par la croyance que le germe du bébé est avalé, comme le lait se tète à la mamelle. Et de cette conception, de cette perpétuelle question qu'il se pose et de la perpétuelle réponse qu'il se donne naît chez l'enfant le désir de sucer, de fumer, d'embrasser le membre de l'aimé, un désir qui est d'autant plus fort qu'au cours de son accomplissement, le souvenir du sein maternel et de l'extase du nourrisson s'éveillent à nouveau ; c'est également de là que provient l'idée d'appeler le cartilage thyroïdien de l'homme la pomme d'Adam. Et enfin, pour dire cela aussi, c'est de là que se développe le rudiment de goitre qui vous effraie tant chez votre petite fille. A l'âge ingrat, vous avez eu, vous aussi, ce même cou trop gros. Cela passe. Il n'y a que chez les êtres dont le Ça est complètement imprégné de l'idée de concevoir par la bouche et de l'horreur de porter l'enfant dans le ventre que cela peut tourner au goitre ou à la maladie de Basedow.

Dieu merci, pour aujourd'hui, j'ai fini.

Patrick.

Le Livre du Ça (1923)

20

---

Bien sûr, chère amie, je vous promets d'en finir aujourd'hui avec l'histoire du porte-plume et de la chaîne de montre.

Il faut que j'essaie de découvrir pourquoi mon nez était bouché du côté droit. Il devait y avoir quelque chose que mon Ça voulait éviter de sentir, à moins qu'il ne désirât éliminer de mon nez une impression olfactive. Ce cas m'est personnel. Chez beaucoup de gens, cette histoire d'odorat ne joue pas ; sous la pression — devenue fantastique — des efforts de prévention des maladies, surtout de la tuberculose, il est venu à une foule de personnes l'idée que le nez était l'organe de la respiration ; car la respiration par la bouche semble les tenter autant que Dieu. Pour d'autres, en revanche, le nez est un symbole phallique, sans plus, et c'est ainsi que chez les uns ou chez les autres, c'est sous un angle ou sans un autre qu'il faut considérer l'intention de maladie du Ça. Pour ce qui concerne, quand mon nez se manifeste, il ne me reste qu'à chercher ce que je ne dois pas sentir ; et comme c'est la narine droite qui est bouchée, c'est donc qu'à droite, il se trouve quelque chose qui, pour moi, est une mauvaise odeur. En dépit de mes efforts, je n'arrive pas à découvrir ce qui peut bien puer à ma droite. Mais des années passées à vouloir croire aux intentions du Ça m'ont rendu astucieux et j'ai imaginé toute une série de subtiles justifications de ma

théorie. C'est ainsi que je me dis maintenant que si rien par là ne sent mauvais, c'est qu'il s'agit sans doute de quelque chose qui me rappellerait une odeur désagréable du passé. Tout de suite, me vient à l'idée une grave de Hans am Ende, accrochée à ma droite, elle représente des roseaux entourant des eaux peu profondes où se dresse un voilier. Venise m'apparut soudain, bien que je sache que le graveur a pris son sujet sur les rives de la mer du Nord ; de Venise, on passe au Lion de saint-Marc et de celui-ci à la cuiller à thé de laquelle je me suis servi tout à l'heure. Et tout à coup, il me semble que je sais enfin quelle odeur je fuis. Lorsqu'il y a quatre ans, je devins hydropique à la suite d'une grave pneumonie, mon odorat s'était tellement développé que l'usage des cuillers m'était insupportable, car — en dépit des nettoyages les plus minutieux — je percevais l'odeur des aliments auxquels elles avaient servi des heures ou même des jours auparavant. Donc, ce que je fuis — ce que j'évite jusque dans mes souvenirs, serait la maladie, ma maladie de reins ? En fait, j'ai débrouillé cet après-midi l'histoire de la maladie d'une jeune fille provoquée par un vase de nuit qui sentait mauvais. Mais l'odeur de l'urine m'est indifférente. Ce ne peut être cela. Cependant, ce souvenir me ramène au temps où j'étais à l'école, aux urinoirs de l'établissement, dont les suffocants remugles d'ammoniaque me parviennent encore distinctement. Et la seule évocation des années passées à l'école me trouble. Je vous ai déjà raconté qu'à cette époque — j'avais douze ou treize ans — je mouillais mon lit et craignais les railleries de mes camarades, bien qu'il ne s'en présentât presque jamais et dans ce cas, sous la forme la plus bénigne. Des pensées resurgissent, des sentiments passionnés pour l'un ou l'autre de mes amis, des sentiments dont l'affect général a été refoulé et s'est pourtant fait jour par des phantasmes ; le moment où je fis connaissance avec la masturbation me revient en mémoire ; une scarlatine aussi, qui fut à l'origine de mes premiers accidents rénaux ; voici que je me souviens qu'Hans am Ende a été mon camarade d'école et avait eu, comme moi la scarlatine ; derrière tout cela s'élève d'abord comme une ombre, puis de plus en plus distincte, l'imgo de la mère. J'étais un « fils à maman », un pauvre petit oiseau tombé du nid et à l'école, j'ai beaucoup souffert d'être séparé de ma mère.

Essayons avec le nom de Hans (Hans am Ende). Mon frère aîné, qui avait été étroitement lié à ma vie d'écolier, s'appelait également Hans. Et subitement, un nom vient se placer devant le sien : Lina. Lina était ma sœur, celle dont il a été question dans les récits de mes petits jeux sadiques. Et c'est de là aussi que provient en définitive ce souvenir olfactif ; pas répugnant, tant s'en faut, plutôt berceur, en tout cas inoubliable. Je ne puis plus me remémorer l'émotion éprouvée à cette époque — nous avions onze et douze ans — mais j'ai rencontré une autre fois cette odeur et depuis, je sais combien je suis sensible à cette impression.

Un second souvenir se rattache immédiatement au précédent : peu de temps après, Lina m'initia aux secrets de la menstruation. Elle me fit accroire qu'elle était tuberculeuse, me fit voir le sang, se moqua de moi quand elle vit mon effroi et m'expliqua la signification de ce sang.

A ce point, l'obstruction de mon nez disparut ; ce que je vais ajouter maintenant servira uniquement à l'éclaircissement des enchaînements. Ce qui me vient d'abord à l'esprit, c'est ce que représente Hans am Ende. Tous mes proches sont morts et le dernier qui mourut fut mon frère Hans — Hans am Ende <sup>8</sup> ! C'est aussi en compagnie de ce frère que j'ai fait ma seule promenade à bord d'un voilier, ce qui vient se raccorder au bateau de la gravure d'am Ende.

Puis s'illumine l'obscurité qui enveloppe les rapports complexes avec l'imgo de la mère. Ma mère portait le même prénom que ma sœur, Lina. Cela fait naître en moi l'étonnement de n'avoir pas de souvenir olfactif de ma mère, alors qu'ils sont si forts en ce qui concerne ma sœur et je me reprends à jongler avec les idées.

---

<sup>8</sup> Jeu de mots intraduisible : Hans am Ende (le nom du graveur) signifie en allemand : Hans à la fin.

Quand deux chiens se rencontrent, ils se flairent mutuellement le derrière : il est évident qu'ils cherchent à savoir à l'aide de leurs nez s'ils sympathisent. Quand on est doué d'un certain sens de l'humour, on rit, comme vous le faites, de cette habitude canine ; sans humour si je vous affirme que les êtres humains agissent de même ? Vous savez sûrement par expérience qu'une personne affligée d'une mauvaise odeur peut avoir toutes les qualités de la terre, elle n'en sera pas moins mal accueillie partout. Il ne faudrait cependant pas oublier pour autant que ce qui pour l'un empesté est un parfum suave pour l'autre. En mère observatrice, vous avez dû remarquer aussi que l'enfant classe les objets et les gens d'après leur odeur. La science semble tenir pour certain que la bouche et la langue sont utilisées comme pierre de touche de ce qui est agréable et désagréable, mais la science affirme bien des choses et nous n'avons pas besoin d'en tenir compte. J'affirme, moi, que pour apprécier ce qui lui plaît ou non, l'être humain se sert de son nez plus intensivement et, si vous voulez, d'une manière plus répugnante que le chien.

Pour commencer, les émanations des entrailles féminines et du sang qui en coule sont une des premières perceptions de l'être humain. Puis vient le temps où le très jeune citoyen du monde est surtout préoccupé par les relents de son urine et de ses déjections, à moins qu'il ne hume les effluves de lait de femme et de la toison axillaire maternelle, cependant que ne cesse de rôder la senteur pénétrante et inoubliable des lochies. Pendant les semaines qui suivent la naissance, la mère rafraîchit ses propres souvenirs de nourrisson, ce qui lui donne l'occasion de reporter sur son poupon son amour pour elle-même ; le plaisir — oublié depuis belle lurette — que donne l'odeur des langes se réveille. Par ailleurs, elle aspire la fragrance qui s'exhale des cheveux et du corps du bébé. Et il en est ainsi sans doute pendant longtemps, car l'enfant est petit et la mère grande, en sorte qu'à chacun de ses contacts avec lui, elle prend d'abord conscience de ses cheveux à la fois par la vue et l'odorat, une chose qui n'est pas sans avoir une certaine portée, car pareille abondance de poils croît précisément autour de l'organe de l'amour. Chez l'enfant, le terrain change. Au cours

de ses premières années, il sent les jambes et les pieds : l'enfant est petit et les adultes sont grands. Souvenez-vous, ma chère, que l'enfant apprend d'abord à connaître et à aimer les jambes des gens ; cela est important, explique beaucoup de choses et on n'en tient jamais compte. Puis viennent des années, de longues années — si vous additionnez tous les fugitifs instants pendant lesquels se flairent les chiens, vous n'atteindriez pas, tant s'en faut, le nombre d'années où l'enfant est presque obligé de sentir ce qui se passe dans la région abdominale des adultes. Cela lui plaît extraordinairement. Et on s'accorde à trouver cela touchant, car quel est l'écrivain sensible qui laisserait passer l'occasion de montrer le garçon — ou l'homme — le visage caché dans le giron de la mère — ou de l'aimée ? Dépouillé de son auréole poétique, cela se traduit par : il fourre son nez entre ses jambes. Cela peut paraître grossier, mais cela résout l'énigme de la genèse de l'amour de l'enfant et de l'amour pour la femme. La nature emprunte des voies mystérieuses pour pousser l'être humain vers la femme. Et c'est celle d'où partent toutes les autres.

Qu'y a-t-il de commun avec le fait que je n'ai aucun souvenir olfactif de ma mère, me demanderez-vous ? C'est très simple. Si, en raison de la différence de tailles, l'enfant est vraiment obligé pendant des années de prendre connaissance par le nez de tout ce qui a lieu dans le ventre de sa mère, il doit aussi percevoir le curieux changement d'odeur qui s'effectue chez la femme toutes les quatre semaines. Il est également obligé de sentir l'excitation à laquelle est soumise sa mère pendant ses époques. L'atmosphère provenant des exhalaisons de sang l'enveloppe et augmente son désir de l'inceste. De ces impressions troublantes résultent toutes sortes de luttes intimes, auxquelles se rattachent des déceptions sourdement ressenties, profondément douloureuses, qu'accroissent les chagrins causés par les caprices, les mauvaises humeurs et les migraines de sa mère. Est-ce un miracle que d'avoir eu recours au refoulement ?

Ce que je dis ne vous paraît-il pas évident ? Songez qu'il existe des gens prétendant avoir tout ignoré des époques jusqu'à ce qu'ils eus-

sent atteint l'âge adulte. Si je ne m'abuse, ils sont légion — ou s'agirait-il de tous ? Mais où donc ont-ils laissé leur nez ? Est qu'est-ce qui se passe dans la mémoire de l'être humain pour qu'il oublie de telles expériences, pour qu'il soit forcé de les oublier ? Et ensuite, on s'étonne qu'il ait si peu de flair ! Mais qu'advierait-il de lui s'il ne mettait pas à contribution tout le pouvoir de son inconscient pour émousser son odorat ? Il y est contraint parce que les adultes lui interdisent d'apprendre quoi que ce soit concernant la vie sexuelle ; il y est contraint par la pudique prudence et le malaise de la mère quand l'enfant, avide de s'instruire, pose des questions ; car rien n'est plus humiliant que de voir la gêne de quelqu'un de cher devant une phrase que l'on a dite soi-même avec candeur. Ce ne sont pas forcément des mots qui effarouchent l'enfant ; certaines contenance, des gestes involontaires, un embarras à peine perceptible ont parfois beaucoup plus de portée. Mais comment la mère pourrait-elle esquiver cet embarras ? C'est son sort que de blesser son propre enfant au plus profond de ses sentiments, c'est le destin de toute mère. Et la meilleure volonté du monde, la résolution la mieux arrêtée n'y changerait pas un iota, chère amie ; il y a, dans la vie, beaucoup de tragédies attendant encore le poète qui les chantera. Peut-être ne viendra-t-il jamais !

On perd la mémoire de ce qui est douloureux à supporter et l'on n'oublie pas ce qui n'a pas été par trop pénible. Voici une phrase sur le sens de laquelle vous devriez méditer, car elle renverse une grande partie des idées reçues. Nous oublions que nous avons séjourné dans le ventre maternel, car il est affreux de penser que nous avons été chassé du paradis ; mais il est non moins terrible de se dire que nous avons vécu dans les ténèbres de la tombe. Nous oublions de quelle manière nous sommes venus au monde, car la peur d'étouffer était insupportable. Nous oublions que nous avons appris à marcher, car le moment où la main maternelle nous lâcha a été si angoissant et la joie de cette première manifestation d'indépendance si exaltante que nous ne pouvons pas les conserver dans notre souvenir. Comment supporterions-nous de savoir que, pendant des années, nous faisons dans nos langages et dans nos culottes ? Pensez à votre honte quand vous décou-



vrez dans votre linge la moindre petite tache marron ! Imaginez votre horreur si vous ne pouviez plus retenir dans la rue ce qui appartient au secret du cabinet ! A quoi servirait de nous remémorer qu'il y a eu des gens si terriblement forts qu'ils pouvaient nous lancer en l'air ? Qui nous grondaient sans que nous puissions répliquer, qui nous donnaient des gifles, nous mettaient au coin, nous, qui sommes aujourd'hui conseillers privés, docteurs, voire élèves de troisième ? Nous ne pouvons pas supporter l'idée que cet être que l'on nomme mère nous ait un jour refusé son sein, que cette personne qui prétend nous aimer, après nous avoir incité à la masturbation, nous en punit. Et nous mourrions de chagrin si nous nous rappelions qu'il y a eu autrefois une mère qui prenait soin de nous, qui « sentait » avec nous et qu'à présent nous sommes seuls, que nous n'avons plus de mère. Par notre propre faute...

Il n'est pas plus extraordinaire pour nous d'avoir complètement oublié ce que nous savions de la menstruation, sur l'existence de laquelle nous avons été renseignés par notre odorat quand ce n'était pas par la vue du sang, des linges, du vase de nuit, la participation aux petites brouilles, aux migraines, aux traitements de gynécologie — cet oubli donc, n'est pas plus extraordinaire que d'avoir perdu tout souvenir de l'onanisme, j'entends de l'onanisme de la première année de la vie. Il y a au moins une raison commune à ces deux trous de notre mémoire : la peur de la castration. Je prétends, vous le savez, que notre peur de la castration est liée au sentiment de culpabilité né de la masturbation et de sa prohibition. En revanche, l'idée que les parties sexuelles peuvent être coupées provient des constatations faites autrefois sur la différence des sexes, car, dans notre enfance, nous considérons la partie sexuelle féminine comme une plaie laissée par la castration ; la femme est un homme châtré. Cette conception devient une certitude par ce que nous percevons du flux menstruel grâce à notre odorat. Ce flux, cette hémorragie nous effraie : elle éveille en nous la peur d'être à notre tour transformés en femmes. Pour que rien ne vienne nous rappeler ce saignement, nous en sommes réduits à émousser notre odorat et à extirper jusqu'au souvenir de cette odeur

de sang. Nous n'y parvenons pas ; nous n'obtenons que le refoulement. Et ce refoulement se sert de la vie pour édifier la prohibition des relations sexuelles pendant la durée des époques. Puisque la « femelle » saignante réveille le complexe de castration refoulé, nous refusons un nouveau contact avec la femme blessée.

A cela se joint un second complexe refoulé, également revivifié par le sens olfactif : le complexe de la grossesse et de la naissance.

Vous souvenez-vous que je vous ai demandé une fois si vous n'aviez jamais noté quoi que ce fût des grossesses et des accouchements de votre mère ? Vous veniez de faire une visite à votre belle-sœur Lisbeth, récemment délivrée d'un enfant et une vague odeur de chambre d'accouchée flottait encore autour de vous. « Non, » me répondîtes-vous, « jamais ! » Même la naissance du plus jeune de vos frères vous avait surprise, bien qu'ayant alors atteint l'âge de quinze ans vous fussiez « renseignée » depuis longtemps. Comment est-il possible qu'un enfant ne s'aperçoive pas que sa mère grossit ? Comment est-il possible qu'un enfant puisse ajouter foi à la légende de la cigogne ?

Ni l'un ni l'autre ne sont possibles. Les enfants savent qu'ils sont issus du ventre de la mère ; mais ils sont contraints par eux-mêmes et par les adultes à admettre la fable de la cigogne ; les enfants voient grossir leur mère, constatent qu'elle a soudain mal au ventre, qu'elle met un enfant au monde, qu'elle saigne et que quand elle se lève, elle a repris une taille mince ; les enfants sont au courant de chaque grossesse de leur mère et ne sont jamais surpris par la naissance. Mais cette connaissance et ces perceptions sont refoulées.

Si vous réfléchissez aux forces utilisées pour repousser toutes les perceptions et les conditions que l'on en tire, vous comprendrez peut-être mieux ce que je veux dire quand j'affirme que le refoulement est la principale occupation de la vie. Car ce que j'évoque ici au sujet de la grossesse et de la naissance se passe à chaque minute de l'existence

pour d'autres complexes. Vous ne pouvez pas entrer dans une pièce sans mettre en branle le mécanisme du refoulement, sans écarter de votre conscient mille et une perceptions de meubles, de bibelots, de couleurs, de formes ; vous ne pouvez pas lire un signe alphabétique, pas regarder une figure, écouter une conversation sans refouler, toujours et sans cesse, sans repousser des souvenirs, des phantasmes, des symboles, des affects, des phobies, des amours, du mépris, de la honte, de l'émotion ; et maintenant, chère, songez que ce qui est refoulé n'est pas détruit ; c'est là, rejeté dans un coin duquel cela ressortira un jour ; cela a peut-être été arraché à sa place afin que, n'étant plus exposé à la lumière solaire, cela ne rutilé plus, mais paraisse noir. Le refoulement agit et métamorphose sans cesse les apparences ; ce qui est aujourd'hui pour l'œil une peinture de Rembrandt sera refoulé et reparâtra à l'instant sous forme d'un jeu avec la chaîne de montre, de petits boutons aux commissures des lèvres, de dissertations sur la castration, de fondations d'État, de déclarations d'amour, de querelles, de fatigue, d'étreinte ou de tache d'encre. Refouler, c'est transformer, c'est édifier et détruire une civilisation ; c'est écrire la Bible et inventer la fable de la cigogne. Et un regard jeté sur le chaos du refoulement bouleverse la pensée au point qu'il faut fermer les yeux et se dépêcher d'oublier qu'il existe.

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

21

---

Vous vous plaignez, chère amie, de ce que je n'ai point tenu ma promesse et pas terminé l'histoire de la chaîne de montre. Je ne vous eusse pas supposée assez naïve pour croire à ma promesse.

Vous seriez plutôt en droit de me reprocher mes digressions, le fait que je ne vais pas au bout de ce que j'ai commencé. J'ai parlé de refoulement, d'impressions olfactives au moment de la naissance et non seulement je n'ai pas ajouté que l'odeur pénétrante des lochies, si soigneusement dissimulée soit-elle, est forcément perçue par l'enfant, qu'en conséquence, il acquiert par le nez et sans discussion possible des expériences de naissance ; mais je n'ai pas non plus dit d'une façon suffisamment explicite pourquoi l'on extirpe de la mémoire la perception de cette odeur.

Pourquoi, en effet ? En premier lieu, parce que la mère, les parents, les adultes interdisent à l'enfant de comprendre ces choses ; peut-être ne le défendent-ils pas formellement par la parole, mais autrement, ne serait-ce que par le ton, le timbre de la voix, une sorte d'embarras qui frappe l'enfant. Car c'est le destin de l'homme que d'avoir honte d'être humainement conçu et mis au monde. Il se sent menacé dans son orgueil, dans sa ressemblance avec Dieu. Il voudrait tellement

procréer divinement, être Dieu et parce que dans le ventre sa mère, il était un dieu tout-puissant, s'invente un père dieu et accroît son refoulement de l'inceste jusqu'à trouver une consolation dans la Vierge Marie, l'Immaculée Conception ou une science quelconque. Il traite avec mépris la procréation et la conception « d'actes de bestiaux » pour pouvoir dire : « Je ne suis pas un animal, je n'ai point une forme bestiale, je suis un enfant de Dieu et issu de Dieu. » Comme il ne parvient pas à ses fins, il enveloppe ces processus de la fausse auréole du mystère, ce que faisant, tel Judas, il trahit son amour. Il en est au point qu'il n'a même pas honte d'entourer l'instant de l'union humaine d'un voile de mensonges peu convaincants, comme si ce moment n'était pas le ciel. L'homme voudrait être n'importe qui, sauf un simple être humain.

La deuxième raison pour laquelle nous refoulons ce complexe de l'odeur des lochies et renions ainsi notre ornement le plus humain, le nez — car ce qui nous différencie de l'animal, c'est le nez — la deuxième raison, donc, c'est que nous ne pouvons supporter l'idée d'avoir une mère. Oh ! Comprenez-moi bien ! Quand elle nous convient, aussi longtemps qu'elle est telle que nous la désirons, nous la reconnaissons volontiers pour mère. Mais dès qu'on nous rappelle qu'elle nous a mis au monde, nous la détestons. Nous ne voulons pas savoir qu'elle a souffert à cause de nous, cela nous est intolérable. Ou ne vous êtes-vous jamais aperçue du tourment de vos enfants, quand vous étiez triste ou que vous pleuriez ? Bien sûr, je sais que ma mère m'a enfanté, je parle de cela comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Mais mon cœur ne veut pas en convenir, il s'élève contre cet état de choses et crie : « Non ! » Cela nous pèse parfois comme si nous avions une pierre sur la poitrine. « C'est à cause du souvenir inconscient de la suffocation éprouvée pendant la naissance... » nous apprend notre Je-Sais-Tout d'analyste. « Non », souffle le mauvais esprit. « Ce sont tes péchés envers ta mère, envers celle qui t'a enfanté ; les péchés mortels de l'ingratitude, de l'inceste, du sang versé, du meurtre. As-tu fait alors ce que tu devais pour que tout te soit propice et pour que tu demeures longtemps sur cette terre ? » Cette main m'a

caressé, m'a donné à boire, à manger, et je l'ai haïe par instant, détestée souvent, car elle me dirigeait ; cette peau m'a réchauffé et je l'ai détestée parce que j'ai été trop faible pour renoncer volontairement à sa chaleur, à sa douceur et parce qu'en conséquence, pour échapper à la tentation, Judas que j'étais, je lui attribuai avec mauvaise foi des colères et des dégoûts inexistantes. Cette bouche m'a souri et parlé : je l'ai souvent détestée parce qu'elle m'a réprimandé ; ces yeux m'ont souri et parlé, et je les ai détestés ; ces seins m'ont nourri et je les ai mordus ; j'ai vécu dans ce ventre et je l'ai déchiré. Matricide ! Vous le savez, vous le sentez comme moi, il n'a encore jamais existé personne qui n'ait assassiné sa mère. Et c'est pourquoi nous ne voulons point reconnaître qu'elle nous a enfantés. Nous le croyons avec nos lèvres, mais pas avec notre cœur. Ce sang que nous avons versé crie vers le ciel et nous le fuyons : nous fuyons les exhalaisons du sang.

Il me vient à l'esprit une troisième raison qui nous pousse à nous efforcer de perdre le souvenir des couches de notre mère et à anéantir le plus noble de nos sens, l'odorat : c'est la phobie de la castration. Je sais que cela vous ennuie, mais qu'y faire ? Puisque vous tenez absolument à savoir ce que je pense, il est indispensable que je me répète. Car l'idée de castration traverse notre vie comme les lettres de l'alphabet. Comme le « n » et le « o » reparaissent constamment dans la parole, ce complexe, cette phobie de devenir femme resurgit sans cesse et partout en nous. Et mettez « N », « O », « N » ensemble, vous avez « non » et vous rirez comme moi, je l'espère, des calembours d'association de l'inconscient.

Mais il est temps que je complète mes déclarations sur les théories de la naissance qu'élaborent les enfants, autrement, nous ne sortirons jamais de ce chaos. L'enfant, je vous l'ai déjà dit, sait que l'on vit dans le ventre de sa mère avant que de venir au monde ; il le sait d'autant mieux qu'il est plus jeune. Et la Bible, entre autres, veille à ce que ce ne soit point oublié : n'y est-il point écrit « Et l'enfant sautait dans le giron de sa mère... » Parfois, on localise très exactement l'endroit où demeure l'enfant pas encore né : dans l'épigastre, c'est-à-

dire dans l'estomac. Et c'est sans doute cette idée qui est à l'origine de l'expression : la femme porte l'enfant sous son cœur. Racontez cela à l'occasion à votre médecin, cela pourra lui être utile pour ses diagnostics et ses traitements, notamment quand il s'agit de troubles gastriques, depuis les nausées jusqu'au cancer de l'estomac. S'il accueille votre réflexion avec un haussement d'épaules, cherchez-en un autre ; car le vôtre n'est plus « à la page », même s'il est très savant. Rien ne vous est plus désagréable, je le sais, que le sentiment d'être en retard sur la mode. Il existe aussi l'idée que la grossesse prend place dans le cœur même ; je vous ai cité un cas où cette conviction déterminait une maladie qui persista jusqu'à l'analyse. Ceux qui, dans leur enfance, ont adopté cette manière de voir sont mal partis. Car cette idée absurde — découlant des tendres expressions « Je te porte dans mon cœur... » et « Enfant de mon cœur... » — se lie obscurément à l'horrible impression d'avoir déchiré le cœur de la mère — en vérité, en vérité ! Cela aussi, votre médecin devrait le savoir... à cause de ses cardiaques. Pour vous découvrir dans toute son ampleur la sottise des enfants, j'ajouterai encore ce que je sais des patients atteints d'affections oculaires : l'idée d'une grossesse de l'œil existe — il vous suffit de penser au mot « pupille » — et cela provient de ce que la mère appelle de temps à autre son enfant : « prunelle de mes yeux... » A moins que ce ne soit l'expression « prunelle de mes yeux » qui provienne du fait que cette théorie est si généralement répandue qu'elle se trouve reflétée dans toutes les langues ? Je n'en sais rien.

Peu importe, l'idée prédominante est en tout cas celle de la grossesse abdominale. Et mises à part les fantaisies comme l'éclatement ou l'ouverture du ventre avec un couteau, la naissance par le nombril ou par régurgitation, il ne reste plus à l'enfant qu'une hypothèse : c'est que le bébé vient au monde par le derrière. Je vous l'ai déjà dit, mais il faut que vous graviez cela profondément dans votre mémoire. Car c'est sur cette théorie que reposent toutes les constipations ; mais c'est aussi d'elle qu'est issu le sens de l'économie, donc le commerce, la notion de propriété et, enfin, le sens de l'ordre, oui, et bien d'autres

choses ! Ne riez pas que je dis cela, ma chère. A peine l'ai-je exprimé que cela me paraît monstrueux, mais c'est pourtant vrai. Le Ça ne se préoccupe guère de notre esthétisme, de notre raison et de nos idées. Il pense pour son propre compte, à la manière d'un Ça et joue avec les notions au point que la raison s'y perd. « Pour moi, dit-il, un enfant est pareil à la saucisse que tu fabriques, être humain ; il est pareil aussi à l'argent que tu possèdes... J'allais oublier, il est pareil aussi à la petite queue qui distingue le garçon de la fille et que, par caprice, parce que cela me plaisait, j'ai attachée devant au lieu de derrière. Derrière, je la fais tomber une fois toutes les vingt-quatre heures, je la châtre ; et devant, je la laisse à ceux que je considère comme *homines*, des hommes ; je la retire aux autres humains, je les force à la rogner, la couper, l'arracher ? Car j'ai aussi besoin de filles. »

Tout cela, je vous l'ai déjà souvent raconté. Mais répéter n'est pas un mal. Maintenant, voyons ce que l'enfant pense de la conception.

D'abord, essayons de comprendre où il trouve l'occasion et le temps de réfléchir. Le monde extérieur offre au cerveau de l'enfant tant d'objets d'intérêt qu'il faut user d'un peu de coercition pour le faire tenir tranquille, le temps d'analyser toutes ses impressions. Et peut-être me permettez-vous de vous rappeler certain petit trône duquel est gouvernée la maison dès qu'un enfantelet apparaît dans ses murs. Je m'étonne depuis fort longtemps que personne ne se soit encore avisé de rechercher la signification du pot de chambre et c'est deux fois plus incompréhensible depuis que Busch a fait remarquer en vers classiques que

*L'être humain, dans son besoin obscur  
A inventé l'appartement.*

En effet, on ne saurait donner trop d'importance à la signification de ce récipient, lequel, tout au long de la vie, s'adapte aux propositions du corps et, par la durée volontaire de son emploi, au désir pro-



fond d'une retraite propice à la méditation. Pour commencer, c'est l'acte solennel quotidien de toute première année de vie.

Que de fois, bon gré mal gré, j'ai vu des familles entières — pères dignes, épouses pudiques, enfants sages — assister à cette délivrance du fardeau abdominal du plus petit avec un recueillement muet, interrompu çà et là par l'un ou par l'autre d'un : « Allons, pousse ! Fais mmm, mmm. » Et si mes souvenirs sont exacts, n'était-ce pas votre petite Marguerite qui s'arrangeait toujours pour « avoir besoin » au moment où il y avait des visites ? avec quelle adresse elle savait alors, en se refusant obstinément à la moindre performance, rassembler autour d'elle jupes et pantalons présents pour, finalement, lever avec grâce sa petite chemise et révéler les trésors mystérieux qui sommeillaient chez elle, sans oublier, une fois la séance terminée, d'appeler l'attention sur son verso par une complaisante exhibition de son petit postérieur.

De tels procédés sont forts répandus, voire de règle chez les enfants. Et parce que nous avons coutume d'inventer des noms savants pour des choses qu'en raison des bienséances nous n'aimons guère admettre comme des propriétés générales, ce qui nous permet d'agir comme s'il était question de tendances morbides desquelles nous-mêmes, pleins de pitié, nous tenons éloignées en cachant mal un frisson d'horreur, nous avons appelé exhibitionnisme cette pulsion qui nous entraîne à exposer nos secrets sexuels. Il n'y a rien à dire là contre. Mais voici que la Médecine, le Droit, la Théologie et aussi cette vertueuse catin qui porte le nom de Société, ont décidé qu'il devait exister des exhibitionnistes, c'est-à-dire des gens chez lesquels la tendance à faire étalage de leur sexualité a atteint un stade pathologique. Permettez-moi de m'élever contre cette affirmation. En vérité, il en est de même pour de noms se terminant par les syllabes « iste » ou « ique », sadiques, masochistes, fétichistes. En substance, ils ne sont pas différents de nous, qui nous prétendons sains. S'il existe une dissemblance, c'est que nous ne laissons apparaître nos pulsions, nos « ismes » ou nos « iques », notre exhibitionnisme que là où la mode

les excuse, alors que les autres « ismes » ou « iques » ne sont plus au goût du jour.

Il y a quelques années de cela, dans nos parages, on voyait vers 6 heures du matin circuler un homme ; il passait de maison en maison, sonnait et, quand la servante, un peu ahurie, lui ouvrait la porte, il écartait les pans du vaste manteau dont il s'était couvert — et qui constituait son seul vêtement — pour présenter à la fille effrayée son membre érigé, auquel, pour qu'on pût l'admirer plus à l'aise, il avait accroché une lanterne. On a dit que c'était morbide ; on a qualifié cet homme d'exhibitionniste. Mais pourquoi n'en pas faire autant pour les robes de bal, qui révèlent pourtant assez de trésors secrets, ou pour la danse, qui est sans aucun doute une représentation de l'accouplement ou, pour le moins, de l'érotisme ? Certes, des pharisiens fanatiques de pureté s'empressent d'affirmer qu'on ne danse que pour faire de l'exercice. Je puis, je crois, me permettre de répliquer à cette tentative de sauvetage exagérément partielle de la morale par une attaque non moins exagérément partielle contre ladite morale en disant : l'exercice, ou le mouvement — que ce soit la danse, la marche ou l'escrime — n'est là que pour l'érotisme. De nos jours, on porte des vêtements de jambes passablement larges ; mais il y a un certain nombre de décades, ils ne pouvaient être assez collants, en sorte que les marques de la virilité étaient visibles à distance ; chez les lansquenets du temps de la Réforme, la place du scrotum était largement indiquée sur le devant des hauts-de-chausses d'autant plus que ces messieurs cousaient encore au-dessus une baguette de bois dont ils recouvraient la pointe de drap rouge. Et actuellement ? La canne et la cigarette sont assez éloquentes. Regardez l'apprenti fumeur, voyez avec quelle précipitation nerveuse il porte sa cigarette à ses lèvres pour de petites aspirations pressées ! Observez une femme montant en voiture et osez encore me parler de la morbidité de l'exhibitionnisme ! Les femmes tricotent : c'est de l'exhibition ; l'amoureuse passe son bras sous celui de l'aimé : c'est de l'exhibition. La mariée se pare de la couronne et du voile : c'est une exhibition de la nuit de noces à venir.

Vous avez probablement remarqué vous-même qu'en ce qui me concerne, je considère que la pulsion d'exhibition et la symbolisation sont étroitement apparentées. Car je me sens autorisé à appeler exhibition le tricot, cet « ouvrage de dame », parce que les aiguilles, le membre, sont plongées dans la maille, ce trou ; l'équitation est également une exhibition : l'identification du cheval avec la femme est profondément enfouie dans l'inconscient de toute pensée ; que la couronne de la mariée représente le vagin et le voile la membrane de l'hymen, cela, je n'ai vraiment pas besoin de le dire.

J'imagine que la raison de cet intermède à propos de l'exhibitionnisme ne vous a pas échappé. Je voulais exprimer ainsi qu'il n'existait pas de différence réelle entre ce qui est sain et ce qui est morbide, que chaque médecin, chaque malade peut à son choix décider de ce qu'il qualifiera de morbide. C'est, pour le médecin, une connaissance indispensable. Autrement, il se perd dans des sentiers impraticables sous prétexte de vouloir guérir à tout prix, et puisqu'en définitive, c'est le Ça qui guérit, cependant que le médecin s'efforce de traiter, c'est là une erreur qui peut être funeste.

Il existe une sorte de contrainte de l'exhibitionnisme : la manie du « voyeur ». On entend par cela, semble-t-il, la pulsion qui tend à se procurer la vue de quelque acte sexuel. On a également fait à cette pulsion l'honneur de la considérer comme pathologique chez ceux que l'on appelle « voyeurs ». C'est là, je l'ai déjà dit, une affaire de goûts. Je n'ai guère de sympathie pour les gens affectant d'ignorer l'existence de l'érotisme et je ne crois pas à l'authenticité du geste de la maîtresse de pensionnat quand elle tourne son ombrelle ouverte de manière à ne pas voir la baignade des lycéens dans la rivière. Il est certain que ces deux pulsions : exhiber et voir, occupent une grande place dans l'existence humaine et ont une influence sur tout ce qui est humain et « trop humain ».

Imaginez ces deux pulsions si perverses disparaissant de la vie des hommes : que se passerait-il alors ? Où en seraient la poésie, le théâ-

tre, avec le lever du rideau ? L'église et ses cérémonies de mariage ; les jardins et leurs fleurs ; la maison et ses moments où je ne sais pas si je dois rire ou pleurer. Quand je me trouve dans cet état d'esprit, mes yeux deviennent plus perçants et, peu à peu, je me sens satisfait à la seule idée que ces choses m'intéressent et m'offrent des éléments propres à vous distraire.

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

22

---

Merci, chère amie ; cette fois, vous vous y êtes vite retrouvée. L'histoire de la petite Else faisant irruption en chemise dans le salon pendant une réception et sur la réflexion de sa mère : « Voyons, Else, n'as-tu pas honte ? On ne vient pas en chemise quand il y a des visites ! » s'empressant de relever cet ultime vêtement pour exprimer sa honte convient parfaitement à notre collection commune ; et Ernst, qui a pratiqué un trou dans la jupette de sa sœur pour pouvoir constamment voir de quoi « elle » a l'air par là illustre à ravir l'habitude des théâtres de ménager un « œilleton » dans le rideau de scène. Peut-être cela vous fera-t-il mieux comprendre pourquoi j'établis un rapport entre le théâtre, l'exhibitionnisme et le « voyeurisme », ou manie du voyeur. Les actes des pièces de théâtre sont très réellement des « actes », des actes sexuels symboliques.

Voici qui répond en même temps à vos objections au sujet des mille perversions de l'enfance. Je reste de l'avis que ces multiples perversions sont un trait de caractère commun à tous les humains de tous les âges et ne m'en laisserai pas détourner, fût-ce par vous. Bien sûr, ces deux perversions, l'exhibitionnisme et le « voyeurisme » se retrouvent chez tous les enfants, cela ne fait aucun doute. Et je ne méconnais pas le moins du monde la signification du fait que, jusqu'à leur troisième

année, les enfants se livrent à ces perversions avec une prédilection toute particulière ; je reviendrai sur ce point, d'autant plus qu'il me faut vous signaler en y insistant que la nature utilise ces trois premières années, impossibles à se remémorer, pour faire de l'enfant un esclave et un artiste en matière d'amour. Mais ce qui est vrai pour l'enfant est juste aussi pour l'homme. On ne peut nier que l'amant ne prenne plaisir à voir son aimée nue et que celle-ci ne répugne pas trop à se montrer dévêtue ; le contraire impliquerait une tendance à la morbidité à laquelle il serait impossible de se méprendre. Et je n'ai même pas besoin de vous dire que le petit pot joue dans tout cela un rôle qui n'est pas sans importance. Mais n'est-il pas amusant que les savants, les juges, les dames oublient complètement le jour, dans le sérieux du jour ce qu'ils ont fait dans la nuit ? Il en est de même pour nous, qui nous imaginons être sans préjugés. Le proverbe de la paille et de la poutre est vrai jusque dans les plus petits détails. Nous, les humains, nous agissons tous selon le principe du voleur qui crie « A la garde ! » plus fort que tous les autres.

Au surplus, la perversion ne se limite pas au sens de la vue. Cela peut sembler ridicule de parler d'exhibition par l'ouïe ou l'odorat, d'un « voyeurisme » du goût et du toucher, mais cela n'en désigne pas moins quelque chose de substantiel, d'effectif. Il n'y a pas que le jeune garçon pour uriner de manière audible afin de prouver sa virilité ; l'adulte le fait aussi dans le jeu de l'amour. Nous connaissons tous par expérience personnelle ce sentiment de curiosité ou de colère allant jusqu'à la maladie avec lequel, à l'hôtel, on suit dans la chambre voisine les chuchotements amoureux et les soupirs ardents d'un jeune couple, le clapotis des eaux de toilette ou le claquement caractéristique de la table de nuit et le glouglou argentin de l'urine. Les mères l'imitent par une onomatopée chuintante : « Pss, pss, pss... » destinées à favoriser l'éjaculation du « petit pipi » de leur enfant et nous, les médecins, avons tous recours au stratagème d'ouvrir le robinet quand nous remarquons que la malade est gênée à l'idée d'utiliser le vase en notre présence. Qui peut, par ailleurs, nier le rôle que joue le pet dans la vie humaine ? Vous n'êtes pas la seule, chère amie, qui

esquissiez un sourire, amusée au souvenir de quelque divertissante pétarade que la lecture de cette phrase suscite en vous. Je ne me fais certes aucune illusion sur l'attitude de votre amie Katinka quand vous lui donnerez cette lettre ; elle dira vertueusement « Pouah ! » et ne lira pas plus avant, cependant que le conseiller intime Schwerleber, lequel a depuis belle lurette laissé se perdre son sens de l'humour dans les mille sillons inattaquables à l'eau de sa bouche de radoteur, prononcera avec mépris le mot de « Cochon ! ».

La vesse mène tout naturellement aux incidents qui se passent dans la zone du sens olfactif. Je vous laisse le soin de vous représenter les odeurs attirantes ou nauséabondes qui émanent de l'être humain ou qu'il s'assimile et n'ajouterais que quelques remarques. D'abord ceci, qui ressort déjà de la formation de la phrase précédente : l'exhalaison ou la perception des odeurs n'a pas toujours le caractère d'une provocation sexuelle. Ici aussi, nous voyons jouer la loi des contraires. Selon les circonstances, on peut distinguer dans les odeurs la haine, le mépris et la répulsion. Vous conviendrez avec moi que la puanteur que le Ça emploie pour la bouche, les mains, les pieds et les parties sexuelles fait naître, tout au moins pour notre conscient, des affects plus violents que les bonnes odeurs. Afin d'éclaircir pour vous les singuliers caprices auxquels se livre le Ça, je me permets de vous rappeler notre amie commune Wehler. Vous savez qu'elle possède une chevelure magnifique, peut-être la plus belle que je connaisse. Mais je vous vois faire la grimace. Cette toison splendide répand une odeur affreuse. Ou du moins, elle répandait une odeur affreuse, car à présent, le nez le plus sensible ne trouverait plus rien à redire à l'odeur de ces cheveux. Annie a été rapidement et fort simplement débarrassée de ce funeste amalgame de beauté et d'horreur depuis qu'elle a pris conscience du fait que son Ça était particulièrement sensuel et avait, en conséquence, paré cette chevelure de toutes les beautés, à peu près comme les plus sensuels, les tuberculeux, le font avec les propres cheveux, leurs yeux et leurs dents. Sur ce Ça, la vie a greffé un second Ça, moral et craintif, qui a inventé cette pestilence afin de neutraliser par le dégoût l'attrait de cette beauté.

Encore un mot à ce sujet ; vous prétendez toujours que les gens qui ne se lavent pas sentent mauvais. J'étais présent quand vous l'avez dit à votre fils, lequel en vertu de ses dix ans, craint l'eau, cependant que vous essayiez de lui enfoncer cette notion dans l'esprit en accompagnant votre affirmation d'une inspection minutieuse de ses oreilles, de son cou et de ses mains. Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander si vous vous lavez souvent les cheveux ? Et je puis vous assurer qu'ils embaument le foin coupé. Le Ça ne s'occupe pas du tout des idées ridicules des humains. Il pue quand il veut puer et il transforme la crasse en odeur suave quand il en a envie. De temps à autre, j'ai le sentiment que les gens se lavent non par horreur de la saleté, mais parce que, tel Pilate, ils veulent assumer une pureté qu'ils ne possèdent point. Cette exclamation d'un jeune garçon : « Je ne suis pas cochon au point d'avoir besoin de me laver tous les jours ! » n'est pas si bête. Il en est de cette phobie de la saleté comme de celle du caca et du pipi. On s'essuie avec beaucoup de soin, on se lave éventuellement après chaque évacuation, qu'elle soit liquide ou solide et on ne réfléchit pas que l'on traîne constamment dans son abdomen ces choses soi-disant sales. O toi, fosse d'aisance ambulante qui te nomme Humain ! Plus tu exprimes de dégoût et d'horreur pour les déjections et l'urine, plus tu te laves, plus je sais que tu es intimement persuadé de la saleté de ton âme. Pourquoi avales-tu ta salive, si la salive est dégoûtante ?

Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps de mes paradoxes. Je préfère attirer votre attention sur une bizarre forme d'exhibitionnisme : celle de soi-même pour soi-même. Le miroir vous vient à l'esprit et, en même temps, le narcissisme, car Narcisse découvrit le miroir — et l'onanisme. Le miroir est un symbole de la masturbation ; et si vous avez, comme moi, un cerveau de jongleur, vous songerez que l'on se fait aussi des grimaces dans la glace, et cela, uniquement pour le plaisir ; l'exhibitionnisme peut donc être ambivalent : attirant et repoussant.



Mais j'en étais aux odeurs et aux lieux d'aisance ; pouvez-vous me citer une de vos amies qui ne jette point un coup d'œil sur ses déjections — pour raison de santé, s'entend. Je suis certain que pas une d'entre elles ne se bouche le nez en le faisant et qu'il est en même qui, le soir, dans leur lit, après une action du chauffage à air, se glissent sous leurs couvertures pour constater de quelles matières caloriques l'on s'est servi ; peut-être l'une ou l'autre flaire-t-elle son doigt quand le papier ne s'est pas trouvé assez près du lieu des sensations sublimes. Et il existe sûrement — croyez-moi — des gens cultivés qui fourrent leurs doigts dans leur nez quand ils sont seuls ; car un trou n'a de cesse que l'on n'y enfonce quelque chose ; les narines ne font pas exception à cette règle.

Que ne pourrais-je pas vous raconter de toutes ces exhibitions inconscientes des gestes, des voix, des habitudes : cherchez et vous trouverez, dit-on dans la Bible ; mais l'on y dit aussi : Vous avez des yeux et ne savez point voir ; vous avez des oreilles et ne savez point entendre.

Les rapports du sens gustatif et de l'Éros inconscient sont difficiles à faire affluer au conscient. Le plus facile est d'observer ces relations chez els enfants en train de lécher des sucres d'orge, geste qui est en liaison intime avec l'acte de sucer. Si, en partant de cette expérience, on se donne quelque peine, il arrive assez souvent, il arrive assez souvent que l'on trouve dans les relations entre amants des habitudes qui peuvent être interprétées dans le sens du gustatif. Ainsi, il est fréquent que l'on suce le doigt du ou de la partenaire. Et la secrète intimité de ces caresses indique clairement la part importante accordée au goût. Si vertueux et chaste que l'on soit, l'acte de sucer la peau, la poitrine, les lèvres, le cou accompagne souvent l'acte de chair lui-même et la langue est pour tout le monde — et pas pris seulement dans le sens du terme merveilleusement changeant « d'amour » — l'organe de la volupté. Il m'apparaît surtout que l'étalage de la poitrine est une invite à y goûter, appariée, certes, à celle de toucher et de regarder, car les fonctions des sens s'apparient toujours. Cela nous conduit à parler

d'une authentique exhibition du Ça : l'érection du mamelon, tout à fait indépendante de la volonté humaine, qui se manifeste jusque chez la jeune fille la plus pure et, par un léger picotement d'agréments, se rit des savants et de vous, chère amie, quand vous donnez le nom de perversion, de tendance contre nature à ce que la nature elle-même a provoqué. Je vous laisse provisoirement le soin de tirer des conclusions des effets de l'érection du mamelon sur celle du membre de l'homme, mais je serai obligé d'y revenir plus tard, si scabreux que soit ce sujet.

Il me faut cependant encore mentionner une des manifestations de l'érotisme du goût : les mets préférés. La prédilection pour ce qui est sucré, amer, acide, gras, salé, pour tel aliment et telle boisson, la manière de présenter les plats, d'engager les convives à se servir, la façon de manger, d'établir un menu trahissent des penchants particuliers. Gardez ceci en mémoire et — ne l'oubliez pas ! — peu importe que quelqu'un mange du rôti de porc avec plaisir ou le déteste, cela revient au même.

Dois-je encore parler du toucher ? Vous pourriez vous tirer de ce chapitre toute seule, en réfléchissant et en faisant des expériences : le fait de tendre la main, les lèvres qui s'offrent, le genou qui vient chercher le vôtre et le pied qui se pose sur la pointe de votre soulier sous la table. Mais il existe des processus qui ne vont pas sans quelques explications. Certes, du point de vue érotique, on a vite saisi et plus vite interprété la raison d'être d'une main caressante. Mais que dire des mains froides ? Main froide, cœur chaud, prétend le dicton ; et les dictons se trompent rarement. « Vois, je suis froide ! » dit cette main, « Echauffe-moi, j'ai besoin d'être aimée... ». Et derrière, caché, le Ça guette, retors, comme toujours. « Cet homme me plaît », songe-t-il. « Mais peut-être n'est-ce point réciproque. Voyons, si la froideur de ma main ne l'effraie pas, la sienne s'emparera amoureusement de cette pauvre petite chose que je lui offre et tout ira bien. Et s'il demeure inaccessible, froid comme ma main, cela ne voudra pas dire qu'il ne m'aime pas, mais que la froideur de ma main le glace. » Et — oui, le Ça est plus malin que vous ne le pensez — il fait le nécessaire pour

qu'elle devienne moite ; elle est alors une véritable pierre de touche de l'amour ; car, pour prendre avec le plaisir une main humide et froide, il faut aimer profondément la personne à qui elle appartient. Cette main exhibitionniste explique franchement et ouvertement : « Vois, les sèves de la vie sourdent de moi-même dans le froid, tant ma passion est ardente. De quels flots d'amour ne t'inonderais-je pas si tu me réchauffes ? »

Vous le voyez, chère amie, me voici dans les couches profondes de l'érotisme inconscient, en train d'interpréter des processus physiologiques et je voudrais m'y arrêter un instant. Car cet inconscient étalage de la sexualité offre au médecin que je suis plus d'intérêt que la simple action de la pulsion sur le conscient psychique.

En guise d'exemple, je trouve des phénomènes dermatologiques qui m'ont donné bien du mal. Vous savez qu'en qualité d'ancien élève de Schweninger, je reçois encore de temps en temps des patients qui viennent me consulter pour des maladies de peau et, parmi eux, il s'en trouve toujours quelques-uns se plaignant de démangeaisons produites par des éruptions cutanées chroniques. Autrefois, je les écoutais sans y prêter attention me dire, à un moment donné de l'histoire de leur maladie, qu'ils avaient la peau sensible. Maintenant, je sais que leur eczéma ne cessait de répéter la même assurance, sauf qu'il parlait plus clairement et qu'il décrivait le genre de leur sensibilité. Voici ce qu'il disait — c'est du moins ce que je croyais et crois encore entendre ; et le succès semble me donner raison. « Vois donc comme ma peau désire être doucement chatouillée ! Il y a un charme si merveilleux dans un léger attouchement et personne ne me caresse. Comprends-moi, viens-moi en aide ! Comment pourrais-je mieux exprimer mon désir que par ces égratignures auxquelles je me force ! » Vous avez là une authentique exhibition dans le domaine du toucher.

Bon ! A présent, nous nous sommes suffisamment entretenus et l'enfantelet, que nous nous avons laissé pensif sur son trône, a terminé sa petite affaire. J'avais l'intention de vous rendre compte de ses idées

pendant cette opération, mais je ne l'ai pas fait. Car il n'est pas sûr que ce soit précisément dans cette position qu'il se livre à des méditations sur la conception. Encore un mot avant de prendre congé de vous : le pot — ou le siège des cabinets, c'est la même chose — est un meuble important et il existe une foule de gens qui y passent les trois quarts de leur vie ; non qu'ils l'occupent dans le sens littéral du mot, mais le matin, ils se réveillent avec cette idée : « Aurai-je une selle aujourd'hui ? » Et quelques après avoir accompli cet acte difficile, ils recommencent à penser — et aussi à en parler, généralement pendant le repas de midi. « Aurai-je une selle demain ? » Eh oui ! Ce monde est drôle !

Songez-donc : le petit enfant adore accompagner son père ou sa mère en un lieu retiré pour observer leur comportement ; en grandissant, il cherche des camarades pour pousser plus avant ses études et obtenir de nouveaux éclaircissements ; puis vient l'époque de la puberté, et c'est encore dans le secret du cabinet que se passe l'événement le plus bouleversant de ces années, peut-être de toute sa vie : la masturbation. Dès que son développement s'arrête, l'abêtissement de l'être humain commence et, au lieu de continuer sa recherche des merveilles de l'existence, il se contente de lire les journaux, de s'instruire jusqu'à ce qu'intervienne la vieillesse et qu'une attaque le foudroie sur ce cabinet, mettant fin à tout. Du berceau à la tombe.

Je vous salue du fond du cœur, toujours vôtre.

Troll.

Le Livre du Ça (1923)

23

---

Je conviens, chère amie, qu'il est inopportun de parler si longuement de l'exhibition et je vous concède aussi que j'ai abusivement élargi le sens de ce mot. Cela s'explique par le fait qu'en ce moment, j'ai précisément affaire à quelques malades qui se livrent à cette pulsion avec virtuosité. J'espérais qu'en raison du contenu, vous ne tiendriez pas compte de la forme.

C'est pourquoi je veux aujourd'hui, au lieu de comprimer en un système ce qui est sans système, me borner à aligner quelques observations. Vous en tirerez vous-même vos conclusions.

Considérez, s'il vous plaît, pendant quelques jours la bouche d'Hélène Karsten. Vous en tirerez maints enseignements.

Vous savez que cette bouche passe pour être particulièrement petite ; il semble que l'on aurait beaucoup de peine à y introduire une pièce d'un mark. Mais prononcez en sa présence le mot « cheval », et cette bouche s'élargira comme celle d'un cheval ; elle grimacera en montrant ses dents, ainsi que le fait un cheval. Pourquoi ? Derrière la maison familiale d'Hélène se trouvait le terrain d'entraînement d'un régiment de dragons. C'est là, chez les chevaux, qu'elle a fait ses étu-

des en ce qui concerne l'homme et la femme ; tout enfant, elle a été mise sur un de ces animaux par un sous-officier et a, paraît-il, éprouvé à cette occasion sa première impression voluptueuse. Représentez-vous une petite fille de cinq ans debout à côté d'un étalon ; elle voit devant elle le ventre avec la chose qui y est attachée et qui, tout à coup, se rallonge du double cependant qu'un puissant jet d'urine s'en échappe. C'est, en vérité, un spectacle bouleversant pour un enfant.

On dit dans le peuple que l'on peut, chez les femmes, deviner d'après la grandeur de la bouche celle de l'entrée du vagin. Peut-être le peuple a-t-il raison, car il existe un parallélisme entre la bouche et l'orifice sexuel. L'aspect de la bouche se transforme et suit les excitations sexuelles et quand ce n'est pas le cas, la contrainte se trahit dans le jeu des muscles. Et la bâillement ne révèle pas seulement la fatigue, mais aussi qu'en cet instant on est une femme lascive, semblable en cela à celui qui dort la bouche ouverte.

Examinez les gens : vous lisez sur leur visage, dans la forme de leur tête, le jeu de leurs mains, leur démarche, mille histoires. En voici un avec des yeux exorbités ; vous pouvez être sûre qu'il veut déjà de loin vous exprimer la curiosité et l'effroi causés par d'étonnantes découvertes ; ces yeux enfoncés dans l'orbite s'y sont retirés lorsque la haine de l'homme est devenue trop forte : ils ne veulent point voir et encore moins être vus. Les larmes versées ne sont pas uniquement dédiées au chagrin et à la douleur, elle imitent la perle qui repose profondément dans la coquille, le coquillage de nacre de la femme et tout pleur versé est plein de volupté symbolique. Toujours, sans exception. Les poètes, les auteurs ne l'ignorent pas ; ils le savent depuis des millénaires et en parlent sans l'exprimer consciemment. Seuls, ceux qui devraient le savoir l'ignorent. Éros emploie l'œil pour son usage, il doit lui offrir des images qui lui plaisent. Et quand il y en a trop, il les efface en les lavant ; il permet aux larmes de déborder, parce que la tension intérieure est devenue trop grande pour se résoudre par la voie des sécrétions génitales, parce que le procédé de l'enfance d'épancher l'excitation avec l'urine lui est interdit ou parce que, contrarié par la

moralité, il veut allégoriquement faire expier à l'homme sa honte d'être érotique. Éros est un dieu fort, actif ; il sait punir avec cruauté et ironie. « Tu trouves dégoûtant, s'irrite-t-il, que j'aie lié la plus haute des fonctions humaines, l'union de l'homme et de la femme et la création d'un nouvel être humain, à une humidité entre les cuisses. Qu'il soit donc fait selon ta volonté. Tu as des muqueuses dans les intestins et ailleurs, que ton éjaculation soit dorénavant diarrhée, déjections, rhumes, transpiration des pieds ou de l'aisselle et surtout, urine. »

Je comprends que vous trouviez tout cela étrange. Mais qui m'empêche de me livrer comme il me plaît à mon imagination ? D'appeler aujourd'hui Éros ce que je nommais hier le Ça, de concevoir ce Ça comme une déité terrible, bien que je l'aie représenté tout à l'heure plein de douceur, de compassion et de tendresse, de le doter d'une puissance qui, ici opprime et là, prohibe, en sorte qu'il semble constamment être en contradiction avec lui-même ? Ce faisant, je n'agis pas autrement que ne l'ont fait de toute éternité les êtres humains. Il me paraît utile, pour nos pensées superficielles trop bien ordonnées, de bouleverser de temps à autre les valeurs. Tout doit être révolutionné ; c'est un but stupide, mais une observation juste.

Puis-je continuer à « imaginer » ? Je parlais tout à l'heure du parallélisme entre la bouche et l'orifice sexuel. A son tour le nez, pour un Ça devenu capricieux et dont l'omnipotence ne connaît plus de limite, est un membre masculin, en conséquence de quoi, il fait le nez gros ou petit, arrondi ou pointu, le place de travers dans le visage, selon qu'il veut révéler tel ou tel penchant. Et maintenant, tirez, je vous prie, vos conclusions des saignements de nez, si fréquents à certains âges, des poils qui poussent dans les narines, des polypes et des mauvaises odeurs d'origine scrofuleuse. Les oreilles, elles aussi, sont des coquilles et le coquillage, je vous l'ai déjà dit, est un symbole de féminité. L'oreille est un organe récepteur et, pour un observateur imaginaire, sa configuration n'est pas inintéressante.

Mais n'allez point croire que je veuille expliquer tout cela. La vie est beaucoup trop variée pour qu'on la connaisse bien, beaucoup trop lisse pour ne pas vous glisser entre les doigts. Peut-être cherché-je seulement à railler un peu la logique. Peut-être aussi cela cache-t-il davantage...

Avez-vous déjà remarqué combien il est question difficile d'obtenir des enfants de se laisser regarder dans la bouche ? L'enfant pense avec naïveté : il tient la bouche pour la porte de l'âme et croit que le médecin, — les sots, petits et grands, le prennent pour un magicien, — y lira tous ses secrets. En effet, il y a dans le gosier quelque chose qu'aucun enfant ne divulgue volontiers : la connaissance de l'homme et de la femme. Là au fond, on découvre deux arcs — ou sont-ce les amygdales ? — qui délimitent une ouverture conduisant aux abîmes du larynx et entre ces limites tressaille, se raccourcit et s'allonge une languette rouge ; ou mieux, une petite queue pend là. L'homme à lunettes, le docteur apprendra, en voyant cela, que j'écoutais dans mon lit quand mes parents, me croyant endormi, jouaient avec l'ouverture et le tampon un jeu que je n'ai pas le droit de connaître. Et qui sait, peut-être verra-t-il écrit là ce que j'ai fait moi-même sans que nul s'en doute... » Les inflammations de la gorge chez les enfants sont pleines d'enseignements ; vous ne sauriez croire tout ce que l'on y découvre.

Et dans les rougeoles et les scarlatines, donc ! « Je brûle, je brûle, raconte la fièvre, et j'ai tellement honte ! Vois, je suis devenu rouge par tout le corps. » Vous n'avez naturellement pas besoin de croire cela, mais d'où vient que sur trois enfants, deux attrapent la scarlatine et que le troisième reste indemne ? Une explication fantastique vaut parfois mieux que pas d'explication du tout. Et ce n'est vraiment pas si bête. Il vous suffit de réfléchir que l'âge de la passion n'est pas le temps de la jeunesse, mais celui de l'enfance. La rougeur de la honte, cependant, dans son double sens voulu par le sens voulu par le Ça, jette un voile sur le visage afin que l'on voit monter le feu de la sensualité, que l'on sache que le Ça, élevé dans la moralité, chasse le



sang trop chaud du ventre, des parties sexuelles, loin de l'enfer et du démon, vers la tête pour embrumer plus profondément le cerveau.

Je pourrais encore vous en raconter davantage, à propos de pneumonies et de cancer, de calculs dans la vésicule biliaire et d'hémaruties, mais nous pourrions parler de cela plus tard d'exhibition et de sa puissance. Il y a un siècle, le gynécologue n'existait pas ; de nos jours, on trouve des spécialistes dans les plus petites villes et à tous les coins de rues dans les grandes. Cela provient de ce que la femme n'a jamais l'occasion de se montrer en dehors de l'intimité conjugale, de ce que le fait d'être malade excuse tout et parce que la maladie fait expier tous les désirs punissables inconscients, demi-conscients et tout à fait conscients, offrant ainsi une protection contre le châtement éternel.

Il existe une force d'exhibition historiquement importante pour la réussite de notre correspondance : c'est l'hystérie, et tout particulièrement les convulsions hystériques. J'ai déjà mentionné une fois le nom de Freud et je voudrais répéter ici ce que j'ai dit au début : tout ce qui, dans ces lettres très mélangées, est juste lui revient de droit. Et voici : il y a plusieurs décennies que Freud a fait ses premières observations fondamentales sur le Çà chez une hystérique. Je ne sais pas ce qu'il pense aujourd'hui de ces symptômes, je ne peux donc pas en appeler à lui quand j'affirme que le Çà des hystériques est plus sournois que celui des autres personnes. Il arrive parfois que ce Çà soit pris de l'envie de produire les secrets d'Éros devant le monde entier et le plus publiquement possible. Afin de pouvoir se livrer à cette performance, à côté de laquelle les danses nues ou les danses du ventre ne sont que bagatelles, sans être troublé par les reproches personnels et l'indignation morale de l'entourage le Çà invente la perte de conscience et déguise symboliquement le processus érotique sous forme de spasmes, de mouvements éveillant l'effroi et de dislocations du tronc, de la tête et des membres. Tout se passe comme dans un rêve, sauf que le Çà invite au spectacle de son orgasme un public honorable, duquel il se rit.

Je reviens maintenant à mes déclarations sur la théorie de l'accouplement et de la conception telle que l'imaginent les enfants, telle que vous l'avez imaginée, telle que je l'ai imaginée moi-même. Auparavant, j'ai encore une question à poser. Quand croyez-vous avoir appris à reconnaître la différence des sexes ? Je vous en prie, n'allez pas me répondre : « A huit ans, au moment où mon frère est né. » Car je suis convaincu que vous étiez dès cinq ans en mesure de distinguer une fille nue d'un garçon nu ; à trois ans aussi et peut-être encore plus jeune. Vous finirez par découvrir que vous le savez aussi peu que moi, voire même que personne ne le sait. Je connais un petit garçon de deux ans et demi, du nom de Stacho. Il assistait à la toilette de sa petite sœur nouvelle née, puis tout à coup, en désignant son entre-jambes, il prononça ces deux mots : « Stacho a... » et lui tourna le dos.

Donc, nous n'avons aucune idée du moment où l'enfant prend conscience de la différence des sexes ; mais qu'il manifeste dès avant sa quatrième le plus grand intérêt à établir cette différence, à réfléchir à ses raisons et à poser des questions à ce sujet, les mères elles-mêmes le savent ; ce qui est pour moi une preuve irréfutable que cet intérêt est particulièrement vif. Je vous ai dit autrefois que l'enfant, sous la compulsion des associations du complexe de castration, est persuadé que tous les êtres humains sont nantis de petites queues, donc de sexe masculin et que ce que l'on appelle femmes et filles sont des hommes châtrés, mutilés ; mutilés dans le but d'avoir des enfants et en punition de l'onanisme. Cette idée n'est si sottise, mais est, par son action, d'une portée incalculable — parce que c'est sur elle que reposent le sentiment de supériorité des hommes et le sentiment d'infériorité des femmes, parce que c'est à cause de cela que la femme est couchée dessous et l'homme par-dessus, que la femme cherche à s'élever vers le ciel, vers la religion, alors que l'homme regarde devant lui, vers les horizons lointains de la philosophie — cette idée s'allie dans le processus de pensées confuses et pourtant si logique de l'enfant aux résultats d'un examen approfondi des parties sexuelles masculines. Avec un esprit

d'économie domestique inné, il considère avec soin — vous et moi n'y avons pas manqué et chacun le fait — de quelle manière ces parties sexuelles coupées peuvent être employées. L'utilisation de l'appendice caudal est d'abord difficile à déterminer ; selon les circonstances, il semble prolonger son existence sous forme d'appendice tout court. En revanche, le petit sac contient deux petits corps très pareils à des œufs. Les œufs, cela se mange. Par conséquent, les œufs que l'on coupe aux hommes condamnés à devenir femmes seront mangés. Même l'enfant, en général peu sensible à la douleur d'autrui, recule devant des hommes dans le seul but de se nourrir, d'autant plus que les poules font assez d'œufs. C'est pourquoi il se met en quête d'une autre raison pour expliquer de façon satisfaisante cette opération et cette consommation. Et voici qu'une expérience, faite de très bonne heure, vient en aide à l'enfant qui réfléchit : des œufs naissent les poussins, les enfants des poules ; et ces œufs sortent de la poule par-derrière, du trou qui se trouve dans le « tutu » de la poule ; et c'est du « tutu » de la femme que sortent les enfants cela, c'est déjà entendu. A présent, la chose devient claire. Les œufs que l'on a coupés à l'homme sont mangés, non parce qu'ils ont bon goût, mais parce qu'il en sortira des petits enfants des hommes. Et le cycle des réflexions se bouscule lentement ; des ténèbres embrumées de l'esprit surgit un être effrayant : le père. Le père coupe à la mère ses parties sexuelles et le lui donne à manger. C'est de là que viennent les enfants. C'est la raison des luttes haletantes par lesquelles les parents ébranlent le lit pendant la nuit ; c'est l'explication des soupirs et des gémissements, du sang dans le pot de chambre. Le père est terrible, cruel, et ses punitions sont redoutables. Mais que punit-il ? Le frottement et le jeu. La mère jouerait donc ? Cette pensée est inconcevable. Mais point n'est besoin d'y songer. Car l'expérience vient prendre la place de la réflexion. La main maternelle frotte quotidiennement les petits œufs puérils de son petit garçon, joue avec sa petite queue. « La mère a connaissance du frottement. Le père le sait et la punit. Donc, il me punira, car, moi aussi, je joue. Qu'il me punisse donc : je veux avoir des enfants ! Je veux jouer, car il me punira et j'aurai des enfants. Dieu merci, j'ai un prétexte pour jouer. Mais avec quoi jouerai-je si le

père coupe ma petite queue ? Il vaut mieux que je cache mon plaisir.  
C'est certainement préférable ! »

C'est ainsi qu'alternent le désir et la peur, et l'enfant devient lentement un homme, balançant entre ses pulsions et la morale, l'envie et la peur.

Salut, ma très chère

votre

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

24

---

Comme c'est gentil à vous, ma chère amie, de ne pas prendre mes gribouillages au tragique, mais d'en rire ! L'on a si souvent ri de moi et j'ai pris tant de plaisir à me joindre aux railleurs que je ne sais souvent pas moi-même si je pense ce que je dis ou si je me moque.

Mais ne va point t'asseoir sur le banc où sont les moqueurs, dit-on. Je n'ai pas la prétention de croire que ce méli-mélo de divagations que je vous ai présenté l'autre jour comme une « théorie sexuelle enfantine » ait jamais jailli sous cette forme dans l'esprit d'un enfant, ou, pour autant que je sache, dans tout autre cerveau que le mien. Néanmoins, vous en trouverez des bribes un peu partout, souvent altérés, à peine reconnaissables, fréquemment incorporés dans une autre série de phantasmes. Il m'importait avant tout de vous faire saisir clairement, de graver au plus profond de votre âme que l'enfant est constamment occupé des mystères de la sexualité, de l'Éros, du Ça et cela bien plus intensivement qu'un psychologue ou un psychanalyste ; qu'il se développe essentiellement par les tentatives qu'il fait pour résoudre ces problèmes ; autrement dit, que notre enfance peut fort bien être considérée comme une école où Éros est le maître qui nous instruit. Et maintenant, imaginez sous quelles visions les plus fantaisistes l'enfant se représente la conception, la naissance, les différences

sexuelles et vous ne parviendrez pas à songer à la millionième partie de ce que l'enfant, *chaque* enfant invente en réalité à ce sujet ; mieux, en principe, vous n'arriverez à imaginer que ce que vous avez cru vous-même lorsque vous étiez enfant. Car le Ça offre ceci de remarquable — et je vous prie de bien garder cela présent à votre mémoire — que, contrairement à nous qui sommes des gens « supérieurs », il ne fait pas de différence entre le vrai et l'imaginaire, mais que, pour lui, tout est réalité. Et si vous n'êtes pas encore complètement abêtie, vous vous rendrez compte que le Ça a raison.

A propos, je peux vous raconter aussi un rien concernant le destin de la petite queue que vous devez vous représenter comme étant dévorée par la mère ; peu de chose, à vrai dire, mais quand même quelque chose. Cette petite queue, suppose l'enfant, deviendra saucisse. Tous les œufs qui sont absorbés n'engendrent pas des grossesses ; la plupart se transforment dans le ventre, comme tout autre aliment, en une masse marron semblable à du cacao et parce que la petite queue en forme de saucisse, également consommée, s'y incorpore, cette masse affecte à son tour l'aspect allongé d'une saucisse. N'est-il pas étonnant qu'un cerveau de trois ans conçoive déjà la philosophie des formes et aussi la théorie des ferments ? Vous ne donnerez jamais assez d'importance à ce fait ; car la parité selle-naissance-castration-conception et saucisse-pénis-fortune-argent se reproduit quotidiennement et à chaque heure dans le monde d'idées de notre inconscient, nous enrichit ou nous appauvrit, nous rend amoureux ou amoureux ou endormis, actifs ou paresseux, puissants ou impuissants, heureux ou malheureux, nous donne une peau dans laquelle nous transpirons, fonde des ménages ou les sépare, construit des usines et invente ce qui se passe, prend part à tout, même aux maladies. Ou plutôt, c'est dans les maladies que cette parité est le plus facilement décelable ; il suffit de ne pas craindre l'ironie des rapprochements.

Pour vous divertir, je vais vous faire part d'une autre idée élucubrée par le cerveau de l'enfant et que, semble-t-il, il n'est pas rare de retrouver vivante chez les adultes ; c'est la pensée que la petite queue

avalée se transforme une ou deux fois en bâton, correspondant à l'érection, que les œufs s'y fixent et qu'il en résulte des ovaires<sup>9</sup>. Je connais quelqu'un qui était impuissant ; c'est-à-dire qu'il se dérobait au moment où il devait introduire son membre dans le vagin. Il était poursuivi par l'idée qu'il y avait dans le ventre de la femme des bâtons sur lesquels s'alignaient des œufs. « Et comme je possède une queue particulièrement grande », se persuadait sa vanité, « je casserais tous ces œufs au moindre heurt. » Il est guéri aujourd'hui. Le plus remarquable de l'histoire, c'est que dans son domaine et son adolescence, il collectionnait les œufs. Et quand il vidait les œufs qu'il allait prendre au nid aux mères oiselles, il s'en trouvait parfois quelques-uns où les petits étaient déjà formés. Et c'est là qu'il faut faire remonter sa théorie des ovaires. Pour de grands logiciens, c'est une folie ; mais ne considérez pas cela comme étant trop peu important pour y réfléchir.

Je retourne à ce que m'inspirait la situation dans laquelle je me trouvais l'autre jour pendant que je vous écrivais — vous savez bien, quand je vous parlais de la chaîne de montre. Je vous dois encore des explications au sujet des démangeaisons au tibia droit et de la petite cloque à la lèvre supérieure. Assez curieusement, le mot « tibia » se transforme en « cuissard<sup>10</sup> » ; aussitôt me vint à l'esprit l'image d'Achille, telle que me la représentent certains souvenirs d'enfance — j'avais alors huit ou neuf ans. C'est une illustration des « Légendes des Héros Grecs » de Schwab. Et le mot « inabordable » surgit. Où dois-je commencer ? Où dois-je finir ? mon enfance se réveille et quelque chose pleure en moi.

Connaissez-vous le poème de Schiller des Adieux d'Hector à Andromaque ? mon second frère Hans — je vous en ai entretenu l'autre

<sup>9</sup> En allemand, ovaire se dit « Eierstock », littéralement bâton d'œuf, d'où l'association.

<sup>10</sup> Ici, il y a un jeu de mots impossible à traduire. En allemand ; *tibia* se dit « Schienbein » et *cuissard* « Beinschiene », en sorte qu'il y a là une intervention de mots (les deux sont mots composés) qui appelle effectivement une association d'idées. (N. du T.)

jour à propos du nom de Hans am Ende — oui, c'est exact, il avait une blessure au tibia droit. En faisant de la luge, il était allé heurter un arbre ; je devais avoir cinq ou six ans. Le soir — la lampe était allumée — on apporta le jeune garçon et je vis la plaie, une profonde ouverture d'environ quatre centimètre de long qui saignait. Elle a fait sur moi une impression épouvantable. Je sais maintenant pourquoi. L'image de cette blessure se mêle inextricablement à une autre, où des sangsues noires pendant des lèvres de cette plaie ; une ou deux sont tombées ; la création d'Ève, la castration, les sangsues, la petite queue coupée, la plaie et être femme. Et c'était mon père qui avait posé les sangsues.

Faire de la luge. Pourquoi les gens font-ils de la luge ? Saviez-vous déjà que les mouvements rapides excitent les appétits génitaux ? Depuis l'invention de l'aviation, tous les aéronautes le savent. Il se présente parfois, en cours de vols, des érections et des éjaculations ; la vie elle-même donne ainsi une réponse à ce rêve millénaire, sinon « millionnaire », de l'homme : voler ; cela explique aussi comment naquit la légende d'Icare, pourquoi les anges et les amours ont des ailes ; Pourquoi tous les pères soulèvent leurs enfants bien haut, les lancent en l'air et pourquoi l'enfant pousse des cris de joie. Le traîneau, la luge était pour l'enfant Patrick un symbole de masturbation et la blessure avec les sangsues la punition.

Mais revenons aux adieux d'Hector et les « mains inabordables ». Mon second frère Hans et le troisième, Wolf <sup>11</sup> — un nom funeste, comme vous allez le voir tout de suite — avait coutume de réciter ce poème d'une façon dramatique, les parents et les personnes présentes formant le public. A cette occasion, on se servait pour « Andromaque » d'un manteau de bicyclette de ma mère, doublé de rouge et orné de fourrure blanche ; la pourpre et l'hermine, c'est la grande blessure de la femme et la peau, le sang et le linge hygiénique. Quelle impression tout cela faisait sur moi ! Dès le commencement : « Qui fit de

---

<sup>11</sup> Wolf = Loup (N. du T.)



Patrocle l'horrible sacrifice... » — « Patrocle-Patrick » et le sacrifice, l'ablation, le sacrifice d'Abraham et la circoncision, les larmes dans le désert qui coulent après la vengeance d'Achille, après la castration. Le petit, le pénis, qui « jamais plus ne lancera le javelot », parce que le sombre Orcus engloutit Hector. Hector est le jeune garçon et le sombre Orcus, l'enfer, est le sein de la mère et la tombe ; il s'agit de l'inceste, de l'éternel désir de l'être humain et du petit Patrick. Œdipe. Quel frisson me passait dans le dos à ces mots : « Écoute, le sauvage gronde déjà sous les murs. » Je savais ce qu'était grondement, la terrible colère du père-Achille. Et les flots du Léthé se mêlaient au petit ruisseau de la *Pauline* du *Struwwelpeter*, au chant d'onanisme de la fillette et aux débordements d'urine qui mouillaient le lit au cours du sommeil.

Bien sûr, très chère, je ne savais pas tout cela, à cette époque ; je ne le savais pas consciemment ; mais mon Ça le savait ; il le comprenait plus profondément et mieux que je ne le devine aujourd'hui, malgré tous mes efforts pour connaître ma propre âme et les âmes étrangères.

Parlons plutôt de ce livre, les *Légendes Grecques* de Schwab. On m'en avait fait cadeau à Noël. En ce temps-là, mes parents étaient déjà appauvris, c'est pourquoi les trois volumes n'étaient pas neufs, mais avaient été seulement recouverts de papier frais. Ils avaient appartenu autrefois au frère aîné, ce qui ajoutait pour moi énormément à leur valeur. A propos de cet aîné, il me vient plusieurs choses à l'esprit, mais d'abord, finissons-en avec cette affaire de Schwab. L'un des tomes — il traitait de la guerre de Troie — avait des coins écornés. Je m'en étais servi pour cogner sur mon frère Wolf, de cinq ans plus âgé que moi, qui me taquinait jusqu'à me mettre en fureur et me domptait ensuite d'une seule main en se jouant. Comme je l'ai haï et comme j'ai dû l'aimer, comme je l'ai admiré, le fort, le sauvage, le Loup !

Il faut que je vous dise quelque chose : quand je ne me sens pas dans mon assiette, que j'ai mal à la tête ou à la gorge, à l'analyse ressort le mot loup. Mon frère Wolf (Loup) est inextricablement mêlé à

ma vie intérieure, à mon Ça. Il semble que, pour moi, rien ne soit plus important que ce complexe de Wolf. Et pourtant, il s'écoule des années sans que je songe à lui ; ajoutez à cela qu'il est mort depuis longtemps. Mais il s'insinue jusque dans mes angoisses, et quoi que je fasse, il est présent. Chaque fois que resurgit le complexe de castration, Wolf est là, et une sombre, une terrible menace pèse sur moi. Je ne me souviens que d'un seul événement sexuel que je puisse rattacher à lui. Je vous encore la scène : c'était en plein air, un camarade d'école de Wolf tenait une carte à jouer à contre-jour. Et il apparaissait en transparence une image invisible autrement, une image défendue ; car je me souviens encore de l'air inquiet des deux garçons, dû à leur mauvaise conscience. Je ne sais pas ce que c'était. Mais cette réminiscence est intimement liée à une seconde ; mon frère faisait dériver pour ce camarade son nom de Wolfram du géant Wolfgrambär, ce qui me plongeait dans l'épouvante. Et, à présent, je sais que le géant était une personnification du phallus.

Tout à coup me revient en mémoire une illustration de Kaulbach pour le Roman de Renart : celle où le Loup Ysengrim est entré dans la maison, a été découvert par le paysan, l'a renversé et fourré sa tête sous la chemise dudit paysan. Il y a au moins quarante ans que je n'ai point vu cette image, mais elle m'apparaît encore assez distinctement. Et je sais aujourd'hui que le loup est en train de détacher d'un coup de dents les parties sexuelles du paysan. C'est une des rares images desquelles j'ai gardé le souvenir. Mais Ysengrim — le garçon qui m'a enseigné la masturbation s'appelait Grimm — c'est assez caractéristique, voulait m'avertir de ce qui était profondément refoulé.

D'où vient que l'épopée du Renart ait précisément choisi le loup comme animal de castration, d'où vient que Kaulbach ait eu l'idée de traduire cet incident en image ? Que signifie le conte du Chaperon Rouge et celui des sept chevreaux ? Le connaissez-vous ? La vieille chèvre s'en va, non sans avoir recommandé à ses sept petits chevreaux de tenir la porte bien fermée et de n'ouvrir à personne, surtout pas au loup. Mais le loup parvient à se glisser dans la maison et engloutit

tous les chevreaux sauf le petit dernier, qui s'est caché dans la pendule. C'est là que le retrouve sa mère à son retour. Le chevreau narre à sa mère les méfaits du loup, tous deux se mettent en quête du voleur, le découvrent, repu, la bedaine distendue, profondément endormi ; comme il leur semble avoir vu quelque chose bouger dans ce ventre énorme, ils l'ouvrent et les six petits chevreaux de sauter joyeusement hors de leur prison. Puis la mère remplace les chevreaux par des grosses pierres et recoud le méchant animal. Le loup se réveille assoiffé, se penche sur le puits pour boire et y tombe entraîné par les pierres qui emplissent son ventre.

Je n'ai pas la prétention d'interpréter ce conte de manière à éclaircir tous les mystères que l'âme populaire y a introduits. Mais je peux me permettre de faire quelques commentaires sans me montrer trop téméraire. D'abord, l'ouverture du ventre duquel surgit une jeune vie est facilement reconnaissable : c'est le symbole de la naissance, puisqu'il se rattache à l'idée, généralement reçue chez les enfants, que l'accouchement se pratique en ouvrant le ventre et en le recousant ensuite. Cela explique également le motif de l'engloutissement sans que les chevreaux en meurent : c'est la conception. Et l'on peut deviner dans la recommandation de la mère de tenir la porte fermée une allusion au fait qu'il n'y a qu'une virginité à perdre et que la fillette ne doit laisser entrer personne autrement que « la bague au doigt ». Ce qui reste mystérieux, c'est le sauvetage du septième chevreau et son refuge dans la pendule. Vous savez le rôle que le chiffre sept joue dans la vie humaine : on le rencontre partout, tantôt comme nombre bénéfique, tantôt au contraire avec une signification maléfique. Il y a quelque chose de curieux dans le fait que l'expression allemande « méchant sept », qui signifie mégère, s'applique uniquement aux femmes. On pourrait en conclure que l'homme est désigné sous l'étiquette de « bon sept ». Cela semble tomber juste ; car, alors que la femme, avec sa tête, son tronc et ses quatre membres est caractérisé par le chiffre six, l'homme possède un cinquième membre, le signe de sa souveraineté. Le septième chevreau serait donc la petite queue, qui n'étant pas engloutie, se cache dans la gaine de l'horloge et en surgit,

fraîche et dispose. Et vous êtes libre d'accepter l'hypothèse que la gaine de la pendule est le prépuce ou le vagin quitté par le septième après l'écoulement de la semence. Je ne parviens pas bien à expliquer la chute finale du loup dans le puits ; c'est tout juste si je pourrais avancer qu'il doit s'agir là d'une dissimulation du principal motif de la naissance. Nous savons par les rêves que tomber à l'eau est un symbole de la grossesse.

Ainsi, l'histoire, du beau style de conte, s'est tant bien que mal transformée en un plat événement quotidien. Reste encore le loup. Et vous savez qu'il est le point de départ de mes complexes. Je vais néanmoins tenter d'en tirer quelque chose. Pour cela, je vais me reporter au chiffre sept. Le septième est le garçon. Le groupe des six est le « méchant sept, la mégère », la fille, dont le « septième », l'onanisme, parce qu'il a mal agi. Selon cette supposition, le loup serait la puissance qui du sept fait le six, qui transforme le garçon en fille, le châtre, lui coupe sa petite queue. Il s'identifierait donc au père. Dans ce cas, l'ouverture de la porte prendrait un autre aspect ; ce serait alors la masturbation précoce du « sept », du garçon, qui, en frottant le dit « sept », provoque des ulcérations, le rend « méchant », en sorte que le loup le dévore pour l'envoyer dans le monde avec une plaie à la place de queue, autrement dit sous forme de fille. Le septième chevreau attend, en évitant l'onanisme, ou tout au moins, sans l'avoir découvert, à l'abri de la gaine de la pendule, à l'abri du prépuce, le moment où il aura atteint sa maturité sexuelle et, en conséquence, conserve le signe du garçon. Le mot « méchant sept » désignant la femme, rétablit, dans son sens plus élargi de suppuration, d'ulcération, l'association avec la syphilis ou le cancer et offre ainsi une possibilité de comprendre la phobie de ces deux maladies que l'on retrouve chez toutes les femmes. L'action de dévorer les chevreaux nous ramène à la théorie infantine de la conception par déglutition du germe, un rapport qui se retrouve, dans le conte du Petit Poucet, dans le personnage de l'ogre. Chez lui, les bottes de sept lieues restituent la relation entre le loup et l'homme ou père ; car on ne doit guère se tromper en voyant dans ces bottes miraculeuses un symbole de l'érection.

Il me faut revenir à ce que je mentionnais tout à l'heure, à savoir que l'enfant répugne à se laisser regarder dans la bouche. Il redoute qu'on lui coupe la lnette. Dans l'expression « Wolfsrachen » — littéralement « gosier de loup », infirmité que l'on désigne en français sous le nom de bec de lièvre — vous avez l'association entre le loup (Wolf) et la masturbation. Le bec de lièvre, le « gosier de loup », implique l'absence de la lnette, qui représente, vous le savez, la queue virile ; autrement dit, il y a castration. C'est une allégorie de la punition de l'onanisme. Et s'il vous était arrivé d'avoir vu chez un être humain un bec de lièvre, vous sauriez combien le châtime est horrible.

Sur ce, j'en ai terminé. Je ne sais pas si cette interprétation vous plaît. Pour moi, elle m'a été d'un grand secours dans beaucoup de difficultés nées de mon complexe de loup-Ysengrim-frère.

De tout cœur à vous

Patrick

Le Livre du Ça (1923)

25

---

Ainsi, selon vous, le « méchant sept », la « mégère », serait la bouche. Je suis tout à fait d'accord. En fait, il y a aussi des hommes doués d'une mauvaise langue, mais il n'en reste pas moins que la septième ouverture du visage est également le symbole de la femme, comme la grande plaie de l'abdomen.

Puisque nous en sommes aux chiffres, jouons un peu avec eux. Au préalable, je dois vous avertir que le Ça a une étonnante mémoire des chiffres, qu'il possède un sens primitif du calcul comme cela ne se produit que dans certaines formes d'idiotie et que, tel un idiot, il s'amuse à résoudre sur l'heure les problèmes. Vous pourrez vous en rendre compte par une expérience fort simple. Entretenez-vous avec quelqu'un d'un sujet qui mette en mouvement les abîmes de son Ça ; il existe toutes sortes de signes permettant de constater que ce mouvement se produit. Quand vous notez la présence d'un de ces signes, demandez que l'on vous cite une date ; et soyez tout à fait certaine qu'aussitôt on vous en donnera une qui sera en association intime avec le complexe que l'on a mis en mouvement. Il est fréquent que le rapport saute immédiatement aux yeux au point que l'interrogé est lui-même stupéfait des capacités de son inconscient. D'autres fois, les rapports sont discutés. Que cela ne vous induise point en erreur. Le

conscient des êtres humains aime à nier — j'allais presque dire à mentir. Ne prêtez aucune attention au « non », tenez-vous-en à la certitude que le Ça ne ment et ne nie jamais. Au bout de quelque temps, la justesse de l'association s'avérera et, simultanément, on verra apparaître une quantité de matériel psychique, lequel, refoulé dans l'inconscient, a déterminé chez la personne en question des effets salutaires et d'autres, fort mauvais.

Je veux vous conter une petite acrobatie chiffrée de mon propre Ça qui m'a bien amusé quand je l'ai découverte. Pendant de longues années j'ai, lorsque je voulais manifester mon impatience et mon mécontentement, employé l'expression « Je vous ai déjà dit cela 26 783 fois ! » Vous vous souvenez sans doute que vous m'en avez plaisanté la dernière fois que nous nous sommes trouvés ensemble. Cela m'a irrité et je me suis un peu creusé la tête à propos de ce nombre. Et il m'est venu à l'esprit que la somme des chiffres de ce nombre donne vingt-six, exactement le nombre qui reste quand on retire des mille les autres chiffres. Vingt-six me suggéra le mot mère. J'avais vingt-six ans quand ma mère mourut. Mes parents avaient vingt-six ans au moment de leur mariage ; mon père naquit en 1826 ; et si vous faites le total de 783, vous trouvez dix-huit. Si vous isolez les trois premiers chiffres ainsi :  $2 \times (6 + 7)$ , vous retrouvez 26. Ajoutez 2 aux deux derniers  $8 \times 3$ , et vous retrouvez encore vingt-six. Je suis né le 13-10-1866. La somme de ces chiffres redonne vingt-six.

J'ai décomposé le nombre 26 783 un peu autrement. Le 2 me paraissait être à part, parce que je l'avais involontairement employé dans les deux calculs de  $6 + 7$  et  $8 \times 3$ . Les chiffres restants se groupent, considérés sous l'influence du 2, en 67, 78, 83, soixante-sept ans était l'âge de ma mère à sa mort. 78 a été l'année où j'ai dû quitter la maison de mes parents pour entrer au pensionnat. En 83, je perdis définitivement mon pays d'origine puisque mes parents abandonnèrent ma ville natale pour émigrer à Berlin. La même année eut lieu un événement dont la portée s'étendit sur presque toute ma vie. Pendant la pause entre deux classes, un de mes camarades d'école me dit : « Si vous

continuez à vous masturber ainsi, vous deviendrez bientôt tout à fait fou ; du reste, vous l'êtes déjà à moitié. » Cette phrase fut fatale, non que ma peur de l'onanisme s'en trouvât renforcée, mais parce que je n'avais rien répliqué, parce que j'avais accepté en silence cette accusation publique de masturbation comme si elle ne me touchait pas. Je la ressentis profondément, au contraire, mais la refoulai aussitôt à l'aide du mot « fou ». Mon Ça s'est alors emparé de ce mot et ne l'a jamais plus lâché. A dater de cet instant, toutes les lubies qui me passaient par la tête me semblaient permises. A moitié fou, cela signifiait pour moi : tu te trouves placé entre deux possibilités ; tu peux te permettre de considérer la vie et l'univers, selon que tu penches pour un côté ou pour l'autre, insensée, anormale, extraordinaire. Je ne m'en suis pas privé et je continue dans la même voie, comme vous avez souvent pu vous en apercevoir. Les deux mères — la nourrice et la mère — trouvèrent la nouvelle motivation qui leur était nécessaire, cette situation entre elles deux me devint supportable à cause de cette demi-folie, elle me tira de cette obsession de l'hésitation et la transforma en scepticisme patient et en ironie, dans le monde de pensées de Thomas Weltlein. Je tiens pour possible que je fasse erreur dans mon estimation du mot « demi-fou », mais il m'offre une explication des curieuses manifestations de ma nature, laquelle en général esquivait les alternatives, mais qui est parfaitement capable, sans se laisser détourner par les sarcasmes, les leçons, les preuves, les contradictions intimes, de poursuivre en même temps plusieurs conceptions à l'opposé les unes des autres, voire même antithétiques. Après un examen approfondi des résultats de mon existence, j'ai découvert que cette demi-folie m'avait doté précisément de cette portion de supériorité dont avait besoin mon Ça pour venir à bout de sa tâche. Ce qui semble concluant dans ce sens — pour moi, du moins — c'est ma carrière médicale. Par deux fois, je me suis approprié des conceptions médicales qui m'étaient étrangères et les ai assimilées, les ai refondues de telle manière qu'elles ont fini par devenir ma propriété personnelle, une fois, en tant qu'élève de Schweninger ; la seconde fois, comme disciple de Freud. Chacune d'elles représente, pour le médecin que je suis, quelque chose de considérable, d'inévitable. C'est en 1911 que je



suis parvenu à combiner dans mon esprit leur influence ; onze est la somme de quatre-vingt-trois et la somme de onze est deux.

Correspondant ainsi à sa mise en évidence sous forme de chiffres terminaux du nombre mystérieux de 26 783, l'année 83 a pris une importance particulière dans ma vie extérieure. Peu de temps après cette déclaration au sujet de l'onanisme, je fus atteint de la scarlatine, puis d'une infection rénale, conséquence de cette maladie. Plus tard, j'ai à nouveau souffert d'une affection des reins, vous le savez. Je mentionne cela parce que cette maladie de reins — pour moi comme pour tous les malades du rein — est une des caractéristiques de la dualité d'attitude dans la vie, du fait de se trouver *entre*, — du Deux. L'être-reins — pour nous servir de cette expression — se dédouble. Avec une souveraineté insolite, à la fois pleine d'avantages et de dangers, son Ça peut être au choix enfantin ou adulte ; il se place entre le un — symbole du phallus érigé, de l'adulte, du père — et le trois — symbole de l'enfant. Je vous laisse à penser l'inimaginable enchaînement de possibilités fantastiques que présente un hybride de ce genre, me bornant à faire remarquer qu'en dehors de cette infection rénale, ma propre situation s'était encore avérée autrement : jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai mouillé mon lit. En fin de compte, disons aussi que l'hybride, l'androgyme, n'est ni homme ni femme, mais les deux ; et c'est mon cas.

Et maintenant, jouons ; jouons avec des chiffres pour autant que nous puissions encore être enfants. Mais ne vous fâchez pas s'il se glisse çà et là des idées d'adultes, de « grandes personnes ». C'est inévitable. L'enfant veut paraître « grand », met le chapeau de son père et s'empare de sa canne. Et que se passerait-il si ce désir d'être « grand », ce désir de l'érection, n'existait pas chez l'enfant ? Nous resterions petits, nous ne grandirions pas. Ou considérez-vous que ce soit une illusion de ma part d'avoir cru constater que la petite taille de certaines gens a un rapport avec leur volonté de « rester petit », de faire comme s'ils ne connaissaient pas l'érection, comme s'ils étaient candides tel l'enfançon qui vient de naître ; que le fait de n'être pas de

grande taille naît du désir du Ça d'avoir une excuse — l'excuse d'être encore enfant — à ses tendances sexuelles, c'est-à-dire à toutes ses actions ? Selon ces paroles : *Ich bin klein, mein Herz ist rein*, ces mots de la prière des tout-petits enfants : *je suis petit, mon cœur est pur*.

Asseyez-vous avec moi devant la table, nous allons faire tous les deux comme si nous voulions de nouveau apprendre à écrire les chiffres. Que peut-il bien se passer dans un cerveau d'enfant quand il est forcé d'écrire une pleine ardoise de un et de huit ? Vous pouvez aussi appliquer cette réflexion aux lettres, aux a et p, à tous les petits crochets et entrelacs qui attirent l'imagination de l'enfant. Que représente pour vous le un ? Pour moi, c'est un bâton. Et maintenant, le saut dans le désir d'être grand : la canne du père, le pénis, l'homme, le père lui-même, le numéro un de la famille. Deux, c'est le cygne, les fables de Spekter. Ah ! comme c'était joli ! Ma sœur avait le cou très long et on l'en taquinait. Elle était véritablement le vilain petit canard, qui ne devint que trop tôt le cygne mort. Et tout à coup, je vois l'étang des cygnes de ma ville natale. Je dois bien avoir huit ans et je suis en bateau avec Wolf, Lina et une amie, Anna Speck ; Anna Speck tombe à l'eau, dans cette eau sur laquelle nage le cygne. « Mon cygne, mon silencieux au plumage si doux » ; me suis-je tant occupé d'Ibsen parce qu'il écrivit ce chant et que je l'entendis chanter à une époque pénible, alors que je croyais mourir ? Ou bien serait-ce Agnès, de « Brand » ? Agnès était ma compagne de jeux et je l'aimais beaucoup. Elle avait la bouche de travers, soi-disant parce qu'elle avait mis dans sa bouche une stalactite de glace. Et la stalactite de glace est symbolique. Je jouais avec elle au saltimbanque ; mon « roman de famille » de rapt d'enfant et mes rêves de coups sont liés à elle. Agnès et Ernest ; c'était le nom de son frère, mon inséparable, que, plus tard, j'abandonnai de façon indigne. Et Ernest Schweningen : Ah ! chère amie, il y a tant de choses, tant de choses !

Retournons à Anna Speck. Speck, les fables de Spekter. « Qui est donc ce mendiant ? Il est vêtu d'une petite redingote d'un noir de charbon. » Le Corbeau. Et Corbeau était le nom de mon premier pro-

fesseur, que je tenais pour l'image même de la force et qui, une fois, fit éclater son pantalon en sautant, un incident qui, par la suite, resurgit dans « Fouilleur d'Ames ». Et le mot corbeau joue depuis des semaines un rôle dans le traitement d'un malade, dont je veux mener la guérison à bonne fin. Car ce serait là un des triomphes les plus extraordinaires de ma carrière.

La fable de Speker à propos du cygne. Avez-vous déjà vu un cygne engloutir un gros morceau de pain ? La manière dont ledit morceau de pain descend dans la gorge ? Anna Speck avait au cou de très grosses glandes. Et un gros cou signifie que quelque chose y est resté bloqué, un germe d'enfant. Croyez-moi, un germe d'enfant. Je suis bien placé pour le savoir, car j'ai moi-même eu pendant plus de dix ans un goitre et il a pour ainsi dire disparu depuis que j'ai découvert ce mystère de l'enfant bloqué. Comment aurais-je pu songer que cette Anna se faufilerait ainsi dans ma vie ? Comment, sans ma foi dans l'étude du Ça, me serait-il venu à l'idée de reconnaître cette importance d'Anna ? Mais Anna est le prénom de l'héroïne de mon premier roman. Et son mari s'appelle Wolf. Wolf et Anna : ils étaient tous deux dans le canot. Et voici Alma qui reparaît, vous savez bien, cette amie de Lina qui vint troubler mes petits jeux sadiques. Wolf avait construit une maison avec des matelas où il s'enfermait avec Anna. Mais nous, les petits, n'avions pas le droit d'entrer dans cette maison en matelas. Alma, bien renseignée, bondit dans le jardin avec Lina et moi quand Wolf lui en refusa l'entrée et s'écria : « Je sais ce qu'ils font tous les deux. » A cette époque, je ne compris pas ce qu'Alma voulait dire, mais ces mots sont restés dans ma mémoire ainsi que l'endroit où ils sont tombés et je ressens aujourd'hui le frisson qui me parcourut à ce moment.

Anna, c'est sa commencement et sans fin, le A et le O, Anna et Otto, la même chose au début et à la fin, l'être, l'Infini, l'Éternité, l'anneau et le cercle, le zéro, la mère, Anna.

Je me souviens tout à coup que la chute d'Anna dans l'eau doit avoir joué un grand rôle dans ma vie. Car pendant des années j'ai eu ce rêve onanique d'une Anna descendant de la haute rive dans mon canot, et glissant, cependant que ses jupes se relevaient et que je voyais ses jambes et sa culotte. Comme les voies de l'inconscient sont étranges ! Car ne l'oubliez pas, la chute dans l'eau est un symbole de la grossesse et de la naissance et Anna avait un gros cou — comme moi.

Voici donc le deux. Et le deux est la femme, la mère et la jeune fille, qui n'a que deux jambes, alors que le garçon en a trois. Trois pieds, trépieds et la Pythie ne prophétise qu'assise sur un trépied. Œdipe, toutefois, résout le rébus du Sphinx, de l'animal qui possède à l'origine quatre, puis deux et enfin trois jambes. Sophocle prétend qu'Œdipe a trouvé la solution du problème. Mais le mot « Homme » est-il une réponse à une question ?

Deux, toi, chiffre fatal, toi qui signifie l'union conjugale, es-tu aussi la mère ? Ou serait-ce le trois qui est la mère ? Il me rappelle les oiseaux que ma mère avait l'habitude de dessiner pour nous, ce trois. Oiseaux et faire l'amour <sup>12</sup>, cela va de pair. Mais si je couche le trois, il devient pour moi le symbole des seins, de ma nourrice et de tous les nombreux seins que j'ai aimés et aime encore. Trois est le nombre sacré, l'Enfant, le Christ, le Fils, la divinité trinitaire dont l'œil rayonne dans le triangle. N'es-tu vraiment que l'enfant d'Éros, l'archétype de la Science, Mathématiques ? La foi en Dieu est également issue de toi, Éros ; est-il vrai que le deux représente la paire, le couple, et aussi la paire de testicules, et d'ovaires, de lèvres de la vulve et d'yeux. Est-il vrai que du un et du deux naît le trois, l'enfant tout-puissant dans le giron de sa mère ? Car qu'est-ce qui pourrait être puissant, sinon l'enfant pas encore né, dont tous les désirs sont exaucés avant même

---

<sup>12</sup> Ici, jeu de mots intraduisible. Oiseaux (au pluriel) se dit en allemand *Vögel*. Et faire l'amour se dit familièrement dans la même langue *vögeln*. D'où cette association de pensées. (N. du T.)

que d'avoir été formulés ? Qui est en réalité dieu et roi et demeure au ciel ? Mais l'enfant est un garçon, car, seul, le garçon est trois, deux testicules et une petite queue. N'est-il pas vrai que tout cela est un peu embrouillé ? Qui pourrait s'y retrouver dans le dédale du Ça ? On s'étonne, décide de devenir prudent et on se jette pourtant avec des frissons délicieux dans l'océan des rêves.

Un et deux, cela fait douze. Homme et femme, époux et épouse, à bon droit un nombre sacré qui devient trois quand il se confond en unité, l'enfant, le dieu. Douze lunes ; douze lunes font une année ; douze disciples ; de ces douze disciples on voit le Christ, l'Oint du Seigneur, « le Fils de l'Homme ». N'est-elle pas merveilleuse, cette expression, « le Fils de l'Homme » ? Et mon Ça me dit à haute et intelligible voix : « Interprète, interprète... »

Adieu, très chère

Patrick

Le Livre du Ça (1923)

26

---

Ainsi, le jeu des chiffres et des nombres vous intéresse, chère amie ; vous m'en voyez enchanté. Vous avez si souvent été pour moi un critique sévère que j'avais besoin de cet hommage. Et je vous remercie beaucoup de citer mon nom à côté de celui de Pythagore. Sans parler de la jouissance que vous procurez à mon amour-propre, cela me prouve que vous possédez la principale des qualités requises pour un critique : la faculté de mettre sans hésiter en parallèle un Durand, un Dupont ou un Troll avec Gøthe, Beethoven, Léonard de Vinci ou Pythagore. Cela rend votre opinion doublement précieuse à mes yeux.

Que vous y apportiez une contribution précise positive en appelant mon attention sur le 13 en tant que nombre des participants à la sainte Cène et en rapprochant de la mort du Christ sur la Croix la crainte superstitieuse de voir mourir le treizième convive me fait espérer qu'avec le temps, votre aversion pour mes tirades sur le Ça finira par disparaître. Mais pourquoi faut-il absolument que ce soit le Christ ? Judas est, lui aussi, un treizième et lui aussi doit mourir.

Vous est-il déjà apparu combien ces deux idées, Christ et Judas, sont enchevêtrées l'une dans l'autre ? Je vous ai parlé autrefois de l'ambivalence de l'inconscient, de cette propension humaine à faire

coexister l'amour avec la haine et la fidélité avec la trahison. Cette dualité profonde et insurmontable de l'homme s'exprime dans le mythe du baiser de Judas, ce symbole des actions et des expériences quotidiennes de l'humanité. Je voudrais que vous vous familiarisiez tout à fait avec ce fait, car il est d'une grande importance. Tant que vous l'ignorez, que vous ne serez pas pénétrée de cette notion, vous ne comprendrez rien au Ça. Mais il n'est pas facile d'acquérir cette notion. Pensez aux instants culminants de votre existence et, ensuite, cherchez jusqu'à ce que vous ayez découvert la disposition d'esprit de Judas et sa félonie. Vous les trouverez toujours. Lorsque vous embrassez votre bien-aimé, vous levez votre main pour retenir vos cheveux qui auraient pu se dénouer. Quand votre père mourut, vous vous êtes réjouie de porter pour la première fois une robe noire — vous étiez encore bien jeune à cette époque. Vous avez compté avec fierté les lettres de condoléances et, avec une satisfaction secrète, avez posé sur le dessus les lignes de sympathie que vous avait adressées un duc régnant. Et lors de la maladie de votre mère, vous eûtes tout à coup honte de penser au collier de perles dont vous hériteriez ; le jour de l'enterrement, vous trouvâtes que votre chapeau vous vieillissait de huit ans et ce n'était pas à votre mari que vous songiez, mais bien au jugement de la foule, aux yeux de laquelle vous vouliez donner le spectacle d'un beau deuil, comme une actrice ou une hétéaire. Et combien de fois avez-vous, avec autant d'impudence que Judas, trahi pour trente deniers votre meilleure amie, votre mari, vos enfants. Réfléchissez un peu à ces choses ! Vous constaterez que l'existence humaine est du début à la fin emplie de ce que notre jugement le plus équitable considère comme le plus méprisable et le plus terrible des péchés, la trahison. Mais vous vous apercevez aussitôt que cette trahison n'est presque jamais ressentie par le conscient comme un délit. Grattez cependant ce petit peu que l'inconscient ne cesse de passer au crible les actes de trahison des dernières heures, rejetant les uns, préparant les autres à l'usage du lendemain, refoulant les troisièmes dans les profondeurs pour en tirer les poisons des maladies futures ou la boisson miraculeuse d'actions à venir. Fouillez attentivement du regard ces curieuses ténèbres, très chère amie. Il y a là une faille par laquelle

vous pourrez vaguement distinguer la masse nébuleuse et mouvante d'une force vivante du Ça, le sentiment de culpabilité. Le sentiment de culpabilité est un des instruments à l'aide desquels le Ça, avec une sûreté infaillible, sans hésiter ni faiblir, travaille l'homme. Le Ça a besoin de ce sentiment de culpabilité, mais il veille à ce que ces sources ne soient jamais approfondies par l'être humain ; car il sait qu'au moment où quiconque découvrirait le secret de la culpabilité, le monde serait ébranlé dans toutes ses articulations. C'est pourquoi il entasse l'effroi et la peur autour des abîmes de la vie, fabrique des fantômes avec les futilités du jour, invente le mot de trahison et l'homme Judas, les Dix Commandements et brouille la vision du moi par mille actes qui semblent coupables au conscient uniquement afin que l'être humain ne puisse jamais croire à la consolante parole : « Ne crains point, car je suis auprès de toi. »

Et Christ ? Si tout acte noble de l'être humain entraîne avec lui la trahison, dans tout ce que nous considérons comme mal, on retrouve non moins immuablement la substance même du Christ — ou quel que soit le nom que vous donnez à cette substance — la bonté, l'amour. Pour reconnaître cela, vous n'avez pas besoin de faire ce grand détour qui, par le coup de poignard, conduit à la pulsion originelle de l'être humain de chercher par amour à s'introduire dans l'intérieur de son prochain, pour lui donner du bonheur et en recevoir — car le meurtre, en définitive, n'est que le symbole d'un emportement amoureux refoulé. Vous n'avez pas besoin d'analyser d'abord le vol, parce que vous vous heurteriez à nouveau à cet Éros universel qui donne en prenant. Vous n'avez pas besoin de méditer la parole de Jésus à la femme adultère : « Il te sera beaucoup pardonné parce que tu as beaucoup aimé. » Dans tous vos agissements quotidiens, vous découvrirez partout assez de sacrifices et d'enfantillages pour vous enseigner ce que je vous disais : le Christ est partout où est l'être humain.

Mais je suis là à bavarder, alors que je voulais simplement vous faire comprendre qu'il n'y a pas d'antinomie, que tout est uni dans le



Ça. Et que ce Ça utilise à volonté la même action comme motif d'un remord de conscience ou comme raison à la fierté d'avoir accompli un geste noble. Le Ça est rusé et il n'a pas besoin de se donner beaucoup de mal pour faire croire à cet idiot de conscient que le noir et le blanc sont des antinomies et qu'une chaise est véritablement une chaise, alors que m'importe quel enfant sait bien que ce peut être également une voiture, une maison, une montagne, une mère. Le conscient s'assied, sur sang et eau en s'efforçant de découvrir des systèmes et de caser la vie dans des sacs et des tiroirs, cependant que le Ça crée joyeusement et sans cesse ce qu'il veut de forces ; et je ne serais pas éloigné de croire que de temps à autre, il se gausse du conscient.

Pourquoi je vous raconte tout cela ? Peut-être parce que je me divertis à vos dépens ! Peut-être voulais-je simplement vous montrer que de quelque point de départ que ce soit, on peut vaguer à travers toute la vie ; ce qui est une vérité première méritant réflexion. Et là-dessus, je retourne d'un bond hardi à mon récit à propos du porte-plume. Car il faut encore que j'ajoute un mot au sujet de la petite cloque au-dessus de la lèvre. C'est sans doute le plus important, sinon un détail curieux qui vous en apprendra davantage sur le soussigné que je n'en savais moi-même il y a quelques années.

Ce petit bouton à la bouche — je vous l'ai déjà dit expliqué une fois — signifie que je voudrais bien embrasser, mais que j'en suis empêché par quelque doute assez fort pour soulever la couche supérieure de la peau et emplir le creux qui en résulte d'un liquide. Cela ne nous amène pas très loin, car, ainsi que vous le savez, j'aime bien embrasser et si je voulais me remémorer tous ceux qui me paraissent dignes de l'être et desquels j'ignore s'ils me rendraient mes baisers, ma bouche serait constamment à vif. Mais cette ampoule se trouve à droite et je m'imagine que le côté droit représente le droit l'autorité, la parenté. L'autorité ? Parmi mes parents proches, seul, mon frère aîné peut être pris en considération. Et, en réalité, c'est bien à lui que s'adressait ce bouton. Ce jour-là, ma pensée avait été constamment préoccupée d'un certain malade. Comme d'une façon générale, je

mets presque un point d'honneur à ne jamais m'écarter du principe fondamental consistant à oublier mes patients dès que la porte s'est refermée sur eux, cette anomalie me frappa, mais j'en découvris bientôt la raison : ledit malade, par ses traits et plus encore par son caractère, offrait une grande ressemblance avec mon frère. Et voici le désir d'embrasser expliqué. Il s'appliquait au malade, à qui j'avais transféré ma passion pour mon frère. Les circonstances voulaient, en outre, que l'anniversaire de mon frère. Les circonstances voulaient, en outre, que l'anniversaire de mon frère tombât à peu près à la même époque et que j'avais vu, peu de temps auparavant, ce patient en état d'inconscience. Dans mon enfance, j'ai souvent été témoin des évanouissements prolongés auxquels mon frère était sujet ; de ce temps, j'ai conservé un souvenir précis de la forme de sa tête et j'ai des raisons de croire que mon penchant était surtout dû à cette vision. La ressemblance des deux hommes m'a été révélée par l'immobilité de leurs physionomies.

Mais pour la réalisation de la cloque, outre le désir du baiser, il faut aussi la répulsion qu'il inspire. C'est facilement explicable. Dans notre famille, les marques de tendresse entre frères et sœurs étaient sévèrement prohibées. Encore aujourd'hui, il me semble impensable que nous ayons jamais songé à nous embrasser entre nous. Toutefois, dans cette répugnance au baiser, il ne s'agit pas seulement d'une tradition familiale, mais bien de la question de l'homosexualité. Et je vais m'y attarder pendant un instant.

Comme vous le savez, j'ai été élevé depuis l'âge de douze ans dans un internat de garçons. Nous y vivions complètement séparés du reste du monde, à l'intérieur des murs du monastère et toutes nos capacités d'aimer, tous nos besoins d'être aimés se concentraient sur nos camarades. Quand je repense aux six années que j'ai passées là, l'image de mon ami surgit aussitôt. Je nous vois tous deux étroitement enlacés, parcourant le cloître du couvent. De temps à autre, l'ardente discussion au sujet de Dieu et du monde s'interrompait et nous nous embrassions. Il est, je le crains, impossible de se représenter la force d'une

passion disparue, mais à en juger par les nombreuses scènes de jalousie, auxquelles venaient se mêler assez souvent — de ma part, du moins — des idées de suicide, mon inclination doit avoir été très grande. Je sais aussi qu'à cette époque, mes sentiments vis-à-vis du garçon remplissaient presque exclusivement mes phantasmes de masturbation. Ce penchant pour mon ami dura encore quelque temps après mon départ de l'école, jusqu'à ce que je la transférasse à un camarade d'université et de celui-ci à ma sœur. Là s'arrête mon homosexualité, ma tendance à être épris de camarades du même sexe que moi. Par la suite, je n'ai plus aimé que des femmes.

Aimé très fidèlement et très infidèlement, car je me souviens avoir erré dans Berlin pendant des heures, à la recherche d'une créature du sexe féminin aperçue par hasard, de laquelle je ne savais rien et n'apprenais jamais rien, mais qui occupait mon imagination pendant des jours, voire des semaines. La liste de ces maîtresses de rêve est infinie et jusqu'à ces dernières années, elle s'est allongée presque quotidiennement d'une ou deux femmes. Ce qu'il y a de caractéristique dans cette histoire, c'est que mes expériences vraiment érotiques n'ont jamais eu aucun rapport avec ces bien-aimées de mon âme. Pour mes orgies d'onanisme, je n'ai jamais, autant que je m'en souviens, choisi une femme que j'aie vraiment aimée. Toujours des étrangères, des inconnues. Vous savez ce que cela signifie ? Non ? Cela voulait dire que mon amour le plus profond appartenait à un être que je n'avais pas le droit de reconnaître, autrement dit ma sœur et, derrière elle, ma mère. Mais n'oubliez pas que depuis peu de temps, qu'autrefois, je n'ai jamais pensé que je pusse désirer ma sœur ou ma mère. On traverse la vie sans être le moins du monde informé sur son propre compte.

Comme complément à cette vie amoureuse avec des étrangères, des inconnues, il me faut encore ajouter quelque chose, bien que cela n'ait que de très lointains rapports avec ce dont je voulais en réalité vous entretenir, avec l'homosexualité. Cela concerne mon comportement vis-à-vis des femmes auxquelles m'attachait un réel amour. Ce

n'est pas de la bouche de l'une d'entre elles, mais bien de toutes que j'ai entendu ce surprenant verdict : « Quand on est auprès de toi, on a la sensation d'être proche de toi comme on ne l'a été de personne ; dès que tu prends congé, il semble que tu élèves soudain une muraille et l'on se sent tout à coup complètement étrangère à toi, plus étrangère qu'à n'importe qui d'autre. » Je n'ai personnellement jamais ressenti cela, probablement parce que je n'ai jamais approuvé que quelqu'un ne me fût pas étranger. Mais à présent, je comprends : pour pouvoir aimer, il me fallait écarter loin de moi les personnages réels, rapprocher artificiellement les *images* de la mère et de la sœur. Cela a dû être parfois bien difficile, mais c'était le seul moyen de garder vivante la passion. Croyez-moi, les *images* ont de la puissance.

Et cela me ramène quand même à mes expériences homosexuelles. Car en ce qui concerne les hommes, les choses se sont déroulées pour moi d'une manière très semblable. Pendant trois décennies, je m'en suis tenu éloigné ; comment, je ne saurais le dire, mais la liste de mes malades est là pour témoigner que j'y ai particulièrement réussi, car ce n'est que depuis les trois dernières années qu'elle contient davantage de noms masculins. Ils resurgissent depuis que je ne me dérobe plus devant l'homosexualité. C'est certainement à cause de mon désir de fuir les hommes qu'en fin de compte, les malades de sexe masculin s'adressaient rarement à moi. Pendant de longues années, je n'avais d'yeux que pour le « beau sexe » ; je regardais chaque femme que je rencontrais avec intérêt et les ai toutes plus ou moins aimées, alors qu'au cours de toute cette période, je n'ai jamais vraiment remarqué un homme, que ce fût dans la rue, dans le monde, en voyage, voire même dans des réunions d'hommes. Je ne les ai jamais « vus », même quand je ne les quittais pas du regard pendant des heures. Ils ne parvenaient pas jusqu'à mon conscient, jusqu'à ma perception.

Tout cela a changé. A présent, je jette aussi bien les yeux sur un homme que sur une femme, je les fréquente l'un et l'autre avec le même plaisir et il n'y a plus de différence. Et surtout, je ne suis plus timide avec les hommes. Je n'ai plus besoin de me cacher des êtres

humains ; le désir d'inceste profondément refoulé, qui agissait si mystérieusement et de façon si prodigieuse, est devenu conscient et ne me trouble plus. C'est du moins ainsi que je m'explique ce processus.

Dans un certain sens, j'ai passé par les mêmes phases avec les enfants, les animaux, les mathématiques et la philosophie. Mais cela fait partie d'un autre enchaînement, encore que cela se rattache au refoulement de la mère, de la sœur, du père et du frère.

Si juste que m'apparaisse maintenant cette explication de ma nature par la fuite devant les Troll, qui représentent bien sûr pour moi une espèce toute particulière d'humains — car il y a de bons humains, il y a de mauvais humains et il y a des Troll — qu'elle soit devenue pour moi si évidente que j'aie dû, pour ainsi dire, utiliser par le gros bout les lorgnettes avec lesquelles j'examinais mes pareils, afin de les faire ressembler, par un éloignement fictif, par une sorte d'extraénité, à mes *imagines*, elle n'en est pas moins insuffisante à tout éclaircir. C'est impossible. Mais je puis encore dire ceci : j'ai besoin de ces amours et de ces « extraénités » artificielles parce que je suis centré sur moi-même, parce que je m'aime immodérément, parce que je suis atteint de ce que les savants appellent narcissisme. Le narcissisme joue un grand rôle dans la vie des êtres humains. Si je ne possédais point cette particularité à un très haut degré, je ne serais jamais devenu ce que je suis ; je n'aurais non plus jamais compris pourquoi le Christ dit « Aime ton prochain comme toi-même ». *Comme toi-même*, et non *plus que toi-même*.

Chez nous les enfants Troll, il existait une locution que nous apprécions fort. C'était : Moi d'abord, puis encore moi, ensuite longtemps longtemps rien du tout, et après seulement les autres.

Et voyez comme c'est amusant ! Quand j'étais un petit garçon de huit ans, je possédais un album pour que mes chers amis y inscrivaient des vers et leurs noms. Sur la page de garde de la fin, il y a , écrit de ma main, cette modification d'un vieux dicton :

*Que celui qui t'aime mieux que moi  
S'inscrive maintenant derrière moi  
ton Moi*

C'est ainsi que j'étais alors et je crains de n'avoir guère changé.

Toujours vôtre

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

27

---

Merci pour votre lettre, chère amie. Je m'efforcerai au moins cette fois-ci de me conformer à votre prière et de rester objectif. Le phénomène de l'homosexualité est assez important pour qu'on l'examine avec méthode.

Oui, je suis persuadé que tous les êtres humains sont homosexuels ; je suis tellement de cet avis qu'il m'est difficile de comprendre qu'on puisse être d'un autre. L'être humain s'aime d'abord soi-même ; il s'aime avec toutes les éventualités de la passion, cherche à assouvir tous ses appétits selon sa nature et comme il est lui-même homme ou femme, il est d'emblée soumis à la passion de son propre sexe. Il ne peut pas en être autrement et tout examen impartial d'une personne quelconque en apportera les preuves. Par conséquent, la question n'est pas : l'homosexualité est-elle une exception, est-ce une perversion ? Que non pas ; ce serait plutôt : pourquoi est-ce si difficile de considérer, de juger, de discuter sans parti pris ce phénomène de la passion pour le même sexe ? Et ensuite, comment se fait-il qu'en dépit de ses prédispositions à l'homosexualité ; l'être humain parvienne à ressentir une inclination pour le sexe opposé ?

Trouver une réponse à la première question n'offre aucun problème. La pédérastie, punie de prison, stigmatisée comme un crime, est considérée depuis des siècles comme un vice honteux. Que la grande majorité de l'humanité ne la voie pas s'explique par cette prohibition. Cela n'est pas plus extraordinaire que de voir tant d'enfants ne pas s'apercevoir de la grossesse de leurs mères, que l'incapacité de la plupart des mères à se rendre compte des manifestations sexuelles des petits enfants, et celle de l'humanité en général à n'avoir pas su reconnaître la pulsion d'inceste du garçon envers sa mère avant que Freud ne l'eût découverte et décrite. Néanmoins, pour informé que l'on soit de la diffusion de l'homosexualité, on n'est pas forcément apte à émettre un jugement impartial sur sa nature ; et si jamais l'on s'en sent la force, on se tait plutôt que d'entrer en conflit avec la bêtise.

On serait en droit de croire qu'une époque si fière de sa culture, et qui, parce qu'elle ne pense pas par elle-même, apprend par cœur la géographie et l'histoire, qu'une telle époque, donc, devrait savoir ceci : de l'autre côté de la mer Égée, en Asie, commence le royaume de la libre pédérastie et une civilisation aussi évoluée que l'a été la civilisation grecque n'est pas concevable sans l'admission de l'homosexualité. Notre temps aurait dû, pour le moins, être frappé de ce curieux passage des Évangiles où il est question du jeune chrétien que Jésus aimait et dont la tête reposait sur la poitrine du Seigneur. Quand ce ne serait que cela ! Nous restons aveugles devant tous ces témoignages. Nous ne *devons* pas voir ce qui crève les yeux.

D'abord, c'est défendu par l'Église. Elle a apparemment emprunté cet interdit à l'Ancien Testament, dont l'esprit consiste à considérer tout acte sexuel sous l'angle de la procréation et, par un effet de l'avidité de pouvoir des prêtres, a inventé, non sans préméditation, de faire des pulsions originelles des hommes des péchés, afin d'asservir la conscience accablée. Ce fut particulièrement commode pour l'église chrétienne, car il lui fut loisible, en jetant ainsi l'anathème sur l'amour entre hommes, d'atteindre la civilisation grecque à ses sources. Vous



savez que chaque jour, de nouvelles voix s'élèvent pour protester contre la condamnation de la pédérastie, car l'on sent que l'on a causé ainsi un grand tort à un droit héréditaire.

En dépit de cette compréhension croissante, on ne peut pas s'attendre dans notre partie du monde à un rapide changement de jugement en ce qui concerne l'homosexualité. Il y a à cela des raisons simples. Tous, nous passons au moins quinze ou seize ans de notre existence, sinon notre vie entière, avec le sentiment conscient ou, pour le moins, à demi conscient, que nous sommes des homosexuels, que nous avons souvent agi en homosexuels et que nous continuons à le faire. Pour tous, pour moi-même, il y eu une période de notre vie où nous avons accompli des efforts surhumains pour étouffer en nous cette homosexualité tant décriée en paroles et en écrits. Nous ne réussissons même pas à la refouler et pour pouvoir soutenir ce mensonge incessant, quotidien, nous apportons notre appui à la flétrissure publique de l'homosexualité, allégeant d'autant notre conflit intime. En passant en revue sa vie et ses expériences, on refait constamment la même découverte : parce que nous avons l'impression d'être des voleurs, des assassins, des adultères, des pédérastes, des menteurs, nous combattons avec zèle le vol, le meurtre et le mensonge afin que personne, et nous moins que tout autre, ne se rende compte de notre dépravation. Croyez-moi : ce que l'homme, l'être humain déteste méprise, blâme, c'est le fond original de sa propre nature. ET si vous voulez prendre la vie et l'amour vraiment au sérieux, avec la noblesse de la conviction, tenez-vous-en à cette maxime :

*Ne louche pas sur moi*

*Louche plutôt sur toi*

*Et si je faillis*

*Améliore-toi*

Je connais encore un motif qui explique pourquoi nous reculons devant le franc aveu de notre homosexualité : c'est notre attitude en ce qui concerne l'onanisme. La source de l'homosexualité est le narcis-

sisme, l'amour de soi, l'auto-satisfaction. L'homme qui affrontera sans préjugé le phénomène de l'auto-satisfaction est encore à naître.

Vous avez certainement remarqué que je ne vous ai entretenue jusqu'ici que de l'amour pour le même sexe chez les hommes. C'est compréhensible, car je suis issu d'une époque où l'on faisait comme si — ou le croyait-on vraiment ? — la sensualité féminine n'existait pas, à moins que ce ne fût chez une fille perdue. Dans ce sens, on pourrait presque dire que le siècle passé était drôle ; malheureusement, les suites de cette « drôlerie » sont graves. Il me semble que l'on s'avise à nouveau de l'existence de seins, de vagins et de clitoris et que l'on se permet même de penser qu'il y a un derrière féminin, avec tout ce que cela comporte d'occasion de caca, de pets et de volupté. Mais pour le moment, c'est encore une science mystérieuse réservée aux femmes et à quelques hommes. La grande masse du public paraît faire dériver le mot homosexuel de homo-homme. On remarque à peine que l'amour entre femmes est banal et se déroule souvent aux yeux de tous. Il n'en reste pas moins qu'une femme peut, sans la moindre gêne, et quel que soit son âge, embrasser et cajoler une autre femme. Ce n'est pas « homosexuel », pas plus que la masturbation féminine n'est de la « masturbation ». Cela n'existe même pas.

Puis-je vous rappeler une petite aventure que nous avons vécue ensemble ? Ce devait être en 1912 ; la lutte pour la condamnation morale de l'homosexualité était à cette époque particulièrement ardente parce qu'on révisait en Allemagne le code pénal ; on avait proposé de soumettre aussi le sexe féminin au paragraphe 175. J'étais chez vous et comme nous nous étions quelque peu disputés, mais que nous avions l'intention de faire bientôt la paix, j'avais pris une revue que je feuilletais. C'était le « Kunstwart » et il s'y trouvait un essai d'une des femmes les plus appréciées d'Allemagne au sujet de l'homosexualité féminine. Elle s'insurgeait avec énergie contre le projet de punir l'amour entre femmes ; elle était d'avis que les fondements de la société s'en trouveraient ébranlés et qu'en tout cas, si l'on voulait étendre le paragraphe 175 aux femmes, il faudrait multiplier le nombre de

prisons pas mille. Dans l'espoir d'avoir découvert là un sujet de conversation sans danger, qui nous ferait oublier notre ressentiment mutuel, je vous tendis la revue ; mais vous refusâtes cette tentative de rapprochement avec un « Je l'ai déjà lu » des plus secs. Notre réconciliation eut lieu d'une autre manière, mais le même soir, vous me narrâtes une petite histoire du temps où vous étiez jeune fille : votre cousine Lola avait embrassé votre poitrine. J'en ai conclu que vous partagez l'opinion de l'avocate prêchant l'impunité des amours saphiques.

Ce fut à ce moment que se résolut pour moi le problème de l'homosexualité : cette agression sur votre poitrine me fit comprendre tout à coup que l'érotisme entre femmes est un des impératifs de la nature. Car en fin de compte, c'est par leurs mères que les petites filles sont apaisées et non par leurs pères ; de plus, toutes les femmes savent que le fait de sucer le mamelon est un acte voluptueux — les hommes aussi. Que ce soit des lèvres enfantines et pas des lèvres d'adultes qui suscitent cette volupté ne détermine une différence que dans la mesure où l'enfant câline plus doucement et plus tendrement le sein que l'adulte me semble avoir raison dans un tout autre sens encore quand elle prétend que les fondements de l'existence humaine seraient ébranlés par la punition de l'homosexualité, car le monde repose sur les rapports sexuels de la mère avec la fille et du père avec le fils.

Évidemment, on peut hardiment prétendre — et, en fait, on le prétend — que les êtres humains, jusqu'à l'âge de la puberté, donc pendant leur enfance, sont tous sans exception bisexuels, pour ensuite, en ce qui concerne la très grande majorité, renoncer à l'amour pour le même sexe au profit de l'amour pour le sexe opposé. Mais ce n'est pas exact. L'être humain est bisexuel tout au long de sa vie et le reste durant toute son existence ; c'est tout au plus si une époque ou une autre obtient — que l'homosexualité soit refoulée, moyennant quoi elle n'est pas anéantie, mais seulement réprimée. Et pas plus qu'il n'y a des gens purement hétérosexuels, il n'y a de purs homosexuels. Le

plus passionné des uraniens ne résiste pas au destin qui le loge pendant neuf mois dans le ventre d'une femme.

Les expressions « homosexuel » et « hétérosexuel » ne sont que des mots, des têtes de chapitres au-dessous desquelles chacun peut écrire ce qui lui plaît. Elles n'ont pas un sens fixe. C'est un prétexte à bavardages.

Ce qui me paraît beaucoup plus curieux que l'amour pour le même sexe, lequel est une suite inévitable de l'amour pour soi-même, c'est la manière dont se forme l'amour pour le sexe opposé.

Chez le garçon, la chose me semble toute simple. Le séjour dans le giron maternel, la longue dépendance des soins féminins, toutes les tendresses, les joies, les jouissances et l'exaucement des désirs que, seule, peut lui accorder et lui accorde la mère sont un tel contrepoids au narcissisme qu'il n'est pas nécessaire de chercher plus loin. Mais comment la fille en arrive-t-elle aux relations avec le sexe masculin ? La réponse que je vais vous donner vous satisfera, je le crains, aussi peu qu'elle me contente moi-même. Ou plutôt, pour m'exprimer plus clairement, je suis incapable de nommer une raison suffisante. Et comme j'ai une antipathie, qui n'est pas sans motif, pour l'emploi du mot hérédité, comme je ne sais rien de l'hérédité, sinon qu'elle existe et cela d'une tout autre façon qu'on ne le pense généralement, je me vois obligé de me taire. Je voudrais cependant donner ici quelques indications. D'abord, il est incontestable que la prédilection de la fillette pour son père se déclare très tôt. L'admiration pour la force supérieure et la haute taille de l'homme, si elle est une des sources originales de l'hétérosexualité féminine, devrait être considérée comme un signe du pouvoir de jugement original de l'enfant. Mais qui établira si cette admiration est spontanée ou ne se produit qu'au bout de quelque temps ? Le même manque de clarté me trouble en ce qui concerne le deuxième facteur, qui, plus tard, a une si grande influence sur les rapports de la femme avec l'homme, le complexe de castration. Il vient un moment où la petite fille découvre ce dont la nature l'a privée et il

vient un moment — sans doute très tôt — où se déclare le désir d'emprunter ce membre par l'intermédiaire de l'amour, puisqu'il s'obstine à ne pas vouloir pousser. S'il était admissible de faire dériver l'hétérosexualité féminine du développement des premières années de vie, il serait facile de trouver à cela des motifs suffisants. Mais les signes de la prédilection pour l'homme, la prédilection sexuelle, se manifestent de si bonne heure que l'on n'arriverait pas à grand-chose dans cet ordre d'idées.

Je m'aperçois que je commence à radoter, parce que au lieu de science, je préfère vous parler de moi-même et du nombre quatre-vingt-trois. C'est en 83 que l'on me fit cette remarque de mauvais augure à propos de l'onanisme que je vous ai rapportée l'autre jour ; presque aussitôt, j'attrapai la scarlatine et, à ma guérison, je fus pris de cette grande passion pour le garçon avec lequel je me promenais dans le cloître et que j'embrassais. J'ai des raisons de conserver cette année 83 dans mon inconscient.

Il faut encore que je répare un petit oubli. Je vous ai entretenue des évanouissements de mon frère aîné, et je les considère comme jouant un rôle particulièrement important dans le développement de mon homosexualité. Un de ces évanouissements, duquel je me souviens distinctement, eut lieu aux toilettes. On dut enfoncer la porte et la silhouette de mon père hache en main, ainsi que celle de mon frère, assis là, écroulé en arrière, avec son abdomen dénudé restent présentes à ma mémoire. Si vous songez que l'enfoncement de la porte contient un symbole de la pénétration sexuelle dans le corps d'un être humain, qu'en conséquence s'accomplissait ainsi pour mon sentiment des symboles l'acte entre hommes, que, de plus, la hache réveilla mon complexe de castration, vous aurez là un point de départ pour toutes sortes de réflexions. Pour terminer, je sou mets encore à votre considération la mise en parallèle de l'accouchement et la défécation et le fait que les toilettes sont le lieu où l'enfant conduit ses observations sur les parties sexuelles de ses parents et de ses frères et sœurs, spécialement du père et des frères plus âgés. L'enfant est habitué à être ac-

compagné à cet endroit par une « grande personne » et, très souvent, voit son accompagnateur satisfaire lui-même ses besoins par la même occasion ; ainsi, il accoutume son inconscient à identifier les toilettes, et la vision des parties sexuelles, comme plus tard, il mettra les toilettes et la masturbation dans le tiroir du refoulement. Vous savez aussi sans doute que les homosexuels recherchent particulièrement les vestiaires publiques. Tous les complexes sexuels ont des rapports étroits avec l'évacuation des fèces et de l'urine.

Je m'aperçois que j'ai interrompu mes réflexions sur la naissance de l'hétérosexualité par des souvenirs de mon frère et de mon complexe du derrière. Cela tient à la date du jour. Nous sommes le 18 août. Depuis plus de quatre semaines, ce malade qui me rappelle mon frère me raconte qu'à partir du 18 août, son traitement ne fera plus de progrès. Et, en effet, il y a eu aujourd'hui une certaine aggravation de son état. Malheureusement, il est incapable de m'exprimer les idées de son inconscient qui font pour lui du 18 août une date critique ; et moi, de mon côté, je me sens mal à l'aise parce que j'ignore le motif de sa résistance et que je prévois toutes sortes de difficultés pour un proche avenir.

D'où le goût des petites filles pour les hommes tire-t-il son origine ? C'est là une question qui reste provisoirement insoluble pour moi et je vous abandonne le soin d'y répondre. En ce qui me concerne, je ne serais pas loin de supposer que la femme, dans son érotisme, a vis-à-vis des deux sexes une attitude beaucoup plus libre ; j'ai l'impression qu'elle est en possession d'une quantité sensiblement égale de capacités d'amour envers son propre sexe et envers le sexe opposé, et qu'elle en dispose à volonté sans grandes difficultés. En d'autres termes, il me semble que chez elle, ni l'homosexualité ni l'hétérosexualité ne sont profondément refoulées, que ce refoulement est assez superficiel.

Il est toujours épineux d'admettre des oppositions de qualités entre la femme et l'homme ; ce faisant, il ne faut pas oublier qu'en réalité, il

n'y a ni femme ni homme, mais que chaque être humain est un mélange d'homme et de femme. Ces réserves faites, je serais enclin à affirmer que le problème de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité ne joue pas un grand rôle dans la vie de la femme.

J'ajoute encore une seconde supposition : le fait que l'attachement à son propre sexe chez la femme est plus fort que chez l'homme — ce qui m'est effectivement prouvé — s'explique parce que l'amour pour soi-même et l'amour envers la mère la pousse vers le même sexe. En regard, pour autant que je sache, il n'existe qu'un facteur important pour la conduire vers l'homme : le complexe de castration, la déception d'être une fille et la haine pour la mère qui en découle ainsi que le désir de devenir un homme ou, tout au moins, de concevoir un fils.

Chez l'homme, il en va autrement. Chez lui, il ne s'agit pas uniquement — c'est ma conviction — de la question de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité : à cette question se mêle inextricablement le problème de l'inceste avec la mère. La pulsion qu'il refoule est la passion pour la mère et ce refoulement, selon les circonstances, entraîne avec lui dans l'abîme le goût pour les femmes. Peut-être vous plairait-il plus tard d'en entendre davantage sur ce sujet ? Ce ne sont là, hélas ! que suppositions.

Patrick

Le Livre du Ça (1923)

28

---

Ce ne serait pas une mauvaise idée que de publier ces lettres. Merci, chère amie, pour la suggestion ! A dire le vrai, vous m'en avez à moitié retiré l'envie. Car si vous êtes réellement sérieuse en me conseillant de les remanier, je suis décidé à n'en rien faire ; j'ai assez de travail dans l'exercice de ma profession. C'est par plaisir que j'écris ces lettres et le travail n'est pas pour moi un plaisir.

Mais j'espère que vous plaisantez. Je me représente d'une manière très vivace la gravité avec laquelle vous m'écriviez pour me mettre en garde contre mes fautes et mes exagérations, mes contradictions et mes « traits d'esprit », charmants dans le commerce amical, mais impossibles pour le public ; c'est une sorte de petite rechute du temps où vous passâtes vos examens de professeur. Je me suis toujours fort diverti à vous voir soudain devenir très digne ; il me semblait à tout instant que vous alliez lever un index menaçant ; animé d'idées irrévérencieuses, je posais votre main sur votre dos, y glissais en pensée une baguette et ornais votre nez d'un lorgnon. Et ce personnage de professeur de Lämpel, mis au féminin et ravissant, me paraissait si irrésistible que je vous laissais discourir encore un bon moment rien que pour me délecter du contraste entre votre nature et votre apparence. Mais



aujourd'hui, je vais souscrire sérieusement à vos avertissements sérieux.

Pourquoi dois-je priver mes semblables de la joie de trouver des fautes dans mes lettres ? Je sais combien les gens irréprochables peuvent paraître insupportables — chez nous, les Troll, on les appelait les anges collants — je sais le plaisir que me cause la découverte d'une bêtise et je ne suis pas assez égoïste pour le dénier à d'autres. En outre, je me figure faire ainsi œuvre suffisamment utile pour que l'inutilisable n'entre plus en ligne de compte. Je veux ou je suis obligé de me le figurer, autrement l'adoration de soi s'évanouirait et sans elle, je ne veux pas vivre. C'est un processus semblable à celui que j'ai essayé d'expliquer lors de notre conversation à propos des éruptions au visage, des mauvaises haleines. On ne sait pas très bien si un penchant sera réciproque, on voudrait bien le savoir et on s'octroie quelque détail rebutant. « Si je plais à mon adoré en dépit d'un nez enrhumé ou de pieds qui transpirent, c'est qu'il m'aime vraiment, » se dit le Ça. C'est ce que pense la fiancée quand elle a des caprices, c'est ce dont se persuade le fiancé quand il boit du vin avant de se rendre chez sa bien-aimée, c'est ce que pense l'enfant quand il est méchant et c'est ce que pense mon Ça quand il glisse une faute dans mes travaux. Je ne toucherai donc pas plus à mes fautes que je ne l'ai fait dans mes publications précédentes, malgré les avertissements amicaux et hostiles.

Il y a quelques années, il m'est arrivé d'envoyer un manuscrit à un excellent ami, à l'opinion duquel j'attachais beaucoup d'importance. Il me répondit par une lettre charmante, remplie de grands éloges, mais il trouvait que la chose était beaucoup trop longue et beaucoup trop crue. Cela ressemblait à un embryon avec des instruments sexuels fantastiquement développés. Je devais couper, couper, coupe et cela deviendrait un bel enfant. Et pour me rendre compte de ce qui était à supprimer, que j'agisse donc comme cet homme qui avait envie de se marier. Quand il s'apercevait qu'il était prêt à tomber amoureux, il s'arrangeait pour aller aux toilettes aussitôt après la souveraine pré-

somptive de son cœur. « Si l'odeur m'est plaisante comme celle des gâteaux tous frais sortir du four, je l'aimerai. Si cela pue, je la laisserai courir. » J'ai appliqué la recette de mon ami, mais tout ce que j'avais écrit sentait pour moi le gâteau frais et je n'ai rien supprimé.

Je vais vous faire une proposition. Laissons les bêtises où elles sont, mais vous m'écrirez chaque fois que vous trouverez une faute. Je la corrigerai quelques lettres plus tard. Ainsi, le lecteur consciencieux s'amusera tout son saoul à adopter l'attitude du professeur de Lämpel ; quelques pages plus loin, il s'irritera de la correction et ce sera notre tour de nous amuser. D'accord ?

Parlons donc des fautes que je devrais supprimer. D'abord, il y a l'histoire de la création d'Ève. Elle vous a choquée tout de suite. Et maintenant, vous appelez à votre aide l'artillerie lourde de la science et me démontrez que cette légende ne sort point de l'âme populaire, mais doit son existence à une adaptation délibérée de l'Ancien Testament par les prêtres. Il est probable que vous avez raison ; tout au moins ai-je lu, moi aussi, cela quelque part. Mais cela m'a laissé froid, comme beaucoup d'autres choses. Pour moi, la Bible est un livre distrayant, propre à la méditation et plein de belles histoires, d'autant plus remarquables qu'on y a cru pendant des millénaires et aussi parce qu'elles ont joué un rôle prépondérant dans le développement de l'Europe et représentent pour chacun d'entre nous un peu de notre enfance. Le fait de savoir qui a inventé ces histoires intéresse ma curiosité historique, mais ne touche pas l'homme qui est en moi.

Je reconnais que les prêtres ont inventé ces histoires. En cela, vous avez raison. Mais à présent, tirez-en la conclusion : cette saga de la création ne peut pas, comme je l'ai essayé, être utilisée comme une preuve de la théorie infantine selon laquelle la femme est le résultat de la castration de l'homme. Et en cela, vous aurez tort. Je n'oserais pas affirmer que l'enfant a dès le commencement cette conception de la création de la femme par la castration ; je tiens pour beaucoup plus probable qu'à l'origine, il connaît pour le moins le mécanisme de la

naissance avec autant de précision que faire se peut et ceci par expérience personnelle. Sur cette connaissance originelle se greffe ensuite, exactement comme cela a eu lieu pour l'Ancien Testament, l'idée de castration suggérée par les prêtres s'occupant de la jeunesse, les parents et les autres sages ; et, tout à fait comme l'humanité judéo-chrétienne a cru pendant des millénaires aux contes magiques des prêtres, l'enfant croit aux contes magiques de ses propres observations et aux mensonges éducatifs. Et comme la croyance à la naissance d'Ève hors de la côte d'Adam a contribué et contribue au dédain millénaire de la femme avec tout ce que cela comporte de bon et mauvais, ainsi, la croyance à la castration façonne sans cesse notre propre âme jusqu'à la fin. En d'autres termes, il est à peu près indifférent qu'une idée croisse d'elle-même ou soit imposée de l'extérieur. Ce qui importe, c'est qu'elle se répande jusqu'aux abîmes de l'inconscient.

A cette occasion, je veux vous faire part aussi d'une idée Troll sur la création d'Adam. Il a été, vous le savez, animé par l'haleine vivante de Jehovah lui a soufflée dans le nez. Cette curieuse voie par le nez m'a toujours frappé. Par conséquent, me suis-je dit, il faut que quelque chose d'odorant ait donné vie à Adam. Ce que pouvait être cette chose odorante devint évident pour moi à la lecture du récit de Freud sur le petit Hans. Cela m'a semblé très clair, mais vous n'êtes pas obligée d'accepter mon explication. Le petit Hans est — à sa manière enfantine — d'avis que la « crotte », la saucisse de la selle, est à peu près semblable à un enfant. Votre tout dévoué Troll a l'idée que cette vieille déité a créé l'homme de sa « crotte », que le mot « terre » n'a été mis là à la place du mot « crotte » que par décence. L'haleine vivante et son odeur vivifiante a dû être « soufflée » par la même ouverture d'où était sortie la crotte. Après tout, la race humaine vaut bien un pet !

Qu'en dites-vous, très chère amie ai-je dégagé du récit d'Adam la théorie enfantine de la naissance par le derrière ou serait-elle issue du soulagement ineffable que les auteurs de la Bible, semblables en ceci aux autres humains, ressentent à la suite de l'évacuation ?

La deuxième erreur que laquelle vous attirez mon attention m'a rendu pensif. Elle serait facile à écarter, mais je n'en ferai rien non plus. Laissez-moi vous dire pourquoi. Lors de la discussion du complexe de castration, j'ai raconté un épisode du Roman de Renart et y ai attribué à Ysengrim, le loup, un rôle qui revient en réalité à Tibert, le chat. Les origines de ce quiproquo sont, je crois, confuses. Je doute de pouvoir les démêler.

Une chose, en tout cas, est claire : le complexe du loup est si puissant en moi qu'il attire à lui des matières qui n'ont rien à voir avec lui. Pour compléter ce que j'ai déjà dit à ce sujet, je vais vous raconter une aventure de mon enfance. Lina et moi — nous devions avoir dix et onze ans — avons donné avec quelques amis une représentation du Chaperon Rouge de Tieck. Le rôle du loup m'était échu et je l'ai joué avec une passion toute spéciale. Parmi les spectateurs se trouvait une petite fille de cinq ans, du nom de Paula. Je détestais cette Paula, qui était une favorite de ma sœur, et j'éprouvai la plus grande satisfaction à la voir éclater en sanglots au beau milieu de la représentation par peur du loup. On dut interrompre la pièce et j'allai après d'elle, enlevai mon masque de loup et cherchai à la calmer. C'était la première fois que quelqu'un avait peur de moi et, à ma connaissance, la première fois que je ressentis un malin plaisir au malheur d'autrui. Et c'était le loup qui provoquait cette peur. Cet événement est resté dans ma mémoire, peut-être aussi parce que parmi les « acteurs » se trouvaient cette Alma, dont je vous ai parlé plusieurs fois, et un homonyme à moi, Patrick, chez lequel j'ai vu la première érection.

Cet homonyme était en réalité un camarade de mon frère Wolf, il avait donc un an de plus que moi. Toutefois, et pour je ne sais quelle raison, il était resté à l'école préparatoire où j'étais moi-même, alors que Wolf était entré au lycée. Nous, les garçons, nous nous baignions beaucoup à cette époque pendant les chaleurs de l'été et nous avons une cabine de bains commune. C'est là que mon homonyme nous donna le spectacle d'une érection ; il a dû aussi faire quelques mou-

vements de masturbation ; tout au moins appela-t-il notre attention sur une sécrétion claire et filamenteuse qui formait goutte au bout de l'urètre et prétendit que c'était le signe précurseur de l'éjaculation pour laquelle il serait bientôt mûr. Cet incident est resté obscur dans mon souvenir, j'ai l'impression de n'avoir pas bien compris et d'avoir regardé, sans en être tracassé pour autant, une chose qui m'était inconnue. En revanche, j'ai gardé très vivant en ma mémoire un autre jeu. Mon homonyme repoussa son membre et ses testicules en arrière, les coinçant entre ses cuisses et prétendit être devenu une fille. J'ai souvent répété ce geste devant la glace et en ai éprouvé chaque fois un étrange sentiment de volupté. Je considère cet incident comme particulièrement important parce qu'il montre clairement le désir de castration sans l'adjonction de la peur. Pour moi, personnellement, je n'ai jamais pu douter de ce désir de castration ; cela m'a été confirmé çà et là par certains phantasmes, au cours desquels j'essaie de me représenter les sensations d'une femme pendant l'acte d'amour : comment le membre est introduit dans l'orifice et s'y meut, les effets que cela doit produire. Mais depuis ce jour où mon homonyme est « devenu une fille » j'ai également observé d'autres hommes et j'ai pu établir que ce désir sans angoisse de devenir fille est commun à tous les hommes. Pour cela, il est inutile de se lancer dans des recherches prolongées. On se contentera de passer en revue les jeux amoureux entre homme et femme ; on sait notamment que la variation où l'homme est couché au-dessous de la femme se pratique à l'occasion un peu partout, car, à la longue, aucun couple humain ne s'en est tenu à l'acte sexuel dit normal et pour l'amour duquel tout le reste a été qualifié de pervers. Pour peu que l'on estime qu'il vaille la peine de considérer cet objet de plus près — et le médecin, tout au moins, devrait susciter en lui assez de curiosité professionnelle pour le faire — on découvrirait facilement chez des amis et des connaissances des « fantaisies » conscientes du genre de celles dont je vous entretenais tout à l'heure ; et s'il arrive vraiment une fois que ces désirs féminins aient été complètement refoulés hors du conscient, il suffit de soumettre ces « sexuels normaux » à une analyse de leur attitude pendant qu'ils mangent, encore plus pendant qu'ils boivent, qu'ils se brossent les dents, qu'ils se

nettoient les oreilles. Les associations sautent alors aussitôt à toutes sortes d'habitudes, fumer, monter à cheval, se fourrer les doigts dans le nez et autres choses. Et là où tout a échoué, parce que la résistance née de la volonté d'être viril a été trop forte, il reste la forme banale des maladies, la constipation, avec la satisfaction du désir par la poussée des fèces dans l'orifice du derrière, les hémorroïdes, qui localisent l'excitation à cette porte du corps, le gonflement du ventre avec sa « symbolisation » de la grossesse, le clystère, l'injection de morphine et les mille utilisations de la vaccination, devenue de mode dans notre ère de refoulement, les maux de tête, avec leur apparentement aux douleurs de l'accouchement, le travail, la création d'une œuvre, de « l'enfant spirituel » de l'homme. Mettez mon affirmation à l'épreuve, combattez ci, prenez d'assaut là, la résistance des êtres humains, un jour — la plupart du temps très vite — revient le souvenir, soudain conscient, de ce qui avait été refoulé et vous entendrez alors que, comme nous, qui somme moins « normaux », « Oui, j'ai sucé la poitrine d'une femme et si je ne l'ai pas fait en réalité, je me le suis imaginé ; oui, j'ai introduit mon doigt dans mon derrière et ce n'était pas seulement parce que je voulais apaiser des démangeaisons ; oui, je sais que le désir d'être femme peut s'éveiller en moi. »

Mais je bavarde et je ne vous renseigne point sur la raison pour laquelle j'ai, au lieu du chat, fait du loup l'émasculateur et pourquoi le prêtre, qui, dans cette scène du Roman de Renart, s'est vu dérober ses parties sexuelles, devait devenir un paysan.

En ce qui concerne la deuxième confusion, la raison en est facile à deviner. Du prêtre à Pater, le père, qui doit être châtré, il n'y a qu'un pas et au mot pater s'assimile Patrick, à cause de l'analogie sonore. La menace exercée sur ma propre personne par les dents de l'animal me poussa au refoulement et à l'erreur de mémoire. On découvre là le singulier humour du Ça. Il permet que ma peur écarte le pater-Patrick, mais m'oblige à prendre à la place un paysan (et Georg — paysan — est, comme vous le savez, mon second prénom). C'est ainsi que nous nous raillons nous-mêmes.

Néanmoins, pourquoi ai-je transformé l'innocent chat et chasseur de souris en ce loup infiniment plus dangereux ? Pater et « Kater <sup>13</sup> », cela rime et pour quelqu'un comme vous ayant le goût des rimes, le mot « Vater <sup>14</sup> » vient aussitôt l'esprit ; et l'inconscient a, lui aussi, le goût des rimes. Donc, le « Vater » — le père — a été refoulé. Il est sans aucun doute plus terrible que le loup. Ce ne sont pas les couteaux qui lui manquent, car il était médecin, alors que Frère Wolf — loup — avait tout au plus un canif, le dimanche s'alignait à côté de l'assiette de mon père tout un assortiment de couteaux à découper, dont quelques-uns offraient une fâcheuse ressemblance avec le couteau de l'Ogre. L'idée aurait pu lui venir d'essayer sur ma petite queue le fil de ces couteaux ; quand il les avait aiguisés un instant sur le rebord de son assiette retournée, cela prenait un aspect dangereux. Et voici que je me souviens pourquoi je le comparais à un matou. Une de ses admiratrices avait loué ses belles jambes et pour lui plaire, il se promenait, tout en trébuchant, dans de hautes bottes. « Le Chat Botté », c'est cela qu'il était et, à cette époque, je faisais de cette lecture mes délices ; je venais, de plus, de me procurer, plus ou moins en fraude, une série de petites images d'album qui illustraient le conte « en couleurs ».

A présent, tout est clair : pour qui est atteint de la peur de la castration, le père est plus dangereux que le frère, le « chat », qu'il voit tous les jours, plus redoutable que le loup, qu'il ne connaît que par ouï-dire ou par les contes. Et puis, le loup ne dévore que les moutons, et je ne me croyais pas plus bête à cette époque que je ne le fais aujourd'hui ; en revanche, le chat, le matou mange les souris — même dans le Roman de Renart — et la partie menacée de castration, la queue, est une souris qui rentre dans son trou ; la peur que les femmes ont de souris en témoigne ; la souris se glisse sous les jupes, veut se réfugier dans le trou qui y est caché.

---

<sup>13</sup> Kater — le matou, en allemand.

<sup>14</sup> Vater — père.

Derrière cette peur que le « Père Botté » ne mangeât ma « souris », se dissimule encore quelque chose, quelque chose de démoniaque, d'horrible. Le « Chat Botté » oblige l'enchanteur, qui se transforme en un éléphant, à prendre aussi l'aspect d'une petite souris. Les symboles de l'érection et de la relaxation sont évidents et comme à l'âge où je lisais ce conte et regardais les illustrations de Kaulbach pour Renart, je ne connaissais certainement pas ces phénomènes par expérience corporelle personnelle, je ne serais pas loin de conclure que l'enchanteur qui devient successivement un animal à trompe et une souris était mon père, son château et son royaume ma mère et le Chat Botté moi-même, comme j'étais aussi le propriétaire du Chat, le plus jeune fils du meunier. Comme je me rendais compte que je ne pourrais jamais anéantir l'homme tout entier dans sa taille d'éléphant, il me sembla judicieux d'avaler au moins le petit père symbolique, la souris, le membre du père. Et j'ai comme une impression que j'ai dû porter à cette époque les premières bottes à revers de ma vie. Dans le conte comme dans les images je percevais vaguement ma propre castration et, bien plus affreux encore, le désir criminel d'engloutir la souris du père pour pouvoir posséder la mère ; les deux furent refoulés et il ne resta plus que la rivalité sans danger avec le frère Wolf-Loup. Ainsi, la transformation de prêtre pater en paysan Georg peut être certainement puni par la castration du coupable. Mon Ça, lequel, semblait-il, est nanti d'une conscience malheureuse fort vulnérable, refoula le crime et ne laissa subsister que la pénitence, en sorte que le désir n'eût pour ainsi dire aucune existence.

Puis-je encore attirer un instant votre attention sur les bottes ? On les rencontre aussi dans le conte du Petit Poucet et elles doivent probablement être considérées comme le symbole de l'érection. Ceci dit, vous êtes libre de choisir l'interprétation qui vous conviendra. D'abord, les bottes pourraient être la mère, ce qu'elles sont, à mon avis ; la mère, donc la femme qui, avec les orifices du derrière et du vagin, possède deux tiges de bottes. Ce pourrait être aussi les testicules dans leur parité, les yeux, les oreilles, peut-être aussi les mains,



lesquelles, par le jeu préliminaire, préparent au bond de sept lieux de l'érection et à l'onanisme.

Et me voici arrivé au troisième motif de refoulement, l'onanisme, un prétexte de refoulement qui m'est tout à fait personnel ; il n'est pas supporté par le conte, mais probablement par des expériences intimes. A cette époque, j'appris que, de temps à autre, le matou dévore ses petits. Si je suis le matou, mon « petit » aura été ma queue, que le jeu de bottes des deux mains de l'onanisme voue à la disparition. Mauvaise habitude.

Vous le voyez, pour peu que je m'en donne la peine, je suis capable de trouver de passables raisons à mes erreurs. Mais je répugne à ce genre de procédé. Je m'octroie le droit de me tromper, quand ce ne serait que parce que je tiens la vérité et la réalité pour des biens doux.

Mille choses pour vous et les vôtres

Patrick

Le Livre du Ça (1923)

29

---

Vous ne répondez pas, chère amie, et je tâtonne dans les ténèbres sans savoir si vous êtes fâchée ou, selon l'expression consacrée, parce que « vous n'avez pas le temps ». Je vais donc tenter ma chance et continuer à vous raconter mes histoires de bêtes, sans bien savoir si vous autorisez la publication des lettres avec leurs fautes.

Je vous ai rapporté vos sensations à la vue d'une souris, mais je n'en ai dit que la moitié. Si la souris ne représente que le danger de la voir se glisser sous les jupes, la peur ne serait pas aussi grande qu'elle l'est en réalité. La souris, avec ses grignotements, est l'être-symbole de l'onanisme et, par conséquent, de la castration. En d'autres termes, la fille a la vague idée : c'est ma queue qui trotte là sur pattes ; elle m'a été retirée par punition et, par punition encore, a été dotée d'une vie personnelle.

C'est une espèce de croyance aux fantômes, de superstition. Quand on remonte aux sources d'une histoire de revenants, on rencontre toujours très vite le problème de l'érotisme et la Faute.

Cette singulière « symbolisation » de la souris en membre se glissant de-ci de-là sur quatre pattes me rappelle un animal apparenté à la

souris, le rat, qui, à côté du loup et du chat, apparaît comme symbole châtreur. Assez curieusement, cette forme de symbole est la plus terrible et la plus repoussante des trois. A dire le vrai, le rat est moins dangereux que le loup et le chat. Mais il réunit en lui les deux intentions de castration : celle de l'enfant et celle du père. Parce qu'il ronge tout ce qui dépasse, l'enfant le considère comme dangereux pour son nez et sa verge ; mais par sa forme et sa nature, il est la queue du père personnifiée, coupée, le spectre du désir criminel d'attenter à la virilité du père. Et parce qu'il se mêle de tout et pénètre toutes les obscurités, il est en même temps la faute symbolique et la curiosité insistante des parents. Il vit dans la cave. Haï, haï.

Dans les ténèbres de la cave, il y a aussi le crapaud, humide au toucher et flasque. Et la croyance populaire le prétend venimeux. Des petits crapauds gentils, c'est quelque chose qui ne vaut rien à la lumière du jour, ce petit animal des jouvencelles, qui n'a pas encore la chaleur constante de l'amour et n'est humide que de concupiscence cachée. A lui s'adjoint en contrepartie de la souris grignotante, avec son pelage velouté, la fille précoce en quête de lard. Et tout à côté surgit, utilisé dans toutes les langues, le mot chaton ; il désigne la douce toison frisée du sexe féminin, les parties elles-mêmes et aussi la femme souple, chat noir <sup>15</sup>, le chat qui attrape la souris, exactement comme la femme engloutit avec son sexe « la souris » de l'homme.

Vîtes-vous jamais les dessins enfantins représentant les parties sexuelles féminines que les jeunes garçons tracent sur les murs et les bancs avec une lascivité stupide ? Ils vous donnent l'explication de l'expression « mein Käfer <sup>16</sup> » appliquée à la jeune fille aimante et tout à coup, le sens du mot « araignée » — employé péjorativement pour désigner une femme — devient clair : l'araignée file des toiles, bâtit des pièges et suce le sang des mouches. Le célèbre proverbe à

---

<sup>15</sup> En français dans le texte.

<sup>16</sup> Mein Käfer : litt., Mon hanneton, équivaut à « ma minette ».

propos des araignées : matin chagrin, soir espoir <sup>17</sup>, dépeint la position de la femme vis-à-vis de sa sexualité ; plus l'ardeur de la nuit d'amour a été brûlante, plus elle est abattue au réveil en guettant sur le visage de l'homme ce qu'il peut bien penser de ses transports nocturnes. Car la vie moderne impose toujours davantage à la femme une noblesse d'âme qui semble prohiber toute volupté.

Les symboles ont une double signification : l'arbre, quand vous en contemplez le tronc, est un symbole phallique, particulièrement décent, autorisé par les usages ; car la plus prude des demoiselles n'a pas honte de regarder au mur l'arbre généalogique de sa famille, alors qu'elle devrait savoir que les cent organes de reproduction de ses ancêtres bondissent hors de l'image de toutes leurs forces turgescentes. Néanmoins, l'arbre devient un symbole féminin aussitôt que se présente l'idée du fruit <sup>18</sup> — avant que j'oublie : depuis quelques semaines, je m'amuse à demander à tous les habitants de ma clinique le nom des arbres qui se trouvent à l'entrée. Jusqu'ici, je n'ai encore reçu aucune réponse exacte. Ce sont des bouleaux ; ils fournissent les ramilles desquelles on fait des verbes, tant craintes et encore plus désirées ; car dans toutes les polissonneries des enfants et des grandes personnes, il y a la nostalgie de la rougeur cuisante des coups. Et au portail, placé de façon que chacun trébuche dessus, il y a un chasse-roue, rond et saillant comme un phallus ; personne ne le voit non plus. C'est la pierre d'achoppement et de l'irritation.

Excusez cette interruption. D'autres symboles sont également à double signification, l'œil, par exemple, qui reçoit des rayons et en envoie, le soleil, qui en fécondité est la mère et par ses rayons d'un jaune doré est homme et héros. Il en est donc de même pour les animaux, le cheval, surtout ; tantôt, on le chevauche comme une femme ; telle la femme aussi, qui, pendant la grossesse, transporte le fruit de son corps, il porte un être vivant ; tantôt, comme l'homme, il traîne

---

<sup>17</sup> En français dans le texte.

<sup>18</sup> En allemand beaucoup de noms d'arbres sont féminins.

avec lui le fardeau de la famille et « galope » avec un enfant joyeux juché sur ses épaules ou sur ses genoux.

Cette double utilisation symbolique des animaux vient à l'appui d'un singulier processus de mon inconscient, né du complexe de castration. Quand je rencontre et regarde une charrette attelée de bêtes à cornes, je ne sais jamais si ce sont des bœufs ou des vaches qui la tirent. Je cherche pendant un bon moment avant de trouver les indices de la différence. Il n'y a pas qu'à moi que cela arrive ; beaucoup de gens sont dans mon cas et ceux capables de reconnaître si c'est un canari mâle ou femelle qu'ils ont devant eux sont vraiment rares. Chez moi, cela va un peu loin. Quand je vois une basse-cour, je sais reconnaître un coq des poules ; s'il se trouve parmi elles de jeunes coquelets, je les distingue mal et quand je rencontre une volaille solitaire, je suis obligé d'avoir recours au hasard pour établir son sexe. Je ne me souviens pas d'avoir consciemment vu un étalon, un taureau ; un mouton, un mouton, et bien que je sache théoriquement ce qu'est une jument ou un cheval hongre, un mouton ou une brebis, je ne peux pas me servir sans plus pratiquement de ces connaissances, et ne sais pas davantage où et quand je les ai acquises. Cela doit tenir à l'action prolongée d'un vieil interdit, mêlé à la phobie inconsciente de ma propre émasculatation. A l'âge imposant de cinquante-quatre ans, je suis devenu propriétaire d'un beau matou. Dommage que vous n'ayez pas assisté à ma stupéfaction quand je me suis aperçu de l'existence de ses testicules.

Et me voici revenu à la castration ; je voudrais pourtant encore dire deux mots des animaux utilisés comme symboles et qui mènent dans les obscures ténèbres de l'âme humaine une vie étrange. Vous souvient-il encore de la visite que nous fîmes en commun sur la tombe de Kleist, à Wannsee ? Il y a bien longtemps ; nous étions tous deux encore jeunes et pleins d'enthousiasme et nous attendions de ce pèlerinage au mausolée de notre poète préféré Dieu sait quelle exaltation. Et cependant que, pénétrée de vénération, vous vous penchiez sur le lieu sacré et que je cueillais une feuille de lierre, une malheureuse petite

chenille tomba sur votre nuque ; vous poussâtes un cri, pâîtes, vous mîtes à trembler et Kleist et le reste furent aussitôt oubliés. Je ris, enlevai la chenille et fis l'homme fort. Mais si vous n'aviez pas été si absorbée par votre propre peur, vous auriez sans doute remarqué que j'avais retiré la chenille avec la feuille de lierre, parce que le contact de l'animal me dégoûtait. Que peuvent la force et le courage contre le symbole ? Quand, à la vue de cette petite « queue » à mille pattes et rampante, nous sommes accablés par la masse de l'inceste avec la mère, l'onanisme, la castration du père et de soi-même, nous redevenons des enfants de quatre ans et nous n'y pouvons rien.

Hier, je traversais le Rondell, où il y a cette jolie vue et où se donnent rendez-vous les voitures d'enfants, des gosses et des bonnes d'enfants. Une petite fille joufflue de trois ans apportait, toute rayonnante, un long ver de terre à sa mère. L'animal se tortillait entre les petits doigts dodus ; cependant, la mère poussa un cri et donna une tape sur la main de l'enfant : « Pfui, bah, bah... » s'exclama-t-elle, du bout de son ombrelle, rejeta le ver loin d'elle, continua pâle d'effroi, à gronder l'enfant et essuya avec zèle les mains de la petite fille qui pleurait. Je me serais volontiers fâché contre la mère, mais je ne la comprenais que trop bien. Un ver rouge qui se glisse dans un trou, que peut contre cela toute la sagesse darwinienne à propos du travail de mine du ver de terre.

« Pouah, bah, bah... » La science éducative de la mère ne va pas plus loin. C'est ainsi que l'on dégoûte l'enfant de tout ce qu'il aime. Et on ne peut rien dire là-contre. Le plaisir qu'il prend à uriner et à pousser ne peut pas être toléré, autrement, pense-t-on — je ne sais si c'est vrai — l'être humain resterait sale. Mais je vais pourtant vous prier, au nom de la recherche scientifique, de vous laisser couler l'urine sur les bras et sur les cuisses, sans cela vous ne croirez jamais que l'enfant en jouit et continuerez à tenir les adultes, qui, de temps à autre, s'offrent ce plaisir, pour pervers, contre nature, luxurieux, malades. Malade, c'est de cela qu'on a peur. Essayez. Le difficile, c'est de le faire sans préjugé. C'est d'une difficulté presque insurmontable.

L'on m'a fait de cette expérience — car vous n'êtes pas la première à qui je la recommande — des descriptions et, pour autant que je sache, d'une manière générale, on a commencé par éloigner de la maison quiconque s'y trouvait, s'est enfermé dans la salle de bains et installé nu dans la baignoire, ce que j'avais conseillé, afin de pouvoir aussitôt se nettoyer. Dire que l'on porte constamment en soi, sans y prêter une seconde sa pensée, ce liquide qui nous paraît si sale sur la peau ! Les gens ne sont-ils pas singuliers ? Enfon, en dépit de tous ces préparatifs, malgré la crainte de commettre un acte défendu, la jouissance vint. Il ne s'en est pas trouvé un seul qui eût osé nier en avoir éprouvé de la volupté. Quelle fantastique quantité de forces refoulées n'a-t-il pas fallu pour qu'une peur aussi démesurée pèse sur un geste accompli par l'enfant avec tant d'ingénuité ? Et que dire de la tentative de « faire » sous soi et de se rouler dedans ? Rien que la manière de s'y prendre exige des journées entières de cassements de tête et à peine deux ou trois de ceux qui, désireux de s'instruire des mouvements de l'inconscient, se livrent à son étude sous ma direction, en ont eu le courage. Ah ! chère amie, quand vous lisez quelque chose de philosophique, agissez comme on le faisait pour les devoirs de Karlchen Miessnick et opérez de même pour mes lettres. Face à l'absurde, le sérieux n'a aucune raison d'être. Seule, la vie elle-même, le Ça a une notion de ce qu'est la psychologie et les quelques intermédiaires par le verbe dont il se sert sont les quelques grands poètes qui ont existé.

Ce n'était pas de cela, toutefois, que je voulais parler, mais de l'effet que les « Pouah, bah, bah... » exercent sur notre attitude en ce qui concerne le ver de terre, effet que vous pourrez ensuite reporter à votre gré sur d'autres animaux, plantes, gens, idées, agissements et objets mis à l'index. Je laisse cela à votre bon sens. Et n'oubliez pas, ce faisant, de vous rendre un compte exact de la difficulté que présente toute étude des sciences naturelles. Freud a écrit un livre sur les prohibitions qui frappent les hommes ; il appelle cela le tabou. Lisez-le ! Et ensuite, prenez un quart d'heure et faites en imagination le tour de tout ce qui est « tabou ». Vous en serez effrayée. Et vous serez aussi étonnée de ce que le génie humain a néanmoins réussi à accomplir.

Et finalement, vous vous demanderez : quel peut être le motif du Ça humain de jouer si curieusement avec lui-même, de se créer des obstacles uniquement pour les franchir ensuite avec beaucoup de peine ? En définitive, vous serez saisie de joie, une joie... vous n'avez pas idée de l'immensité de cette joie. Je pense, quant à moi, que le sentiment de la vénération doit ressembler à cela.

Vous le savez, l'éducation ne supprime pas, elle ne fait que refouler. Jusqu'au plaisir procuré par le ver de terre qui ne se laisse pas tuer ! Il reparaît sous une forme singulière, celle de l'ascaride. Les germes de cet hôte de nos intestins sont partout, du moins je le pense ; ils s'introduisent dans le ventre de tous les humains avec une fréquence répétée. Mais le Ça n'en a pas l'emploi et les extermine. Un beau jour, le Ça de telle ou telle personne, brusquement redevenu enfant et repris par ses passions puériles, est envahi par le nostalgique souvenir du ver de terre. Et vite, il s'en construit une copie avec des œufs d'ascaride. Il se rit du « Bah, bah... » de la gouvernante, lui joue un mauvais tour, et se souvient en même temps que le ver est aussi un enfant ; alors il rit encore plus fort et, grâce au ver intestinal, il « joue à la grossesse » ; une autre fois, il « joue à la castration » ou « à l'accouchement ». Pour finir, il éjecte l'ascaride — à moins que ce ne soit ces petits vers blancs, prétexte pour se mettre le doigt dans l'anus et pratiquer en grand l'onanisme par derrière — il expulse ces vers par le postérieur.

Je vous en prie, ma chère, lisez donc ce passage à M. le Conseiller Sanitaire. Vous vous amusez fort de sa mine devant cette théorie de la prédisposition aux maladies gravement émise par un collègue sérieux.

Mais que je vous raconte encore une histoire de limace. Elle concerne une de nos connaissances communes ; je ne vous révélerai point son nom, car je vous sais capable d'en prendre avantage pour la taquiner ! Nous nous promenions tous deux quand, soudain, elle se mit à trembler, son visage devint blanc, son cœur battit à grands coups



désordonnés au point qu'on en pouvait compter les pulsations à sa veine jugulaire. Une sueur d'angoisse perla à son front et elle éprouva des nausées. Que se passait-il ? Une limace se traînait sur le chemin. Nous venions de discuter de la fidélité et elle s'était plainte de son mari, qu'elle soupçonnait de s'écarter du droit chemin. Il y avait longtemps, me confia-t-elle, que l'idée lui était venue d'arracher sa verge au coupable et de la piétiner. La limace aurait été ce membre arraché. L'explication semblait suffisante, mais, je ne sais pourquoi, je ne m'en contentai point ; je prétendis avec audace que cela devait cacher encore autre chose. Pour éprouver à ce point une fureur jalouse, il fallait que l'on ne fût pas soi-même tout à fait innocent. Cette hypothèse se confirma presque aussitôt, tant il est vrai qu'il n'est point de jalousie qui ne soit engendrée par l'infidélité du jaloux. Ce n'était pas au membre de son mari que notre amie avait pensé, mais au mien. Nous en rîmes tous deux. Comme je ne peux pas résister au plaisir de jouer au maître d'école, je lui dis : « Vous êtes prisonnière d'une ronde infernale. Si vous m'aimez, vous trompez votre mari ; si vous lui restez fidèle, c'est moi que vous trahissez et votre grand amour pour moi. Comment s'étonner dès lors que vous ne sachiez pas où donner de la tête et que vous vous voyiez placée devant l'obligation d'écraser la limace, le membre de l'un ou de l'autre d'entre nous ? » Ce cas n'est pas rare. Nombreux sont ceux qui, amoureux dans leur jeunesse, conservent de ce premier amour une image idéale, mais épousent quelqu'un d'autre. Pour peu qu'ils soient de mauvaise humeur, c'est-à-dire qu'ils se soient mal conduits vis-à-vis de leur conjoint et, par voie de conséquence, lui en gardent rancune, ils vont chercher au fond de leur mémoire les vestiges de l'amour idéal, se lamentent après comparaison de s'être mal mariés et, peu à peu, trouvent mille motifs pour se persuader de l'indignité du conjoint qu'ils ont offensé. C'est habile, mais malheureusement trop habile. Car survient alors la réflexion que l'on a été infidèle au premier amour pour en prendre un second et que l'on trahit le second pour rester attaché au premier... tu ne commettras point l'adultère !

De tels processus, dont la portée peut être très grande, sont difficiles à expliciter. J'ai longuement recherché la raison qui poussait ces gens — l'espèce n'en est pas rare — à se mettre dans ce constant état d'infidélité. Notre amie m'a apporté la solution du problème et c'est en somme à cause de cela que je vous conte l'histoire de la limace. Elle avait tout près du pli de l'aine, à la face intérieure de la cuisse, une petite excroissance de la longueur d'un doigt et semblable à une verge. Cela la tracassait beaucoup. De temps à autre, c'était à vif. Un hasard curieux voulut que cette irritation surgît quelques fois pendant que je la soignais et disparût chaque fois qu'une vague d'homosexualité refoulée était parvenue à la surface. On lui avait conseillé depuis des éternités de se faire enlever cela ; mais elle n'avait jamais pu s'y résoudre. Je me suis un peu agenouillé sur son âme jusqu'à ce que, brisée en mille éclats, jaillit la notion qu'elle portait cette petite queue pour l'amour de sa mère. Elle n'avait pas cessé de prétendre qu'elle avait détesté cette mère toute sa vie. Je ne l'ai jamais cru, encore qu'elle prît la peine d'illustrer cette haine par un grand nombre d'histoires. Je ne le croyais pas parce que son penchant, certainement très fort, pour moi, avait toutes les caractéristiques d'un transfert de l'amour pour la mère. Cela a pris du temps, mais en définitive, il s'est établi une mosaïque, bien entendu incomplète par endroits, où tout était consigné : l'amour ardent pour la poitrine, pour la mère, pour les bras de celle-ci, le refoulement au bénéfice du père en connexion avec une grossesse, la naissance de la haine avec ses restes homosexuels. Je ne peux rien vous dire des détails, mais le résultat fut que cette femme, quand elle vint me revoir l'année suivante, avait été opérée et ne craignait plus ni infidélité ni limace. Vous pouvez croire ce que vous voulez ; quant à moi, je suis convaincu qu'elle avait fait pousser cette petite queue par amour pour ma mère. Et maintenant, je puis me permettre d'ajouter que la limace est un symbole à double signification : phallus par l'aspect et au toucher, organe féminin à cause de la bave. Sur le plan scientifique, elle est également bisexuée.

Il faut aussi que je vous conte de mon mieux une petite histoire à propos de l'axolotl ; vous avez sans doute vu ce petit animal à

l'aquarium de Berlin et n'ignorez pas à quel point il ressemble à un embryon. C'est à l'aquarium, devant la case de l'axolotl, qu'une femme s'est évanouie en ma présence. Elle aussi détestait soi-disant sa mère, comme c'est toujours le cas. Elle aimait beaucoup les enfants, avait également appris à haïr sa mère à l'occasion d'une grossesse et n'a jamais eu d'enfant en dépit de son grand désir d'en avoir. Observez avec attention les femmes bréhaïnes quand elles sont vraiment folles des enfants. Il y a là une tragédie de la vie qu'il est souvent possible de corriger. Car ces femmes — j'ose dire toutes — nourrissent en leur cœur la haine de leur mère, mais derrière, relégué dans un coin, il y a, se faisant tout petit, l'amour refoulé ? Aidez-le à sortir de ce refoulement et la femme cherchera, découvrira un mari qui procréera avec elle un enfant.

Je pourrais encore longtemps discourir sur ce sujet, mais je suis fasciné par un spectacle duquel je veux vous entretenir. Le meilleur viendra à la fin. Il faut que vous sachiez que, pendant que je vous écris, je suis assis sur cette terrasse remplie de voitures d'enfants de laquelle je vous ai déjà parlé. Devant moi, deux enfants, une fille et un garçon, jouent avec un chien. Celui-ci est couché sur le dos et ils lui grattent doucement le ventre ; or, chaque fois qu'à la suite d'un chatouillement plus violent apparaît le pénis rouge du chiot, les enfants rient. Pour finir, ils ont tant fait que le chien a laissé échapper sa semence. Cela a rendu les enfants pensifs. Ils sont allés rejoindre leur mère et ne se sont plus occupés du chien. N'avez-vous jamais remarqué que les adultes flattent leurs chiens du bout de leur soulier ? Souvenirs d'enfance. Et comme les chiens ne parlent pas, on est obligé d'observer pour connaître leurs réactions. Beaucoup d'entre eux réagissent à l'odeur des menstrues et un grand nombre se masturbent contre les jambes des gens. Là où les chiens se taisent, adressez-vous aux humains. Il faut demander avec hardiesse sans quoi on ne vous répondra pas. Car la sodomie passe aussi pour une perversité. Et ce dont on est témoin chez les chiens est profondément refoulé. Car il n'est pas seulement un animal, mais un symbole du père, du ouaouaou.

Voulez-vous en savoir davantage sur les bêtes ? Bon. Allez-vous mettre en sentinelle devant la cage des singes au Jardin Zoologique et regardez faire les enfants ; vous pouvez vous permettre aussi de jeter un coup d'œil sur les adultes. Si pendant ces heures, vous n'en avez pas appris davantage sur l'âme humaine que dans mille livres, vous n'êtes pas digne des yeux que vous portez dans votre tête.

Les meilleurs souhaits de votre fidèle

Troll.

Le Livre du Ça (1923)

30

---

Voilà donc la raison de votre long silence ! Vous pesiez longuement les possibilités de la publication ! Vous accordez à ma part de cette correspondance votre imprimatur et la refusez à vos lettres. Ainsi soit-il ! Et que Dieu vous bénisse.

Vous avez raison, il est grand temps que j'analyse sérieusement le Ça. Mais les mots sont parfois inexpressifs, c'est pourquoi je vous serais reconnaissant de faire de temps à autre le tour de l'un d'eux et de l'examiner sous toutes ses faces. Vous en concevez une opinion nouvelle ; c'est cela qui est important, et non la justesse ou la fausseté de cette opinion. Je m'efforcerai de rester objectif.

Pour commencer, je vais vous faire une communication affligeante : à mon avis, il n'y a pas de Ça tel que je l'ai supposé ; je l'ai fabriqué de toutes pièces. Mais parce que je m'occupe essentiellement et exclusivement de l'humanité, des êtres humains, je suis obligé d'agir comme s'il existait, détachés du Dieu-nature, des individus appelés hommes. Je dois faire comme si cet individu était isolé du reste du monde qui sont en dehors des limites qu'il s'est lui-même fixées une position indépendante. Je sais que c'est faux ; je ne m'en tiendrai pas moins fermement à l'hypothèse que chaque être humain est un Ça in-

dividuel, avec des limites définies, un commencement et une fin. J'insiste sur ce point, très chère amie, parce que vous avez déjà plusieurs fois tenté de m'entraîner dans des discussions sur l'Âme. Universelle, le panthéisme, Dieu-nature, etc. Je n'en veux point entendre parler et je déclare solennellement ici que je ne m'occuperai que de ce que j'appelle le Ça de l'être humain. En vertu de mon titre d'épistolier, je fais commencer le Ça à la fécondation. L'instant précis du processus extrêmement compliqué de la fécondation qui devra compter comme point de départ m'est indifférent, tout comme je laisse à votre bon plaisir le soin de choisir dans la masse des phénomènes accompagnant la mort le moment que vous voudrez considérer comme fin.

Étant donné que je reconnais d'emblée avoir consciemment introduit dans mon hypothèse une erreur, il vous sera loisible de découvrir dans mes analyses telle faute consciente ou inconsciente qu'il vous plaira. Mais n'oubliez pas que cette première faute, qui consiste à avoir détaché de l'univers des objets, des individus sans vie ou vivants, fait partie intégrante de la pensée humaine et qu'il n'est de propos qui n'en porte la marque.

Mais voici qu'il s'élève une difficulté. En effet, cette hypothétique monade du Ça, dont nous avons décidé que l'origine était déterminée par la fécondation, contient deux unités-Ça : une unité féminine et une unité masculine, sans parler pour autant du fait assez troublant que ces deux unités, issues de l'œuf et des spermatozoïdes, sont à leur tour non pas uniques, mais multiples remontant dans le temps jusqu'à Adam et aux protozoaires, et formées d'un enchevêtrement inextricable de masculin et de féminin existant côte à côte sans se mélanger. Je vous en prie, souvenez-vous que ces deux principes ne se confondent point : ils co-existent. Car il s'ensuit que chaque Ça humain contient au moins deux Ça, unis on ne sait trop comment en une monade et pourtant indépendants l'un de l'autre.

Je ne sais pas si je dois présupposer chez vous comme chez les autres femmes — et aussi chez les hommes, naturellement — une complète ignorance du peu que l'on croit savoir sur le développement du destin de l'œuf fécondé. Pour les buts que je poursuis, il suffira de vous apprendre qu'après la fécondation, l'œuf se divise en deux moitiés, deux cellules, selon le nom que la science s'est plu à donner à ces êtres. Ces deux parties se subdivisent en quatre, huit, seize cellules, etc., jusqu'à ce que soit enfin réalisé ce que nous appelons communément un être humain. Je n'ai, Dieu merci, pas à entrer dans les détails de ces divers processus. Je me contenterai donc d'attirer votre attention sur un fait très important à mes yeux, encore qu'il me paraisse incompréhensible. Dans cet être minuscule qu'est l'œuf fécondé se trouve je ne sais quoi, un Ça capable d'entreprendre sa division et ses subdivisions en une multitude de cellules, de leur donner des aspects et des fonctions variées, de se grouper en peau, os, yeux, oreilles, cerveau, etc. Que diable peut-il bien devenir du Ça au moment de la division ? Il est évident qu'il se divise aussi, car nous savons que chacune des cellules porte en elle ses possibilités de vie indépendante et de subdivision. Mais au même temps, il reste quelque chose de commun aux deux cellules, un Ça qui les lie l'une à l'autre, pèse d'une manière ou d'une autre sur leurs destinées et est influencé par elles. Ces réflexions m'ont poussé à admettre qu'en dehors du Ça individuel de chaque humain, il existe un nombre incalculable d'êtres-Ça faisant partie de chacune des cellules. N'oubliez pas, en outre, que le Ça-individu de l'homme intégral comme les Ça de chacune des cellules recèlent chacun un Ça masculin et un Ça féminin, sans compter les minuscules êtres-Ça de la chaîne ancestrale.

Je vous en prie, ne perdez pas patience. Ce n'est pas ma faute si je suis obligé de semer le désordre dans des choses apparemment si simples pour la pensée et le langage quotidiens. Je veux espérer qu'un dieu bienveillant viendra nous tirer des broussailles dans lesquelles nous nous débattons.

Provisoirement, je vais vous entraîner plus profondément encore dans ce maquis. J'ai l'impression qu'il doit exister encore d'autres êtres-Ça. Au cours de l'évolution, les cellules s'unissent pour former des tissus de toutes sortes — épithéliaux, conjonctifs, substance nerveuse, etc. Et chacune de ces formations paraît être un nouveau Ça individuel, exerçant une action sur le Ça-collectif, les unités-Ça des cellules et les autres tissus, tout en leur laissant le soin de se diriger dans les manifestations de vie. Mais ce n'est pas encore assez. De nouvelles formes-Ça se présentent, groupées sous l'aspect d'organes : rate, foie, cœur, reins, os, muscles, cerveau, moelle épinière ; en outre, d'autres puissances-Ça se pressent dans le système des organes. On dirait même qu'il se forme également des Ça-feints, vivant de leur mystérieuse existence, bien que l'on pourrait dire d'eux qu'ils ne sont qu'apparences et noms. C'est ainsi que je suis obligé, par exemple, de prétendre qu'il y a un Ça de la moitié supérieure et de la moitié inférieure du corps, un autre de la droite et de la gauche, un du cou et un de la main, un de l'espace vide de l'être humain et un de la surface de son corps. Ce sont des entités ; on pourrait presque imaginer qu'elles naissent de pensées, de conversations, d'actes, voire qu'elles sont des créations de cette intelligence tant vantée. N'allez pas croire cela, au moins. Cette manière de voir ne provient que des efforts vains et désespérés pour tâcher de comprendre quelque chose à l'univers. Sitôt que l'on s'y essaie, un Ça particulièrement malicieux, caché dans quelque coin, nous joue des tours pendables et manque mourir de rire de notre prétention, de l'outrecuidance de notre nature.

Je vous en supplie, très chère, n'oubliez jamais que notre cerveau, et, avec lui, notre raison, sont une création du Ça ; assurément, une création qui agira à son tour en créateur mais qui n'entre que tardivement en action et dont le champ de création est limité. Le Ça de l'être humain « pense » bien avant que le cerveau n'existe ; il pense sans cerveau, construit d'abord le cerveau. C'est une notion fondamentale, que l'être humain devrait garder présente à sa mémoire et ne cesse d'oublier. Cette hypothèse que l'on pense avec le cerveau — certainement fausse — a été la source de mille et mille sottises ; assuré-



ment, elle a été aussi la source de découvertes et d'inventions extrêmement précieuses, en un mot, de tout ce qui embellit et enlaidit la vie.

Êtes-vous satisfaite de la confusion dans laquelle nous sommes plongés ? Ou dois-je vous raconter encore que, sans cesse et dans un pêle-mêle de changements, on voit apparaître des êtres-Ça, comme s'il s'en réait en quelque sorte de nouveaux ? Qu'il y a des êtres-Ça des fonctions corporelles, de l'alimentation, de la boisson, du sommeil, de la respiration, de la marche ? Qu'il y a des êtres-Ça des fonctions corporelles, de l'alimentation, de la boisson, du sommeil, de la respiration, de la marche ? Qu'un Ça de la pneumonie peut se déclarer ou un de la grossesse ; que ces entités bizarres peuvent naître du métier, de l'âge, du lieu de séjour, des toilettes et du pot de chambre, du lit, de l'école, de la Confirmation et du mariage ? Confusion, perpétuelle confusion. Rien n'est clair, tout est obscurément, inévitablement enchevêtré.

Et pourtant, pourtant ! Nous maîtrisons tout cela, nous pénétrons en plein dans ce flot bouillonnant et l'endiguons. Nous nous emparons de ces forces et les entraînonns ici et là. Car nous sommes des êtres humains et notre manière de nous y prendre n'est pas sans quelque pouvoir. Nous classons, organisons, créons et accomplissons. Au Ça s'oppose le Moi et quoi qu'il en soit ou qu'on en puisse dire pour les hommes, il reste toujours cette proposition : Je suis Moi.

Nous ne pouvons pas faire autrement que de nous imaginer que nous sommes les maîtres de notre Ça, ces nombreuses unités-Ça et de l'unique Ça-collectif, voire aussi maître du caractère et des agissements de nos semblables, maîtres de leur vie, de leur vie, de leur santé, de leur mort. Nous ne le sommes certainement pas, mais c'est une nécessité de notre organisation, de notre qualité d'être humain que de le croire. Nous vivons et puisque nous vivons, nous ne pouvons faire autrement que de croire ; que nous sommes en mesure d'élever nos enfants, qu'il y a des causes et des effets, que nous avons la liberté de

réfléchir et de nuire ou d'aider. En fait, nous ne savons rien du rapport des choses, nous ne pouvons pas prédire vingt-quatre heures à l'avance ce que nous ferons et nous n'avons pas le pouvoir de faire quoi que ce soit volontairement. Mais nous sommes forcés par le Ça de considérer ses actes, ses idées, ses sentiments pour des événements se passant dans notre conscient, avec l'accord de notre volonté, de notre Moi. Ce n'est que parce que nous sommes sous l'empire d'une erreur éternelle, parce que nous sommes aveugles, parce que nous ne savons rien de rien que nous pouvons être médecins et soigner les malades.

Je ne suis pas très sûr de la raison qui me fait vous écrire tout cela. Probablement pour m'excuser de rester médecin en dépit de ma ferme croyance en la toute-puissance du Ça, et parce que, au mépris de la conviction, que toutes mes pensées et tous mes actes sont régis par une nécessité placée hors de ma conscience, je recommence constamment à m'occuper de malades et à faire, tant vis-à-vis de moi-même que des autres, comme si j'étais responsable du succès ou de l'échec du traitement. La vanité et une trop bonne opinion de soi sont les traits de caractère essentiels de l'être humain. Je ne puis me retirer cette propriété, il faut que je croie en moi et à ce que je fais.

En principe, tout ce qui se passe dans l'Homme est l'œuvre du Ça. Et c'est bien ainsi. Il n'est pas mauvais non plus de s'accorder parfois un moment de répit pour réfléchir tant bien que mal à la manière dont ces choses se déroulent complètement en dehors de notre connaissance et de notre pouvoir. C'est particulièrement nécessaire pour nous autres médecins. Pas pour nous enseigner la modestie. Que ferions-nous d'une vertu aussi inhumaine, pour ne pas dire surhumaine ? Elle ne peut être que pharisaïque. Non, ce serait plutôt parce qu'autrement, nous courrions le danger de devenir partiaux, de nous mentir à nous-mêmes et à nos malades en affirmant que tel ou tel traitement est le seul qui convienne. Cela paraît absurde, mais il n'en est pas moins vrai que tout traitement de malade est celui qu'il lui faut, qu'il est toujours et dans toutes les circonstances soigné au mieux, que ce soit se-

lon les règles de la science ou celles du berger-guérisseur. Le résultat n'est pas obtenu par ce que nous avons ordonné conformément à notre savoir, mais par ce que le Ça fait de notre malade avec nos ordonnances. S'il n'en était pas ainsi, n'importe quelle fracture osseuse régulièrement réduite et plâtrée devrait guérir. Mais ce n'est pas le cas. Existerait-il vraiment une si grande différence entre l'habileté d'un chirurgien et celle d'un « interniste », d'un « neurologue » ou d'un « médi-castre », que l'on aurait quelque droit de faire parade de ses cures réussies et d'avoir honte de ses insuccès. On n'a pas ce droit. On le fait, mais on n'en a pas le droit.

Cette lettre, me semble-t-il, est écrite dans un curieux état d'esprit. Et si je poursuis dans cette veine, il y a beaucoup à parler que je vais vous rendre triste, à moins que je ne vous fasse rire aux éclats. Ni l'un ni l'autre ne correspondrait à mon intention. Je préfère vous raconter comme j'en suis venu à la psychanalyse. Vous comprendrez mieux ainsi ce que je veux dire avec toutes mes circonlocutions, vous vous rendrez compte de mes singulières conceptions au sujet de ma profession et de son exercice.

Il faut d'abord que je vous mette au courant de l'état d'âme dans lequel je me trouvais à cette époque et qui peut se résumer en une phrase : j'étais au bout de mon rouleau. Je me sentais vieux, ne trouvais plus aucun agrément à la fréquentation des femmes ou des hommes, mes marottes m'ennuyaient et surtout, j'étais dégoûté de mes activités médicales. Je ne les pratiquais plus que pour gagner de l'argent. J'étais malade ; je n'en doutais pas, seulement je ne savais pas ce que je pouvais avoir. Ce n'est que quelques années plus tard qu'un de mes critiques médicaux me révéla de quoi je souffrais : j'étais hystérique, un diagnostic de l'exactitude duquel je suis d'autant plus convaincu qu'il a été établi sans contact personnel, uniquement par l'impression que laissaient mes écrits : les symptômes devaient donc être très clairs. C'est à ce moment que j'entrepris le traitement d'une dame gravement malade : c'est elle qui m'a obligé à devenir psychanalyste.

Vous me dispenserez, je l'espère, d'entrer dans les détails de la longue histoire des souffrances de cette femme ; cela me serait désagréable parce que je n'ai malheureusement pas réussi à la guérir complètement, même si, au cours des quatorze années de notre connaissance et de traitement, sa santé s'est améliorée à un point qu'elle n'eût jamais osé espérer atteindre. Toutefois, pour vous donner l'assurance qu'il s'agissait chez elle d'une solide maladie « organique », donc réelle, et non pas d'un mal « imaginaire », une hystérie, comme chez moi, je me réclame du fait que dans les années ayant immédiatement précédé notre rencontre, elle avait subi deux graves opérations et m'avait été envoyée par son dernier conseiller médical en tant que candidate au trépas et nantie de tout un attirail de digitale, de scopolamine et autres saletés.

Au début, nos relations ne furent pas faciles. Qu'elle réagit à mon examen un peu impérieux par d'abondantes hémorragies utérines et intestinales ne me surprit point : j'en avais souvent vu d'autres dans ma clientèle. Mais ce qui me frappa, c'est qu'en dépit d'une intelligence remarquable, elle ne disposait que d'un vocabulaire ridiculement réduit. Pour la plupart des objets usuels, elle employait des périphrases, en sorte qu'elle disait par exemple au lieu d'armoire, « le truc à robes », ou au lieu de tuyau de poêle, « l'aménagement pour la fumée ». En même temps, elle prétendait ne pas supporter certains gestes, ; par exemple tirailler les lèvres ou jouer avec un quelconque gland de chaise. Divers objets, qui nous semblent indispensables à la vie quotidienne, étaient bannis de la chambre de la malade.

Quand je rejette un coup d'œil sur l'aspect clinique tel qu'il se présentait alors, il m'est difficile de croire qu'il y a eu un temps où je n'avais pas la moindre idée de ces choses. Et c'était pourtant ainsi. Je voyais bien qu'il s'agissait chez ma malade d'un étroit amalgame de ce que l'on est convenu d'appeler des manifestations physiques et psychiques, mais la manière dont ceci s'était produit et comment venir en aide à la malade, cela, je ne le savais pas. Une seule chose me parut

claire dès l'abord : il existait entre moi et la patiente de mystérieux rapports qui la préparaient à avoir confiance en moi. A cette époque, je ne connaissais pas encore la notion du transfert, mais je me réjouis de l'apparente « suggestibilité » de l'objet du traitement et m'empressai de la mettre à profit, selon mon habitude. J'obtins un grand succès dès la première visite. Jusque-là, la malade avait constamment refusé de traiter seule avec un médecin ; elle exigeait que sa sœur aînée assistât à l'entretien, en conséquence de quoi toute tentative d'explication se faisait par l'intermédiaire de la sœur. Assez curieusement, elle accepta aussitôt ma proposition de me recevoir seule la prochaine fois : ce n'est que beaucoup plus tard que la vérité m'est apparue ; cela ressortissait du transfert et M<sup>lle</sup> G. voyait en moi la mère.

Ici, je dois glisser une observation à propos du Ça du médecin. J'avais alors coutume d'imposer avec une sévérité absolue et — il faut que j'emploie cette expression — sans effroi mes rares ordonnances. Je me servais du tour de phrase suivant : « Mourez plutôt que de transgresser mes prescriptions. » Et je ne plaisantais pas. J'ai eu des malades de l'estomac atteints de vomissements ou de douleurs après l'ingestion de certains aliments et les ai exclusivement nourris de ces aliments jusqu'à ce qu'ils eussent appris à les supporter ; j'en ai forcé d'autres, qui étaient couchés à cause d'une quelconque inflammation veineuse ou articulaire à se lever et à marcher, j'ai soigné des apoplectiques en les obligeant à se plier tous les jours en deux et j'ai habillé des gens desquels je savais qu'ils devaient mourir dans peu d'heures et les emmener se promener ; j'ai même assisté à la mort de l'un d'eux devant la porte de sa maison. Cette façon de pratiquer comme un père bienveillant, plein de force, une suggestion autoritaire, infaillible, paternelle me venait de mon père ; je l'avais également apprise chez le plus grand maître de cet art du « médecin-père », Schweninger, et il est probable que j'en tenais une partie de naissance. Dans le cas de M<sup>lle</sup> G., tout se déroula autrement, et cela, dès le commencement. L'attitude d'enfant — et comme il apparut plus tard, d'enfant de trois ans — qu'elle avait adoptée vis-à-vis de moi m'obligea à jouer le rôle

de la mère. Certaines forces maternelles endormies de mon Ça furent éveillées par cette malade et orientèrent ma manière de procéder. Plus tard, lorsque j'examinai de plus près mes propres agissements médicaux, je découvris que des influences mystérieuses du même genre m'avaient déjà souvent forcé à observer envers mes malades une autre attitude que la paternelle, bien que je fusse consciemment et théoriquement tout à fait persuadé que le médecin devait être un ami et un père, devait dominer.

Et voici que je me trouvais placé tout à coup dans une singulière situation : ce n'était pas moi qui traitais le malade mais le malade qui me traitait ; ou pour traduire cela dans mon langage : le Ça de mon prochain cherche à transformer mon Ça, réussit effectivement à le transformer de manière qu'il puisse l'utiliser pour ses desseins.

Prendre conscience de cet état de choses représentait déjà de grandes difficultés ; car vous ne pouvez manquer de comprendre qu'ainsi, mes rapports avec le malade se trouvaient bouleversés. Il ne s'agit plus de lui prescrire des soins que je considérais devoir lui être favorables, mais bien de devenir tel que le malade avait besoin que je fusse. Mais de la prise de conscience à l'exécution des conséquences qui en découlaient, il y avait un bout de chemin ! Vous avez pu observer vous-même ce « chemin », vous m'avez vu vous-même devenir du médecin actif et entreprenant que j'étais un instrument passif ; vous m'en avez même souvent blâmé et le faites encore, vous me poussez sans cesse à conseiller ici, intervenir là, ordonner ailleurs et aider en guidant. Si seulement vous vouliez bien vous en abstenir. Je suis irrémédiablement perdu en ce qui concerne les activités de guide et de sauveur ; j'évite de donner un conseil, je m'efforce de supprimer toute résistance de mon inconscient au Ça des malades et à ses désirs ; je me sens heureux en le faisant, obtiens des réussites et suis moi-même bien portant. Si je regrette quelque chose, c'est que la voie dans laquelle je me suis engagé n'est que trop large et aisée, en sorte que je m'en écarte par pure curiosité et par excès d'exubérance, que je me perds dans des gouffres et des marécages et cause ainsi à ceux qui

sont commis à ma garde comme à moi-même des difficultés et des dommages. J'ai l'impression que le plus difficile dans la vie, c'est de se laisser aller, de guetter et suivre les voix des Ça, tant pour le prochain que pour soi-même. Mais l'enjeu vaut la chandelle. Peu à peu, on redevient enfant et vous savez : ceux d'entre vous qui ne deviendront pas comme des petits enfants n'entreront jamais dans le Royaume de Dieu. On devrait renoncer à « faire les grands » dès l'âge de vingt-cinq ans ; jusque-là on a besoin de cela pour grandir, mais ensuite, ce n'est plus utile que pour les rares cas d'érection. Ne pas lutter contre l'amollissement, ne pas plus se dissimuler à soi-même qu'aux autres ce relâchement, cette flaccidité, cet état d'avachissement, c'est cela qu'il faudrait. Mais nous sommes comme ces lansquenets au phallus de bois dont je vous parlais l'autre jour.

Assez pour aujourd'hui. Il y a longtemps que je suis impatient de connaître votre opinion sur le degré atteint par moi dans ce retour à l'enfantillage et dans le « déMoiment ». Personnellement, j'ai le sentiment de n'être encore qu'aux préliminaires de ce processus dit de vieillissement qui m'apparaît comme un retour à l'enfance. Mais je peux me tromper : l'exclamation de colère d'un malade en me revoyant après deux ans de séparation : « Vous avez pris de l'embonpoint spirituel... » m'a rendu plus optimiste. Je vous en prie, communiquez votre avis à votre fidèle

Patrick Troll.

Le Livre du Ça (1923)

31

---

Je ne pensais pas que vous puissiez gronder ainsi, très chère. Vous réclamez de la clarté, rien que de la clarté. De la clarté ? Si le problème du Ça me semblait clair, je me croirais Dieu le Père ! Permettez-moi d'être plus modeste vis-à-vis de moi-même.

Mais retournons à la manière dont je devins l'élève de Freud. Après que M<sup>lle</sup> G. m'eût élevé au grade de médecin-mère, elle devint plus confiante. Elle consentit à se soumettre à toutes sortes « d'occupations » comme elle appelait mes activités de masseur, mais les difficultés de conversation demeurèrent. Peu à peu, je m'accoutumai — par jeu, me disais-je — à ses circonlocutions et périphrases ; et voici qu'au bout de quelque temps, je remarquai, à ma grande surprise, que je voyais des choses que je n'avais pas vues autrefois. Je faisais connaissance avec les symboles. Cela a dû se dérouler d'une façon très insensible car je ne me souviens pas à quelle occasion je saisis pour la première fois qu'une chaise n'était pas seulement une chaise, mais pouvait être un monde, que le pouce du Père existe, qu'il peut chausser des bottes de sept lieues et devenir ensuite, sous forme d'un index tendu, le symbole de l'érection ; qu'un four chauffé est une femme ardente et que le tuyau de poêle est l'homme ; que la couleur noire est le noir de la mort, parce que cet innocent poê-



le représente des rapports sexuels d'un homme décédé avec une femme vivante.

Mais pourquoi en dirai-je davantage ? Une ivresse me saisit, que je n'avais jamais éprouvée auparavant et ne retrouverai plus ensuite. Le symbole fut ce que j'appris d'abord de la science psychanalytique et il ne m'a plus lâché. Quinze longues années ses ont écoulées depuis et quand je jette un coup d'œil en arrière, je les vois remplies de passionnantes découvertes dans la symbolique ; des années pleines à déborder, bouleversantes, merveilleusement variées et chatoyantes de couleurs. La force avec laquelle cette incursion dans le monde des symboles m'a transformé a dû être inouïe, car dès les premières semaines de mon apprentissage, elle me poussait déjà à traquer les symboles dans les transformations organiques de l'apparence humaine amenées pas ce que l'on est convenu d'appeler la maladie organique physique. Que la vie psychique fût une constante symbolisation était si évident à mes yeux que j'écartai avec impatience l'importune masse d'idées et de sentiments nouveaux — tout au moins en ce qui me concernait — pour me lancer avec une hâte frénétique sur la trace de l'effet produit par la révélation des symboles sur les organes malades. Et pour moi, cet effet relevait de la magie.

Songez que j'avais derrière moi vingt ans de pratique médicale, entièrement consacrée au traitement de cas chroniques désespérés — un héritage de Schweninger. Je savais très exactement ce qui aurait pu être obtenu par l'ancien système et n'hésitait pas à porter les guérisons supplémentaires au crédit de ma connaissance des symboles, que je lâchais comme un ouragan sur les malades. Ce fut une belle époque.

En même temps que les symboles, ma malade m'enseignait à me familiariser pratiquement avec une autre singularité de la pensée humaine : l'obsession des associations. Il est probable que là, d'autres facteurs ont également joué : revues, rapports oraux, bavardages, etc. ; mais l'essentiel venait de M<sup>lle</sup> G. Je fis aussitôt profiter mes clients des associations ; il m'en est resté suffisamment dans les habitudes médi-

cales pour me faire commettre des fautes, mais à ce moment, cela me semblait parfait.

Tant que cela dura. Mais bientôt, surgirent des chocs en retour. De mystérieuses forces vinrent faire opposition, des choses que, plus tard, sous l'influence de Freud, j'appris à désigner sous le nom de résistance. Je retombai pour un temps dans la méthode du commandement, en fus puni par des échecs et finis péniblement par me tirer d'affaire. Au bout du compte, la chose réussit au-delà de mon attente et quand la guerre éclata, j'avais mis sur pied un procédé convenant en tous cas aux exigences de ma clientèle. Pendant les quelques mois de mes activités à l'hôpital militaire, j'ai essayé ma méthode d'analyse, quelque peu barbare et entachée de dilettantisme — et que j'ai d'ailleurs conservée — sur les blessés et j'ai constaté qu'une plaie ou une fracture réagissait aussi bien à l'analyse du Ça qu'une infection rénale, un cœur malade ou la névrose.

Jusque-là, tout va bien, se rédige de façon agréable et paraît vraisemblable. Mais il y a dans ce développement un incident curieux : une offensive officielle contre Freud et la psychanalyse. Vous pouvez encore la lire imprimée dans un livre sur l'homme bien portant et l'homme malade. Je me suis toujours imaginé que c'est par M<sup>lle</sup> G. que j'ai appris l'analyse ; je le crois encore. Mais ce ne peut pas être vrai ; car comment, à une époque où j'étais censé tout ignorer de Freud, pouvais-je connaître son nom ? Je ne savais de lui rien de précis, cela ressort des termes de l'attaque. Je ne vois rien de plus stupide au monde que ce texte. Mais du diable si je savais d'où venait le son de cloche que j'avais entendu. Cela ne m'est revenu en mémoire que très récemment. La première idée que j'en eusse eu remontait à un temps où je n'avais pas encore rencontré M<sup>lle</sup> G. ; c'était par un article de la *Tägliche Rundschau* ; la seconde fois que j'entendis prononcer le nom de Freud et le mot psychanalyse, ce fut par une malade fort bavarde, qui avait puisé ses connaissances je ne sais où.

La vanité m'a longtemps empêché de m'intéresser à la psychanalyse scientifique. Plus tard, j'ai essayé de réparer cette erreur ; j'espère y être assez bien arrivé, en dépit des indéracinables mauvaises herbes qui sont restées dans ma pensée et mon traitement et mon traitement psychanalytique. Mais cette obstination à ne pas vouloir apprendre a eu aussi ses avantages. Dans mes tâtonnements aveugles qui n'étaient pas encombrés de connaissances, je suis par hasard tombé sur l'idée qu'outre l'inconscient de la pensée cérébrale, il existe des inconscients analogues dans d'autres organes, cellules, tissus, etc., et que grâce à l'union intime de ces inconscients et de l'organisme, on obtient une influence curative sur chacun d'eux en analysant l'inconscient cérébral.

N'allez pas penser que je sois très à l'aise en écrivant ces phrases. J'ai comme l'impression qu'elles ne résisteront même pas à votre critique affectueuse, sans parler d'un examen sérieux de savants spécialistes. Comme il me devient de plus en plus facile d'affirmer que de prouver, j'aurai encore ici recours à l'affirmation et déclarai : il n'existe pas de maladie de l'organisme, qu'elle soit physique ou psychique, qui résiste à l'influence de l'analyse. Que dans un cas donné, l'on procède par la psychanalyse, par la chirurgie, sur le plan physique, par la diététique ou les médicaments n'est qu'une question d'opportunité. Il n'y a aucun domaine de la médecine en soi où la découverte de Freud n'ait son utilité.

Votre allusion au fait que je suis médecin traitant et me fais appeler Docteur a été si énergique, chère amie, que je me sens obligé de parler un peu plus de la maladie, et de dire comment je me représente sa naissance et sa guérison. Mais d'abord, mettons-nous d'accord sur ce à que nous donnerons le nom de maladie. Je pense que nous ne tiendrons pas compte de ce que d'autres gens entendent pas ce mot, mais que nous exposerons notre conception personnelle de la chose. Et je propose de nous exprimer clairement : la maladie est une manifestation de vie de l'organisme humain. Prenez le temps de réfléchir si

vous voulez oui ou non vous rallier à cette formule. Et permettez-moi, en attendant, de faire comme si vous en approuviez la rédaction.

Peut-être considérez-vous que cette question n'est pas particulièrement importante. Mais si, comme moi, vous vous efforciez depuis trente ans, jour après jour, de rendre cette phrase, pourtant si simple, accessible à un nombre incalculable de personnes et que, depuis trente ans, jour après jour, vous vous aperceviez qu'elle ne veut pas entrer dans leur crâne, vous vous rangeriez à mon avis quand j'insiste pour que vous, du moins, la compreniez.

Pour qui, comme moi, voit dans la maladie une manifestation de vie de l'organisme, elle n'est plus une ennemie. Il ne lui vient plus à l'esprit de vouloir combattre la maladie, il n'essaie pas de la guérir, je vais plus loin, il ne la traite même pas. Pour moi, il serait aussi absurde de traiter une maladie que de tâcher de vous corriger de votre humeur taquine en transcrivant toutes vos petites méchancetés en autant de propos aimables sans vous en faire part.

Dès l'instant où j'ai constaté que la maladie que la maladie est une création du malade, elle devient pour moi la même chose que sa démarche, sa manière de parler, le jeu de physionomie de son visage, ses gestes de mains, le dessin dont il est l'auteur, la maison qu'il a construite, l'affaire qu'il a conclue ou le cours de ses pensées : un symbole significatif des puissances qui le régissent et que je chercherai à influencer si je considère que c'est nécessaire. Alors, la maladie n'est plus une anomalie, mais une chose déterminée par la nature même de ce malade qui a décidé d'être soigné par moi. Il n'en reste pas moins que ces créations du Ça, que nous avons coutume de nommer maladies, sont, selon les circonstances, mal commodes pour le créateur lui-même ou une écriture illisible peut être également insupportable pour l'être humain et son prochain, et une maison mal conçue a tout autant besoin d'être transformée qu'un poumon atteint d'inflammation, par exemple, en sorte qu'en définitive, il n'y a guère de différence entre la maladie et la manière de parler, d'écrire ou de construire. Autrement

dit, je en peux plus me résoudre à employer vis-à-vis d'un malade des procédés différents de ceux que j'utiliserai pour quelqu'un écrivant, parlant ou construisant mal. Je tâcherai de découvrir pourquoi et dans quel but son Çà a recours au moyen de mal parler, mal écrire, mal construire, en un mot à la maladie et ce qu'il entend exprimer par là. Je m'enquerrai auprès de lui, auprès du Çà lui-même des motifs qui l'ont engagé à user de ce procédé, aussi désagréable pour lui que pour moi, je m'en entretiendrai avec lui et verrai ensuite ce qu'il fera. Et si un entretien ne suffit pas, je recommencerai dix fois, vingt fois, cent fois, aussi longtemps qu'il le faudra pour que ce Çà, lassé de ces discussions, change de procédé ou oblige sa créature, le malade, à se séparer de moi, soit en interrompant le traitement, soit par sa mort.

Je reconnais, bien entendu, qu'il peut être nécessaire, qu'il est même le plus souvent indispensable de modifier, voire de démolir, une maison mal conçue, de mettre au lit un être humain atteint de pneumonie, de débarrasser un hydropique de son eau superflue avec la digitale, par exemple, de réduire une fracture et de l'immobiliser, de couper un membre gangrené. J'ai même l'espoir parfaitement fondé qu'un architecte dont le nouvel édifice a été modifié ou démoli tout de suite après sa remise au propriétaire, rentrera en soi-même, reconnaîtra ses erreurs, les évitera à l'avenir, à moins qu'il ne renonce complètement à sa profession ; qu'un Çà, quand il a détérioré ses propres produits, poumon ou os, en a éprouvé des souffrances et du malaise, deviendra raisonnable et se le tiendra pour dit. En d'autres termes, le Çà peut se rendre compte lui-même par expérience qu'il est stupide de démontrer son pouvoir par la production de maladies au lieu de l'employer à la création d'une mélodie, la mise au point d'une affaire, la vidange d'une vessie ou un acte sexuel. Mais tout cela ne me délie pas, moi dont le Çà a fait un médecin, de l'obligation, quand il en est encore temps, de prendre connaissance des prétextes du Çà féru de maladies de mon prochain, de les apprécier et là où c'est nécessaire et possible, de les réfuter.

La chose est assez importante pour la considérer sous une autre face. Nous sommes généralement habitués à rechercher les raisons de ce qui nous arrive dans le monde extérieur ou dans notre univers intime, selon les cas. Quand nous glissons dans la rue, nous cherchons et découvrons l'écorce d'orange, la pierre, l'origine extérieure de notre chute. En revanche, quand nous prenons un pistolet et nous tirons une balle dans la tête, nous partons du principe que nous faisons cela exprès et pour des motifs intimes. Quand quelqu'un est atteint d'une pneumonie, nous en imputons la cause aux pneumocoques ; mais quand nous nous levons de notre siège, traversons la chambre et allons prendre de la morphine dans l'armoire pour nous l'injecter, nous croyons agir pour des raisons intimes. Je suis, j'ai toujours été, comme vous ne pouvez l'ignorer, un monsieur qui en sait plus que tout le monde, et quand quelqu'un m'opposa la fameuse écorce d'orange qui, en dépit de toutes les prescriptions de police, traînait sur le trottoir et avait été la cause du bras cassé de M<sup>me</sup> Lange, je me suis rendu chez elle et l'ai interrogée : « Quelle raison aviez-vous de vous casser le bras ? » Et quand quelqu'un me racontait que M. Treiner avait pris hier de la morphine parce qu'il ne pouvait pas dormir, j'ai demandé à M. Treiner : « Comment et pourquoi l'idée de morphine est-elle devenue hier si forte chez vous que vous avez jugé bon de susciter une insomnie afin d'en prendre ? » Jusqu'ici, j'ai toujours obtenu des réponses à ces questions, ce qui n'a rien d'extraordinaire. Toutes les choses ont deux faces, on peut donc les examiner aussi sur leurs deux faces et partout, pour peu qu'on s'en donne la peine, on trouvera aux incidents de la vie une origine extérieure et une raison intime.

Ce sport de vouloir-en-savoir-plus-que-tout-le-monde a eu de curieuses conséquences. En m'y livrant, j'ai de plus en plus été sollicité par la recherche de la cause intime, en partie parce que je suis né à une époque où il était question de bacilles, et uniquement de bacilles, quand on ne s'inclinait pas avec révérence devant les mots « refroidissement » et « indigestion » ; en partie parce qu'il se forma de bonne heure chez moi — une manifestation de l'orgueil des Troll — le désir de découvrir en moi un Ça, un dieu, que je pouvais rendre responsable

de tout. Mais comme je ne suis pas assez mal élevé pour prétendre à la toute-puissance pour moi seul, je l'ai également revendiquée pour d'autres, inventai également à leur usage ce Ça qui vous choque tellement et pus me permettre d'affirmer : « La maladie ne vient pas de l'extérieur, l'être humain la produit lui-même ; il n'utilise le monde extérieur que comme un instrument pour se rendre malade, choisit dans son inépuisable magasin d'accessoires tantôt le spirochète de la syphilis, demain une écorce d'orange, après-demain une balle de fusil et dans une semaine un refroidissement pour se procurer à lui-même une douleur. Il le fait toujours avec l'intention d'en éprouver une jouissance, car en sa qualité d'être humain, il est dans sa nature de prendre du plaisir à la souffrance ; parce qu'en sa qualité d'être humain, il est dans sa nature de se sentir coupable et de vouloir écarter ce sentiment de culpabilité par l'auto-punition ; parce qu'il veut éviter Dieu sait quelle incommodité. La plupart du temps, il n'a aucune conscience de ces singularités ; à dire le vrai, tout cela se décide et s'exécute dans les profondeurs du Ça, où nous n'avons pas accès ; mais entre les insondables couches du Ça et notre bon sens, il existe des couches de l'inconscient que le conscient peut atteindre et que Freud signale comma ayant des capacités de devenir conscientes ; on y découvre toutes sortes de choses gentilles. Et le plus curieux, c'est que quand on y furete, il n'est pas rare que tout à coup, apparaisse ce que nous appelons guérison. Sans que nous comprenions quoi que ce soit à la façon dont la guérison s'est produite, fortuitement, sans que nous y soyons pour quelque chose, je ne le dirai jamais assez.

Pour terminer, et selon ma vieille habitude, une histoire ou plutôt deux. La première est fort simple et vous me trouverez sans doute bien sot de lui accorder de l'importance. Deux officiers s'entretiennent dans la tranchée de leur pays et de l'agréable perspective d'une blessure qui leur procurerait une permission de quelques semaines, voire de quelques mois ? L'un d'eux déclare qu'il ne se contenterait pas de si peu ; il souhaite une invalidité qui le renverrait définitivement dans ses foyers et parle d'un camarade à qui une balle avait fracassé le coude, ce qui lui avait valu la réforme. « Cela ferait

bien mon affaire... » ajoute-t-il. Une demi-heure plus tard, il avait le coude droit fracassé par une balle. Elle l'atteignit au moment où il levait la main pour saluer. S'il n'avait pas salué, la balle serait passée à côté de lui. Et elle n'aurait pas eu besoin de saluer, car il avait déjà rencontré trois fois au cours des deux dernières heures le camarade auquel s'adressait le salut. Vous n'êtes pas forcée d'attribuer une importance quelconque à cette histoire ; il suffit que, pour moi, elle rime à quelque chose. Et comme j'avais l'intention bien arrêtée de trouver le plus souvent possible des rapports entre les blessures et le désir du Ça d'être blessé, il ne m'a pas été difficile d'en persuader les gens. Basta.

Un autre monsieur vint se faire soigner par moi bien longtemps après la guerre, peu importe pour quoi. Il souffrait entre autres de brèves crises d'épilepsie et en me les décrivant, il me raconta l'histoire suivante : lui aussi en avait eu assez du service en campagne et réfléchissait longuement sur la manière par laquelle il pourrait se sortir sans trop de dommages de tout ce gâchis. Il lui revint subitement à l'esprit — et ce n'était pas tout à fait par hasard que cette réminiscence resurgissait, sa réapparition avait été déterminée par des impressions passagères qu'il serait trop long de citer ici — donc, il se souvient soudain que dans son adolescence, son père, un homme d'une grande sévérité, l'avait obligé à faire du ski, ce qu'il détestait, combien il avait envié un camarade qui s'était cassé la rotule en ski et avait ainsi manqué les classes pendant plusieurs mois. Deux jours plus tard, il était à son poste d'observation en qualité de chef de batterie. Ses pièces furent soumises au feu de trois batteries françaises : une légère, qui tirait trop court ; une mi-lourde, qui visait trop loin vers la gauche et un canon lourd, dont les shrapnels éclataient à intervalle réguliers de cinq minutes exactement entre son poste d'observation et sa batterie. Si M. von X... quittait son poste immédiatement après l'éclatement d'un shrapnel, il avait le temps d'arriver à la batterie et d'en revenir, ce qu'il fit par deux fois. Puis vint un ordre d'un monsieur mieux abrité : la batterie de X... devait changer de place. X... fut extrêmement irrité de cet ordre, eut à nouveau pendant un moment



la nostalgie de la blessure salvatrice et quitta son poste — je suis évidemment obligé de m'en rapporter à sa parole et c'est ce que je fais — et quitta donc son abri exactement au moment où la fameuse pause entre les shrapnels allait prendre fin. Le résultat fut satisfaisant : deux secondes plus tard, il gisait à terre avec une rotule fracassée, eut sa crise et, revenu à lui, fut évacué à l'arrière. Bien sûr, c'est un hasard. Qui pourrait en douter ? Mais cette histoire a eu une petite suite, à cause de laquelle je vous la raconte. M. von X... avait gardé de cette blessure une ankylose ; ce n'était pas que la jambe fût complètement raide, mais par fléchissement passif de la jointure, on rencontrait à environ 20° une résistance, due, à en croire les déclarations de gens qualifiés pour le savoir puisqu'ils étaient chirurgiens et radiologues de leur état et portaient des noms fort honorables, à des tissus et des excroissances cicatriciels de la rotule. Le lendemain du jour où M. von X... m'avait narré son histoire, le fléchissement du genou atteignit 26°, le jour suivant encore davantage et au bout de la semaine, M. von X... faisait de la bicyclette. Et pourtant, rien ne s'était passé du côté du genou, sinon qu'il m'en avait parlé et avait été informé des cures étranges du Ça. Mais il n'apprit pas à s'agenouiller. Et c'est dommage. Sa mère est une femme très pieuse et voudrait bien qu'il apprenne à prier ; dans son enfance, il pria avec ardeur. Mais il semble qu'il soit encore trop fâché contre son père — il avait créé son dieu à l'image dudit père — pour plier le genou devant lui.

J'ai encore quelque chose à vous conter : un jeune homme est venu l'autre jour me rendre visite ; il y a un an jour pour jour que je le soigne. Il souffrait d'une angoisse terrible qui le poursuivait jour et nuit. Quand il arriva chez moi, il savait déjà que c'était une phobie de castration et me raconta tout de go un rêve qu'il avait eu dans son père, un cap de more — à l'opposé de ses deux frères, mon client a les cheveux très noirs. Encore enfant, il s'était offert un rhume chronique et on lui retira un morceau de cloison nasale avant qu'il fût longtemps. Je connais cela : c'est un truc du Ça pour châtrer symboliquement le père. Et dix ans plus tard, sans le moindre prétexte plausible, le jeune homme s'était fait faire l'ablation des deux gros orteils : il avait sym-

boliquement châtré ses deux frères. Il n'a pas été débarrassé de son angoisse pour autant. Il vient de la voir disparaître après une année d'analyse pénible. Ce qui est drôle dans cette histoire, c'est que ce jeune homme ressent très vivement le désir de jouir en femme, mais n'en veut pas moins et dans une certaine mesure, agit en hétérosexuel. Il a préféré retourner son désir d'être châtré pour devenir femme — tel qu'il se présente dans son rêve — contre son père et ses frères, et paya ce méchant souhait par des opérations du nez, des orteils et par son angoisse.

Le Ça joue des tours extraordinaires : il guérit, il rend malade, il obtient l'amputation de membres sains et fait courir les gens en rond. Bref, c'est un phénomène capricieux, déconcertant et divertissant.

En toute affection

Patrick.

Le Livre du Ça (1923)

32

---

Non, chère amie, les orteils de ce malade n'ont pas repoussé, en dépit du Ça et de l'analyse. Mais cela n'exclut pas pour autant la découverte éventuelle d'une méthode à l'aide de laquelle le Ça provoquera la reconstitution de membres amputés. Les expériences faites sur la croissance de parties d'organes éliminées par l'organisme prouvent la possibilité d'un grand nombre de choses que l'on aurait tenues pour irréalisables il y a quelque trente ans. Mais je me propose d'exiger encore davantage de votre bonne foi et de lui faire accepter des choses plus extraordinaires.

Que pensez-vous, par exemple, par exemple, du Moi ? Je suis Moi, c'est une loi fondamentale de notre vie. Si j'affirme que cette loi — par laquelle s'exprime le sentiment du Moi de l'être humain — est une erreur, le monde n'en sera point ébranlé, comme ce serait le cas si l'on prenait cette affirmation au sérieux. On ne la prendra pas au sérieux ; on ne peut pas la prendre au sérieux ; moi-même, je n'y crois pas et c'est pourtant la vérité.

Le Moi n'est absolument pas de Moi ; c'est une forme constamment changeante par laquelle se manifeste le Ça et le sentiment du Moi est une ruse du Ça pour désorienter l'être humain en ce qui

concerne la connaissance de soi-même, lui faciliter les mensonges qu'il se fait à lui-même et faire de lui un instrument plus docile de la vie.

Moi, Je... A cause de l'abaissement consécutif au fait de vieillir, nous nous habituons si bien à cette idée de grandeur soufflée par le Ça que nous en oublions complètement le temps où nous affrontions cette notion sans la comprendre et où nous parlions de nous à la troisième personne : « Emmy a été méchante, faut fesser Emmy. » — « Patrick sage, chocolat. » Quel est l'adulte qui pourrait se vanter d'autant d'objectivité ?

Je ne veux pas dire que cette notion du Moi, cette notion de sa propre personnalité commence seulement à l'instant où l'enfant apprend à exprimer ce schibboleth de l'appauvrissement cérébral. Mais on peut affirmer au moins que la conscience du Moi, la manière dont nous, les adultes, utilisons la notion du Moi ne naît pas avec l'homme, mais croît peu à peu en lui, en un mot, qu'il apprend.

Il faut que vous m'autorisiez à ne pas trop entrer dans les détails de ces choses. Personne ne peut s'y retrouver dans le fouillis du Moi et personne n'y parviendra jamais, serait-ce dans l'avenir le plus lointain.

C'est à dessein que je parle de la conscience du Moi telle que nous, les adultes, la ressentons. Car il n'est pas certain du tout que l'enfant nouveau-né soit dépourvu de la conscience d'être une individualité ; mieux, je ne serais pas éloigné de penser qu'il possède cette conscience, mais qu'il est incapable de l'exprimer par la parole. Je vais jusqu'à croire que cette conscience de l'individualité est également dévolue à l'embryon, voire à l'œuf fécondé comme à l'œuf non fécondé ainsi qu'au spermatozoaire. Il en résulte pour moi que chaque cellule possède cette conscience de l'individualité, comme les tissus, les organes et les systèmes d'organes. En d'autres termes, chaque unité-Ça peut,

si elle en éprouve l'envie, se faire accroire qu'elle est une individualité une personne, un Moi.

Je sais que cette façon de voir bouleverse toutes les notions acquises, et si vous rangez la lettre d'aujourd'hui sans la lire, je n'en serais pas surpris. Mais il faut que je le dise : je crois que la main humaine a un Moi qui lui est propre ; elle sait ce qu'elle fait et elle est également consciente de cette connaissance. Chacune des cellules rénales, chacune des cellules de l'ongle a, elle aussi, son conscient et ses agissements conscients, la conscience de son Moi. Je ne peux pas le prouver, mais je le crois parce que je suis médecin et que j'ai vu l'estomac réagir d'une façon déterminée à une quantité déterminée de nourriture, procéder avec une circonspection en ce qui concerne le genre et la quantité de ses sécrétions, peser ce que l'on exigera de lui et prendre ses mesures en conséquences, utiliser les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, etc., comme des organes lui appartenant en propre pour établir les décisions qu'il prendra. Je crois que c'est à cause de cela qu'une lèvres, qui ne veut pas embrasser, alors que le Moi de l'être humain le désire, se gerce, fait naître une pustule, se déforme, exprimant ainsi avec assez de succès et sans confusion possible ses volontés opposées. Je le crois parce qu'un pénis proteste contre l'étreinte désirée par le Moi-collectif par des éruptions herpétiques ou se venge d'une victoire remportée de haute lutte par la convoitise de la pulsion sexuelle en se laissant infecter par les toxines de la blennorragie ou de la syphilis ; parce qu'un utérus refuse obstinément la grossesse, bien que le Moi conscient de la femme la souhaite si ardemment qu'elle suit des traitements dans ce sens ou se soumet à des opérations ; parce qu'un rein refuse ses services quand il trouve que le Moi de l'être humain a des exigences déraisonnables ; et parce que, pour peu que l'on réussisse à persuader le conscient de la lèvres, de l'estomac, du rein, du pénis, de l'utérus à se conformer à la volonté du Moi-collectif, toutes ces manifestations hostiles, tous les symptômes de maladie disparaissent.

Afin que vous ne puissiez vous tromper sur le sens de mes déclarations plutôt obscures, il faut que j'insiste sur un point : ce Moi que je revendique pour le cellules, les organes, etc., n'est pas le même que celui du Ça. Absolument pas. Ce moi est bien plutôt un produit du Ça, un peu comme les gestes ou le son, les mouvements, la pensée, construire, la marche verticale, tomber malade, danser ou faire de la bicyclette sont des produits du Ça. L'unité-Ça témoigne de son existence une fois de cette façon, une autre fois d'une autre : en se transformant en cellule urinaire, en contribuant à former un ongle, en devenant un globule sanguin, une cellule cancéreuse, à moins qu'il ne se fasse empoisonner ou n'évite une pierre pointue ou encore ne devienne conscient d'un phénomène quelconque. La santé, la maladie, le talent, les actes et la pensée, mais surtout la perception, le vouloir et la prise de conscience ne sont que des exploits du Ça, des manifestations de son existence. Nous ne savons rien du Ça lui-même.

Tout cela est assez embrouillé. Car, lorsque vous vous représentez la manière dont les Ça-unités et les Ça-collectifs opèrent, soit en accord, soit en opposition, comment ils se rassemblent et se séparent, tantôt ci, tantôt là, comme ceci ou comme cela, afin de permettre la prise de conscience d'une chose ou de l'autre, cependant qu'ils en refoulent une quantité dans l'inconscient par la même occasion ; quand vous imaginez de quelle façon ils amènent certains faits jusqu'au conscient collectif, d'autres au contraire uniquement au Moi-partiel ; comment ils en enferment dans des geôles, desquelles on les tire à l'aide de souvenirs et de réflexions pour les faire affluer au conscient-collectif, alors que la plus grande partie — et de beaucoup — de la vie, de la pensée, des sensations, des perceptions, du vouloir, des agissements se déroule dans des profondeurs insondables... Quand vous songez à tout cela, vous concevez une vague notion de la présomption qu'il y aurait à vouloir comprendre quelque chose. Mais Dieu merci, une compréhension n'est pas nécessaire et la volonté de comprendre un véritable obstacle. L'organisme humain est si singulièrement disposé que — pour peu qu'il en ait envie, autrement pas — il réagira à un mot chuchoté, un sourire amical, une pression de main, le fil d'un

couteau, une cuiller à bouche ou un doigt de thé par des performances desquelles on ne s'étonne pas, uniquement parce qu'elles sont banales. J'ai expérimenté et utilisé toutes sortes de traitements médicaux, que ce fût d'une manière ou d'une autre, et j'ai découvert que *tous les chemins* mènent à Rome, ceux de la science comme ceux de la charlatanerie ; en conséquence, je ne considère pas comme particulièrement important le *choix du chemin que l'on suivra*, pourvu qu'on ait le temps et que l'on ne soit pas ambitieux. Ce faisant, il s'est formé chez moi des habitudes vis-à-vis desquelles je suis impuissant, qu'il me faut suivre parce qu'elles me semblent louables. Et parmi ces habitudes se trouve en tête de liste la psychanalyse, c'est-à-dire la tentative de rendre conscient ce qui est inconscient. D'autres agissent autrement. Quant à moi, je suis satisfait de mes résultats.

Mais je voulais parler du Moi et de sa diversité. On a coutume en principe de sous-entendre par l'expression le Moi ce que j'appelais tout à l'heure le Moi-collectif, duquel je me sers comme point de départ de mes expériences psychanalytiques et que seul, je puis à mon tour servir. Mais ce Moi-collectif possède, lui aussi, ses singularités connues de tous et desquelles pourtant, sans doute à cause de leur évidence même, on tient rarement compte. Il n'est pas facile de se faire du Moi-collectif — que nous appellerons désormais plus simplement le Moi — une idée d'ensemble. En peu de minutes, il tourne et retourne vers nous les diverses faces de sa surface profondément divisée et diaprée. Tantôt, il est un Moi surgi de notre enfance ; tantôt un autre des vingtièmes années ; parfois il est moral ; d'autres fois, il est sexuel, d'autres fois encore, il est celui d'un meurtrier. Le voici candide et, l'instant d'après, impertinent ; le matin, il est le Moi d'un officier ou d'un fonctionnaire, un Moi professionnel ; à midi, il peut être un Moi conjugal et le soir celui d'un joueur, d'un sadique, d'un penseur. Si vous prenez en considération que tous ces Moi — et l'on pourrait en citer des quantités innombrables — coexistent dans l'être humain, vous pouvez vous figurer la puissance que l'inconscient représente dans le Moi ; vous pouvez imaginer aussi combien l'observation en est passionnante, quelle joie indicible cela peut être

que d'exercer une influence sur ce Moi — qu'il nous apparaisse sous sa forme consciente ou inconsciente. Voyez-vous, chère amie, ce n'est que depuis que je m'occupe d'analyse que je sais à quel point la vie est belle. Et elle le devient tous les jours davantage.

Puis-je vous dire une chose qui ne cesse de me plonger dans l'étonnement ? La pensée de l'être humain — la pensée du Çà ou, tout au moins, la vie inconsciente du Moi — semble se mouvoir sous l'aspect d'une boule. C'est ainsi que je la conçois. Je vois une quantité de jolies boules rondes. Quand on écrit un certain nombre de mots, tels qu'ils vous viennent à l'esprit, et qu'on les contemple, d'eux-mêmes, ils se disposent en une vision sphérique, en une composition en forme de boule. Et ces boules roulent, tournant plus ou moins vite et chatoient de mille couleurs ; de couleurs aussi belles que celles que nous voyons les yeux fermés. C'est une splendeur. Ou, pour l'exprimer autrement, le Çà nous oblige à associer en figures géométriques, se confondant — pour ce qui est des couleurs — un peu comme c'est le cas dans ce gentil instrument d'optique, le kaléidoscope, où des fragments de verre coloré forme sans cesse de nouvelles figures quand on lui imprime un mouvement rotatif.

Je devrais à présent vous dire quelque chose de la naissance des maladies, mais je ne sais rien là-dessus. Et d'après vous, je devrais aussi parler de la guérison. Seulement, c'est un point sur lequel je suis encore plus ignorant. J'accepte les deux comme des faits acquis. Je pourrais tout juste vous entretenir de traitements. Et c'est ce que je vais faire.

L'objectif d'un traitement, de tout traitement médical, est d'acquérir quelque influence sur le Çà. En général, on a coutume dans ce but de traiter directement certains groupes d'Unités-Çà ; on s'y attaque avec un couteau ou des substances chimiques, avec la lumière et l'air, la chaleur et le froid, le courant électrique ou des rayons. Personne n'ose tenter plus de quelques interventions desquelles nul ne peut prédire les suites. La manière dont le Çà réagira à plusieurs de



ces attaques peut être prédite avec quelque certitude ; souvent, nous nous imaginons, à la suite de je ne sais quelle vague espérance, que le Ça sera sage, approuvera notre action et, de son côté, mettra en mouvement les forces bénéfiques ; mais la plupart du temps, c'est un coup à l'aveuglette, auquel la critique la plus indulgente n'oserait attribuer aucun sens. Néanmoins c'est une voie praticable et des expériences pratiquées pendant des millénaires témoignent qu'il a été obtenu ainsi des résultats ; des résultats favorables, même. Il ne faudrait pourtant pas oublier que ce n'est pas le médecin qui vient à bout de la maladie, mais le malade. Le malade se guérit lui-même, par ses propres forces, comme c'est par ses propres forces qu'il marche, mange, pense, respire, dort.

D'une manière générale, on s'est contenté de ce genre de traitement des maladies, que l'on appelle, parce qu'il s'appuie sur l'observation des manifestations de la maladie, de ses symptômes, traitement symptomatique. Et personne n'ira prétendre que l'on n'a pas eu raison d'agir ainsi. Mais nous les médecins, que notre profession a condamnés à jouer les Dieu le Père et, en conséquence, qui sommes enclins à une certaine présomption dans nos desiderata, nous rêvons de découvrir un traitement qui, au lieu des symptômes, ferait disparaître la cause de la maladie. Nous voudrions appliquer une thérapeutique causale, comme nous nommons cela dans notre latin grec médical. Pour répondre à ces aspirations, on s'est mis en quête des causes des maladies ; on a d'abord établi théoriquement et à grand renfort de mots, qu'il existe deux causes soi-disant tout à fait étrangères l'une à l'autre : une interne, que l'être humain tire de lui-même, la *causa interna*, et une externe, la *causa externa*, qui provient, dit-on, du milieu environnant. Et après que l'on s'est ainsi mis d'accord sur un partage bien net en deux, on s'est jeté avec une véritable rage sur les causes externes, c'est-à-dire : les bacilles, les refroidissements, les excès de nourriture, les excès de boisson, les accidents, le travail et qui sait encore quoi ! Et la *causa interna*, on l'a complètement oubliée ! Pourquoi ? Parce qu'il est très désagréable de regarder en soi-même — et ce n'est qu'en soi-même que l'on trouve les quelques

étincelles qui éclairent les ténèbres de la cause interne, la disposition — parce qu’il existe quelque chose que l’analyse freudienne nomme la résistance des complexes, le complexe d’œdipe, le complexe de l’impuissance, le complexe de l’onanisme, etc. Et parce que ces complexes sont terribles. A le dire vrai, il a toujours et de tout temps existé des médecins qui ont élevé la voix pour dire : l’Homme fabrique lui-même ses maladies, en lui reposent les *causae internae*, il est la cause de la maladie et il n’est pas nécessaire d’en chercher une autre. A ces paroles, on a hoché la tête, on les a répétées et on est retourné aux causes externes, que l’on a attaquées par la prophylaxie, la désinfection et le reste. Mais alors apparurent des gens à grosses voix et qui ont crié sans se lasser : immuniser, immuniser ! Ce n’était là qu’une accentuation de la vérité, à savoir, que le malade produit lui-même sa maladie. Mais lorsqu’on en vint à l’application de l’immunisation, on s’en tint de nouveau aux symptômes et l’apparent traitement causal se trouva inopinément transformé en traitement symptomatique. Il en a été de même de la suggestion et pour le dire tout de suite, de la psychanalyse. Celle-ci utilise aussi les symptômes bien qu’elle sache que l’être humain est l’unique origine de la maladie.

Et me voici arrivé au point délicat. On ne peut pas du tout soigner autrement que symptomatiquement et on ne peut pas davantage traiter autrement que causalement. Car c’est une seule et même chose. Il n’existe aucune différence entre les deux notions. Quand on soigne, on traite la *causa interna*, l’être humain qui tira la maladie de son Ça et pour pouvoir soigner, le médecin est obligé de tenir compte des symptômes, qu’il travaille avec le stéthoscope ou avec l’appareil de radiologie, qu’il vérifie si la langue est chargée ou l’urine trouble, qu’il examine une chemise sale ou quelques cheveux coupés. Au fond, peu importe que l’on farfouille avec soin parmi les signes de maladie ou que l’on se contente de lire une lettre du malade, à moins que ce ne soit dans les lignes de sa main ou d’agir avec lui comme un somnambule. C’est toujours un traitement de l’être humain et, en même temps, de ses symptômes. Car l’apparition même de l’homme est un symptôme du Ça, cet objet de tous les traitements, son oreille est un symp-

tôme au même titre que le râle de ses poumons ; l'œil est un symptôme, une manifestation du Ça exactement comme l'exanthème de la scarlatine ; sa jambe est un symptôme dans le même sens que le craquement des os qui révèle la fracture de ladite jambe.

Si tout cela n'est qu'une seule et même chose, demanderez-vous, pour quelle raison Patrick troll écrit-il des livres si longs, dont les phrases résonnent comme si elles prétendaient exprimer des idées nouvelles ? Non, très chère, elles n'ont point cette prétention, c'est seulement une impression. En réalité, je suis convaincu que je ne fais rien d'autre avec la psychanalyse que ce que j'ai fait autrefois, quand j'ordonnerais des bains chauds, indiquais des régimes, massais et commandais avec autorité, ce dont je continue à ne pas me priver. La nouveauté, c'est uniquement le point de départ du traitement, le symptôme, qui est là en toutes circonstances, le Moi. Mon traitement, pour autant qu'il ne soit plus le même, consiste à essayer de rendre conscients les complexes inconscients du Moi, méthodiquement, et avas toute la ruse et la force dont je dispose. Cela, certes, c'est nouveau, mais ne provient pas de moi ; Freud en est l'inventeur ; mon rôle s'est borné à appliquer également cette méthode aux maux organiques. Comme je pars du principe que le Ça est l'objet de la profession médicale ; comme je suis d'avis que ce Ça, par sa force souveraine, forme le nez, provoque l'inflammation du poumon, rend l'homme nerveux, lui impose sa respiration, sa démarche, sa profession ; comme je crois, en outre, que le Ça se laisse influencer aussi bien par le fait de rendre conscients des complexes inconscients du Moi que par l'ouverture d'un ventre, je ne comprends pas — ou plutôt je ne comprends plus — comment on peut s'imaginer que la psychanalyse n'est utilisable que pour les névrosés et que les maladies organiques doivent être soignées par d'autres méthodes.

Toujours vôtre  
Patrick Troll

Le Livre du Ça (1923)

33

---

Ce fut une parole libératrice « J'en ai assez de lire vos lettres », m'écrivez-vous et je riposte : « J'en ai assez de les écrire. » Malheureusement, vous manifestez malgré cela le désir — et vos désirs sont des ordres pour moi — que je vous explique brièvement et de manière précise ce que représente pour moi le mot « Ça ». Je ne peux pas mieux l'exprimer que je ne l'ai déjà fait auparavant : « Le Ça *vit* l'homme ; c'est la force qui le fait agir, penser, grandir, être bien portant et malade, en un mot, qui le *vit*.

Mais cette définition ne vous est d'aucun secours. Je vais donc recourir au moyen dont j'ai maintes fois éprouvé l'efficacité et vous raconter des histoires. Souvenez-vous, cependant, que mes récits sont tirés de vastes rapports, que ce sont des incidents survenus au cours de longs et pénibles traitements. Autrement, vous seriez capable de vous imaginer que je me prends pour le docteur Miracle. Il n'en est pas question, au contraire, plus je traite de malades, plus s'enracine en moi la conviction que le médecin ne contribue que pour une part infime à la guérison de ses patients ; c'est le malade qui se guérit lui-même et le devoir du médecin, du psychanalyste comme les autres, consiste à deviner la ruse momentanément employée par le Ça pour pouvoir rester malade.

Car c'est une erreur de croire que le malade se rend chez le médecin pour se faire soigner. Il n'y a qu'une partie de son Ça disposée à guérir, l'autre s'entête dans la maladie et guette sournoisement l'occasion d'obliger le médecin à lui nuire. La loi selon laquelle la règle primordiale d'un traitement est de ne pas nuire s'est, avec les années, de plus en plus profondément gravée en moi ; je serais même enclin à penser qu'en réalité, tout cas de mort survenu en cours de traitement, tout aggravation de l'état du malade peuvent être attribuées à une faute du médecin, en ceci qu'il s'est laissé entraîner par la méchanceté du Ça malade. Ah ! il n'y a rien de divin dans nos agissements et le désir d'être semblable à Dieu qui, en définitive, nous pousse à devenir médecin, prend sa revanche sur nous comme sur nos ancêtres paradisiaques. La punition, la malédiction et la mort font partie de sa suite.

Voici un exemple tout récent de la position prise par le Ça profondément dissimulé d'un malade vis-à-vis de moi, cependant que son Moi conscient me considérait avec admiration et reconnaissance. Ce sont deux rêves d'une même nuit ; ils sont pleins d'enseignements. D'abord, le malade prétendit ne plus se souvenir du premier rêve. Mais comme il s'attardait à ce rêve oublié, on en pouvait conclure qu'il contenait la clef du mystère. J'attendis patiemment un temps assez long pour voir s'il ne resurgirait pas une réminiscence. Mais elle ne vint point et, pour finir, je priai le malade de dire le premier mot qui lui passerait par la tête ; ces petits trucs réussissent parfois. Il m'est notamment arrivé une fois, dans une situation analogue, de m'entendre citer le mot Amsterdam, autour duquel se déroula pendant toute une année un traitement couronné de succès, et même, d'un succès étonnant. Donc, ce malade nomma le mot maison et me raconta que, la veille, il avait regardé mon sanatorium de l'extérieur, qu'il s'y trouvait une tour n'ayant pas la moindre raison d'être, un pont de fortune, nécessité par le fait que l'édifice avait été construit dans un endroit mal choisi et que le toit en était fort laid. Je ne pouvais nier — et comme vous connaissez la maison, vous serez de mon avis — que

l'homme n'eût raison. Et pourtant, ses réflexions se rapportaient à des objets tout à fait différents, infiniment plus importants, des objets décisifs pour lui et pour mon traitement. C'est ce que m'enseigna le second rêve. Le malade me raconta : « C'est un rêve stupide. » Et il se mit à rire. « Je voulais aller faire une visite dans une maison appartenant à un cordonnier. Deux garçons se battaient sur le seuil, l'un d'eux s'enfuit en hurlant. Le cordonnier s'appelait Akeley. Il n'y avait personne en vue ; peu à peu apparurent quelques domestiques, mais le cordonnier auquel je voulais rendre visite ne se montra pas. En revanche, au bout de quelques instants, je vis venir un vieil ami de ma mère, assez curieusement nanti d'une chevelure noire alors qu'en réalité, il est complètement chauve. » Si le malade n'avait pas ri pendant ce récit et s'il n'avait pas fait précéder son histoire d'une critique de l'extérieur de mon sanatorium, il se serait peut-être passé des semaines avant que l'interprétation pût se faire. Mais ainsi, les choses allèrent vite. Le mot Akeley donna une première explication. Il était extrait d'un ouvrage d'Arno Holz, paru peu de temps auparavant sous le titre de *Die Blechschmiede*. Il s'agirait de sottises hautement intellectuelles et érotiques.

Le sarcasme touchant ma personne crevait les yeux, le malade ayant lu récemment mon « Fouilleur d'Ames », publié par notre ami commun Groddeck. C'était cela, le livre *Die Blechschmiede* et le cordonnier Akeley, c'était moi, la maison du cordonnier, mon sanatorium. Ceci ressortait aussi de ce que, lors de son arrivée au sanatorium, le malade avait été obligé d'attendre assez longtemps dans le corridor avant que quelqu'un ne lui indiquât sa chambre. Quant à moi, il ne me vit que le lendemain. Ce genre d'appréciation du médecin traitant existe chez tous les malades ; et la constance de la sentence défavorable, donc refoulée, témoigne que nous la méritons. Je n'aurais pas raconté le rêve s'il n'avait pas contenu la raison pour laquelle le malade me méprisait. Au lieu du cordonnier apparaît dans le songe un vieil ami de sa mère morte, qui, chose étrange, avait des cheveux noirs. Cet ami de la mère représente le père ; il a les cheveux noirs parce qu'il est, lui aussi, décédé. La haine du malade ne s'adresse

donc pas à moi, mais d'abord à cet ami de la mère et, derrière lui, au père. C'est la contradiction de trois personnes ; elle reflète avec évidence l'étendue de la résistance que mon patient avait transférée sur moi. Mais l'ami de la mère est aussi le malade lui-même, qui jouit d'une superbe chevelure noire. Son inconscient lui raconte en rêve que tout serait bien différent si, à la place du cordonnier Troll, c'était lui-même qui prenait le traitement en main. Il n'a pas tellement tort, le malade sait toujours mieux que le médecin ce qui est profitable ; mais hélas ! il n'ose pas penser à son savoir, il se borne à l'exprimer par le rêve, ses mouvements, ses vêtements, sa nature, ses symptômes de maladie de maladie ; bref, dans un langage qu'il ne comprend pas lui-même. Et en fait, cette identification de lui-même avec l'ami de sa mère et avec le père en révèle davantage que le malade ne s'en doute. Elle renferme le désir de l'inceste, le désir de l'enfance, ce désir de l'enfant d'être l'amant de sa mère. Et voici que les choses prennent un tour singulier. Avec un sourire plein de gaieté, pas du tout moqueur, le malade déclare : « L'ami de ma mère s'appelait Lameer, il était Flamand, son nom n'a rien de commun avec la mère... »

Vraiment pas ? Je crois que si. Et c'est consolant en ce qui concerne le traitement ; car si le malade ne m'identifie pas seulement avec l'ami et l'époux de la mère, mais également avec la mère elle-même, c'est qu'il a reporté sur moi son sentiment pour elle, un sentiment qui ne peut pas être sensiblement transformé depuis sa sixième année, âge où il perdit sa mère. Peut-être est-ce favorable, à condition que l'opinion qu'il avait de sa mère fût bonne, qu'il reçût d'elle de l'aide. Mais qui peut le savoir ? Il se peut également qu'il l'ait plus détestée qu'aimée.

Mais il faut que je revienne au début du rêve, aux deux garçons qui s'étaient pris de querelle devant la maison du cordonnier. Ils sont faciles à interpréter. Ils représentent la même chose à deux moments différents et consécutifs ; le premier, le phallus en état d'érection, le second, qui s'enfuit en pleurant, le membre en état d'éjaculation. Derrière cette première interprétation, il en existe une seconde, selon laquelle

le l'un des garçons est le rêveur, et le second, avec les larmes, le frère du rêveur, qu'il a évincé des bonnes grâces de ses parents. Et la troisième interprétation, la plus enfouie, nous révèle que l'un des garçons est le rêveur lui-même et l'autre, son pénis masturbé. Cette autosatisfaction a lieu devant la maison du cordonnier, les phantasmes érotiques du rêveur ne s'appliquent pas uniquement au cordonnier, comme le montre la suite du rêve, mais aussi à l'ami de la mère, c'est-à-dire au père et derrière lui, bien cachée, la mère elle-même, Lameer.

Je vous raconte le rêve parce que le rêveur nous y fait part sans le savoir du point de départ du traitement. D'abord, il annonce à l'auditeur attentif, et ce, bien avant que le malade ne le sache clairement lui-même, qu'il existe une forte résistance dirigée contre le médecin, en conséquence que l'on a atteint encore une fois le point — je dirais volontiers le seul l'unique — qui entre en ligne de compte pour le traitement. Car c'est dans la reconnaissance et la suppression conscientes ou inconscientes de la résistance que réside essentiellement l'action du médecin ; elle sera d'autant plus fructueuse que le médecin aura vu plus clairement la situation. De plus, le rêve raconte d'où la résistance a été transférée. Elle émane de l'attitude hostile envers l'ami et époux de la mère bien-aimée et, précédemment, de la querelle de rivalité des deux frères devant l'entrée conduisant chez la mère, laquelle, dérobée derrière des voiles, n'en est pas moins clairement la véritable propriétaire de la maison, du sanatorium, où l'on guérit, du giron maternel où l'on se réfugie. Enfin, le malade trahit également les complexes qui sont ses problèmes : le complexe d'Œdipe et le complexe de l'onanisme.

Vous avez là un exemple de la manière dont l'inconscient essaie de rendre compréhensible ce qui a été refoulé. Mais je porte de l'eau à la rivière ; ne m'avez-vous pas écrit que vous avez lu les interprétations du rêve par Freud ? Relisez-les encore une fois ; relisez-les plusieurs fois ; vous en serez récompensée au-delà de ce que vous pouvez penser. En tout cas, il est superflu que je m'arrête davantage dans un domaine que le Maître lui-même et, avec lui, ses milliers de disciples ont



exposé à tous ceux qui voulaient le parcourir sous des formes toujours nouvelles. L'histoire qui va suivre se meut dans des voies qui vous sont ou devraient vous être connues.

Il s'agit d'une petite fille de huit ans qui, depuis quelque temps, avait peur de l'école, bien qu'autrefois elle s'y rendît avec plaisir. Le calcul et le tricot lui donnaient du mal. Je lui demandai quel chiffre lui était le plus désagréable et elle nomma aussitôt le deux. Je lui fis tracer un deux et elle me dit : « Le petit crochet du bas est gênant ; quand j'écris vite, je le supprime. » Je lui demandai à quoi lui faisait penser ce petit crochet et sans réfléchir, elle répliqua : « Un crochet à viande », « pour le jambon et le saucisson » ajouta-t-elle ; et comme si elle avait voulu effacer l'impression de cette singulière réponse ou l'élucider, elle poursuivit très vite : « Quand je tricote, je laisse tomber mes mailles et il se forme un trou », vous saisirez que le « crochet à viande » est un crochet en viande, en chair, en conséquence que l'enfant traverse une phase au cours de laquelle elle tente de s'expliquer rationnellement le fait qu'il existe deux sexes. Et sous une forme très condensée, par sa phobie, l'action manquée consistant à supprimer le petit crochet et à laisser tomber des mailles, elle nous révèle sa théorie : la femme, le deux de la famille, ne possède pas de crochet à viande, ou plutôt l'a perdu pour avoir écrit trop vite ; par l'onanisme, les rapides mouvements de l'aiguille à tricoter, son entrée, sa sortie provoquent un grand trou par lequel la fillette, précocement lascive, expulse son urine, alors que le garçon la fait sortir en jet de l'étroite ouverture du pénis. C'est en vérité un problème difficile pour un cerveau de petite fille et il n'y a rien d'extraordinaire à ce que le calcul et le tricot ne fassent pas de progrès. Le jour suivant, l'enfant fit une nouvelle démonstration de ses connaissances, cette fois plutôt réconfortante. Elle se plaignit de ressentir de terribles douleurs en allant à la selle, insistant ainsi sur le fait que la fille, par compensation à la suppression du petit crochet, peut mettre des enfants au monde, serait-ce au prix de grandes souffrances. Et à nouveau avec l'obscur besoin de se faire mieux comprendre, à la grande surprise de sa mère, qui croyait sa fille tout à fait innocente, elle se mit à raconter qu'elle avait

été présente au moment où un veau avait été extirpé du ventre d'une vache et comment trois gentils chatons étaient nés d'une mère chatte. C'est drôle d'entendre cela jaillir d'une âme d'enfant dès que la couche recouvrant les refoulements a des fuites.

C'est par ces agissements et ces actes manqués symboliques que l'inconscient s'exprime souvent. Ainsi, je rencontrai l'autre jour un de mes malades — il fait partie de ce que l'on appelle les homosexuels ; — il était de mauvaise humeur parce qu'il avait — cassé son pince-nez, sans lequel il ne peut jouir de la vie. Il venait de tomber de son nez au moment où il voulait enlever un vase qui se trouvait sur une table. Lorsque je l'interrogeai au sujet des autres objets épars sur cette table, il me parla de la photographie de son ami, qui y était encore. En fait, elle était enfouie sous un monceau de coussins et de couvertures, le verso en dessus, en sorte que l'image était invisible. Il s'avéra que cet ami lui avait fait des infidélités avec une fille. Comme il n'était pas en son pouvoir d'éloigner le garçon de la fille, il avait voulu tout au moins les séparer symboliquement et retira le vase représentant la fille. Suivirent automatiquement et le retournement de la photographie sur le côté image, son enfouissement sous les coussins et le bris du lorgnon. Traduit dans le langage du conscient, cela signifie : « Je ne veux plus voir ce traître. » — « Toutefois, son verso me reste, car une fille ne saurait l'apprécier. Donc, que la photographie repose à l'envers. » « Il serait quand même plus sûr de protéger aussi le côté dos. Recouvrons-le de coussins. » — « Voilà qui va bien ; à présent, je ne le vois plus. Pourtant, si j'y ajoutais encore une couverture ? » — « Cela ne suffit pas. Je souffre trop. Il vaudrait mieux que je m'aveugle. Alors, je n'aurais pas besoin de m'apercevoir de sa déloyauté et pourrais continuer à l'aimer. » Et là-dessus, le pauvre cassa son pince-nez.

L'inconscient fait de curieuses expériences avec les yeux. Il élimine du conscient les impressions de la rétine quand elles sont insupportables. Un jour, j'ordonnai à une de mes malades d'examiner avec soin les objets qui se trouvaient sur son bureau et de se les remémorer.

Lorsque je lui demandai de me dire ce qu'il y avait sur la table, elle énuméra tout, sauf les photographies de ses deux fils, qu'elle persista à ne pas nommer, malgré plusieurs allusions au fait qu'elle omettait deux objets. Quand je l'interrogeai sur la raison de cet oubli, elle s'étonna. « Je ne les ai pas vus » fit-elle. « C'est d'autant plus remarquable que je les époussette chaque jour moi-même, et aujourd'hui comme de coutume. Mais voyez-vous, les pauvres garçons sont en uniforme. L'un d'eux est déjà tombé au champ d'honneur, l'autre est au beau milieu de combats de Varsovie. Pourquoi, si je puis l'éviter, réveiller ma douleur par mes yeux ? »

Un autre se plaignait qu'un voile noir était subitement venu le priver de vue : c'est fréquent. Je le priai de se reporter en pensée à l'endroit où ce brouillard noir l'avait aveuglé et de me dire ce qu'il voyait. « Des pierres ! » répondit-il. « Je gravissais un escalier et je voyais des marches de pierre. » On ne pouvait pas tirer grand-chose de cela. Mais comme je m'entêtais à croire que la vue des pierres avait dû déterminer ce vertige, il me promit qu'il y ferait attention. Et en effet, il revint le lendemain pour me raconter qu'au cours d'un nouvel accès, il avait encore vu des pierres. Il ne fallait peut-être pas rejeter cette hypothèse, car il savait à présent qu'il avait éprouvé des malaises analogues à Ostende, il avait toujours considéré cette ville comme un lamentable entassement de pierres et de beaucoup trop de gens au cœur froid. Quand je lui demandai ce qu'un tel entassement de pierres et de gens signifiait, il reprit : « Un cimetière. » Comme je savais qu'il avait été élevé en Belgique, je tâcherai de le mettre sur la voie d'une ressemblance phonétique entre Pierre et pierre. Mais il m'expliqua que jamais un « Peter » ou un Pierre n'avait joué de rôle dans sa vie. Le lendemain, il reparla lui-même de la chose. Je pourrais bien avoir raison. La maison de ses parents, où il avait perdu sa mère à l'âge de six ans et qui avait été vendue peu de temps après sa mort parce que le père émigra à Ostende, était située rue saint-pierre ; si sa mère n'avait pas été inhumée au cimetière saint-Pierre, les fenêtres de sa chambre d'enfant donnaient sur la place, juste en face de l'immense entassement de pierres de l'église saint-Pierre. Il avait souvent accompagné

sa mère à cette église et la masse de pierres de l'intérieur, ainsi que la foule des fidèles qui s'y pressaient l'avaient toujours bouleversé. Au mot d'Ostende, il lui vint à l'esprit la Russie, en allemand Russland, le pays des Russes ; et russ en allemand signifie suie ; donc, le pays de la suie, le pays noir, le pays de la mort. Depuis le jour où ces complexes refoulés affleurèrent au conscient, il n'a plus éprouvé cette sensation de voile noir devant les yeux ; en revanche son Ça n'a pas levé une autre des mesures de refoulement. Le malade, que sa mère avait sévèrement élevé dans la religion catholique, avait renoncé à la foi sous la pression du désir de refoulement ; et malgré la suppression du refoulement, il n'est jamais retourné à l'église.

Vous souvenez-vous de M<sup>me</sup> von Wessels ? De sa passion pour les enfants et de sa souffrance de n'en point posséder ? Un jour, j'étais assis avec elle à l'orée de la forêt : la conversation traînait depuis un bon moment et finit par s'arrêter complètement. Soudain, elle me dit : « Que m'arrive-t-il ? Je ne vois rien de tout ce qui est à ma droite, alors qu'à gauche, tout est clair et distinct. » Je lui demanderai depuis combien de temps durait ce phénomène et elle me répondit : « Je l'ai déjà remarqué tout à l'heure dans la forêt. » Je la priai de m'indiquer un point quelconque de notre promenade ; elle nomma un carrefour par lequel nous étions passés. « Qu'y avait-il à votre droite en ce lieu ? » poursuivis-je. « Nous y avons croisé une dame avec son petit qui avait précédé ce carrefour, elle m'avait entretenu d'un rêve éveillé : elle avait une petite maison loin du monde avec des poules, des canards, toutes sortes d'animaux et habitait avec son tout jeune fils, alors que le père ne venait que de temps à autre leur rendre visite. « Si je n'étais pas depuis longtemps convaincue que vous avez raison en prétendant que toutes les maladies sont des créations du Ça pour des motifs reconnaissables, j'en eusse été persuadée à l'instant. Car ma demi-cécité ne peut avoir été provoquée que parce que je ne pouvais pas supporter la vue de cette mère avec son enfant. »

Hystérique ? Bien sûr, aucun médecin, aucune personne cultivée ne mettrait ce diagnostic en doute. Mais vous et moi avons appris à

faire fi de cette désignation, nous connaissons tous deux M<sup>me</sup> von Wessels et pouvons tout au plus, et uniquement par respect pour l'érudition à lunettes, admettre que cette femme a un instant été hystérique. Mais pourquoi nous préoccuper plus longtemps d'un mot aussi archi-stupide et démoniaque que le mot hystérie ? Laissez-moi plutôt vous raconter ce qu'il advint quelques années plus tard.

Un soir, je rencontrai M<sup>me</sup> von Wessels après le théâtre. Elle me dit qu'elle était venue là pour tâcher d'y rencontrer un vieil ami dont elle avait lu le nom dans une feuille étrangère quelques heures plus tôt. Je remarquai que sa paupière supérieure gauche était très rouge et gonflée. Elle ne s'en était pas encore aperçue, sortit sa glace de poche, examina son œil et dit : « Je ne suis pas étonnée que le Ça ait à nouveau essayé de me tromper par une demi-cécité ! » Puis, elle recommença à parler de l'arrivée imprévue de cet ancien ami, mais s'interrompit tout à coup pour s'écrier : « Maintenant, je sais pourquoi mon œil est gonflé. Cela s'est produit quand j'ai lu le nom de mon ancien adorateur dans cette liste d'étrangers. » Et elle me conta comment, pendant la longue maladie qui devait amener la mort de son premier mari, elle avait coqueté avec ce monsieur. Elle me conta toutes sortes de détails de cette époque et s'enfonçait de plus en plus dans la conviction que son œil avait gonflé pour qu'elle n'eût pas besoin de voir ce nom qui aurait dû susciter sa honte, mais elle n'en accepta pas moins ma contre-hypothèse selon laquelle son Ça punissait encore après coup l'organe avec lequel elle avait péché. Le résultat sembla nous donner raison, car lorsque notre amie prit congé, le gonflement avait disparu. Le jour suivant, elle eut une discussion violente avec son second mari à propos de sa belle-fille. J'étais chez elle à l'heure du thé et m'aperçus qu'elle détournait obstinément son visage de sa belle-fille, assise à sa gauche et que la paupière recommençait lentement à enfler. Je lui en parlai un peu plus tard et elle convint qu'elle, la femme sans enfant, ne pouvait pas supporter la vue de sa belle-fille et que c'était sans doute la raison de l'enflure de son œil. Cela lui suggéra une nouvelle pensée qu'elle suivit pendant un moment. Il était possible, après tout, que la belle-fille eût été aussi la veille la cause de

ce gonflement de paupière. Mais elle revint très vite à l'idée que ce devait être le nom de son ancien flirt. « L'anniversaire de la mort de mon premier mari est tout proche », dit-elle. « J'ai remarqué depuis des années que je suis généralement souffrante à cette époque et je crois bien que j'ai fomenté cette querelle avec Karl — c'est le prénom de M. von Wessels — pour avoir une raison de pleurer mon premier mari. Cela me paraît d'autant plus vraisemblable qu'il me revint à l'instant une visite faite la veille du jour où enfla ma paupière ; c'était dans une maison de santé et j'y vis un malade des reins, répandant la même odeur caractéristique des urémiques que mon mari, en train de gratter à l'aide d'une spatule l'enduit de sa langue, exactement comme mon défunt époux. Le même soir, la vue d'une sauce au raifort me donna une nausée qui cessa dès que je me rendis compte de la ressemblance de cette sauce avec l'enduit de la langue. La présence de ma belle-fille m'était insupportable parce qu'elle me rappelait l'infidélité commise envers mon premier mari. Car vous pensez bien que pendant mon deuil, j'ai fait mille fois le serment de ne jamais me remarier. » De nouveau, l'enflure de l'œil avait disparu pendant notre entretien.

Et il ne fut plus question d'une enflure de la paupière. En revanche ? M<sup>me</sup> von Wessels se présenta chez moi quelques jours plus tard avec une lèvre supérieure épaisse d'un demi-pouce. Une tache rouge vif s'était formée juste au coin de la lèvre, tout près du bord, en sorte que le rouge de la lèvre semblait deux fois plus large. Mi-riant, mi-fâchée, elle me tendit une lettre qu'une connaissance éloignée avait écrite à une de ses amies et que cette amie, indignée, lui avait transmise, comme les amies ont accoutumé de le faire. On y lisait, à côté de toute espèce d'autres gentillesses, que Mme von Wessels, avec sa grosse sensualité, évidente pour tous, était une véritable sorcière. « Regardez ma bouche, » fit-elle, moqueuse, « peut-il y avoir une meilleure preuve de ma nature grossière et sensuelle que ces lèvres gonflées et rouge vif ? M<sup>lle</sup> H. a tout à fait raison de me traiter de sorcière, et je ne pourrais pas l'accuser de mensonge. » La chose m'intéressait pour diverses raisons desquelles je vous reparlerai —

tout au moins d'une d'entre elles — tout à l'heure, et j'employai pendant quelques jours beaucoup de temps à une sérieuse analyse, dont je vais vous donner un bref aperçu.

En fait, l'histoire ne concernait ni la mort du mari ni la belle-fille et pas davantage l'ancien adorateur ; le pivot en était cette M<sup>lle</sup> H., dont la lettre avait procuré à M<sup>me</sup> von Wessels — appelons-la Paula — était au théâtre — le vendredi 16 août — où s'était présenté pour la première fois le gonflement de la paupière gauche ; elle était placée à gauche de M<sup>me</sup> von Wessels. Exactement huit jours auparavant, — soit le vendredi 9 août — M<sup>me</sup> von Wessels avait également passé la soirée au théâtre — comme vous le savez, ces visites répétées au théâtre sont très rares chez elle. Son second mari l'accompagnait ; à sa gauche, M<sup>me</sup> von Wessels avait déjà cette Paula ; elle n'ignorait pas que celle-ci avait autrefois vainement couru après M. von Wessels. Et ce premier vendredi — le 9 août — M<sup>me</sup> von Wessels avait intercepté le regard haineux jaillissant des étonnants yeux gris de Paula, lesquels, en cette circonstance, avaient pris une expression curieusement dure et perçante. C'étaient les mêmes yeux gris que ceux de la femme du malade des reins, dont la langue chargée avait, pensait-elle, provoqué le soir cette nausée à la vue de la sauce raifort. La visite qu'elle avait rendue à ce malade — vous vous souvenez que son odeur d'urine lui avait rappelé la mort de son mari — avait eu lieu le 15 août et son épouse aux yeux gris était présente. Le nom de cette femme est Anna ; Anna est aussi le nom de la sœur aînée de M<sup>me</sup> von Wessels ; que cette sœur l'avait beaucoup fait souffrir dans son enfance. Et cette sœur Anna avait les mêmes yeux gris et durs et perçants que Paula. Et maintenant, nous en arrivons au curieux de l'affaire : Anna, la sœur de M<sup>me</sup> von Wessels avait son anniversaire le 21 août. Le 15, M<sup>me</sup> von Wessels, ayant consulté le calendrier, décida d'écrire à sa sœur ; elle voulait le faire le 16, mais se rendit au théâtre pour voir un ballet, c'est-à-dire de jolies jambes ; le 17, elle remit encore cette lettre d'anniversaire, ne l'écrivit que le 18 — le jour de la grosse lèvre, et, en définitive, le 21, jour même de l'anniversaire, le gonflement de la lèvre disparut miraculeusement ; l'analyse, jusque-là stationnaire, pris

soudain un cours rapide et tout un pêle-mêle de nœuds embrouillés se défit.

M<sup>me</sup> von Wessels me raconta : « Quand, vers l'âge de quatorze ans, je fus un peu mieux informée en ce qui concernait la grossesse, je comparai l'anniversaire de ma sœur, à cette époque cordialement détestée par moi, avec l'anniversaire de mariage de mes parents et me convainquis qu'elle avait dû naître avant le mariage. Je tirai de ce fait deux conclusions : d'abord, que ma sœur n'était pas légitime, cela reparaît dans mon antipathie, — autrement inexistante, pour ma belle-fille en ce même 17 août, car cette belle-fille n'était pas de moi, n'est donc pas légitime, elle est née en dehors des liens du mariage ; ensuite, que ma mère, que je détestais non moins cordialement à cette époque, était une femme grossière et sensuelle, une opinion que je croyais d'autant plus justifiée que ma mère avait, six mois auparavant, mis au monde un enfant. En votre qualité de psychanalyste, vous savez quelle jalousie des grossesses tardives peuvent amasser dans le cœur des filles aînées. J'ai toujours considéré ce calcul des dates de la naissance de ma sœur Anna comme l'acte le plus déplorable de ma vie ; cet aveu me coûte encore aujourd'hui. Comme vous l'avez vu à mes lèvres, je me punis de mon infâme action envers ma mère en divulguant à tous les yeux ma propre sensualité, après le reproche que m'en a intenté Mlle Paula. Continuons : je sais que ma sœur Anna compte trouver dans ma lettre d'anniversaire une invitation pour le mois d'octobre. Mais je ne la veux pas chez moi, bien que je reconnaisse avoir tort de me laisser aller à mon hostilité. La bouche qui ne veut pas proférer cette invitation doit être punie. Mais cette même bouche doit aussi être punie pour cette raison qu'à l'époque du calcul des dates de mariage et de naissance, elle m'a laissée prononcer un vœu sacrilège. Ce vœu tomba à l'instant où j'entendis par hasard les cris d'une parturiente. Le lien avec ma bouche m'a été révélé par une de mes connaissances ; restée longtemps stérile, elle est devenue enceinte et ses lèvres, autrefois pincées, sont à présent pleines et rouges. J'ai vu cette connaissance le 15 août et lui ai longuement parlé de l'enfant à venir. Voilà ce que je peux donner comme explication pour l'enflure de la bouche.



Pour ce qui concerne l'œil, c'est extrêmement simple. Des nombreuses grossesses de ma mère, je n'en ai pas reconnu une ; même pas la dernière, encore que j'eusse alors treize ans et que je susse parfaitement comment les enfants venaient au monde. Donc, mes tentatives pour me rendre aveugle aux grossesses remontent loin dans ma vie ; comment m'étonner, dès lors, si j'ai recours au moyen éprouvé de « débrancher » mon bon œil gauche — le droit ne vaut pas grand-chose — quand le complexe de grossesse de ma mère fait son apparition ? Mais il y a encore autre chose. Je sais, par exemple, que, pendant ma visite à l'urémique, ce n'était pas l'odeur d'urine qui me gênait, mais celle des fèces ; cela signifie que derrière le souvenir de la mort de mon mari se cache celui — dont je rougis de honte — d'un instant où ma mère me caressa la joue ; et moi, au lieu de me réjouir de cette tendresse, j'attribuai à cette main affectueuse une odeur de déjection ; autrement dit, je lui supposai des habitudes auxquelles j'ai certainement dû moi-même sacrifier dans mon enfance. Je laisse à votre perspicacité le soin de découvrir si le raifort a quelque chose à voir avec ma mère. — Je fais usage de cette autorisation. Raifort, en allemand Meerrettich, me semble, par la syllabe Meer, se rapporter à la mère et le raifort est un symbole viril bien connu ; la tournure de phrase populaire : fourrer un raifort dans le derrière, conduit à l'odeur de vidange. — Cette impression olfactive me ramène à nouveau à la femme de l'urémique, à ses yeux gris, au yeux durs de Paula et à ceux de ma sœur Anna. La phobie de Paula, qui existe sans aucun doute chez moi, repose sur ces yeux, qui sont en somme les yeux redoutés d'Anna. Mais si j'ai dit que je détestais Anna, il faut que je revienne un peu sur cette déclaration. Il y avait chez Anna une chose que j'aimais au-delà de toute mesure, c'étaient ses jambes et ses petites culottes. Je possède encore toute une collection de jambes d'Anna en culottes de dentelles, dessinées par moi à l'école dans les marges de mes cahiers. En tout cas, ses jambes sont pour beaucoup dans ma prédilection pour les ballets et vous savez que le 16, je m'étais rendue au théâtre pour admirer de jolies jambes. Et je retrouve tout de suite un autre rapport qui nous entraîne aux époques les plus reculées de mon enfance, et au-delà desquelles tout le reste serait imagination. Ma

phobie du regard dur remonte en réalité à ma grand-mère, que je craignais comme la peste. Son premier geste, quand nous allions la voir, était de soulever nos jupettes pour voir si nos culottes étaient propres. Déjà à ce moment, je comprenais que ces manœuvres ne s'adressaient pas à moi, mais à ma mère et c'est à cause de cette hostilité envers ma mère que la vieille me dégoûtait. Je n'en tiens pas moins pour possible que cette inspection des culottes était pour moi une volupté. Mais songez que ce soupçon, cette accusation de saleté que je reprochais tant à la vieille, je les repris plus tard à mon compte à l'occasion de cette caresse à la joue que me fit ma mère. C'est grave. Et encore autre chose. Une de mes tantes — j'en entendis parler dans ma toute petite enfance — avait été reniée par mes grands-parents parce qu'elle devint enceinte de son fiancé avant le mariage. Encore ce blâme dont j'avais aussi accablé ma mère. La grand-mère était pour moi tout simplement une sorcière. Et ce mot de sorcière nous remet sur la voie de Paula et les manifestations des derniers jours. Je n'ignorais pas que Paula, dont le cerveau joue avec toutes sortes de fantaisies occultes, m'attribuait des pouvoirs télépathiques et me traitait de sorcière. J'ai souvent employé cette expression pour la mère de ma belle-fille, que bien entendu, je ne connais que de vue, ou plutôt de vue et d'ouïe. Quand j'entendis sa voix pour la première fois, la terreur me glaça ; je sentais qu'il y avait dans cette voix quelque chose d'horrible, issu de mon enfance. Quand j'avais vu cette femme, j'avais remarqué aussitôt qu'elle avait les yeux durs de ma sœur Anna et maintenant, je savais que sa voix était celle de la grand-mère sorcière. La singulière répugnance que j'avais à regarder ma belle-fille le 17 août provenait de ce que j'identifiais sa mère avec ma grand-mère, ma sœur et mon ennemie Paula, autrement dit parce qu'elle ranimait en moi des réminiscences profondément refoulées. Si tant est que je comprenne bien la chose, il faut que je recherche l'origine des incidents survenus à mon œil et à ma lèvre dans mes conflits avec ma grand-mère, ma mère et ma sœur aînée, réveillés de leur sommeil de refoulement par la date de l'anniversaire et ma rencontre avec Paula, cependant que le deuil annuel évoqué au sujet de la mort de mon premier mari est une tentative pour recouvrir ces complexes importuns. La difficulté de vi-

sion résultant de l'enflure de la paupière est, sous une autre forme, le même essai de refoulement par des symptômes de maladie : je ne veux pas voir. Et comme la vue des complexes n'est plus évitable à cause de l'amoncellement des phénomènes, il s'ensuit logiquement le désir de n'en pas parler, ce qui s'exprime par le gonflement de la lèvre et l'embarras de parole qui s'y rattache. Ces deux manifestations sont en même temps des punitions pour avoir regardé de jolies jambes et l'abstention de toute grossesse. »

Reste à savoir, chère amie, si M<sup>me</sup> von Wessels a raison dans ses considérations. Elle a sûrement passé sous silence une quantité de matériel et la moitié de ce qui nous est parvenu était interprété. Je vous raconte cette histoire parce qu'ici, vous voyez une femme pas bête décrire clairement la manière dont le Ça s'exprime par des symptômes de maladie, ou du moins telle que je la conçois. Toutefois, j'ai, comme j'y faisais allusion tout à l'heure, encore une autre raison de vous relater la chose avec tant de détails. A l'époque où M<sup>me</sup> von Wessels avait ces incidents oculaires et bucco-labiaux et me parlait de l'odeur des urémiques, dans ma maison de santé se trouvait un malade des reins qui avait cette odeur caractéristique. Quand on me l'envoya en traitement, il en était au dernier stade et j'entrepris d'observer et de soulager son agonie autant que faire se pouvait, parce que la forme de sa bouche, avec ses lèvres minces et étroitement serrées, me semblaient une confirmation de mon opinion, selon laquelle le Ça exprime par la rétention des toxines urinaires la même chose que pas une bouche aux lèvres pincées. Pour moi, l'urémie est le résultat du combat mortellement dangereux de la volonté refoulante contre ce qui a été refoulé et cherche constamment à se manifester, contre les puissants complexes de sécrétions d'urine émanant de la plus tendre enfance et enfouis dans les couches profondes de la constitution. Ce cas n'a pas beaucoup contribué à faire avancer mes recherches, par ailleurs assez fantasques et peu scientifiques, et auxquelles m'incite cependant un intérêt tout personnel en raison de ma propre maladie de reins. A moins que je ne me fusse à voir une relation entre quelques singulières manifestations relevées au courant de cette tragédie avec tentative du

Ça pour se faire comprendre. Il me faudrait alors mentionner qu'après le premier jour d'analyse, la vieille constipation dont souffrait le malade depuis plus dix ans se transforma en diarrhée d'une puanteur atroce. On pourrait, pour peu que l'on soit assez fou, y reconnaître une sarcastique exclamation du Ça : je veux bien me dessaisir des ordures corporelles, que j'avais coutume de retenir, mais je refuse de livrer les immondices psychiques. On pourrait interpréter les vomissements de la même manière — en fait, ce sont des manifestations qui apparaissent fréquemment dans l'urémie, au même titre que la diarrhée — cependant que d'autre part, on pourrait prétendre avec un peu de témérité que les convulsions urémiques — et, pour finir, la mort — sont des moyens de coercition du Ça, refoulant pour empêcher les prises de conscience des complexes. Enfin, un curieux phénomène que je n'avais pas encore observé, une tumescence des lèvres qui leur faisait perdre leur aspect pincé aurait pu se traduire comme une ironique concession du Ça pour rendre à la bouche sa liberté, alors qu'en réalité, l'œdème lui interdisait de parler. Mais ce ne sont là que jeux de l'esprit que rien ne vient garantir. En revanche, il m'est arrivé à cette époque une drôle d'aventure que je puis interpréter avec une certaine assurance du fait que je l'ai personnellement vécue. Durant ces jours où, à la suite de l'incident de la lèvre, je m'occupais sérieusement de l'analyse de M<sup>me</sup> von Wessels, les premières convulsions urémiques firent leur apparition chez mon malade. Je passai la nuit au sanatorium et, comme il faisait froid, je pris dans mon lit une boule d'eau chaude en caoutchouc. Avant de m'endormir, j'ouvris avec un coupe-papier pointu les pages d'un numéro de la revue psychanalytique de Freud et la feuilletai. J'y découvris, entre autres, l'annonce que Félix Deutsch avait fait à Vienne une conférence sur la psychanalyse et les maladies organiques ; vous n'ignorez pas que c'est un sujet auquel je songe depuis longtemps et que j'ai laissé à notre ami commun Groddeck le soin de traiter. Je glissai la revue psychanalytique de Freud et la feuilletai. J'y découvris, entre autres, l'annonce que Félix Deutsch avait fait à Vienne une conférence sur la psychanalyse et les maladies organiques ; vous n'ignorez pas que c'est un sujet auquel je songe depuis longtemps et que j'ai laissé à notre ami commun Groddeck le soin de

traiter. Je glissai la revue et le coupe-papier sous mon oreiller, me mis à rêver un peu à cet objet, et ne fus pas long à revenir par ce détour à mon urémique et à mon interprétation de la rétention d'urine comme un signe de refoulement. Ce faisant, je m'endormis et me réveillai vers le matin avec une curieuse sensation d'humidité, qui me fit croire que j'avais pissé au lit. En fait, j'avais durant mon sommeil, piqué avec le couteau à papier la boule d'eau chaude, en sorte que l'eau s'en écoulait doucement. Voici que la nuit suivante, je restai encore à la maison de santé ; et comme j'aime bien grignoter, cette fois, j'avais apporté quelques morceaux de chocolat, ce que je fais souvent. Et que croyez-vous qu'il s'est passé ? A mon réveil, le lendemain matin, ma chemise et mes draps étaient entièrement tachés de chocolat. Cela ressemblait diablement à du caca et j'étais si honteux que je retirai aussitôt les draps moi-même pour que la femme de chambre n'allât pas s'imaginer que j'avais fait « le gros » dans mon lit. Ce fut précisément cette idée de défaire mon lit, parce qu'autrement on aurait pu croire que je m'y étais soulagé, qui m'encouragea à analyser un peu. L'idée me vint alors que, déjà pour la boule d'eau chaude, j'avais eu l'impression que cela pouvait être interprété comme un « accident ». Et comme je ne songeais pas du tout à l'urémique, voici comment je m'expliquai la chose : « Ton Ça te dit que, malgré l'état relativement précaire de tes reins, tu n'as pas besoin de craindre l'urémie ; vois comme tu évacues facilement l'urine et l'ordure ; tu ne retiens pas, tu ne refoules pas, tu es comme un nourrisson, innocent et ouvert de cœur et de ventre.

Si je n'avais pas su à quel point le Ça est sournois, je me serais sans doute contenté de cela. Mais je ne me déclarai pas satisfait et tout à coup, le nom de Félix me passa par la tête ; Félix, c'était le nom du monsieur qui avait parlé de la psychanalyse et des maladies organiques. Félix Schwartz était aussi mort d'urémie, séquelle d'une scarlatine. Schwarz <sup>19</sup>, c'est la mort. Et dans Félix, il y a bonheur ; le rapport entre Félix et Schwartz, entre la félicité et la mort ne peut être

---

<sup>19</sup> Schwartz = noir.

que le moment de la suprême volupté sexuelle liée à la peur d'être puni de mort ; en d'autres termes, c'est le complexe de l'onanisme, ce vieux complexe qui ne cesse de se manifester sourdement, même quand je pense à ma maladie de reins. Ainsi, l'interprétation que j'avais donnée des deux incidents me parut confirmée. Mon Ça me disait : « Sois honnête, ne refoule pas et il ne t'arrivera rien. » deux heures plus tard, je déchantai. Car en m'approchant du lit de mon urémique, une idée me frappa : « Il ressemble à ton frère Wolf. » Je n'avais encore jamais remarqué cette ressemblance, mais à présent, je la voyais clairement. Et, obscurément, je me posai cette question : « Quel rapport y a-t-il entre ton frère Wolf ou le mot Wolf et tes refoulements ? Cela paraît constamment, quelque analyse que tu aies tentée ; jamais tu ne trouveras la solution. Celle qui te traverse l'esprit en ce moment n'est ni la dernière, ni la plus profonde.

Malgré cela, je ne vous la cèderai point. Quand j'étais tout petit — mais assez vieux pour en avoir gardé le souvenir — il m'arrivait souvent, en courant, de « m'entamer » le périnée, ce qui me donnait un érythème intertrigo périnéal — qu'on appelle en allemand un Wolf. J'allais alors chez ma mère et elle me mettait de la pommade sur le périnée. Il ne fait pas de doute que cela n'ait pas donné une impulsion à un futur onanisme enfantin, pour laquelle, avec une ruse à demi consciente et digne d'un renard, j'utilisai la main de ma mère à des fins coupables, probablement en souvenir des délices éprouvées par les nourrissons lors des soins de propreté que leur prodigue leur mère ou leur nourrice. Et comme j'en étais là de mon analyse, je me rappelai tout à coup que, la veille, en faisant de la bicyclette, je m'étais une fois de plus « entamé » le périnée et souffrais d'un intertrigo (ou Wolf). « Voilà donc le « Wolf » que tu as cherché si longtemps » m'exclamai-je mentalement ; j'étais enchanté et soutins l'épouse de mon malade pendant une heure difficile. Mais en passant le seuil de la porte, je savais : « Cela n'est pas non plus la solution ! Tu refoules ; en dépit des louanges de ton Ça et de tes amis en ce qui concerne ta franchise, tu es exactement comme les autres. Et n'est honnête que celui qui est comme le Publicain : Que Dieu m'ait en sa Sainte Grâce !

Mais ne trouvez-vous pas que même cela, précisément cela, est pharisaïque ?

Adieu, chère, Je suis votre

Patrick

Les inventeurs d'incroyances